

# VORTEX

Études sur la puissance militaire aérospatiale

N°10 - JUIN 2026

## Vietnam : la guerre aérienne



**Directeur de la publication :**

GBA Jean-Patrice Le Saint, directeur du CESA

**Rédacteur en chef :**

Jean-Christophe Noël

**Rédacteur en chef adjoint :**

Ltt Pierre Vallée

**Comité de rédaction :**

Patrick Bouhet  
Col Raphaël Briant  
Col Romain Desjars de Keranroue  
GBA Pierre Gaudillière  
Julia Grignon  
Philippe Gros  
Cne Béatrice Hainaut  
Laurent Henninger  
Jean-Paul Maréchal  
Col David Pappalardo  
Olivier Schmitt  
GCA Philippe Steininger  
Élie Tenenbaum  
Olivier Zajec

**Relecture :**

Ninon Brenans  
Louna Chanier  
Gwenn Ferrec  
Ltt Hugo Hérubel  
Yohan Mutin  
Hélène Schiavitti  
Ltt Ashley Vieira Alves  
Adj Thomas Wagner

**Traduction :**

Aérot traduction  
Amy Yanan Zhang

**Maquettage :**

Emmanuel Batisse  
Philippe Bucher

**Diffusion :**

Clc Mathieu Cornu  
Claude Donavin

**Correspondance :**

CESA  
1 place Joffre – 75007 Paris – BP 43

**Photogravure et impression :**

Imprimerie EDIACA  
Établissement de diffusion, d'impression et  
d'archives du commissariat des armées

**Contact :**

vortexlarevue@gmail.com

**Tirage : 1 300 exemplaires**

# S O M M A I R E

Survол	
Jean-Christophe Noël .....	3

## PRÉLUDE

---

La « guerre de Trente Ans » indochinoise (1945-1975) : le plus long et le plus coûteux des conflits post-1945	
Pierre Journoud .....	9

## SECONDE GUERRE MONDIALE

---

L'Indochine sous les bombes (1942-1945) : singularités géopolitiques d'un théâtre d'opérations secondaire	
Jean-Charles Fouchier.....	53

## INDOCHINE

---

L'utilisation du napalm durant la guerre d'Indochine	
Oscar Macaigne .....	67
L'armée de l'Air dans le Delta du Tonkin durant la guerre d'Indochine : la puissance de feu garantit-elle le succès d'une armée sur le champ de bataille ?	
Rémi Mazauric .....	83
Les opérations de défense anti-aérienne lors de la bataille de Diên Biên Phu	
Nguyễn Mạnh Hà .....	101
Témoignages français sur la bataille de Diên Biên Phu	
Elisabeth Gras.....	116
Vice-amiral Bernard Klotz.....	119

## VIETNAM

---

Entretien avec Mark Clodfelter Par Jean-Christophe Noël.....	127
La politique de la puissance aérienne : le déploiement de la Royal Australian Air Force en Asie du Sud-Est (1962-1967) Ross Mahoney .....	145
La création et le développement de l'armée de l'Air populaire vietnamienne Đông Sỹ Hưng .....	173
Le fer de lance de la puissance aérienne : le Strategic Air Command dans l'opération Linebacker II Melvin G. Deaile.....	189
Témoignages nord-vietnamiens sur le déclenchement de l'opération Linebacker II le 18 décembre 1972 Dinh Huu Thuan.....	203
Vu Xuân Vinh .....	204
Bùi Văn Cơ .....	205
Phạm Tuấn.....	206
Phùng Dac Tu .....	208
Entretien avec Phil Haun Par Jean-Christophe Noël.....	211

## L'ŒIL DE L'AS

---

Entretien avec Nguyễn Đức Soát Par Huyen Mermet, Pierre Journoud et Jean-Christophe Noël .....	231
---	-----

**Les articles proposés dans ce numéro ne reflètent que la vue de leurs auteurs.**

**Ils n'engagent en aucun cas le ministère des Armées français,  
le Department of Defense des États-Unis ou le ministère de la Défense  
de la république du Vietnam.**

# Survol

Jean-Christophe Noël

Le 30 avril 1975, l'armée populaire du Vietnam s'emparait de Saïgon. Cet événement marquait la fin de la guerre du Vietnam, et plus largement, de près de trente ans de combats qui avaient débuté officiellement avec le bombardement de Haiphong en novembre 1946. Le pays est réunifié l'année suivante et est désormais appelé République socialiste du Vietnam.

La rédaction de *Vortex* a décidé de revenir sur cette histoire, en privilégiant évidemment les aspects liés à la guerre aérienne. Ce dixième numéro de la revue marque ainsi à sa manière le cinquantième anniversaire de la fin de ce conflit. Mais pourquoi une publication sur la guerre aérienne moderne devrait s'intéresser à un conflit vieux de plus d'un demi-siècle, qui semble se dérouler essentiellement au sol, et que la mémoire collective associe à des embuscades répétées dans la jungle entre des soldats américains soutenus par une puissance de feu imposante et des insurgés vietnamiens insaisissables ?

Plusieurs raisons expliquent ce choix. La première d'entre elles est que la guerre du Vietnam se déroule également de manière très intense dans les airs. Empruntons juste à l'article de P. Journoud un exemple pour caractériser cette violence : les Américains larguèrent 6 715 458 tonnes sur la péninsule Indochinoise, faisant de cette zone la région la plus bombardée de tous les temps. La seule U.S. Air Force allait effectuer 5,25 millions de sorties au-dessus des deux Vietnam, du Laos et du Cambodge. Elle allait perdre 2 251 aéronaves au cours de ces opérations<sup>1</sup>. L'ampleur des combats aériens pourrait être illustrée de mille autres façons. La singularité de cette guerre doit en tout cas nourrir la culture générale des aviateurs.

Ces exemples impressionnants suscitent immédiatement une autre question. Pourquoi la puissance aérienne la plus forte du monde, capable d'infliger des pertes et des dégâts considérables à son adversaire, n'est-elle pas parvenue à contribuer de manière décisive à la victoire des États-Unis ? Cette question, qui résonne avec l'actualité très récente au Moyen-Orient, est la deuxième raison qui justifie la publication de ce numéro. Comment analyser le bien-fondé des stratégies aériennes qui furent adoptées lors de ce conflit ? Les réponses à cette interrogation ne concernent pas que les stratégestes amateurs. Elles orientent toute la réflexion sur l'emploi des forces aériennes à la fin du XX<sup>e</sup> siècle, période correspondant pour certains auteurs à la renaissance de la puissance aérienne stratégique<sup>2</sup>. On ne peut comprendre Instant Thunder (1990) si on n'étudie pas

1. P. Kosmidis, « [2,251: Number of aircraft lost during the Vietnam](#) », *WW2 Wrecks.com*.

2. E. N. Luttwak, *La renaissance de la puissance aérienne stratégique*, Paris, Economica, 1998.

Rolling Thunder (1965-1968). On ne saisit pas les réflexions des plus grands stratégestes de ces dernières décennies, comme J. A. Warden III, R. A. Pape, M. Clodfelter ou P. Haun, si on ne s'intéresse pas à leur manière d'appréhender les opérations Linebacker. La guerre du Vietnam est la matrice de la pensée stratégique aérienne contemporaine américaine, donc occidentale, donc européenne et donc française. Il est essentiel d'en comprendre ses origines. Ses enseignements demeurent par ailleurs féconds aujourd'hui.

La troisième raison qui nous pousse à publier ce numéro est d'encourager nos lecteurs à décentrer leurs regards pour réfléchir à la manière de penser différemment la puissance aérienne. Là encore, les récentes opérations Epic Fury/Roaring Lion nous incitent à saisir qu'il n'existe pas qu'une seule manière d'exploiter la troisième dimension. Un adversaire, même avec des capacités dissymétriques, voire asymétriques, peut très sérieusement entraver la bonne marche d'une campagne aérienne classique. Celle-ci se joue à deux et ne se résume pas à la mise en œuvre inexorable d'un plan de ciblage implacable. À l'heure où nos alliances traditionnelles semblent plus fragiles, où nous devons envisager de concevoir une campagne aérienne sans la direction ou le soutien des forces aériennes américaines, il est essentiel d'observer comment d'autres nations ont tenté avec leurs moyens d'articuler une stratégie aérienne correspondant à leurs ambitions et à leurs moyens. Quand celle-ci est inspirée de l'Union soviétique, notre attention doit être encore plus requise<sup>3</sup>.

Si les conflits vietnamiens justifient donc un numéro, reste à savoir comment traiter ce thème et proposer un contenu original et utile. Car la littérature sur ce sujet est pléthorique, notamment aux États-Unis. Des témoignages ou des ouvrages continuent de sortir régulièrement, comme encore récemment l'étude très remarquée – et longue – de M. E. Weaver<sup>4</sup>. Ils offrent un panorama complet de la guerre vue d'outre-Atlantique. Pour éviter de trop répéter cette histoire nécessaire et passionnante, mais aisément disponible pour le lecteur curieux, nous avons décidé d'ouvrir la revue à trois catégories d'auteurs. D'abord, quelques plumes reconnues dans le monde académique ont bien voulu partager leurs connaissances pour enrichir ce numéro. Ensuite, d'autres ont exploré des aspects moins connus de la guerre. Surtout, nous avons ouvert nos pages aux auteurs vietnamiens, que l'historiographie occidentale a parfois négligé du fait de la difficulté d'accéder aux meilleures sources.

Ainsi, le premier article de ce numéro est écrit par P. Journoud, spécialiste renommé du Vietnam en France. Il offre au lecteur l'occasion de rafraîchir ses connaissances sur les conflits indochinois et vietnamien en soulignant leurs particularités, avant d'aborder leurs aspects plus aéronautiques. Il dépasse alors la simple lecture stratégique et militaire de la guerre aérienne pour évoquer d'autres thèmes essentiels, comme les conséquences des bombardements sur la population ou le destin des prisonniers de guerre.

---

3. Le lecteur pourra d'ailleurs constater que le bilan chiffré de la guerre continue de varier selon les sources américaines ou vietnamiennes. Le fait que les Vietnamiens homologuent la victoire aérienne quand l'avion ennemi est endommagé sans s'écraser au sol explique en partie ces variations parfois sensibles.

4. M. E. Weaver, *The Air War in Vietnam*, Lubbock, Texas Tech University Press, 2022.

Cependant, la guerre aérienne en Indochine commence bien avant 1946. Des combats opposent ainsi les aviateurs français à leurs homologues thaïs dès 1940-41. Surtout, l'Indochine, même si elle est considérée comme un théâtre secondaire par rapport au Japon, subit les bombardements des forces alliées de janvier 1942 à août 1945. J.-C. Foucrier revient sur la logique de cette offensive aérienne et en décrit les principaux moments. L'auteur conclut son article en questionnant l'impact de ces bombardements sur la très dure famine qui frappe principalement le Tonkin en 1945.

O. Macaigne ouvre ensuite la partie de la revue consacrée à la guerre aérienne en Indochine entre 1946 et 1954. Il traite de l'utilisation du napalm par les forces aériennes françaises et constate son usage croissant. Si cette arme prouve initialement sa relative efficacité, le Vietminh sait s'adapter et trouver les ressources pour en diminuer les effets. Son emploi n'est plus décisif lors de la bataille de Diên Biên Phu.

R. Mazauric se concentre pour sa part sur les opérations aériennes effectuées autour du fleuve Rouge dans le Tonkin. Après avoir décrit cette région, son importance stratégique et la manière dont les deux belligérants l'occupent, il évoque les missions de soutien aux forces terrestres effectuées par l'armée de l'Air. Il conclut en soulignant que la puissance de feu ne suffit pas pour l'emporter dans ces conflits de contre-insurrection.

Il est difficile d'évoquer la guerre en Indochine sans faire référence à Diên Biên Phu. Le colonel Nguyễn Mạnh Hà revient justement sur le rôle tenu par la défense contre avions (DCA) vietnamienne dans la bataille. Si l'auteur explique comment le Vietminh tente de repousser les avions français, il montre aussi la manière dont les fantassins et les serveurs de canon collaborent étroitement pour mettre en échec les contre-attaques terrestres françaises.

La partie sur la guerre d'Indochine se referme par la présentation de deux témoignages. E. Gras, une convoyeuse de l'Air, raconte brièvement l'approche des vols sur la fameuse cuvette. Elle évoque la forte tension qui régnait parmi l'équipage au moment d'évacuer les blessés massés aux portes de l'avion, alors que les tirs de l'artillerie vietminh se rapprochaient. Figure présente dans tous les récits sur la bataille de Diên Biên Phu, le vice-amiral B. Klotz se souvient de l'optimisme relatif qui était partagé par les Français avant la bataille, du choc causé par les premiers combats et, bien sûr, de son séjour « involontaire » dans le camp retranché à partir du 23 avril 1954.

L'interview de M. Clodfelter ouvre la partie consacrée à la guerre du Vietnam. L'auteur de *The Limits of Air Power: The American Bombing of North Vietnam* dévoile les origines de ce livre, présente sa thèse qui remet fondamentalement en cause les stratégies aériennes employées au Vietnam. Il revient aussi sur les discussions que la publication de cet ouvrage séminal, mais pourtant mal connu de ce côté de l'Atlantique, a suscitées.

R. Mahoney, l'animateur de l'excellent site *Balloons to Drones*, que nous ne saurions trop conseiller de fréquenter régulièrement, nous propose un article sur l'engagement des forces aériennes australiennes au Vietnam. Il décrit avec détail

l'environnement politique et stratégique qui entoure le déploiement des troupes australiennes, sans oublier l'influence des luttes interarmées qui perturbe son bon déroulement.

Đông Sỹ Hung propose pour sa part de narrer la guerre aérienne vue d'Hanoï. Il raconte la montée en puissance de l'armée de l'Air populaire du Vietnam, en insistant notamment sur les combats entre *MiG-17* puis *MiG-21* et les avions américains. Cet article expose comment une armée de l'Air peut tenter d'endiguer la puissance d'une autre malgré un rapport de force dissymétrique.

M. Deaile revient ensuite sur la dernière campagne aérienne menée par les États-Unis pendant la guerre du Vietnam. Fin décembre 1972, les Vietnamiens du Nord tentent de repousser les raids américains, dont ceux des *B-52* la nuit, qui bombardent notamment Hanoï et Haïphong. L'auteur insiste sur la capacité d'adaptation du Strategic Air Command, qui doit faire face aux salves destructrices de missiles SA-2 pour atteindre ses objectifs.

Encore une fois, de brefs témoignages de Nord-Vietnamiens complètent cette séquence qui permettent de mieux apprécier leurs réactions.

P. Haun, ancien pilote de *A-10* et professeur de science politique, expose ensuite au fil d'un entretien son interprétation de la guerre aérienne au Vietnam. Il présente sa « théorie de la puissance aérienne tactique », développée dans *Tactical Air Power and the Vietnam War: Explaining Effectiveness in Modern Air Warfare*. Ou comment la guerre du Vietnam inspire encore les chercheurs pour développer des visions renouvelées de la guerre aérienne.

Quoi de mieux pour terminer le numéro d'une revue sur la guerre aérienne que d'interviewer un As ? Nguyễn Đức Soát est un As nord-vietnamien, qui a détruit six avions américains entre le 23 mai et le 12 octobre 1972 – les Américains ont reconnu avoir perdu ces six avions. Il a terminé sa carrière comme chef d'état-major de l'armée de l'Air populaire du Vietnam. Il raconte ses souvenirs de guerre, de son engagement jusqu'aux affrontements de fin 1972. Un témoignage exceptionnel en langue française, qui raconte la guerre à hauteur d'homme.

Nous espérons que ce numéro vous incitera à encore mieux connaître cette guerre et que ces études pourront stimuler vos réflexions.

Je tiens une nouvelle fois à remercier mon équipe rapprochée, composée de P. Vallée et E. Batisse, secondé cette fois par P. Bucher. Sans eux, la fabrication de ce numéro serait bien plus longue, bien plus laborieuse et sans aucun doute de moins bonne qualité. J'ajoute à ces compliments deux personnes qui ont joué un rôle essentiel pour que ce numéro existe. Il s'agit de Mme H. Mermet et du professeur P. Journoud, dont l'aide et les conseils ont été constants et décisifs tout au long de la confection de ce journal.

Si vous souhaitez réagir au contenu de ce numéro ou pour toute demande de renseignement, toute proposition, nous demeurons à votre écoute sur l'adresse [vortexlarevue@gmail.com](mailto:vortexlarevue@gmail.com).

Nous vous souhaitons une excellente lecture.



# ***PRÉLUDE***



# La « guerre de Trente Ans » indochinoise (1945-1975) : le plus long et le plus coûteux des conflits post-1945

Pierre Journoud

*Professeur d'histoire contemporaine à l'Université de Montpellier Paul-Valéry (UMPV), Pierre Journoud dirige le diplôme universitaire « Tremplin pour le Vietnam »<sup>1</sup> et les coopérations de l'UMPV avec ce pays. Il est l'auteur de nombreuses publications, principalement sur l'histoire des relations franco-vietnamiennes, des conflits indochinois et des processus de paix dans la région.*

## Introduction : image de l'impuissance ; puissance de l'image

Du long cycle de tragédies qui ont ensanglanté la péninsule indochinoise dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la mémoire collective s'est plus particulièrement cristallisée sur la guerre dite « du Vietnam », ou deuxième guerre d'Indochine, de la fin des années 1950 à 1975. Son ampleur, sa longévité, la force des oppositions qu'elle a suscitées sur tous les continents, sa puissance médiatique et symbolique, son issue finale et ses conséquences dramatiques à plus long terme, l'ont érigée au rang d'« événement-monde ».

Rarement une guerre aura été à ce point associée à l'image ; rarement les reporters auront joui d'une aussi grande liberté. À l'opposé de la relative discrétion dans laquelle s'est déroulée la guerre d'Indochine, sa matrice, sauf rares épisodes paroxysmiques comme la bataille de Diên Biên Phu, le « Vietnam des Américains » a suscité une débauche d'images, avant que la mémoire collective ne fasse son tri. La guerre tout entière semble pouvoir être résumée par une poignée de clichés iconiques, de l'immolation du bonze Thich Quang Duc, le 11 juin 1963, à l'évacuation précipitée d'une grappe de personnes fuyant le 29 avril 1975 vers un hélicoptère américain juché sur un toit que l'on pense être celui de l'ambassade des États-Unis.

---

1. « [DU Tremplin pour le Vietnam](#) », Université de Montpellier Paul-Valéry, 10 avril 2026.

Qu'importe si Malcolm Browne, dont la photographie du bonze immolé a reçu le prix Pulitzer en 1964, était en réalité favorable à l'engagement militaire de son pays au Vietnam ; peu importe que Hubert Van Es, le second reporter, eût photographié des Vietnamiens fuyant vers un hélicoptère UH-1 « Huey » d'Air America, la compagnie-écran de la CIA, sur le toit du bureau du chef de poste de la CIA à Saigon<sup>2</sup>, l'opinion a principalement vu ces clichés comme un symbole de l'impérialisme oppresseur des États-Unis, humilié par une retraite précipitée.

La photographie a très vite reçu le renfort de la télévision : pour la première fois dans l'histoire des conflits de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la living-room war a été retransmise quotidiennement sur des écrans de télévision de plus en plus nombreux – au moins 50 millions de foyers américains dès le milieu des années 1960, sur près de 200 millions d'habitants aux États-Unis. La stratégie médiatique très libérale adoptée par le gouvernement américain a démultiplié les vocations de reporters de guerre, dont le nombre a augmenté proportionnellement à celui des soldats américains : déjà 250 en 1965, ils étaient plus de 600 au Vietnam, dont 400 accrédités à Saigon, lors du pic médiatique de l'offensive du Têt en 1968, et encore 310 fin 1971<sup>3</sup>. Cette irruption soudaine de la guerre dans le quotidien a nourri un mouvement antiguerre, hétéroclite et transnational ; fait naître quantité d'engagements militants, idéologiques, humanitaires, artistiques ; et contribué à mobiliser de multiples intermédiaires en faveur de la paix. Elle a aussi lié plus étroitement et durablement le Vietnam – et, dans une proportion décroissante, le Cambodge et le Laos – à l'hyperviolence d'une guerre à la fois civile, régionale et internationale. Nombre d'observateurs de la guerre ou de militants antiguerre se sont ainsi détournés de ces pays, après 1975, sous l'effet d'un trop-plein de violence, mais aussi d'une radicalisation des régimes communistes au pouvoir dans les trois pays après 1975, dont les prémisses avaient été occultées par les sympathies idéologiques de l'époque des résistances. L'heure des distanciations fragmentées et désillusionnées a succédé à l'ère des solidarités militantes transnationales.

À l'évidence, et quelle que soit sa qualité intrinsèque, sa force et la puissance de ses relais, l'image ne dit pas tout. Elle fige, simplifie, déforme, ampute et occulte. Elle peut susciter des représentations erronées et contradictoires. La guerre du Vietnam a maintes fois inspiré la métaphore du combat entre David – les guérilleros vietnamiens en « pyjama » noir et en sandales de caoutchouc, armés de simples fusils – et Goliath – la superpuissance américaine, forte de ses hélicoptères, de ses B-52 et de sa dévastatrice puissance de feu. Sans être fausse, compte tenu de l'asymétrie persistante des moyens utilisés, cette image mérite d'être nuancée. De la même manière, jusqu'à une époque récente, les représentations visuelles de cette guerre tendaient

2. Ce jour-là, dix hélicoptères de l'U.S. Air Force et d'Air America évacuèrent 1 373 Américains et 5 595 personnes d'autres nationalités. Voir C. Barrett, « [The real story behind that iconic Saigon evacuation photograph](#) », *Military Times*, 30 avril 2025.

3. P. Braestrup, *Big Story: How the American Press and Television Reported and Interpreted the Crisis of Tet in 1968 in Vietnam and Washington*, Novato (C.A.), Presidio Press, 1994, p. 52 ; S. Kunkel, *Empire of Pictures: Global Media and the 1960s Remaking of American Foreign Policy*, New York, Oxford, Berghahn Books, 2019, p. 159.

à faire disparaître les alliés des États-Unis. Si les Vietnamiens, Cambodgiens et Laotiens furent majoritaires, plusieurs États asiatiques voisins, comme la Thaïlande, ou plus éloignés mais réunis par une perception commune de la menace communiste, tels que l'Australie<sup>4</sup> et surtout la Corée du Sud, ont délibérément envoyé des dizaines de milliers de soldats se battre aux côtés des militaires américains. Formant le contingent le plus important de cette dernière catégorie, 312 853 soldats sud-coréens ont combattu au Vietnam entre 1965 et 1973, dont 4 407 furent tués au combat sur un total de 5 241 soldats étrangers<sup>5</sup>.

De même, les guerres civiles – les plus meurtrières de toutes – apparaissent beaucoup moins dans l'iconographie de ce conflit. Elles ont pourtant précédé, accompagné et survécu à l'engagement militaire des États-Unis et de leurs alliés asiatiques dans la région. Elles incitent aussi à réévaluer la part de responsabilité des dirigeants communistes dans cette immense tragédie, à rebours de l'historiographie américaine « orthodoxe » qui a très tôt mis en lumière celle des États-Unis<sup>6</sup>. Le cinéma hollywoodien véhicule lui aussi cette ambivalence autour d'un adversaire pratiquement invisibilisé. Les films peuvent fortifier la bonne conscience guerrière des Américains, comme dans *Rambo 2* sorti en 1985 (centré sur un ancien héros de la guerre du Vietnam chargé de rapporter les preuves de la présence de prisonniers américains dans le Vietnam d'après-guerre), ou torturer la mauvaise âme, tels *Apocalypse Now* en 1979 (autour d'un colonel Kurt, dépeint en seigneur des ténèbres) et *Full Metal Jacket* en 1987 (dont le sergent-instructeur Hartman, ivre de pouvoir, est l'incarnation du mal et du processus de déshumanisation de la guerre). Mais les Vietnamiens n'apparaissent toujours qu'à l'ombre des Américains, et souvent furtivement.

Longtemps tabou – comment la première puissance mondiale pouvait-elle être comparée à une puissance coloniale en déclin ? –, le continuum entre les deux guerres, la « française » et l'« américaine », a commencé à être investi sur les écrans au début des années 2000. La version longue d'*Apocalypse Now*, diffusée en 2001, débute par une longue scène qui dévoile les débats d'une famille de planteurs français vivant dans les Hauts Plateaux du Centre. Partisans et opposants à l'engagement militaire des Américains au Sud-Vietnam s'y affrontent, comme pour rappeler la survivance et l'ambivalence de l'héritage colonial français après la rupture politico-militaire de 1954. Produit en 2002, le film de Mel Gibson – *We Were Soldiers* sur la bataille de la Drang, en novembre 1965 – trahit l'obsession de l'échec français dans l'esprit du colonel Moore, le héros de la First Cav joué par le même Mel Gibson, en miroir de

4. Confer dans ce numéro de *Vortex* la contribution de l'Australien Ross Mahoney, « La politique de la puissance aérienne : le déploiement de la Royal Australian Air Force en Asie du Sud-Est (1962-1967) ».

5. R. M. Blackburn, *Mercenaries and Lyndon Johnson's "More Flags": The Hiring of Korean, Filipino and Thai Soldiers in the Vietnam War*, Jefferson (N.C.), McFarland, 1994, p. 158. Les sources sud-coréennes ont même réévalué à la hausse les estimations américaines : 326 000 soldats sud-coréens entre 1964 et 1973 et 100 000 civils ont été envoyés au Sud-Vietnam. 16 300 ont été tués ou blessés selon Tae Yang Kwak ; dans « The Anvil of War: The Legacies of Korean Participation in the Vietnam War », Thèse d'histoire, Université Harvard, 2006, p. iii.

6. F. Guillemot, *Histoire du Vietnam contemporain. De 1858 à nos jours*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, La Découverte, 2025 ; P. Asselin, *Vietnam's American War. A History*, 2<sup>e</sup> éd., Cambridge, Cambridge University Press, 2024.

celui redouté par les Américains. Il s'ouvre en effet sur la terrible embuscade d'An Khê, en juin 1954<sup>7</sup>, dans laquelle fut décimé le Groupe Mobile n°100 et, en particulier, l'ex-bataillon français de l'ONU rapatrié de Corée en décembre 1953 dont le rôle avait été loué par les Américains pendant la guerre de 1950-1953. Emboîtant le pas aux réalisateurs, les historiens américains de la guerre du Vietnam sont revenus en force sur les prémisses de ce conflit pour mieux saisir les origines « françaises » de l'American War et démontrer la continuité entre les deux guerres<sup>8</sup>.

Dans cet article synthétique et forcément très sélectif, on rappellera à la fois les éléments de continuité entre ces deux conflits asymétriques, puis la discontinuité au prisme de la puissance aérienne, dont les textes inédits qui suivent font judicieusement l'objet.

## 1945-1975 : une même guerre ?

### 1. « L'histoire jugera » : guerre coloniale versus guerre d'indépendance

Pour la France et les États-Unis, deux guerres se sont succédé : la (première) « guerre d'Indochine » entre 1945 et 1954, puis la « guerre du Vietnam » entre 1961 (parfois 1959, voire 1955, selon les critères retenus) et 1975. Elles sont mal nommées. Guerre de reconquête coloniale matinée de lutte plus discrète contre le communisme, surtout après 1949, la première guerre d'Indochine a été principalement une guerre pour le Vietnam qui n'a que tardivement et plus marginalement touché les pays frontaliers du Cambodge et du Laos<sup>9</sup>. Au contraire, la guerre du Vietnam a d'emblée été une guerre pensée et réalisée à l'échelle du théâtre indochinois. Ces deux conflits présentent néanmoins des similitudes qui ont donné aux observateurs de l'époque, à l'instar du journaliste-écrivain Jean Lacouture en 1969, le sentiment d'« une continuité profonde, en quelque sorte historique, entre la guerre faite par la France pour maintenir son influence au Vietnam par le truchement d'une classe dirigeante liée à ses intérêts et l'expédition déclenchée par Washington pour assurer le succès de la contre-révolution et démontrer à l'ensemble du Tiers-Monde que le choix de développement marxiste attirerait sur le coupable les foudres de l'Apocalypse »<sup>10</sup>.

La France, puis les États-Unis, ont tous deux envoyé un corps expéditionnaire, qui représentait au pic de leur engagement plus de 180 000 hommes pour le Corps

7. I. Cadeau, « [Un désastre évitable ? L'embuscade d'An Khe sur les Hauts Plateaux du Sud-Annam : 24-28 juin 1954](#) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°298, 2025/2, pp. 55-67.

8. Entre autres : C. E. Goscha, *The Road to Dien Bien Phu: A History of the First War for Vietnam*, Princeton (N.J.), Princeton University Press, 2022 ; *Vietnam : Un État né de la guerre 1945-1954*, Paris, Armand Colin, 2011 ; F. Logevall, *Embers of War: The Fall of an Empire and the Making of America's Vietnam*, New York, Random House, 2012 ; M. A. Lawrence, F. Logevall (eds.), *The First Vietnam War: Colonial Conflict and Cold War Crisis*, Cambridge (M.A.), Harvard University Press, 2007.

9. C. E. Goscha, « [Une guerre pour l'Indochine ? Le Laos et le Cambodge dans le conflit franco-vietnamien \(1948-1954\)](#) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 211, 2003/3, pp. 29-58.

10. P. Devillers, J. Lacouture, *Vietnam. De la guerre française à la guerre américaine*, Paris, Seuil, 1969, p. 9.

expéditionnaire français d'Extrême-Orient (CEFEO) et près de 540 000 pour les États-Unis. Cette mobilisation, perçue comme une force d'occupation étrangère illégitime, a suscité en réaction leur rejet croissant par les civils vietnamiens, cambodgiens et laotiens. Paris et Washington ont choisi leurs obligés, au Sud-Vietnam, au Cambodge comme au Laos, dans un contexte de grande fragmentation politique, en croyant pouvoir les imposer à leurs adversaires. Les deux capitales pensaient faire de même avec le modèle politique et social qu'elles défendaient. Elles ont soutenu à bout de bras des gouvernements divisés et souvent fortement corrompus, tout en accompagnant la croissance et la modernisation de leurs armées. Créée sous les auspices françaises, l'armée nationale du Vietnam, par exemple, comptait déjà, au moment de la défaite à Diên Biên Phu, plus de 270 000 soldats dont 47 000 supplétifs. Mais elle était largement encadrée par des militaires français et dépourvue de commandement opérationnel<sup>11</sup>. En 1970, les forces armées (sud-)vietnamiennes dépassent les 800 000 hommes<sup>12</sup>, dont quelques dizaines de milliers dans les forces aériennes créées en 1962<sup>13</sup>. Minée par la corruption et les désertions, l'armée de la République du Vietnam (ARVN) connaît des problèmes semblables d'une phase à l'autre de cette guerre de trente ans.

Certains sous-officiers ou officiers formés par les Français occupent des postes clés pendant la guerre « américaine » : le général Nguyen Van Thieu, commandant de l'Académie militaire de Dalat en 1954, est président de la République du Vietnam entre 1967 et 1975 ; le général Duong Van Minh, chef d'état-major de la I<sup>re</sup> région militaire en 1954, devient à son tour un très éphémère président de la République (sud-)vietnamienne deux jours avant l'effondrement de cette dernière le 30 avril 1975 ; le général Nguyen Cao Ky, commandant du premier escadron de transport de la jeune armée de l'Air vietnamienne en 1954, est Premier ministre en 1965 puis vice-président jusqu'en 1971 ; le général Tran Van Don, major général de l'ARVN en 1954, est ministre de la Défense en 1975 ; le général Pham Van Phu, commandant de compagnie au 5<sup>e</sup> Bataillon de parachutistes vietnamiens à Diên Biên Phu en 1954, commande la II<sup>e</sup> région militaire en 1975. Il se suicide le 30 avril 1975 à Saigon, jour où le général Minh proclame la reddition inconditionnelle de l'ARVN. Promu capitaine à titre exceptionnel, en pleine bataille de Diên Biên Phu, Phu était cyniquement devenu pour les Américains, en 1975, « l'homme qui avait capitulé sans combattre sur les Hauts Plateaux »...<sup>14</sup>

11. L. Cournil, P. Journoud, « [Une décolonisation manquée : l'Armée nationale du Vietnam, de la tutelle française à la tutelle américaine \(1949-1965\)](#) », *Outre-Mers*, tome 98, n°370-371, 1<sup>er</sup> semestre 2011, pp. 67-81.

12. A. A. Wiest, *Vietnam's Forgotten Army: Heroism and Betrayal in the ARVN*, New York et Londres, New York University Press, 2008, p. 126.

13. En mai 1971, elles effectuèrent plus de missions de combat au Sud-Vietnam que l'U.S. Air Force. Elles comptaient, en juillet de cette même année, 36 000 personnels et 36 escadrons ; d'après J. C. Jumper Jr., « [The U.S. Creation of the South Vietnamese Air Force, 1955-1975](#) », Mémoire de master d'histoire, University of New Orleans, 2020, p. 29.

14. F. Snett, *Sauve qui peut. La chute de Saigon et la fuite des Américains racontée par un haut responsable de la CIA au Vietnam*, Paris, Balland/France Adel, 1979, p. 400.

Sans éluder les responsabilités des dirigeants communistes dans la prolongation de la guerre<sup>15</sup>, les Français d'abord, suivis sur ce point par les Américains, ont pris le risque d'aggraver les divisions à l'œuvre avant l'éclatement de la guerre, et de nier les aspirations fondamentales à l'unité du pays, et donc à la paix. Au lendemain de l'humiliante défaite de Diên Biên Phu, le choix de Ngo Dinh Diem pour incarner l'homme fort d'un régime vietnamien encore associé à la France et à son empire traduit la volonté désespérée des dirigeants français de maintenir coûte que coûte un Sud-Vietnam non communiste malgré les ruptures annoncées avec l'héritage colonial, pour relever le prestige de la France et préserver une certaine solidarité occidentale. Mais on ignore encore souvent que ce choix est autant – sinon plus – imputable au gouvernement Laniel-Bidault, dont le poids dans la nomination d'un président du Conseil vietnamien était encore prépondérant en 1954, qu'aux soutiens américains réels de ce nationaliste longtemps exilé aux États-Unis.

Pourtant, à l'été 1963, lorsque Diem, rattrapé par les effets pervers d'une politique clanique et brutale, dut faire face à une grave crise de régime, il fut brutalement lâché par son protégé. Le président John F. Kennedy donna son feu vert au coup d'État fomenté par une junte militaire vietnamienne, aidée par la CIA. Mais contre toute attente, le 2 novembre 1963, Diem fut assassiné avec son frère et éminence grise, Ngo Dinh Nhu, ce que Kennedy regretta un peu plus tard. Plus déterminant encore, en 1965, apparaît le rôle des Américains dans la promotion des responsables militaires anticomunistes les plus favorables à l'américanisation de la guerre, les généraux Nguyen Van Thieu et Nguyen Cao Ky, pour stabiliser à tout prix un régime gangrené par une série de coups d'État<sup>16</sup>. La continuité des pratiques hégémoniques entre la France et les États-Unis se lit aussi à travers l'extrême marginalisation des leurs alliés vietnamiens dans les négociations. Comme les dirigeants français, qui ont commencé à préparer le retrait français d'Indochine un an avant Diên Biên Phu<sup>17</sup>, et négocié les accords de Genève en excluant l'allié vietnamien des décisions les plus importantes, les dirigeants américains firent le choix, en 1968, de négociations directes, mais secrètes, menées principalement entre Henry Kissinger et Lê Duc Tho entre 1969 et 1973. Ces longues et difficiles négociations exclurent longtemps l'allié sud-vietnamien que les Américains affirmaient pouvoir protéger.

Il n'est donc pas surprenant que bien des observateurs aient précocement identifié, à l'instar de l'officier français d'infanterie de marine Jacques Suant, ancien d'Indochine et d'Algérie, une même « guerre d'indépendance de trente ans »<sup>18</sup>, pour décrire la continuité entre les deux conflits. « Spirale colonisatrice », dans laquelle s'est enfoncée une « armée de type colonial », selon le jugement de l'historien américain Jacques Portes<sup>19</sup>, l'engagement des États-Unis au Vietnam, au Cambodge

15. P. Asselin, *Hanoi's Road to the Vietnam War, 1954-1965*, Berkeley, University of California Press, 2013.

16. P. Journoud, *De Gaulle et le Vietnam, 1945-1969. La réconciliation*, Paris, Tallandier, 2011, chapitre 3 ; « Ngô Đình Diêm. La disparition d'un président "patriote à sa façon" », pp. 91-101 ; dans D. Ducret, E. Hecht (éd.), *Les derniers jours des dictateurs*, Paris, Perrin, 2012.

17. H. Tertrais, *La piastre et le fusil. Le coût de la guerre d'Indochine*, Paris, CHEFF, 2002.

18. J. Suant, *Vietnam 45-72. La guerre d'indépendance*, Paris, Arthaud, 1972, p. 21.

19. C.-R. Ageron, P. Devillers (éd.), *Les Cahiers de l'Institut d'Histoire du Temps Présent*, n° 34



et au Laos, est aussi présenté sous le masque colonial par nombre d'historiennes et d'historiens américains, comme Michael Adas, professeur d'histoire contemporaine à l'Université Rutgers (New Jersey)<sup>20</sup> ou Kathryn Statler, professeure d'histoire à l'Université de San Diego, qui conclut ainsi l'introduction d'un ouvrage inspiré de sa thèse : « Eux aussi [les États-Unis, comme puissance « néocoloniale »] ont tenté de créer un édifice artificiel au Vietnam, et eux aussi allaient échouer. »<sup>21</sup> Inscrite à son tour dans la longue histoire des résistances patriotiques du pays, essentiellement contre la Chine, et renforcée par l'exceptionnelle longévité des dirigeants de la République démocratique du Vietnam (RDVN), la guerre de trente ans est depuis longtemps perçue comme telle dans l'historiographie vietnamienne communiste<sup>22</sup>, qui distingue deux phases de résistance. La première est nommée « antifrançaise », contre les « colonialistes » français, et la seconde, « antiaméricaine », contre les « impérialistes », « néocolonialistes », « interventionnistes » ou « agresseurs » américains, et les « fantoches » de Saigon, comme pour mieux occulter les cruelles réalités de la guerre civile que fut aussi ce très long conflit.

La permanence des intentions américaines et l'invariabilité des postulats fondamentaux de leur intervention dans la région sont évidentes. Entre 1954 et 1975, quels que fussent les moyens utilisés (politiques, financiers et militaires, bien sûr, mais aussi économiques et culturels), quel que fût le dosage prescrit par les hommes au pouvoir et quel qu'ait été également le sentiment des populations, l'ultime objectif a toujours consisté à préserver le Sud-Vietnam du communisme, même si cela devait passer par le soutien à un régime autoritaire, voire à quelques coups d'État. Et si Washington s'est finalement résigné à la victoire de la RDVN sur la RVN, devenue totale le 30 avril 1975, ce fut au prix d'un traumatisme profond et durable, parmi les élites dirigeantes comme dans la société civile. Quant à la France, elle a fait montre après 1954 d'une grande constance dans la défense de ses intérêts économiques et culturels au Vietnam, comme dans sa quête d'une plus grande influence diplomatique dans la région, mise au service de la paix avec une efficacité reconnue, entre 1963 et 1973.

1975 sonna néanmoins le glas des illusions que les Français pouvaient encore nourrir sur leur capacité d'influence dans la région, malgré leur contribution substantielle aux premières étapes d'un lent et difficile processus de paix, entre 1965 et 1973<sup>23</sup>. Les révélations d'Alexandre Soljenitsyne sur le système concentrationnaire soviétique après la traduction française de *L'Archipel du Goulag* en 1973, les choix politiques et économiques brutaux et désastreux des vainqueurs de la guerre au Vietnam, la mise en œuvre par les Khmers rouges d'une politique génocidaire

(« Les guerres d'Indochine de 1945 à 1975 »), juin 1996, p. 152 et p. 155.

20. M. Adas, « A Colonial War in a Post-Colonial Era: The United States' Occupation of Vietnam », pp. 27-42 ; dans A. Daum, L. Gardner et W. Mausbach (éd.), *America, the Vietnam War and the World. Comparative and International Perspectives*, New York, Cambridge University Press, 2003.

21. K. Statler, *Replacing France: The Origins of American Intervention in Vietnam*, Lexington, University of Kentucky Press, 2009, p. 7.

22. Collectif, *The 30-year War, 1945-1975*, Hanoi, The Gioi, 2012.

23. P. Journoud, *De Gaulle et le Vietnam...*, op. cit.

au Cambodge à partir de 1975, puis le déclenchement de la « troisième guerre d'Indochine » entre ex-« pays-frères », en 1978, contribuèrent à éloigner durablement de cette péninsule-martyr la plupart de ceux qui avaient soutenu le combat de David contre Goliath. Or, précisément, le clivage communistes-anticommunistes, et son instrumentalisation, apparaissent comme un autre élément fort de la continuité de la guerre entre 1945 et 1975.

## **2. La polarisation précoce et durable du conflit entre communistes et anticommunistes**

La Seconde Guerre mondiale a créé des conditions nouvelles, en Indochine plus encore que dans le reste de l'empire colonial. Le triomphe des superpuissances américaine et soviétique consécutif à l'affaiblissement général des puissances européennes et coloniales y a été aggravé par les effets de la longue collaboration avec la puissance nipponne du gouvernement général de l'Indochine dirigé par le vice-amiral vichyste Jean Decoux. Surtout, l'humiliant coup de force japonais, entre le 9 et le 11 mars 1945, a brutalement balayé un siècle d'autorité politique et militaire de la France en Indochine. Tokyo prenait en mains – brièvement – la destinée de l'Indochine. L'annonce de la reddition du Japon, à la mi-août 1945, a donc créé un vide stratégique. En l'absence de représentants du Gouvernement provisoire de la République française, Ho Chi Minh et les fondateurs de la Ligue pour l'indépendance du Vietnam (« Vietminh », selon l'appellation contractée du vietnamien Việt Nam Độc lập Đồng minh Hội), qui se préparaient clandestinement à cette échéance depuis des années, se sont empressés de déclencher la « révolution d'août » pour s'emparer des lieux symboliques du pouvoir. Le 2 septembre, par une synchronie qui ne devait rien au hasard, le stratège Ho Chi Minh fut en mesure de forcer le destin en proclamant solennellement l'indépendance de la RDVN, presque au moment où était signée la reddition du Japon sur le pont de l'USS Missouri, puissant cuirassé américain ancré en rade de Tokyo.

Les renseignements français relatifs à Ho Chi Minh et au front politico-militaire qu'il avait créé paraissent avoir été relativement confus au début de l'année 1945, notamment en raison de la déstructuration des réseaux de renseignement et d'information consécutive au coup de force japonais<sup>24</sup>. Néanmoins, un discours politico-stratégique commença à se forger au printemps pour délégitimer le dirigeant-fondateur du Vietminh, surtout après le 2 septembre. D'abord stigmatisé comme une marionnette manipulée par Tokyo – l'adversaire initial du Corps expéditionnaire tant bien que mal forgé par le général Leclerc sur ordre du général de Gaulle à l'été 1945 –, le Vietminh fut bientôt considéré comme un ennemi à la solde de Moscou. En quelques mois, le recoupement s'était donc opéré entre le jeune Kominternien Nguyen Ai Quoc et le révolutionnaire Ho Chi Minh. Bien que ce dernier ait eu droit aux égards d'un chef d'État lors de sa venue en France à l'été 1946 (une époque où

---

24. P. Journoud, « Les guerres coloniales des “soldats perdus”, 1945-1962 », pp. 698-707 ; dans H. Drévilhon, O. Wiewiorka (dir.), *Histoire militaire de la France*, Tome II, *De 1870 à nos jours*, Paris, Perrin, 2018.

le Parti communiste français était encore le premier parti de France), les dirigeants français ne semblaient pas dupes des manœuvres de dissimulation de l'identité communiste du Vietminh. Ho Chi Minh avait certes pris soin de dissoudre le Parti communiste indochinois, le 11 novembre 1945, mais il avait aussi mandaté deux de ses collaborateurs, Vo Nguyen Giap et Tran Van Giau, pour diffuser le communisme en Thaïlande et dans le reste de l'Asie du Sud-Est<sup>25</sup>.

L'anticommunisme latent des dirigeants français ne fut pas étranger à l'échec de la conférence de Fontainebleau de l'été 1946. La crainte que le Vietnam ne devînt « un nouveau pion du jeu soviétique, un nouveau satellite de Moscou » fut ouvertement exprimée par le ministre des Affaires étrangères Georges Bidault dans ses instructions au président de la délégation française à Fontainebleau, Max André<sup>26</sup>. La difficulté était de faire la part entre le nationalisme ostentatoire des responsables du Vietminh, qui consolidait leur légitimité interne mais les discréditait dans le mouvement communiste international, et un communisme vietnamien inédit en Asie qui s'affirmait alors plus discrètement. Comme les deux semblaient difficiles à concilier pour les Français, des divergences d'interprétation creusèrent rapidement un fossé entre ceux qui avaient tendance à gommer le nationalisme, tel Georges Bidault, et ceux portés à effacer le communisme, comme le conseiller politique du général Leclerc, Paul Mus<sup>27</sup>. Toutefois, si l'anticommunisme a durablement marqué les hauts-administrateurs des services coloniaux et leurs successeurs après la fin de l'empire colonial, au début des années 1960, les intérêts de puissance de la France – stratégiques surtout, mais aussi économiques et culturels – ont pesé beaucoup plus lourdement dans les origines de la guerre franco-vietnamienne que les considérations idéologiques liées à la Guerre froide naissante<sup>28</sup>.

Au Vietnam, Ho Chi Minh et son parti, véritables maîtres du Vietminh, considéraient le nationalisme comme l'outil principal de leur quête du pouvoir et de l'unité du Vietnam<sup>29</sup>. Nationalisme et communisme étaient donc inextricablement liés dans leur stratégie. Marqué par sa faiblesse quantitative au début de la guerre, le Parti renforça son emprise au fil des années : de 20 000 membres fin 1946, il atteignait déjà le demi-million d'adhérents en 1950<sup>30</sup>. Quant aux Français, ils instrumentalisaient ce conflit idéologique, sans y adhérer sincèrement, dans un choc d'intérêts essentiellement nationaux. Ainsi s'expliquent sans doute le dédain dans lequel Joseph Staline

---

25. C. E. Goscha, *Thailand and the Southeast Asian Networks of Vietnamese Revolution, 1885-1954*, Londres, Curzon, 1999.

26. S. Pons, « [Les visages d'un ennemi : la fabrication du Viêt-Minh, 1945-1946](#) », *Relations internationales*, n° 130, 2007/2, pp. 29-46.

27. Sur l'influence ultérieure de Paul Mus et de quelques autres intellectuels français aux États-Unis : P. Journoud, « Comprendre et faire comprendre les guerres indochinoises de 1945-1975. L'historiographie française au prisme du Vietnam et des Vietnamiens », pp. 143-178 ; dans M. Espagne, Nguyen B. C., Nguyen G. H. (dir.), *France-Vietnam. Contribution à une histoire de l'anthropologie*, Paris, Éditions Kimé, 2024.

28. S. Tonnesson, *Vietnam 1946. How the War Began*, Berkeley, University of California Press, 2010.

29. P. Asselin, « [Vietnam 1945 : genèse d'une guerre de trente ans](#) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 298, 2025/2, pp. 11-24.

30. C. E. Goscha, *Vietnam. Un État né de la guerre...*, *op. cit.*, pp. 68-76.

allait maintenir Ho Chi Minh, coupable à ses yeux d'avoir dissous le Parti communiste indochinois en 1945, mais aussi les heurts récurrents entre les alliés français et américains à propos de la stratégie à suivre en Indochine.

Fin 1946, la jeune et pauvre armée communiste, qui comptait d'après le général Giap 82 000 soldats, combattait dans un isolement presque total les 90 000 hommes du CEFEQ<sup>31</sup>. Moins équipée, moins nombreuse et moins entraînée que son adversaire, elle n'eut d'autre choix initialement que d'en revenir aux traditions de la guérilla forgées au fil des siècles contre l'empire chinois, réinterprétées à l'aune de la guerre civile chinoise et de la stratégie maoïste de la guerre révolutionnaire<sup>32</sup>. Elle parvint à infliger des pertes croissantes à son adversaire, non sans en subir de lourdes elle-même<sup>33</sup>, et surtout, à éviter toute défaite majeure ou fatale. Le CEFEQ, quant à lui, poursuivit sa montée en puissance de manière contrariée. Pour pallier les difficultés de recrutement en métropole et contenir les dépenses, des autochtones furent recrutés, puis des tirailleurs nord-africains et « sénégalais », à tel point qu'en janvier 1954, les Français ne représentaient plus que 23,7 % des effectifs des Forces terrestres d'Extrême-Orient<sup>34</sup>.

Comment, dans ces conditions, le Vietminh pouvait-il rompre son isolement, éviter l'échec toujours redouté, et franchir une nouvelle étape de la guerre, tout en répondant au défi posé par la bipolarisation du monde à partir de 1947 ? Ho Chi Minh et ses collaborateurs, dont la légitimité communiste était encore loin d'être acquise, firent le choix en 1948 d'arrimer plus solidement leur mouvement au bloc communiste. Ils se rapprochèrent des Chinois communistes, alors aux prises avec le Guomintang, mais aussi des Soviétiques, à Bangkok<sup>35</sup>. Autour de la figure du « héros nouveau » promu à partir de 1948, ils eurent surtout l'intelligence de concilier le modèle sino-soviétique du communisme avec les sources traditionnelles et locales de la légitimité. Ils inscrivirent leur combat dans l'héritage d'un passé héroïque prestigieux, à rebours des principes d'universalité et de discontinuité historique des maoïstes<sup>36</sup>.

Mais en face, les Français donnèrent corps, eux aussi en 1948-1949, à la « solution Bao Dai » qu'ils avaient esquissée dès 1946. Mû par une hostilité ancienne et profonde à l'égard de Ho Chi Minh et de son engagement communiste, le diplomate Léon Pignon en fut le principal instigateur<sup>37</sup>. Dans une note rédigée en janvier 1947 alors qu'il était encore conseiller politique du commissaire fédéral de l'Indochine,

31. Vo Nguyen G., *Mémoires 1946-1954*, Tome I, *La Résistance encerclée*, Fontenay-sous-Bois, Anako éditions, 2003, p. 35.

32. Pour un essai synthétique sur la culture stratégique vietnamienne : P. Journoud (avec la collaboration de Dao Thanh Huyen), *Diễn Biên Phu. La fin d'un monde*, Paris, Vendémiaire, 2019 / L'Artilleur, 2024, chapitre 1.

33. Sur l'impact de la guerre sur les corps et les esprits vietnamiens : C. E. Goscha, *Vietnam. Un État né de la guerre...*, op. cit., chapitre X et conclusion.

34. M. Bodin, « [L'utilisation des autochtones dans le corps expéditionnaire français d'Extrême-Orient \(1945-1954\)](#) », *Revue française d'histoire d'outre-mer*, tome 81, n° 303, 2<sup>e</sup> trimestre 1994, p. 157.

35. C. E. Goscha, « [Courting Diplomatic Disaster? The Difficult Integration of Vietnam into the Internationalist Communist Movement \(1945-1950\)](#) », *Journal of Vietnamese Studies*, n° 1 (1-2), 2006, p. 65.

36. B. de Tréglodé, *Héros et révolution au Vietnam, 1948-1964*, Paris, L'Harmattan, 2001.

37. D. Varga, « [Léon Pignon, l'homme-clé de la solution Bao Dai et de l'implication des États-Unis dans la Guerre d'Indochine](#) », *Outre-Mers*, tome 96, n° 364-365, 2<sup>e</sup> semestre 2009, pp. 277-313.

il exhorta ses autorités de tutelle à « transporter sur le plan intérieur annamite la querelle que nous avons avec le parti Viêt Minh et nous engager nous-mêmes le moins possible dans des campagnes et des représailles qui doivent être le fait des adversaires autochtones de ce parti ». Ainsi, dans sa volonté de faire revenir Bao Dai au Vietnam et de restaurer sa légitimité monarchique pour contrer Ho Chi Minh, assumait-il sans vergogne une logique d'aggravation de la guerre civile et d'insertion totale du conflit indochinois dans le cadre de la Guerre froide. De longs mois d'efforts furent encore nécessaires pour parvenir à cet objectif. La signature des accords de l'Élysée, le 8 mars 1949, permit à Bao Dai de se voir reconnaître l'indépendance et la souveraineté territoriale du Vietnam qui avaient été refusées à Ho Chi Minh, de disposer d'un gouvernement et d'une armée. Or, non seulement les obstacles à l'application de ces accords allaient se révéler nombreux, mais l'indépendance fut constamment limitée, au moins jusqu'à la signature des accords de Genève, par la domination sans partage de la France sur la politique étrangère et de défense de son protégé, l'État associé du Vietnam. À contretemps de l'évolution des pays qui avaient accédé à une authentique indépendance dans le reste de l'Asie, comme en Inde ou en Indonésie, les Français s'arc-boutaient sur la défense de leurs privilèges. Mais, puisqu'ils versaient désormais leur sang pour des Vietnamiens qui se battaient contre des communistes, ils s'estimaient fondés à solliciter l'aide matérielle des États-Unis, sans anticiper réellement les conséquences à long terme de cette décision sur les équilibres politico-militaires de la région.

Or, l'implication de l'allié américain fut grandement facilitée par l'évolution rapide de la conjoncture régionale. Après des années d'une guerre civile sans merci, Mao Zedong remporta une victoire totale, en 1949, contre les troupes nationalistes de Chiang Kai-Shek (Jiang Jieshi), contraintes de s'exiler sur l'île de Taïwan. En proclamant la République populaire de Chine, le 1<sup>er</sup> octobre, Mao faisait basculer un pays de 700 millions d'habitants dans le camp communiste. Dans le grand jeu d'échiquier qu'était devenue la Guerre froide, le syndrome de la perte de la Chine constitua, et pour longtemps, un paramètre (sur)déterminant de la politique des États-Unis en Asie orientale et du Sud-Est, surtout que Mao se montra très vite proactif dans le soutien aux partis communistes de toute la région. En janvier 1950, Pékin, puis Moscou et le reste du bloc communiste, reconnurent officiellement la République démocratique du Vietnam, poussant les États-Unis, la Grande-Bretagne et le bloc capitaliste à reconnaître l'État associé du Vietnam. Ho Chi Minh ne fut pas long à obtenir une aide chinoise substantielle. La RDVN reçut l'assistance, en février 1950, d'une mission politique de haut niveau dirigée par Luo Guibo, puis en avril 1950 d'une mission militaire sous l'égide de Wei Guoqing, deux grands vétérans de la guerre civile chinoise. En signant son entrée officielle dans la Guerre froide, Hanoi commença à identifier les États-Unis comme la menace principale. L'aide chinoise lui permit de renforcer et de moderniser son armée, puis de remporter à l'automne 1950 son premier grand succès militaire à Cao Bang – Lang Son, dans la région frontalière avec la Chine, au terme de la bataille de la RC4. Cette victoire stratégique se payait toutefois de lourdes pertes et d'une dépendance accrue à l'égard de Pékin<sup>38</sup>.

---

38. Pour une synthèse sur le tournant internationaliste de la République démocratique du Vietnam en

En juin 1950, après des années d'une guerre civile dans laquelle avaient déjà péri une centaine de milliers de Coréens, les troupes nord-coréennes de Kim Il Sung franchirent le 38<sup>e</sup> parallèle et prirent Séoul en trois jours. Leur initiative provoqua une intervention militaire rapide des États-Unis et de leurs alliés, pour la première fois placée sous bannière onusienne. La guerre de Corée contribua à militariser la Guerre froide, en Asie comme en Europe<sup>39</sup>. Aux yeux des Français, les logiques d'interconnexion des théâtres d'opérations indochinois et coréen justifiaient pleinement l'implication matérielle des Américains dans la guerre d'Indochine. Nommé haut-commissaire et commandant en chef en Indochine pour compenser le premier revers de Cao Bang et « mettre le Vietnam dans la guerre », selon ses propres termes, le général Jean de Lattre de Tassigny se chargea personnellement de convaincre les Américains, lors d'un voyage très médiatisé aux États-Unis en septembre 1951.

En réalité, l'administration du président Harry Truman l'était déjà. La guerre de Corée avait accéléré la concrétisation de l'aide économique, militaire et civile des États-Unis aux États associés d'Indochine. Leur mission militaire, le MAAG (Military Assistance Advisory Group), s'était installée à Saigon en septembre 1950. Son commandant, le général Francis G. Brink, dirigeait une équipe de soixante membres, répartis en cinq branches : approvisionnement, transport, services techniques, logistique et opérations. Passé de 11 000 tonnes en 1951 à 118 000 en 1953, le volume de l'aide matérielle des États-Unis décupla, tandis que l'aide chinoise à la RDVN était multipliée par cinq, de 2 000 tonnes à l'hiver 1951 à 10 000 en 1953. La prise en charge financière de la guerre par les États-Unis fut plus importante encore et permit à la France d'alléger le fardeau croissant du conflit sur ses finances : après avoir payé 40 % du coût de la guerre en 1952, les États-Unis acceptèrent de doubler leur participation pour l'année 1954 (78 %)<sup>40</sup>.

Les dirigeants français durent toutefois se rendre à l'évidence : malgré les sursauts psychologiques et tactiques impulsés par le général de Lattre en 1951-52<sup>41</sup>, la stratégie fondée sur l'escalade militaire et la « solution Bao Dai » continuait d'être mise en échec. Au printemps 1953, alors que l'armistice américano-nord-coréen était sur le point d'être signé à Pan Mun Jon, le gouvernement de René Mayer se mit en tête de trouver les moyens d'une « sortie honorable » par la recherche d'une victoire décisive avant des négociations qui devaient s'ouvrir à Genève l'année suivante. Ce fut le sens du « plan Navarre », du nom du nouveau commandant en chef désigné en mai 1953, le général Henri Navarre, dont l'aspect offensif censé dominer la seconde phase des opérations (1954-55) répondait aussi aux recommandations américaines.

---

1949-1950 : C. Marangé, *Le communisme vietnamien*, Paris, Presses de Sciences Po, 2012, pp. 181-191 ; C. E. Goscha, *Vietnam. Un État né de la guerre...*, *op. cit.*, chapitre IX ; C. Jian, « [China and the First Indo-China War, 1950-54](#) », *The China Quarterly*, n°133, mars 1993, pp. 85-110. Et sur la bataille de Cao Bang : I. Cadeau, *Cao Bang 1950 – Premier désastre français en Indochine*, Paris, Perrin, 2022.

39. P. Journoud (dir.), *La guerre de Corée et ses enjeux stratégiques de 1050 à nos jours*, Paris, L'Harmattan, 2013.

40. H. Tertrais, *La piastre et le fusil...*, *op. cit.* ; L. Cesari, *L'Indochine en guerres, 1945-1993*, Paris, Belin Sup, 1995, chapitre 4.

41. I. Cadeau, *De Lattre*, Paris, Perrin, 2017, chapitre XIV.



Cependant, une initiative sino-vietnamienne fit dérailler cette belle construction. En octobre 1953, le corps de bataille de l'Armée populaire vietnamienne (APVN) s'engagea à marche forcée vers le Laos, à travers la haute région du Nord-Ouest. Fort du succès de Na San quelques mois auparavant, le général Navarre décida de stopper cette manœuvre en implantant une puissante base aéroterrestre dans la plaine de Diên Biên Phu, seule susceptible de faire jouer les deux atouts-maîtres des Français : l'aviation et l'artillerie lourde. En décembre 1953, il se résolut à accepter la « bataille du Nord-Ouest », malgré les renseignements lui confirmant l'encercllement total de la base par plus de 50 000 hommes appartenant aux meilleures divisions de l'APVN, soutenus par une artillerie lourde et une défense contre avions (DCA) fournies par la Chine et l'Union soviétique, et par une armée de plusieurs dizaines de milliers de civils vietnamiens affectés à la logistique (en réalité, près de 300 000...). Mais il fit le choix périlleux de maintenir simultanément l'opération principale de son plan initial : l'opération Atlante dans le centre du Vietnam. La base de Diên Biên Phu eut beau être renforcée par plusieurs bataillons supplémentaires dans les semaines suivantes et louée pour ses qualités défensives par de nombreuses personnalités politiques et militaires de passage, notamment françaises et américaines, le déclenchement de la première offensive, le 13 mars 1954, créa la stupeur. Après un matraquage du site par les artilleurs des canons de 105 mm déployés dans des casemates à flanc de montagnes environnantes, des milliers de Bô dôi (soldats) se lancèrent à l'assaut des premières collines. En moins de trois jours, les points d'appui Gabrielle, Béatrice et Anne-Marie furent conquis.

Malgré ces premières et lourdes déconvenues, la bataille allait se poursuivre avec une rare férocité, pendant près de deux mois. Après un mois d'avril difficile et éprouvant pour les deux camps, la troisième offensive de l'APVN déclenchée le 1<sup>er</sup> mai fut la dernière. Le 7 mai, les troupes du général Christian de la Croix de Castries cessaient-le-feu ; le 8 mai, les négociations sur l'Indochine s'ouvraient à Genève. Le choc de la défaite fut considérable. La secousse allait être ressentie jusqu'aux tréfonds de l'Afrique subsaharienne et elle précipita, à peine quelques mois plus tard, une nouvelle guerre en Algérie, où une poignée de nationalistes jusqu'alors divisés s'était finalement ralliée à l'option de la lutte armée contre la France. Comme les États-Unis avaient refusé de porter secours à leur allié avec leur aviation de bombardement, elle se doubla aussi d'une crise franco-américaine, aggravée par le rejet du traité de Communauté européenne de défense (CED) par l'Assemblée nationale française, le 30 août 1954<sup>42</sup>.

Non sans mal ni douleur, la France accéléra elle-même la transition au Vietnam. Après l'humiliation de Diên Biên Phu, le gouvernement dirigé par Joseph Laniel s'était résolu à adouber l'intransigent nationaliste catholique et anticommuniste

---

42. P. Journoud, *Diên Biên Phu...*, *op. cit.*, chapitre 3 ; « De Diên Biên Phu aux Aurès. François Mitterrand face au basculement de l'Empire colonial », pp. 343-357 ; dans P. Blanchard, N. Bancel (dir.), *François Mitterrand, le dernier empereur : De la colonisation à la Françafrique*, Paris, Éditions Philippe Rey, 2025. Voir aussi : L. Cesari, *Le Problème diplomatique de l'Indochine, 1945-1957*, Paris, Les Indes savantes, 2013 ; P. Grosser, « La France et l'Indochine (1953-1956) : une "carte de visite" en "peau de chagrin" », Thèse d'histoire sous la direction de P. Milza, IEP de Paris, 2002.

Ngo Dinh Diem pour présider aux destinées de l'État (de moins en moins) associé du Vietnam et faciliter le ralliement des États-Unis. Parvenu au pouvoir le 17 juin 1954, le nouveau président du Conseil Pierre Mendès France parvint à faire revenir les Américains dans le jeu des négociations de Genève pour aboutir à un règlement plus favorable à l'Occident, en laissant planer la menace de leur intervention militaire. Facilitée par les pressions sino-soviétiques sur la RDVN en faveur d'un règlement, la stratégie diplomatique des Alliés aboutit à la préservation au moins provisoire d'un Sud-Vietnam non communiste sous le 17<sup>e</sup> parallèle, le seul reconnu officiellement par Paris et ses alliés. Diem allait s'efforcer de l'ériger en bastion anticommuniste, à l'instar de la Corée du Sud, avec le soutien d'abord confiant, puis de plus en plus récalcitrant, de l'allié américain. Les mêmes causes allaient produire les mêmes effets, malgré la supériorité matérielle écrasante des États-Unis...

Les derniers éléments du CEFEO quittèrent Saigon en avril 1956, dans une vive émotion, et les dernières missions militaires Terre/Air/Mer rembarquèrent pour la France en mai 1957. La longue parenthèse militaire de la France en Indochine, divisée désormais en quatre États – Cambodge, Laos et deux Vietnam – était close. Le passage de relais entre la France, vite accaparée par la guerre en Algérie, et les États-Unis, rivés sur la théorie des dominos et décidés à soutenir coûte que coûte un Vietnam non communiste, s'effectua de façon plutôt apaisée entre les dirigeants occidentaux. Bientôt, Ngo Dinh Diem adopta une politique de plus en plus répressive à l'égard des communistes, incarnée par une série d'ordonnances et de lois brutalement appliquées entre 1954 et 1959, entraînant la mort de plusieurs dizaines de milliers de sympathisants ou membres actifs. Ce raidissement provoqua la reprise progressive du terrorisme sélectif et de la guérilla par les communistes au sud du 17<sup>e</sup> parallèle, sous l'effet des exhortations impérieuses de Le Duan, des cadres et des militants « sudistes » du Parti, dont la survie même était menacée. En vertu de la résolution n°15, adoptée en janvier 1959 par le Bureau politique après des années de grande prudence stratégique à Hanoi, les insurrections armées furent autorisées, parallèlement à la lutte politique toujours jugée prioritaire. Les premiers détachements militaires furent envoyés en renfort dans le Sud à travers un réseau de routes d'infiltration terrestres et maritimes, surnommé « piste Ho Chi Minh »<sup>43</sup>.

Confronté à une dégradation rapide de la situation politique et militaire du régime sud-vietnamien, prudent sur la scène internationale mais attiré par les stratégies contre-insurrectionnelles alors en vogue dans les cercles politico-militaires occidentaux, le président Kennedy choisit un compromis entre les plans d'américanisation massive de la guerre recommandés par certains de ses conseillers et les avis de désengagement, suivant les conseils encore discrets prodigués par le général de Gaulle. En 1961, le jeune président américain autorisa les premiers programmes de défolia-

---

43. P. Asselin, *Hanoi's Road to the Vietnam War*, *op. cit.*, chapitre 1 et 2. Sur le poids de « Ceux du Sud » dans le Parti communiste et leur progressive prise de pouvoir au sein des instances dirigeantes, voir aussi la thèse d'Antoine Lê, « La recherche politique d'une autonomie stratégique. La construction de l'appareil d'État révolutionnaire du Sud (COSVN) dans un contexte de guerre civile au Vietnam, 1954-1976 », Thèse d'histoire sous la direction d'A. Hardy et B. de Tréglodé, INALCO, 2024, à paraître en version abrégée.



tion chimique au Sud-Vietnam, l'envoi des forces spéciales et de plusieurs milliers de « conseillers militaires ». Leur nombre augmenta année après année – 11 000 en 1962 ; plus de 16 000 en 1963 – et des dizaines d'entre eux trouvèrent la mort sur place<sup>44</sup>. L'engrenage semblait fatal mais on discutera sans doute encore longtemps pour savoir si Kennedy aurait soutenu l'escalade du conflit ou, au contraire, renoncé à cette tentation s'il n'avait pas été assassiné le 22 novembre 1963, trois semaines après Diem et Nhu.

Loin d'avoir inversé le rapport de forces, sa politique de demi-mesures s'est en tout cas soldée par un échec : les forces armées sud-vietnamiennes, pourtant formées et équipées par la première puissance mondiale, subirent leurs premiers revers en 1963. Après une purge des « modérés » organisée au sein du Parti communiste par Le Duan et ses proches, Hanoi crut alors que l'heure était venue d'absorber militairement le Sud avant que les États-Unis ne déclenchent une intervention massive, forcément redoutée. En janvier 1964, la résolution n°9 du Bureau politique autorisa cette fois-ci l'engagement des unités régulières de l'APVN. Mais, Hanoi finit par précipiter à son tour l'intervention qu'elle espérait juguler<sup>45</sup>. Après les incidents du Golfe du Tonkin en août 1964, dont l'historiographie américaine a montré qu'ils avaient été délibérément instrumentalisés pour faciliter le plan d'escalade de la guerre, le nouveau président Lyndon B. Johnson décida finalement d'américaniser la guerre. L'attaque d'un camp de forces spéciales américaines à Pleiku, le 7 février 1965, dans laquelle huit Américains périrent et une centaine d'autres furent blessés, servit d'élément déclencheur au processus d'escalade. Les GI's furent envoyés par dizaines de milliers, puis par centaines de milliers. Une campagne de bombardements systématiques et prolongés fut déclenchée. Il n'était plus question de brèves représailles comme en 1964.

Johnson tournait ainsi le dos, et pour de longues années, aux propositions gauliennes de neutralisation de la péninsule indochinoise, et de réunion d'une nouvelle conférence de Genève. Il s'était convaincu que ce « nouveau Munich » ne pouvait servir qu'à « ratifier la terreur »...<sup>46</sup>

### ***3. Acteurs et victimes, les civils au cœur de la guerre***

Or, la terreur répondit à la terreur. Celle perpétrée depuis 1954-55 par l'armée et la police sud-vietnamiennes à l'encontre des communistes restés au Sud-Vietnam après 1954 – emprisonnements, tortures, exécutions – et celle des agents du « Vietcong » – selon le sobriquet attribué aux communistes vietnamiens au Sud par leurs adversaires – nourrirent une violence croissante. Les attentats ciblés dans des lieux publics – que

44. « [Historical Briefings: JFK, the Cold War, and Vietnam](#) », Kennedy Library.

45. P. Asselin, *Hanoi's Road to the Vietnam War*, op. cit., chapitres 6 et 7.

46. Propos cités dans le *New York Times*, 25 juillet 1964. Sur l'emploi incessant de l'analogie avec Munich pour justifier la stratégie américaine, au Vietnam comme en Corée ou dans la plupart des conflits postérieurs : J. Record, *The Specter of Munich: Reconsidering the Lessons of Appeasing Hitler*, Dulles, Potomac Books, 2007 ; Yuen Foong K., *Analogies at War: Korea, Munich, Diên Biên Phu, and the Vietnam Decisions of 1965*, Princeton, Princeton University Press, 1992.

le général Nguyen Binh, responsable des opérations militaires dans le Sud-Vietnam de 1945 jusqu'à sa mort en 1951, avait assumés comme une composante nécessaire de sa stratégie de guerre urbaine contre les Français<sup>47</sup> – redoublèrent d'intensité. Les assassinats de cadres anticomunistes, de préférence impopulaires, furent multipliés, en réaction à la répression diémiste des communistes. Ces éliminations s'inscrivaient dans la continuité de l'action des « commandos d'élimination des traîtres » constitués par le Parti communiste indochinois dès avant la révolution d'août 1945<sup>48</sup>.

De 1945 à 1975, les civils, femmes et hommes qui s'engageaient parfois comme miliciens, agents de renseignement, commandos des forces spéciales, reporters ou artistes dans la « guerre civile révolutionnaire »<sup>49</sup>, continuèrent d'être une cible privilégiée des forces américano-sud-vietnamiennes et alliées. Les méthodes pour les neutraliser – renseignement, torture, contreterrorisme, etc. – favorisèrent des partages d'idées et d'expériences entre officiers français et américains, souvent par le truchement des théoriciens de la « guerre contre-révolutionnaire » qu'étaient devenus des « anciens d'Indo » comme Charles Lacheroy, Roger Trinquier, David Galula, Paul Aussaresses<sup>50</sup>. Malgré l'échec de Kennedy dans ce domaine, les Américains n'allaient pas renoncer à développer leurs programmes contre-insurrectionnels. Au Vietnam, la CIA dirigea des opérations secrètes conjointement avec les forces spéciales américaines et les unités de reconnaissance provinciales (URP) sud-vietnamiennes : du renseignement aux assassinats de cadres communistes en passant par les embuscades et raids contre les collecteurs d'impôts ou responsables susceptibles de fournir des informations vitales. Selon les statistiques, entre 1968 et 1972, ce programme – appelé « Phoenix » – aurait abouti à la « neutralisation » de 80 000 cadres communistes, majoritairement subalternes, capturés, tués et/ou « retournés ». L'« empire Vietcong invisible » semble avoir été durablement affecté mais le prix moral et politique à payer pour le briser fut élevé, tant aux États-Unis que sur la scène internationale<sup>51</sup>. Surtout, les responsables de ce programme donnaient le sentiment que les États-Unis étaient en guerre contre les civils vietnamiens – une impression considérablement aggravée par les choix stratégiques des dirigeants américains au Vietnam.

Parallèlement à la poursuite de ses programmes contre-insurrectionnels de renseignement, sabotage et assassinats, et de guerre chimique, la stratégie américaine s'est en effet appuyée sur l'intensification d'une guerre conventionnelle caracté-

---

47. C. E. Goscha, « [“La guerre par d'autres moyens” : réflexions sur la guerre du Việt Minh dans le Sud-Vietnam de 1945 à 1951](#) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 206, 2002/2, pp. 29-57.

48. F. Guillemot, « De l'invention et de l'usage de “l'ennemi intérieur”. Vraie et fausse contre-révolution au Nord-Vietnam, 1945-1967 », pp. 259-302 ; dans C. E. Goscha (dir.), *Vietnam, de l'insurrection à la dictature 1920-2012*, Paris, Vendémiaire, 2013.

49. F. Guillemot, « [Le genre des “Biệt Động”, commandos urbains de la guerre civile révolutionnaire \(1945-1975\)](#) », *Clio*, n° 53, 2021.

50. E. Tenenbaum, *Partisans et centurions. Une histoire de la guerre irrégulière au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Perrin, 2018, chapitres 10 à 13. En complément, sur la circulation des connaissances utilisées par les opposants à la guerre : P. Journoud, « Comprendre et faire comprendre les guerres indochinoises de 1945-1975 », *op. cit.*

51. W. Rosenau, A. Long, « [The Phoenix Program and Contemporary Counterinsurgency](#) », *Occasional Paper*, RAND Corporation, 2009, pp. 13-14.

sée par une puissance de feu écrasante et, contrairement aux assurances officielles, fort peu discriminante. En réaction aux attaques perpétrées en février 1965 par le Vietcong, le président Johnson ordonna, le 2 mars, le lancement d'une campagne de bombardements prolongés sur le Nord-Vietnam – Rolling Thunder – puis, le 8, l'envoi de 3 500 Marines à Danang pour défendre le régime sud-vietnamien. Fin 1968, plus d'un demi-million d'Américains combattaient aux côtés des Forces armées (sud-)vietnamiennes, alors estimées à près de 700 000 hommes<sup>52</sup>. Le choix d'une stratégie très conventionnelle, plus adaptée à la guerre totale de 1939-1945 qu'à une guerre de jungle sans front, avec ses bombardements massifs et prolongés, ses opérations terrestres Search and Destroy dans des Free Fire Zones, son obsession du Body Count, aggrava considérablement le niveau des pertes civiles et, en proportion, la haine des Américains et de leurs alliés, principal moteur de recrutement du Vietcong.

S'il est impossible à préciser pour la première guerre d'Indochine, dont on ne connaît que très approximativement le bilan global dans le camp vietnamien (au moins un demi-million de morts parmi les Vietnamiens, militaires et civils, contre un peu moins de 100 000 morts dans le CEFEO), la deuxième guerre fut de loin la plus coûteuse avec au moins 3,5 millions de morts (un million de plus qu'en Corée). À Hanoi, l'Institut d'histoire militaire du Vietnam comptabilise, pour la période 1945-1975, 1,1 million de morts au sein de l'APVN et des forces armées du Front national de libération du Sud-Vietnam ; 600 000 blessés et 300 000 portés disparus, contre environ 330 000 morts américains (un peu plus de 58 000) et sud-vietnamiens (270 000). Parmi les civils, le bilan serait de deux millions de morts, deux millions de blessés, et 2,5 millions de victimes de l'Agent orange, dont 500 000 enfants. On trouve même, sous la plume de Robert McNamara, secrétaire à la Défense, le chiffre de 3,8 millions de morts civils et militaires dans les deux camps vietnamiens pour la seule guerre du Vietnam<sup>53</sup> ! Plus de 15 % des Vietnamiens sont morts ou mutilés. Les réfugiés, sans-abris et chômeurs se comptaient par centaines de milliers. Pour un pays d'environ 50 millions d'habitants en 1975, la ponction démographique s'avérait exorbitante.

Acteurs et victimes d'une guerre qui n'a cessé d'éroder la frontière entre combattants et non combattants entre 1945 et 1975, des milliers de civils ont été délibérément ciblés, parfois dans d'atroces conditions. Du massacre des Français, Européens et métis de la cité Hérault, en septembre 1945, à ceux de Vietnamiens à My Lai ou à Huê, en mars 1968, la liste des massacres de civils est longue. Le sujet a commencé à être documenté il y a seulement quelques années pour la première guerre d'Indochine, dont l'historiographie a révélé l'existence de plusieurs massacres de centaines de civils vietnamiens par les troupes de l'Union française, par exemple

52. R. Brigham, *ARVN. Life and Death in the South Vietnamese Army*, Lawrence, University Press of Kansas, 2006, p. 11.

53. L'ancien secrétaire à la Défense de Johnson reconnaît lui-même que la même proportion aux États-Unis aurait été de 27 millions d'Américains : R. McNamara *et ali.*, *Argument Without End. In Search of Answers to the Vietnam Tragedy*, New York, Public Affairs, 1999, p. 1.

dans les villages de My Trách en novembre 1949<sup>54</sup>. Il est cependant connu depuis longtemps – mais inégalement – pour la deuxième guerre d’Indochine. Comme la mémoire collective, l’historiographie s’est en effet polarisée autour du massacre de My Lai, révélé en novembre 1969 par le journaliste d’investigation Seymour Hersh et devenu le paradigme de la violence aveugle des Américains. Mais les quelque 302 autres massacres perpétrés par les forces américano-sud-vietnamiennes et leurs alliés, selon le bilan du Groupe de travail mis en place par le Pentagone après My Lai pour enquêter sur les crimes de guerre des soldats américains et alliés, n’ont pas reçu la même attention. Il en va de même pour les massacres perpétrés par les Vietnamiens communistes, comme à Dak Son en décembre 1967 ou à Huê lors de l’offensive du Têt 1968<sup>55</sup>.

Les conditions de la guerre entre 1945 et 1975 et les traumatismes auxquels elles ont donné naissance ont favorisé de nombreux comportements réfractaires et déviants. La deuxième guerre d’Indochine a connu, par exemple, un nombre record de désertions. Rien que dans l’armée américaine et quels que soient les chiffres auxquels on se rapporte et qui varient parfois, le nombre d’insoumis et déserteurs a dépassé le demi-million pendant toute la durée de la guerre – un record dans l’histoire militaire des États-Unis depuis la guerre de Sécession. Ce total est à rapporter aux quelque 50 000 déserteurs de la Seconde Guerre mondiale – la « guerre juste » – et aux 13 790 de la guerre de Corée – la « guerre oubliée »<sup>56</sup>. Près de 70 000 soldats désertèrent pendant la seule année 1971, soit 7 % des effectifs militaires (l’équivalent de plusieurs divisions). Et encore, ce nombre déjà impressionnant était nettement en-deçà de la moyenne annuelle des désertions dans les rangs de l’ARVN, estimées à une centaine de milliers de soldats pendant la guerre<sup>57</sup>.

Première véritable « guerre pharmacologique », la guerre de trente ans poursuivie dans des pays asiatiques fortement corrompus où les trafics en tout genre donnaient lieu à de juteux profits, a vu s’accroître la consommation de drogues dans des proportions inquiétantes, ce que les médias n’ont pas manqué de stigmatiser. Selon le Pentagone, près de 50 % des soldats américains déployés au Viêt-Nam en consommaient en 1968, 60 % en 1970 et près de 70 % en 1973, l’année du retrait des troupes américaines. En 1971, 50,9 % fumaient de la marijuana, 28,5 % utilisaient des drogues dures (principalement de l’héroïne et de l’opium) et 30,8 % d’autres produits psychoactifs. Si, à court terme, les mesures de désintoxication, la diffusion de produits psychotropes et l’envoi de nombreux psychiatres sur le front ont permis de réduire considérablement les cas de trauma post-combat, les conséquences négatives des combats sur le long terme susciteront parmi les vétérans, des années plus tard, une véritable épidémie de traumatismes de guerre difficile à gérer dans

54. Voir en particulier « France-Indochine : la “sale guerre” », *L’Histoire*, n° 499, septembre 2022.

55. Pour une synthèse des sources à ce sujet : P. Journoud, « [Secret et stratégie pendant la guerre du Vietnam](#) », *Bulletin de l’Institut Pierre Renouvin*, n° 36, 2012/2, pp. 64-67.

56. P. Journoud, « [À l’ombre de la protection gaullienne ? L’exil en France des déserteurs américains de la guerre du Vietnam](#) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 280, 2020/4, pp. 65-80.

57. R. Brigham, *ARVN. Life and Death...*, op. cit., p. 49.

une société fort peu réceptive<sup>58</sup>. En laissant entendre que ces addictions étaient l'une des causes de l'échec au Vietnam alors que leurs effets négatifs sur les capacités des soldats au combat n'étaient pas prouvés<sup>59</sup>, la « guerre contre la drogue » déclarée par le président Richard Nixon, en 1971, a contribué à aggraver la marginalisation des vétérans. Elle fut aussi et surtout un moyen de détourner l'attention du public des responsabilités politiques de l'échec au Vietnam, tout en criminalisant aux États-Unis les groupes les plus associés à leur consommation, qui étaient constitués par les militants afro-américains et les opposants à la guerre du Vietnam, dont certains s'étaient entre-temps radicalisés.

Les caractéristiques particulières de la guerre, les divisions, les frustrations et les blessures profondes qu'elles ont engendrées parmi leurs acteurs, ont nourri des traumatismes individuels et collectifs durables, en France, aux États-Unis, et plus encore au Vietnam, au Laos et au Cambodge où s'est déroulée la guerre. Dans ces trois derniers pays, ces souffrances sont surtout connues grâce aux témoignages, beaucoup plus que par une historiographie encore hésitante aujourd'hui à rompre les codes culturels et idéologiques qui corsètent ce douloureux passé. Symbole d'une littérature postsocialiste dissidente, née au tournant des années 1980-1990 et encore très prisée au Vietnam malgré les polémiques qu'elle a suscitées, *Le chagrin de la guerre* a été publié pour la première fois au Vietnam en 1987. Vétéran désillusionné de l'APVN mué en écrivain solitaire, Bao Ninh, son auteur, l'un des dix survivants de la 27<sup>e</sup> Brigade Glorieuse de la Jeunesse qui comptait 500 soldats à sa création en 1969, n'a pas cessé d'exorciser par la plume cette guerre si meurtrière : « Saloperie de paix », écrivait-il en assumant sa rupture avec le roman national vietnamien héroïsant de la guerre.

Elle s'est nourrie de tant de chair et de sang de nos frères, elle n'en laisse qu'un tas d'os. Et les meilleurs, ceux qui méritaient le plus de vivre, on les a laissés là, à garder la jungle. [...] Et puis, à dire vrai, après cette glorieuse guerre, les gens qui, comme nous, ont vraiment combattu, ils ne redeviendront jamais des hommes normaux. Même par la voix, putain de sort, il en faudra du temps, avant que nous n'en trouvions une, suffisamment humaine, pour converser avec les autres.<sup>60</sup>

Civils et militaires en quête de paix durent apprendre, comme Bao Ninh, à vivre avec leurs cicatrices physiques et psychiques, au milieu des 300 000 portés disparus que les Vietnamiens nomment les « âmes errantes », mais aussi des centaines de milliers d'engins non explosés. La guerre, après 1975, a continué à tuer et à blesser des dizaines de milliers d'habitants fauchés par des mines antipersonnel

---

58. L. Kamienski, *Les drogues et la guerre, de l'Antiquité à nos jours*, Paris, Nouveau Monde éditions, 2017 (traduit de l'anglais) ; L. Kamienski et S. Ouardi, « [Les drogues et la guerre](#) », *Mouvements*, n° 86, 2016, pp. 105-106.

59. La consommation de drogues parmi les soldats peut avoir, au contraire, renforcé leurs capacités à s'adapter à un environnement particulièrement anxiogène et amélioré à court terme leur équilibre physique et mental.

60. Bao N., *Le chagrin de la guerre*, Paris, Éditions Picquier Poche, 1997 (2<sup>e</sup> édition française), pp. 60-61.

et des armes à sous-munitions, au Cambodge, au Laos comme au Vietnam. En France et aux États-Unis, la défaite fut à l'origine d'un syndrome qui a profondément affecté, pour au moins une décennie, la politique étrangère et de défense de ces deux pays, bien au-delà des combattants et des civils directement impliqués. Si les fantômes de Diên Biên Phu sont régulièrement revenus hanter les consciences des responsables politiques et militaires français pendant et après la guerre du Vietnam, les fantômes de Saigon n'allaient pas cesser de s'inviter dans les guerres asymétriques postérieures à la Guerre froide, de l'Afghanistan à l'Irak au début du XXI<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'Iran en 2026<sup>61</sup>.

## Un symbole majeur de l'asymétrie des guerres d'Indochine : la puissance aérienne

### 1. Un atout prisé mais surestimé dans la première guerre d'Indochine

Contrairement aux États-Unis, les Français ont constamment souffert d'une carence de leurs moyens aériens<sup>62</sup>. Chargée de couvrir une zone de plus de 700 000 km<sup>2</sup> dans un pays tropical situé à 10 000 km de la métropole et soumise aux aléas d'une météorologie capricieuse, la modeste aviation française d'Indochine a été très sollicitée pour remplir une très grande diversité de missions : défense aérienne, appui rapproché, bombardement des voies de communication de l'APVN, reconnaissance, surveillance, ravitaillement, opérations aéroportées (environ 400 entre 1945 et 1954 !) et installation de bases aéroterrestres... Elle a fait face à de multiples difficultés, tant au sol qu'en vol : le déficit d'équipages et de personnel technique ; les problèmes d'affectation des avions et des effectifs ; la rareté et la déficience des infrastructures ; les conflits d'autorités entre les échelons du commandement en chef, des commandements de zone et du haut commandement de l'armée de l'Air ; l'adaptation au théâtre d'opérations et à la nature de la guerre elle-même, face à la montée en puissance de l'ordre de bataille de l'APVN et au risque croissant d'une guerre avec la Chine ou d'une internationalisation de la guerre. Pour conjurer ces derniers périls, Paris avait interdit de bombarder les sanctuaires de l'APVN en Chine<sup>63</sup>, comme allait le faire plus tard l'exécutif américain.

---

61. Sur le syndrome de Diên Biên Phu, en France comme aux États-Unis : P. Journoud, *Diên Biên Phu...*, op. cit. ; « [Khe Sanh, nouveau Diên Biên Phủ ? Une relecture de l'une des batailles les plus controversées de l'offensive du Têt 1968 au prisme du piège analogique](#) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°298, 2025/2, pp. 85-101. Sur le syndrome du Vietnam : P. Journoud, « [L'héritage du Viêt-nam dans la guerre en Afghanistan depuis 2001](#) », *Études de l'IRSEM*, n° 1, « Les crises en Afghanistan depuis le XIX<sup>e</sup> siècle », avril 2010 ; P. Hagopian, *The Vietnam War in American Memory: Veterans, Memorials, and the Politics of Healing*, Amherst, University of Massachusetts Press, 2009 ; G. Simons, *The Vietnam Syndrome: Impact on U.S. Foreign Policy*, New York, Palgrave Macmillan, 1997.

62. P. Gras, *L'Armée de l'air en Indochine (1945-1954). L'impossible mission*, Paris, L'Harmattan, 2001 ; « [L'adaptation tactique de l'armée de l'air et la guerre d'Indochine \(1945-1954\)](#) », *Matériaux pour l'histoire de notre temps*, n° 29, 1992, pp. 17-23.

63. A. Zervoudakis, « [L'emploi de l'armée de l'air en Indochine, 1951-1952](#) », *Revue historique des Armées*, n° 186, 1992, p. 88.



À l'époque, la France, qui ne fabriquait pas encore ses avions, était dépendante en Indochine des approvisionnements européens, puis américains à partir de 1950. Elle disposait d'une aviation hétéroclite pour laquelle l'approvisionnement en pièces de rechange et munitions était plus qu'aléatoire. Cela n'empêcha pas les aviateurs de s'illustrer, ici et là, dans certains grands affrontements, comme à Na San<sup>64</sup>. Présentée comme une « victoire oubliée », cette bataille fut la première application du concept de base aéroterrestre... mais le dernier grand succès défensif face à l'APVN<sup>65</sup>. Commandant en chef des forces françaises en Indochine depuis la mort du général de Lattre en janvier 1952, le général Raoul Salan avait décidé l'implantation de cette base pour empêcher son adversaire de s'emparer du pays thaï. Achievée en un temps record, à seulement 200 kilomètres et une quarantaine de minutes de vol des principaux aérodromes militaires du delta, la base encaissa avec succès les attaques lancées par les troupes vietnamiennes, du 23 novembre au 2 décembre 1952. Le soutien aérien se révéla essentiel. Faute d'artillerie et de DCA, l'APVN fut contrainte au repli et perdit plus de 3 000 tués et blessés, contre 500 combattants du CEFEO. Des cadres de haut niveau de l'APVN allaient être chargés de revenir sur place ultérieurement pour tirer les leçons de cet échec et empêcher qu'il se reproduise ailleurs.

Du reste, les Vietnamiens surmontèrent rapidement leur défaite. Moins d'un an plus tard, le Nord-Ouest du Vietnam et le Laos étaient redevenus l'objectif prioritaire du Bureau politique. Mais, cette fois-ci, les moyens de l'APVN en artillerie et en DCA allaient être considérablement renforcés, essentiellement par une aide chinoise débarrassée des servitudes de la guerre en Corée après l'armistice conclu à Pan Mun Jon en juillet 1953. Face à la remontée des divisions de l'APVN vers le Laos, le général Navarre décida d'implanter une base aéroterrestre à Diên Biên Phu, en dépit de rares critiques exprimées surtout parmi les officiers de l'état-major du général René Cogny qui commandait les Forces terrestres du Nord-Vietnam (FTNV). Le 20 novembre 1953, l'opération Castor mobilisa tous les avions de transport disponibles en Indochine. Grâce à une rotation incessante, 67 avions – sur les 200 mis à disposition du groupement aérien tactique (GATac)/Nord pour un total de 500 avions sur toute l'Indochine fin 1953 – larguèrent plus de 4 500 parachutistes en moins de trois jours, puis 1 760 tonnes de matériel en 18 jours, dont des chars en pièces détachées<sup>66</sup> ! Commandant l'aviation de transport, le colonel Jean-Louis Nicot, imité par les membres de son état-major, prit lui-même les commandes d'un *C-47 Dakota*. Faute d'avoir obtenu du général Navarre les renforts qu'il souhaitait, le général Charles Lauzin, commandant de l'Air en Extrême-Orient, s'adressa directement à l'état-major de l'armée de l'Air à Paris, mais en vain. Vue de Paris, la priorité devait être accordée à l'OTAN...

Auteur de la seule thèse consacrée à l'armée de l'Air dans la guerre d'Indochine, Philippe Gras, démontre que, malgré ces conditions défavorables, les aviateurs français n'ont pas démérité. 343 719 missions furent effectuées en 418 865 heures de vol,

64. Pour un témoignage admiratif de ces engagements : Y. Pagniez, « [Ailes françaises en Indochine](#) », *Revue des Deux Mondes*, décembre 1954.

65. N. Dufour, J. Favreau, *Nasan. La Victoire oubliée (1952-1953). Base aéroterrestre au Tonkin*, Paris, Économica, 1999 ; V. Debernardy-Lepère, « [Prélude à Diên Biên Phu, l'armée de l'Air dans la bataille de Na San](#) », *Revue historique des Armées*, n°202, 1996, pp. 97-105.

66. I. Cadeau, *Diên Biên Phu, 13 mars-7 mai 1954*, Paris, Tallandier, 2013, pp. 69-70.

au cours desquelles 178 pilotes perdirent la vie<sup>67</sup>. En 1953, les attaques aériennes des systèmes routiers et l'appui-feu des unités au sol par le GATac/Nord commencèrent dès les avancées des premières divisions du corps de bataille de l'adversaire vers le Laos, dans la première quinzaine de novembre. Mais le largage de 178 tonnes de bombes jusqu'au 15 novembre s'avéra peu efficace, notamment parce que l'adversaire avait installé une solide DCA le long des axes et qu'il bénéficiait d'une main d'œuvre abondante pour effectuer les réparations de fortune.

Diên Biên Phu commença, en réalité, par une bataille aérienne menée par deux groupes de *B-26* contre les axes de communication ennemis. Malgré l'évidente supériorité aérienne française sur un adversaire qui ne possédait que son artillerie antiaérienne pour se défendre, et malgré les centaines de missions effectuées contre le réseau logistique, cette bataille fut perdue par la France dès janvier 1954. L'embryon de la future « piste Ho Chi Minh » n'a ainsi jamais pu être détruit. Aggravée par un manque structurel de potentiel aérien, tant en équipages qu'en personnel au sol, et une formation insuffisante des aviateurs en Indochine, la méthode d'emploi de l'aviation a été vertement critiquée. Au lieu d'être concentrés sur un ou deux points sensibles, les avions avaient été dispersés en petites unités sur de trop nombreux objectifs. De toutes façons, Paris était favorable au désengagement total d'Indochine pour mieux défendre l'Europe, comme le défendait le général Pierre Fay, chef d'état-major de l'armée de l'Air<sup>68</sup>.

La défense de la base aéroterrestre entre janvier et mars 1954 n'a guère été plus encourageante. Alors que les demandes d'intervention aérienne se multipliaient à Diên Biên Phu et autour par des fantassins qui tentaient des « reconnaissances offensives », l'importante dotation initialement prévue en avions fut rapidement entamée par les nécessités de l'opération Atlante, dont le général Navarre avait fait la colonne vertébrale de son plan. Au sol, les carences en personnel et moyens de communication étaient criantes. Les premières offensives de l'APVN sur le camp retranché, à partir du 13 mars 1954, poussèrent les pilotes à prendre de plus en plus de risques face à la densité et à la précision de la DCA vietnamienne, et plus particulièrement de ses canons (soviétiques) de 37 mm. La création tardive à Hanoi, le 23 mars, d'un centre de coordination des feux destiné à une gestion interarmées plus efficace des actions aériennes ne put freiner le grignotage minutieux et inexorable du camp retranché par les divisions de l'APVN. Les combats au corps-à-corps, souvent dans les nombreuses tranchées que les Bô dôï avaient creusées sur les recommandations de leurs conseillers chinois, rendirent difficiles les missions d'appui-feu, devenues prioritaires au détriment de celles d'interdiction. Les mauvaises conditions météorologiques à partir du mois d'avril perturbèrent sensiblement les départs de mission depuis les aérodromes de Hanoi, distants de 350 km, et limitèrent l'efficacité des reconnaissances comme des bombardements.

---

67. P. Gras, « La bataille aérienne des communications pour Diên Biên Phu », pp. 129-145 ; dans P. Journoud, H. Tertrais (dir.), 1954-2004, *La bataille de Diên Biên Phu, entre histoire et mémoire*, Paris, SFHOM, 2004.

68. A. Corvisy, « [Le général Pierre Fay et le problème indochinois \(1945-1954\)](#) », *Revue historique des Armées*, n° 204, 1996, pp. 106-117.



Les critiques redoublèrent contre l'inefficacité réelle ou supposée de l'aviation, notamment dans l'entourage du général Cogny. Pourtant, l'essentiel des aéronefs disponibles était désormais alloué à la bataille du Nord-Ouest. 19 *B-26*, 4 *PBY* et 9 *C-119* chargés de touques de napalm furent engagés dans la seule nuit du 30 au 31 mars pour soutenir les défenseurs des collines « Dominique » et « Éliane ». Le pic des 300 missions fut atteint en une semaine. En avril, les avions du GATac exécutèrent 383 sorties de feux de jour sur le camp retranché et 92 de nuit, certaines particulièrement périlleuses. Ainsi, dans la nuit du 22 au 23 avril, l'avion de chasse *F6F Hellcat* de Bernard Klotz, lieutenant de vaisseau au sein de la flottille 11F du porte-avions Arromanches, fut touché par un obus de DCA lors d'une mission d'appui au profit des défenseurs d'Huguette 1. L'épaule luxée après avoir sauté en parachute, il tomba au sol sous le feu des Bô dô et ne fut sauvé, in extremis, que par des courageux légionnaires de la 13<sup>e</sup> DBLE. Il allait rejoindre l'état-major dirigé par le lieutenant-colonel de l'armée de l'Air, Claude Guerin, ravi de ce renfort « tombé du ciel »<sup>69</sup>. Comme les pilotes de transport sur *DC-3* et *C-119* qu'ils protégeaient, les pilotes de l'Aéronavale gagnèrent leurs lettres de noblesse en risquant leur vie dans des missions de bombardements de plus en plus risquées, assurément plus efficaces pour soutenir le moral des défenseurs du camp que pour ralentir l'effort de guerre de l'APVN.

De fait, les quelque 6 297 tonnes de bombes larguées entre le début et la fin de la bataille sur la base de Diên Biên Phu et sur les axes de communication, y compris avec du napalm<sup>70</sup>, n'ont pu diminuer et encore moins interrompre l'approvisionnement du corps de bataille vietnamien. La plupart des bombes étaient d'un calibre insuffisant pour être efficaces. Mais surtout, une armée secrète de quelque 300 000 femmes et hommes enrôlés comme « travailleurs civiques » ravitaillait le front et réparait jour et nuit les axes de communication. En même temps, les pertes d'équipages et la fatigue généralisée des unités aggravaient les déficits structurels de l'armée de l'Air et de l'Aéronavale, comme leurs déficiences organisationnelles. La responsabilité du général Navarre, accusé d'avoir compté à l'excès sur la puissance aérienne, fut mise en cause, notamment par le général Lauzin. Avec 220 avions mis hors de combat, en mai 1954, sur les 530 théoriquement en ligne – 51 détruits et 169 endommagés lors de la bataille –, on comptait en effet plus d'avions perdus en trois mois de bataille que pendant toute la guerre d'Indochine<sup>71</sup>.

L'espoir d'une intervention aérienne des États-Unis en secours aux assiégés commença à prendre corps dans un plan de bombardements massifs dénommé « Vautour ». Elle fut activement recherchée par les responsables politiques et militaires français en avril, au plus fort de la bataille. Malgré d'intenses semaines de tractations diplomatiques au plus haut niveau, l'opération Vautour s'évanouit finalement dans les brumes

69. P. Journoud, H. Tertrais, *Paroles de Diên Biên Phu. Les survivants témoignent*, Paris, Tallandier, 2021, 3<sup>e</sup> édition, p. 311 (sur la base d'un entretien effectué avec le vice-amiral Klotz le 19 novembre 2002 à son domicile).

70. Voir dans ce dossier la contribution d'Oscar Macaigne, « L'utilisation du napalm durant la guerre d'Indochine ».

71. P. Gras, « La bataille aérienne des communications... », p. 144 ; dans P. Journoud et H. Tertrais (dir.), *op. cit.*

tonkinoises. Le président Dwight D. Eisenhower ne voulait pas engager son aviation, et avec elle le prestige de son pays, pour une cause qu'il estimait déjà à moitié perdue, surtout sans le soutien de l'allié britannique. Il consentit néanmoins à une aide matérielle exceptionnelle dont l'un des aspects les plus inattendus a été, outre le renfort de 200 mécaniciens de l'U.S. Air Force, l'envoi d'une vingtaine de pilotes de la Civil Air Transport (CAT). Cette compagnie d'aviation avait été forgée en 1946 par le général Claire Chennault, le fondateur des Tigres Volants, pour combattre les Chinois communistes. Elle était secrètement financée par la CIA<sup>72</sup>. Les deux premiers morts américains au Vietnam, le pilote James B. McGovern surnommé « Earthquake McGoon » (1,83 m pour 113 kg) et son copilote Wallace A. Buford, se tuèrent dans le crash de leur C-119, frappé par un obus de DCA, le 6 mai 1954, en ravitaillant les défenseurs du point d'appui Isabelle. Avant même le déclenchement de la première offensive, le 13 mars, la présence de ces pilotes était connue des soldats de l'APVN<sup>73</sup>. La compagnie, renommée « Air America » en 1959, allait jouer un rôle croissant dans la deuxième guerre d'Indochine.

Diên Biên Phu apparaît rétrospectivement comme une étape additionnelle de l'engagement des États-Unis au Vietnam. Les Américains ont pris conscience de la nécessité d'une nouvelle politique pour stopper durablement l'avance des communistes. Ils ont rôdé leurs scénarii d'intervention militaire en Indochine, autant que les arguments la justifiant : théorie des dominos, analogie munichoise, engagement à l'égard d'un gouvernement vietnamien anticomuniste incarné à partir du mois de juin 1954 par Ngo Dinh Diem, mise en place d'une alliance régionale sous les traits de l'Organisation du traité de l'Asie du Sud-Est (OTASE), créée par le traité de Manille le 8 septembre 1954<sup>74</sup>, etc.

## **2. Le « rendement marginal décroissant »<sup>75</sup> d'une puissance aérienne massivement utilisée dans la deuxième guerre d'Indochine**

### *Les prémisses : aéromobilité et défoliations*

Le recours à l'arme aérienne a commencé sous le président Kennedy, plus sensible à la flexibilité permise par les nouvelles tactiques contre-insurrectionnelles qu'aux en-

---

72. P. Journoud, « [La CAT/Air America dans les guerres d'Indochine, ou le rôle d'une compagnie aérienne privée secrètement détenue par la CIA \(1950-1975\)](#) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n° 238, 2010/2, pp. 129-150.

73. P. Thanh Tâm, *Carnet de guerre d'un jeune Vietminh à Diên Biên Phu*, Paris, Armand Colin, 2011, extrait du 13 mars.

74. P. Journoud, *Diên Biên Phu. La fin d'un monde*, op. cit., chapitre intitulé « Une crise franco-américaine » ; « [De la naissance de l'OTASE à l'accord de paix sur le Cambodge : la France, la Grande-Bretagne et la sécurité en Asie du Sud-Est pendant la Guerre froide](#) », *Relations internationales*, n° 168, 2016, pp. 29-46.

75. Le concept de « rendement décroissant » a été théorisé par le stratège français Camille Rougeron à propos des bombardements : « Passée la première phase du conflit, l'adversaire s'adapte et les objectifs deviennent de moins en moins intéressants sur le plan stratégique comme sur le plan tactique, ce qui entraîne un engrenage vers une guerre de terreur et de destruction qui, contrairement aux théories de Douhet, n'amène pas l'adversaire à céder » ; cité dans C. d'Abzac-Epezy, « Culture aérienne et stratégie. Les enseignements aériens de la guerre de Corée », p. 221 ; dans P. Journoud (dir.), *La guerre de Corée...*, op. cit.

gagements militaires lourds et massifs. Face aux troupes communistes, qui n'avaient pas encore d'aviation mais qui utilisaient toutes les ressources du terrain et du camouflage pour intensifier la guérilla au Sud, le commandement américain chercha d'abord à exploiter l'aéromobilité, que les Français venaient de développer en Algérie. Inaugurée le 12 janvier 1962 par un assaut aéroporté de plus d'un millier de soldats de l'ARVN avec une trentaine d'hélicoptères de transport américains *H-21*<sup>76</sup>, à quelques encablures de Saigon, l'opération Chopper était censée être une mission de conseil limitée au transport de troupes de l'ARVN par des pilotes et conseillers américains pour combattre les « VC » dans le cadre d'une guerre exclusivement vietnamienne.

Or, Chopper allait façonner le visage de la guerre à venir en estompant rapidement la distinction soigneusement entretenue par les autorités américaines entre conseillers militaires et combattants. Exposés aux tirs ennemis dans des zones hostiles, ces conseillers se transformaient en combattants dès leur sortie des hélicoptères. Ils ratisaient la zone aux côtés des Vietnamiens, infligeant le maximum de pertes à l'adversaire avant de se retirer – les prémisses des opérations Search and Destroy bientôt encouragées par le général William Westmoreland. Cependant, une fois passé l'effet de surprise réel des premiers assauts héliportés, les guérilleros du Front national de Libération (FNL) adaptèrent des contre-tactiques de plus en plus efficaces. Ils couvrirent les zones d'atterrissage de mitrailleuses lourdes et dispersèrent rapidement leurs unités de guérilla pour éviter le risque d'encerclement et la concentration de la puissance de feu. Avec un nombre croissant d'équipages d'hélicoptères abattus et de « conseillers » tués dans des embuscades, la fiction de la non-implication américaine s'avérait de moins en moins convaincante. Par ailleurs, le recours aux hélicoptères renforçait inexorablement l'empreinte militaire des États-Unis, en multipliant les bases, les unités de maintenance, les forces de sécurité et les réseaux de renseignement<sup>77</sup>. La bataille d'Ap Bac, menée début janvier 1963 dans le delta du Mékong, fut ainsi considérée comme l'une des premières défaites américano-sud-vietnamiennes du fait du niveau des forces engagées et des pertes subies, toutes très supérieures à celles de l'adversaire<sup>78</sup>. Elle acheva de démontrer l'efficacité des capacités d'adaptation des troupes du FNL et d'entériner la conviction, au moins dans une partie de l'entourage de Kennedy, qu'une nouvelle escalade du conflit serait la solution.

Les hélicoptères et surtout les avions (*C-123*) furent aussi utilisés, dès 1962, pour assurer un autre programme contre-insurrectionnel qui avait séduit Kennedy. Connu sous le nom d'opération Ranch Hand (« ouvrier agricole »), le programme de défoliations du couvert végétal qui masquait les bases militaires et les principales voies de communication des forces armées communistes au Sud-Vietnam devait y faciliter les frappes et la destruction des récoltes de riz. Sollicité par le président Diem et formellement autorisé le 30 novembre 1961 par le président Kennedy, ce programme

76. Ils étaient surnommés « bananes volantes » en raison de leur forme.

77. T. DePastino, « [Operation Chopper: JFK's Escalation of the Vietnam War, January 1962](#) », *Veterans Breakfast Club*, 2007 ; Lieutenant General J. J. Tolson, « [Vietnam Studies. Airmobility 1961-1971](#) », Department of the Army, Washington, D.C., 1999, 321 p.

78. Foreign Relations of United States (FRUS), 1961-1963, Volume III, Vietnam, janvier-août 1963, [note éditoriale n°1](#).

fut méthodiquement appliqué jusqu'en 1970, avec l'emploi de quantités croissantes d'agents chimiques de diverses compositions. Le plus utilisé, l'agent orange (65 %), a fini par en devenir l'archétype. Lui seul, en effet, contenait l'un des poisons les plus toxiques pour les êtres vivants jamais inventés par l'Homme : la dioxine.

Au total, près de 80 millions de litres d'agents chimiques, dont 57 millions entre 1967 et 1969, allaient être déversés en à peine une décennie, sur 2,6 millions d'hectares du Sud-Vietnam – 10 % de sa superficie – et sur une surface plus marginale au Cambodge et au Laos. 90 % de ces défoliations ont été effectuées par voie aérienne, essentiellement par les C-47 et les C-123 de l'U.S. Air Force<sup>79</sup>. Finalement, en avril 1970, le département de la Défense américain décida de suspendre l'emploi de l'agent orange, face aux mobilisations décisives des scientifiques américains, vietnamiens et internationaux. Ces derniers n'avaient cessé d'alerter sur les graves conséquences de son usage sur l'environnement et surtout la santé humaine, notamment par l'intermédiaire de la chaîne alimentaire. En 1971, prit donc fin « la plus grande guerre chimique expérimentale de tous les temps »<sup>80</sup>, selon l'expression de l'amiral Elmo R. Zumwalt lui-même, chef des opérations navales de la Navy entre 1970 et 1974. Plus de 3 000 villages avaient été directement touchés à la suite des 10 000 missions aériennes effectuées. En fonction de la dispersion des vents, entre 2,1 et 4,8 millions de civils avaient été contaminés sur une population sud-vietnamienne alors estimée à 17 millions d'habitants. Et encore ce bilan ne tient-il pas compte de la forte probabilité d'une transmission des effets de la dioxine parmi plusieurs centaines de milliers d'enfants des quatre générations suivantes, attribuée à des mécanismes épigénétiques transgénérationnels<sup>81</sup>...

#### *Un tonnage de bombardements sans précédent...*

Contrairement aux défoliants, fortement concentrés sur le Sud-Vietnam, les bombardements aériens ont massivement frappé les quatre États de l'ancienne Indochine française. Successeurs de Kennedy, les présidents Johnson et Nixon ont déployé toutes les ressources de la puissance aérienne et porté à leur paroxysme les

---

79. A. Nguyen, « [L'Agent orange au Vietnam : la violence lente de la guerre à travers la destruction des écosystèmes](#) », *Éclairage*, Groupe de recherche et d'information sur la paix et la sécurité (GRIP), 25 juillet 2023 ; E. A. Martini, *Agent Orange History, Science and the Politics of Uncertainty*, Amherst (M.A.), University of Massachusetts Press, 2012 ; T. Tran, J.-P. Amat, F. Pirot, « [Guerre et défoliation dans le Sud Viêt-Nam, 1961-1971](#) », *Histoire & mesure*, n° XXII – 1, 2007 ; P. Journoud, « [Les ravages de l'agent orange](#) », *Les collections de l'Histoire*, n° 23, 2004.

80. La décision a été appliquée en 1971 par la seule armée américaine, car l'armée sud-vietnamienne semble avoir continué d'utiliser les stocks jusqu'en 1974-75. Voir C. Scott-Clark, A. Levy, « [Spectre orange](#) », *The Guardian*, 29 mars 2003.

81. L. Gaspari, « Les effets transgénérationnels de la dioxine et du distilbène sur les cellules de la granulosa. Étude *ex vivo* », Thèse de biologie-santé sous la direction des Pr. Samir Hamamah et Françoise Paris, Université de Montpellier, 2024. Afin d'obtenir réparation pour elle-même et pour les nombreuses autres victimes encore vivantes, la Franco-Vietnamienne Tran To Nga a intenté un procès inédit en France, en 2014, contre la quinzaine de sociétés américaines comme Monsanto ou Dow Chemical responsables de la production et de la fourniture de l'agent orange et des autres défoliants utilisés pendant la guerre du Vietnam. En 2021, le tribunal d'Évry a déclaré sa demande irrecevable, un jugement confirmé par la cour d'appel de Paris en 2024. L'audience de cassation est prévue le 16 juin 2026 à Paris.

bombardements que les Américains avaient inaugurés sur la Péninsule indochinoise pendant la guerre du Pacifique, entre 1942 et 1945<sup>82</sup>. Après dix années d'utilisation graduelle et finalement massive de la puissance aérienne des États-Unis, entre 1964 et 1974, le Cambodge, le Laos et les Vietnam du Nord et du Sud sont devenus les pays les plus bombardés dans l'histoire de l'aviation. Paradoxalement, entre 1964 et 1973, le Sud-Vietnam, que les États-Unis prétendaient protéger, reçut 3 202 952 millions de tonnes de bombes principalement destinées au soutien des fantassins américains et vietnamiens. Il fut ainsi le pays le plus bombardé de toute l'histoire. Le Laos reçut 2 093 300 tonnes, essentiellement sur la piste Ho Chi Minh, le Nord-Vietnam 880 101 t. et le Cambodge, 539 098 t. À ces 6 715 458 tonnes de bombes s'ajoutent 1,4 million de tonnes larguées par les forces aériennes sud-vietnamiennes, et dans une moindre mesure, australiennes et néo-zélandaises<sup>83</sup> – dont le rôle a été largement occulté dans l'historiographie de la guerre. Si la médiatisation délibérée du général Nguyen Cao Ky – Premier ministre (1965-1967) puis vice-Président de la République du Vietnam (1967-1971) – aux commandes de son *F-5B*, a contribué à forger son image de playboy, on sait moins que les deux pilotes qui ont bombardé par erreur, le 8 juin 1972, le village Tran Bang où se trouvaient des soldats et des civils, dont la célèbre Kim Phuc brûlée au troisième degré, étaient sud-vietnamiens<sup>84</sup>.

Le total communément admis – huit millions de tonnes de bombes, dont la moitié sur le Sud-Vietnam si l'on additionne les munitions américaines et non américaines – est déjà près de deux fois et demie supérieur au tonnage total de bombes larguées par les Alliés pendant la Seconde Guerre mondiale sur tous les théâtres d'opérations (2,7 millions de tonnes sur le Vieux Continent et près de 600 000 sur le Japon<sup>85</sup>) et treize fois supérieur à ce que l'U.S. Air Force a largué sur la péninsule coréenne<sup>86</sup>. Il surclasse de loin tous les autres conflits militaires jusqu'à nos jours. Nul doute que le Vietnam, cible de 5 millions de tonnes de bombes de part et d'autre du 17<sup>e</sup> parallèle, fut un pays « odieusement écrasé et décimé », comme l'avait publiquement déploré le général de Gaulle lui-même, dès 1967<sup>87</sup>.

82. D. G. Marr, *Vietnam 1945: The Quest for Power*, Berkeley, University of California Press, 1995. Voir également dans ce numéro la contribution de Jean-Charles Focrier, « L'Indochine sous les bombes (1942-1945). Singularités géopolitiques d'un théâtre d'opérations secondaires ».

83. W. S. Turley, *The Second Indochina War: A Concise Political and Military History*, Lanham, Rowman & Littlefield Publishers, 2009, pp. 123-124.

84. F. Butterfield, « [South Vietnamese Drop Napalm on Own Troops](#) », *The New York Times*, 9 juin 1972. Sur la réconciliation entre l'ex-capitaine américain Plummer (devenu pasteur) qui a ordonné ces bombardements et l'ancienne petite fille de 9 ans, Kim Phuc, devenue « ambassadrice de bonne volonté de l'UNESCO » en 1997 et militante pour la paix, à la tête d'une fondation vouée à l'aide aux enfants victimes de guerre : « [Veteran Discovers Joy of Forgiveness](#) », *Associated Press*, 18 février 1997.

85. P. Facon, « Le bombardement stratégique », p. 138 ; dans J.-F. Muracciole, G. Piketty (dir.), *Encyclopédie de la Seconde Guerre mondiale*, Paris, Robert Laffont, 2015.

86. W. S. Turley, *The Second Indochina War...*, *op. cit.*, chapitre 5. Ces données chiffrées proviennent des auditions organisées par la Chambre des Représentants au moment de la procédure d'impeachment du Président Nixon.

87. Voir l'article du journal *Le Monde*, daté du 9 septembre 1967.

À l'occasion de sa première visite au Vietnam en 2000, le Président Bill Clinton ordonna la déclassification de données aériennes pour faciliter la recherche des engins non explosés. En 2006, une étude réévalua à la hausse le nombre de missions de bombardements effectuées et de bombes larguées sur le Cambodge. D'après ses auteurs, 2 756 941 tonnes auraient été larguées sur ce pays, et non un demi-million, au cours de 230 516 sorties effectuées entre le 4 octobre 1965 – et non 1969, comme on le pensait jusqu'alors – et le 15 août 1973<sup>88</sup>. Mais c'est bien le Président Nixon qui ordonna secrètement, en violation des procédures institutionnelles et malgré les doutes exprimés sur leur efficacité par une partie de son entourage, d'augmenter massivement le nombre de bombardements en déclenchant l'opération Menu, entre le 18 mars 1969 et le 26 mai 1970, puis l'opération Freedom Deal jusqu'en août 1973. Ces attaques intensives de B-52 étaient destinées à la fois à détruire les sanctuaires et quartiers généraux mobiles de l'APVN et des forces armées du FNL, et à soulager le régime cambodgien du général Lon Nol sous la pression croissante des forces armées khmers rouges<sup>89</sup>.

Ainsi, le total des bombes larguées sur le Vietnam, le Cambodge et le Laos dépasserait largement les 10 millions de tonnes, en prenant en compte des données américaines encore incomplètes. Le Laos, avec plus de deux millions de tonnes larguées en un peu moins de 9 ans, a reçu pratiquement l'équivalent d'une tonne de bombe pour chaque habitant. En moyenne, une bombe est tombée par seconde au Laos<sup>90</sup>, ce qui en fait le pays le plus bombardé de l'histoire proportionnellement à sa population.

Un tiers des bombardements sur les quatre pays indochinois ont été effectués par les B-52, des avions capables de larguer à 10 000 mètres d'altitude jusqu'à 30 tonnes de bombes par vague pour saturer de larges zones de plusieurs km<sup>2</sup>. Outre la mesure de leur volume total, ces bombardements ont aussi été particulièrement concentrés. 70 % du total des bombes ont été larguées sur environ 10 % de la superficie du Vietnam. Dans la province de Quang Tri près du 17<sup>e</sup> parallèle, qui est la région la plus touchée, seuls 11 villages sur 3 500 ont été épargnés<sup>91</sup>.

Symbole de la brutalité de la guerre pour ses opposants, et de la terreur qu'il a inspirée parmi les victimes, le napalm a été massivement utilisé entre 1962, date des premiers largages par des pilotes sud-vietnamiens, et 1975. Environ 388 000 tonnes de bombes au napalm de fabrication américaine ont été lancées sur toute l'Indochine entre 1963 et 1973 – 12 fois le volume de napalm déversé sur la Corée sur une période de trois ans (32 357 tonnes). Le pic d'utilisation correspond à l'offensive de Pâques,

---

88. T. Owen, B. Kiernan, « [Bombs Over Cambodia](#) », *The Walrus*, octobre 2006, pp. 62-69.

89. 17,1 % des 240 000 morts provoqués par la guerre civile cambodgienne ont été attribués aux frappes aériennes américaines dans l'étude détaillée de M. Sliwinski (*Le génocide khmer rouge*, Paris, L'Harmattan, 1995), corroborée par celles des Chambres Extraordinaires au sein des Tribunaux Cambodgiens : H. Locard, *Pourquoi les Khmers rouges*, Paris, Vendémiaire, 2013, p. 72.

90. B. Laurent, « [La "guerre secrète" des États-Unis : pourquoi le Laos est le pays le plus bombardé de l'histoire](#) », *Géo*, 16 juillet 2023.

91. E. Miguel, G. Roland, « [The Long Run Impact of Bombing Vietnam](#) », *Journal of Development Economics*, n° 96, 2011, p. 2.



au printemps 1972<sup>92</sup>. Le napalm ne fut plus jamais employé dans de telles proportions après cette guerre. Les images des civils brûlés au 3<sup>e</sup> degré, y compris des femmes et des enfants comme Kim Phuc, allaient créer des traumatismes durables et une profonde aversion, parfois même chez les pilotes chargés de ces largages et hantés par les souffrances infligées aux civils ou à leurs camarades fantassins accidentellement touchés. Les photographies de bébés et d'enfants brûlés au napalm, qui avaient commencé à circuler largement dans les magazines américains dès 1964, avant de nourrir un mouvement de protestation croissant à partir de 1967, accréditèrent la perception d'une arme inhumaine. Elles précipitèrent l'action des secrétaires généraux de l'Organisation des Nations unies, U Thant puis Kurt Waldheim, en faveur de nouvelles conventions internationales interdisant les armes chimiques<sup>93</sup>.

... pour quels résultats ?

Effectués dans un but coercitif, les bombardements visaient au Nord-Vietnam des cibles indispensables au bon fonctionnement de l'économie – en l'occurrence, le maigre potentiel industriel constitué par une poignée d'usines électriques, d'aciéries, de cimenteries, de ports charbonniers<sup>94</sup>, de dépôts de carburants, etc. – mais aussi des objectifs contribuant à l'effort de guerre au Sud, comme des voies de communication et d'infiltration jugées essentielles. Les 643 000 tonnes de bombes larguées pendant Rolling Thunder – au moins 100 000 tonnes de plus que dans toute la guerre du Pacifique – détruisirent, selon des estimations américaines, 22 % de l'industrie de la RDVN, 47 % de son système de transport, 65 % de sa capacité de production de pétrole, d'huile et de lubrifiants, 58 % de sa capacité de production d'électricité et 73 % de ses installations militaires<sup>95</sup>. Les bombardements se rapprochaient inexorablement des villes : le centre de Hanoi fut touché à plusieurs reprises à partir de décembre 1966. Icône de la capitale et artère majeure de la RDVN, l'ancien pont Paul Doumer (devenu Long Biên) fut bombardé dès l'été 1967. Délégué général de France à Hanoi, l'ambassadeur François de Quirielle commençait à s'inquiéter de bombardements de plus en plus rapprochés des locaux de la mission qu'il dirigeait depuis janvier 1966...<sup>96</sup>

Les bombes, en effet, n'épargnaient plus les civils, comme devait le reconnaître lui-même, mais dans le secret des échanges entre hauts responsables, le principal architecte de l'escalade et de l'américanisation de la guerre, le secrétaire à la Dé-

92. R. M. Neer, *Napalm. An American Biography*, Cambridge (M.A.) et Londres, Harvard University Press, 2013.

93. M. Guillaume, « [Napalm in US Bombing Doctrine and Practice, 1942-1975](#) », *Asia-Pacific Journal*, vol. 14, n° 23, 2016.

94. Le bombardement des ports charbonniers de Cam Pha et Hong Gay, et des installations de lavage et de criblage du charbon, conduisit le gouvernement de la RDVN à décider l'interruption des livraisons d'antracite à la France qu'il poursuivait en vertu d'un accord commercial signé en 1955 : le dernier chargement à destination de la France eut lieu en janvier 1967 : Archives du ministère français des Affaires étrangères, série Asie-Océanie, sous-série Nord-Vietnam, dossier n° 43, rapport de fin de mission n° 308/AS, signé de Quirielle, 1<sup>er</sup> juillet 1969.

95. R. B. Frankum, « Chapter 11: The Air War », p. 196 ; dans A. Wiest (ed.), *Rolling Thunder in a Gentle Land: The Vietnam War Revisited*, Oxford et New York, Osprey, 2006.

96. F. de Quirielle, *À Hanoi sous les bombes américaines. Journal d'un diplomate français (1966-1969)*, Paris, Tallandier, 1992.

fense Robert McNamara. À l'automne 1967, un canal secret de pourparlers sur la paix, connu sous le nom de « Pennsylvania » et que McNamara avait soutenu de tout son poids, fut fermé à cause de l'intensification des bombardements<sup>97</sup>. Quelques jours après, McNamara exhorta le Président Johnson et ses plus proches conseillers civils et militaires, lors du « déjeuner du mardi » 31 octobre puis dans un mémorandum adressé le 1<sup>er</sup> novembre au Président, à rompre avec la stratégie d'escalade jusqu'alors suivie, qu'il jugeait désormais « dangereuse, coûteuse en vies humaines et insatisfaisante pour le peuple américain ». Il recommandait, au contraire, un retrait progressif des troupes américaines, une suspension indéfinie de la campagne de bombardements sur le Nord-Vietnam, et la mise en place d'un gouvernement de coalition au Sud-Vietnam<sup>98</sup>. Mûries depuis la fin de l'année 1965, ses conclusions étaient nourries, en particulier, par les bilans de plus en plus pessimistes de la CIA sur le caractère inefficace et même contreproductif des bombardements. L'argument humanitaire auquel McNamara avait été largement indifférent jusqu'en 1966 – la croissance exponentielle des pertes militaires et civiles – était devenu central. Bien qu'encore confidentielles, ses critiques lui valurent d'être libéré peu après de ses responsabilités gouvernementales par le Président, toujours enclin à poursuivre l'objectif d'une victoire militaire malgré ses propres doutes. L'ancien secrétaire à la Défense fut nommé président de la Banque mondiale...<sup>99</sup>

Dans les faits, la dissidence à peine voilée de McNamara renvoyait aux conditions originelles de l'escalade terrestre et aérienne de la guerre en 1964-65. Elle avait été décidée par Johnson en dépit des réserves ou des oppositions exprimées dans la haute administration, au sein de la communauté américaine du renseignement, en particulier de la CIA, et du département d'État, à l'instar du sous-secrétaire d'État George Ball<sup>100</sup>.

Si les nombreuses missions effectuées par une grande variété d'hélicoptères et d'avions – surveillance et renseignement, transport de troupes et de ravitaillement, évacuations médicales, appui-feu des troupes au sol... – ont permis d'indéniables succès tactiques, le bombardement du Vietnam du Nord est considéré comme un échec par la plupart des spécialistes, même si des divergences peuvent encore s'exprimer sur les causes de ce fiasco. Pour certains, plus nombreux parmi les anciens hauts responsables politiques et militaires américains, elles sont imputables aux restrictions excessives imposées par le pouvoir politique sous Johnson. Pour d'autres,

---

97. P. Journoud, *De Gaulle et le Vietnam*, op. cit., pp. 288-299 ; « Pennsylvania, 1967 : une “filière de paix” au cœur de la guerre du Vietnam », pp. 285-297 ; A. Coppolani, C.-P. David, J.-F. Thomas (dir.), *La fabrique de la paix. Acteurs, processus, mémoires*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2015.

98. « [375. Draft Memorandum From Secretary of Defense McNamara to President Johnson](#) », Washington, *Foreign Relations of the United States, 1964-1968*, Volume V, Vietnam, 1967.

99. A. Basha i Novosejt, “*I Made Mistakes*”. *Robert McNamara's Vietnam War Policy, 1960-1968*, Cambridge et New York, Cambridge University Press, 2019, p. 204. Voir aussi P. Taubman, W. Taubman, *McNamara at War. A New History*, New York, Norton, 2025, chapitre 10 et 11.

100. F. Logevall, *Choosing War: The Lost Chance For Peace and the Escalation of War in Vietnam*, Berkeley, University of California Press, 1999.



comme l'historien Mark Clodfelter<sup>101</sup>, elles doivent être recherchées dans l'inadéquation des buts stratégiques poursuivis et de la nature d'une guerre essentiellement de guérilla. Cette guerre, en effet, n'a été qu'exceptionnellement conventionnelle, lors d'une poignée de batailles rangées, de la Drang en 1965 à Khe Sanh ou Huê en 1968, puis en 1972 dans les provinces septentrionales du Sud-Vietnam<sup>102</sup>. Sans doute faut-il distinguer avec Mark Clodfelter entre la présidence de Johnson, dominée par l'opération Rolling Thunder sur le Nord-Vietnam (1965-1968), et celle de Nixon, marquée par les opérations Linebacker I (avril à octobre 1972) et Linebacker II (décembre 1972). Johnson a cherché à consolider un Sud-Vietnam non communiste, indépendant, stable et durable, tandis que son successeur allait se contenter d'un objectif de survie d'un Sud-Vietnam non communiste pendant une période raisonnable et d'un retour des prisonniers de guerre américains – résumés dans le slogan d'une « paix dans l'honneur ».

Attaché à sauver son programme de réduction de la pauvreté et d'égalité raciale – la « Grande société » –, préoccupé par la perception de l'image des États-Unis dans le monde à l'heure du grand duel avec Moscou, hanté par le souvenir de l'intervention massive des « volontaires » chinois dans la guerre de Corée et inquiet des réactions de la Chine et/ou de l'Union soviétique, Johnson avait fait le choix d'une stratégie aérienne de coercition et d'escalade progressive sur le Nord, tout en limitant strictement la nature des objectifs bombardés. Aggravées par la décision des chefs militaires de diviser le Nord-Vietnam en sept zones distinctes de bombardement, les règles d'engagement (Rules of Engagement) interdisaient notamment les vols au-dessus d'Hanoï ou d'Haiphong sans l'approbation personnelle du Président, et limitaient la distance à laquelle les avions étaient autorisés à voler près de la frontière chinoise. Par prudence, les chefs militaires ont même augmenté ces restrictions. Pour autant, comme le souligne Mark Clodfelter, la puissance aérienne ne pouvait influencer l'issue du conflit tant que les dirigeants politiques américains s'évertuaient à soutenir un gouvernement corrompu à Saïgon, et surtout, tant que l'APVN et son bras armé au Sud priorisaient la guérilla<sup>103</sup>, en infligeant des pertes importantes aux Américains et à leurs alliés (sur les 25 000 Américains morts en 1967 et 1968, 6 000 le furent à cause de mines et de pièges).

Nixon héritait d'une guerre et d'un environnement différent de celui de son prédécesseur. Des négociations publiques et secrètes avaient été engagées en 1968, à Paris, et se poursuivaient encore. La contre-offensive américano-sud-vietnamienne du Têt 1968 avait contraint les forces communistes, profondément saignées, à faire de nouveau profil bas pour plusieurs années. Enfin, le risque d'intervention de l'URSS et surtout de la Chine avait été considérablement réduit par une « diplomatie triangulaire », consistant à se rapprocher de ces deux adversaires pour les inciter à

---

**101.** Voir l'entretien avec Mark Clodfelter dans ce numéro.

**102.** M. Clodfelter, « [The Limits of Airpower or the Limits of Strategy. The Air Wars in Vietnam and Their Legacies](#) », *Joint Force Quarterly*, n° 78, juillet 2015, pp. 111-124.

**103.** Leurs besoins en ravitaillement étaient alors estimés à seulement 34 tonnes par jour pour les quelques 300 000 soldats communistes engagés dans la guerre au Sud (*Ibidem*).

faire pression sur Hanoi et obtenir un règlement négocié plus favorable aux intérêts de Washington. Or, l'APVN lança l'« offensive de Pâques » en 1972 sur trois fronts à travers le 17<sup>e</sup> parallèle, avec trois divisions appuyées par 200 chars *T-54* fournis par les Soviétiques et de l'artillerie lourde de 130 mm. Cette attaque surprit par son ampleur et confronta Nixon au risque d'un effondrement militaire des forces armées sud-vietnamiennes, qui eût été synonyme d'échec de sa politique de « vietnamisation ». Les dernières troupes de combat américaines allaient en effet quitter le Sud-Vietnam en août 1972 ; seuls demeuraient encore 43 000 Américains appartenant à l'armée de l'Air et au soutien. Pour éviter une défaite militaire en pleine négociation, Nixon ordonna début avril la reprise des bombardements de *B-52* sur le Nord-Vietnam, qui étaient interrompus depuis plus de trois ans. Un mois plus tard commençait officiellement l'opération Linebacker I. Les *B-52* devaient remplir trois objectifs majeurs : détruire les infrastructures industrielles et militaires nécessaires au ravitaillement de l'APVN ; couper les sources d'approvisionnement acheminées via le port de Haiphong et la voie ferrée en provenance de Chine ; endommager les réseaux de transport internes au Nord. Le pont Long Biên et 32 autres ponts, la gare de Hanoi et la gare de triage de Yên Viên, devinrent alors des cibles prioritaires. En 6 mois, la Navy et l'U.S. Air Force réalisèrent 40 000 sorties et déversèrent 125 000 tonnes de bombes sur la RDVN<sup>104</sup>.

La représentation diplomatique de la France à Hanoi elle-même, dont la présence avait été décidée par les gouvernements français et vietnamien après les accords de Genève en 1954, ne fut pas épargnée. Touchée directement le 11 octobre 1972 par une bombe larguée en piqué par un avion de chasse, elle fut partiellement détruite. Grièvement brûlé, le délégué général de France Pierre Susini, ancien officier des Forces françaises Libres, mourut de ses blessures au terme de son rapatriement à Paris, une semaine après avoir été soigné à Hanoi. Cinq autres personnes l'avaient précédé dans la mort, tuées sur le coup : Aleva El Hakim, sa compagne égyptienne, et quatre employés vietnamiens. Hôte actif mais discret des négociations américano-vietnamiennes, le Président Georges Pompidou et son gouvernement choisirent de temporiser ; les autorités américaines se contentèrent d'exprimer leurs « profonds regrets »<sup>105</sup>.

Bien plus graves encore auraient pu être les bombardements de plusieurs digues dans le delta du fleuve Rouge au deuxième semestre de l'année 1972. Ils suscitèrent une vive inquiétude parmi les dirigeants nord-vietnamiens et nourrirent une polémique internationale à propos des conséquences potentielles de ces destructions sur les civils. Convaincu, au terme d'une mission de terrain minutieuse, que les Américains avaient intentionnellement visé les soubassements des digues, et non les digues elles-mêmes pour ne pas être accusés de leur possible destruction, le jeune géographe expert en delta, Yves Lacoste, décida d'alerter l'opinion internationale sur les risques d'un « gé-

104. B. C. Nalty, *Air War Over South Vietnam, 1968-1975*, Air Force History and Museums Program, Washington, D.C., 2000.

105. P. Journoud, « Les relations franco-américaines à l'épreuve du Vietnam entre 1954 et 1975. De la défiance dans la guerre à la coopération dans la paix », Thèse de doctorat d'histoire sous la direction de Robert Frank, Université Paris I Panthéon-Sorbonne, 2007, pp. 775-783.

nocide par submersion »<sup>106</sup>. Pierre Susini avait lui-même jugé impensable que des bombardements aussi violents et quotidiens sur le Nord-Vietnam eussent pu épargner le réseau si compact des digues dans le delta. Pourtant, contraint de se justifier devant les médias, Nixon démentit formellement de telles intentions et réduisit la polémique en affirmant qu'il ne s'agissait que d'une poignée de bombardements accidentels<sup>107</sup>. Par chance, les pluies furent modérées cette année-là, et les digues résistèrent.

En revanche, le soutien aérien rapproché et massif des États-Unis, ainsi que leur ravitaillement logistique des forces sud-vietnamiennes, contribuèrent à sauver le Sud-Vietnam d'une probable victoire de l'APVN lors de son offensive du printemps 1972. Nixon décida alors de suspendre les raids sur le Nord-Vietnam, le 23 octobre. Mais le refus de l'allié sud-vietnamien de signer l'accord de paix auquel les négociateurs Henry Kissinger et Lê Duc Tho étaient parvenus après plus de quatre ans de négociations acharnées, conduisit à une nouvelle et dangereuse impasse. Moins de deux mois plus tard, Nixon, dont l'impatience avait entraîné de fortes tensions avec plusieurs responsables de l'armée de l'Air accusés de manque d'agressivité<sup>108</sup>, ordonnait l'une des opérations de bombardements les plus intensives de l'histoire aérienne : Linebacker II. 20 000 tonnes de bombes furent larguées entre le 18 et le 29 décembre 1972 sur la région de Hanoï-Haïphong par les nombreux B-52 du Strategic Air Command (SAC) que le Président avait précédemment décidé de transférer vers les bases aériennes à Guam et en Thaïlande – plus de 200 bombardiers lourds sur les 400 que comptait le SAC. Le 28 décembre, les négociateurs vietnamiens acceptaient de revenir à la table des négociations, et Nixon mettait fin le lendemain à Linebacker II. Il attribua aussitôt ce succès aux coups décisifs portés par son aviation stratégique, qui continua d'ailleurs de bombarder le Nord-Vietnam au sud du 20<sup>e</sup> parallèle jusqu'à la signature des accords de paix de Paris, le 23 janvier 1973. Si les historiens discutent encore de la part relative des facteurs qui ont permis la reprise des négociations fin décembre 1972, tous s'accordent sur le constat que la guerre aérienne n'a finalement pas atteint les objectifs contradictoires fixés par les décideurs. Elle n'a pas mis fin aux infiltrations d'hommes, de femmes et de matériel le long de la piste Ho Chi Minh, ni accru la popularité du régime sud-vietnamien, et encore moins contraint Hanoi à renoncer à son objectif final de réunification. Pays peu industrialisé, le Nord-Vietnam n'offrait qu'une liste limitée de cibles, comme la Corée du Nord une quinzaine d'années auparavant.

**106.** Y. Lacoste, « [L'aviation américaine peut provoquer une catastrophe sans toucher directement les digues nord-vietnamiennes](#) », *Le Monde*, 7-8 juin 1972 ; entretien de l'auteur avec Yves Lacoste, 7 mars 2007.

**107.** Archives du ministère des Affaires étrangères, série Asie-Océanie, sous-série Vietnam conflit, dossier n° 85, télégramme n° 613-616, signé Susini, 19 juin 1972 ; dépêche n° 44/DA/AS, signée de Margerie, 27 juin 1972.

**108.** Sur l'origine des tensions croissantes, à partir de l'été 1969, entre Nixon, dont l'élection avait pourtant été bien accueillie par les chefs militaires qui avaient vécu la politique vietnamienne de Johnson avec beaucoup de frustration, et ses principaux conseillers militaires, notamment au sein du Comité des chefs d'état-major : M. A. Schell, « Brutal and Sustainable Force: Richard Nixon, the Joint Chiefs of Staff, and Airpower in the Vietnam War, 1969 », Mémoire de master d'histoire sous la direction de G. A. Daddis, San Diego State University, 2022.

*L'organisation de la défense nord-vietnamienne face aux bombardements*

Plusieurs études postérieures à la guerre ont confirmé, non seulement que les bombardements avaient touché une proportion croissante de civils – McNamara lui-même avait reconnu, dès le printemps 1967, qu'ils provoquaient un millier de victimes civiles en moyenne chaque semaine<sup>109</sup> –, mais qu'ils s'étaient révélés totalement contre-productifs au Sud parce qu'ils avaient poussé des citoyens jusqu'alors neutres dans le conflit à rejoindre le Vietcong<sup>110</sup>. Pour atténuer les effets destructeurs de la puissance aérienne des États-Unis et de leurs alliés, les Vietnamiens du Nord et les communistes du Sud ont précocement développé de nombreuses tactiques. L'expérience de la guerre d'Indochine leur avait certainement été précieuse. Maîtres dans l'art du camouflage, les soldats de l'APVN et les centaines de milliers de civils engagés de gré ou de force dans l'effort de guerre avaient réussi, notamment lors de la bataille de Diên Biên Phu, à leurrer l'aviation de surveillance et de bombardement à maintes reprises. Le camouflage des pièces d'artillerie de 105 mm dans des casemates creusées à flanc de montagne et recouvertes de lianes et de branchages pour les rendre indétectables aux aviateurs, avait ainsi joué un rôle décisif. La puissance et la précision des tirs d'artillerie avaient surpris les soldats français dès la première offensive du 13 mars 1954<sup>111</sup>. De même, la capacité des Bô dô à dissimuler des stocks d'armes dans des grottes de la région très calcaire du Nord, frontalière avec la Chine, à n'emprunter que les pistes les moins visibles, et à privilégier la nuit pour acheminer le ravitaillement et réparer des dégâts causés par les bombardements, avait été forgée à l'épreuve de la guerre contre le CEFEO, non sans peurs ni souffrances.

Confrontés dans les années 1960-70 à des bombardements d'une toute autre ampleur, les dirigeants communistes ont dû orchestrer un immense effort pour renforcer les dispositifs de protection des civils et des militaires. Ils firent construire des dizaines de milliers d'abris individuels et collectifs dans les villes, des centaines de kilomètres de tunnels et des bases souterraines dans les campagnes et sous les villes, parfois à proximité des bases américaines elles-mêmes comme dans le district de Cu Chi, surnommé le « triangle de fer »<sup>112</sup>. Ils procédèrent à une vaste décentralisation des activi-

---

109. W. S. Turley, *The Second Indochina War...*, op. cit., p. 132.

110. M. A. Kocher, T. B. Pepinsky, S. N. Kalyvas, « [Aerial Bombing and Counterinsurgency in the Vietnam War](#) », *American Journal of Political Science*, vol. 55, n° 2, avril 2011, pp. 1-18.

111. P. Journoud, H. Tertrais, *Paroles de Diên Biên Phu...*, op. cit.

112. 250 km de tunnels cumulés avaient été creusés à la seule force des bras, de la piste Ho Chi Minh et de la frontière cambodgienne jusqu'aux abords de Saigon. Pouvant abriter jusqu'à 16 000 personnes sur trois ou quatre niveaux, ils permettaient à des soldats et des civils de rester autonomes entre une semaine et trois mois. Aucune des contre-mesures américaines – envoi d'unités spéciales composées de jeunes soldats américains ou vietnamiens au petit gabarit, inondations des galeries, destructions à l'explosif... – ne fut efficace, du moins jusqu'à leur bombardement massif par les B-52 en 1969. Outre l'ingéniosité des Vietnamiens, l'explication réside aussi dans la nature et les propriétés géologiques des sols, anciens alluvions riches en argile et en fer que le séchage transformait en véritable béton : K. R. Olson, L. W. Morton, « [Why Were the Soil Tunnels of Cu Chi and Iron Triangle in Vietnam So Resilient?](#) », *Open Journal of Soil Science*, vol. 7, n°2, février 2017. Voir aussi : T. Mangold et J. Penycate, *The Tunnels of Cu Chi. A Harrowing Account of America's Tunnel Rats in the Underground Battlefields of Vietnam*, Novato (C.A.), Presidio Press, 2005, dernière éd.

tés politiques, militaires, éducatives, économiques, éducatives et sociales. Cette capacité d'adaptation et de créativité suscita l'admiration des rares experts ou journalistes français et étrangers qui purent les observer de près, comme le spécialiste des guérillas Gérard Chaliand<sup>113</sup> ou la reporter de guerre Madeleine Riffaud<sup>114</sup>. De retour de mission, Gérard Chaliand écrivit par exemple en mars 1968 ce que les rédacteurs des *Pentagone Papers* allaient à leur tour consigner pour la postérité, sur l'initiative de McNamara :

Certes la vie économique est frappée par les bombardements, notamment dans le domaine industriel et dans l'infrastructure routière. Mais elle est stimulée aussi par le climat psychologique de patrie en danger, de défense de l'indépendance nationale. Les communications détruites sont rétablies et démultipliées ; les ponts remplacés et doublés...<sup>115</sup>

Bien sûr, l'aide constante de l'URSS, de la Chine, et de plusieurs pays du bloc communiste, a largement contribué à la consolidation de ce climat psychologique de résistance. Hanoï a pu développer sa propre aviation de chasse, former ses pilotes en URSS et en Chine, à partir de 1960, puis dans d'autres pays de l'Europe communiste, comme la Pologne. Les Nord-Vietnamiens ont reçu des centaines de *MiG* (*MiG-15*, *-17*, *-19* et *MiG-21*) à partir de décembre 1962. Ils ont bénéficié sur place de l'expertise des conseillers militaires soviétiques, et construit une force aérienne crédible avec une dizaine de régiments aériens et des centaines de pilotes de plus en plus chevronnés. Très motivés et professionnels, ces derniers ont exploité du mieux possible leur matériel. 19 d'entre eux furent capables de rivaliser avec les meilleurs pilotes américains et de remporter entre cinq et neuf victoires en combat aérien, réussissant à accéder au très envié statut d'As<sup>116</sup>. Un accord secret entre Hanoï et Pyongyang a même permis à 87 pilotes nord-coréens du « Groupe Z » – selon le nom donné à leur régiment dans les sources vietnamiennes – de participer aux combats aériens au Nord-Vietnam, entre 1967 et 1969, et de remporter eux aussi quelques victoires aériennes<sup>117</sup>. Malgré des pertes substantielles, l'aviation de chasse et la défense aérienne nord-vietnamiennes furent en mesure d'infliger de sérieux revers à leurs adversaires au cours de leurs 400 engagements aériens entre 1964 et 1973. 2 435 membres d'équipages américains furent tués et plus de 3 000 avions perdus, dont 1 852 au combat au Nord-Vietnam<sup>118</sup>, sans compter 5 607 hélicoptères (soit près de 50 % du parc total !)<sup>119</sup>. Quant aux Forces populaires aériennes du Vietnam, elles perdirent 160 membres d'équipage et 400 avions.

113. G. Chaliand, *Des guérillas au reflux de l'Occident*, Paris, Passés composés, 2020, pp. 215-232 ; *Les paysans du Nord-Vietnam et la guerre*, Paris, Maspéro, 1968.

114. M. Riffaud, *Au Nord Viet-nam. Écrits sous les bombes*, Paris, Julliard, 1967.

115. G. Chaliand, « [Pourquoi le Nord-Vietnam tient-il toujours ?](#) », *Le Monde diplomatique*, mars 1968.

116. Voir Nguyễn Công H., *19 ACE Của Việt Nam – Những Phi Công Huyền Thoại Trên Máy Bay MIG* [19 As du Vietnam. Pilotes légendaires sur avion MIG], Hà Nội, NXB Kim Đồng, 2025 ; K. R. Lowry, *The Fighter Regiments and the Aces of the Vietnam People's Air Force*, Hanoi, The Gioi, 2018.

117. M. Pribbenow, « [North Korean Pilots in the Skies over Vietnam](#) », *Wilson Center*, NKIDP e-Dossier n° 2, novembre 2011.

118. R. Boniface, *MIGs over North Vietnam. The Vietnam People's Air Force in Combat, 1965-1975*, Mechanicsburg (P.A.), Stackpole Books, 2008, p. 161.

119. G. Roush, « *Losses During the Vietnam War Vietnam* », Helicopter Pilots Association Helicopter, 31 décembre 2018 (<https://www.vhpa.org/heliloss.pdf>).

Parallèlement, les Nord-Vietnamiens se sont dotés d'une redoutable DCA, disposant en particulier des missiles sol-air SA-2 modernes fournis par les Soviétiques. Au fil du temps, le système de défense aérienne qui protégeait les lignes de communication et les villes d'Hanoï et d'Haïphong est devenu terriblement efficace, au point que Hanoi allait rapidement être considérée comme la ville la plus lourdement défendue au monde. La population était réquisitionnée pour procéder jour et nuit à des travaux de réparation et de consolidation. Bien qu'elle eût été vidée d'une bonne partie de ses habitants, Hanoi, selon les sources diplomatiques françaises, était encore animée par une foule silencieuse de piétons et de cyclistes affairés, rythmée par les incessantes alertes aériennes, traversée par les convois militaires nocturnes, et ponctuellement réveillée par quelques cortèges pour fêter une victoire ou dénoncer les agissements américains. Cette foule résignée était informée de l'imminence d'un bombardement grâce à un vaste système de surveillance du ciel et d'alerte relayé par un semis de sirènes et de haut-parleurs présents jusque dans la moindre ruelle<sup>120</sup>.

Profitant du manque d'imagination qui avait inspiré la conception trop hâtive du plan de Linebacker II – des vagues d'attaques de *B-52* empruntant les mêmes trajectoires de vol pour attaquer les cibles aux mêmes heures –, les Nord-Vietnamiens ont concentré leurs tirs de missiles sol-air contre les *B-52* au moment où leurs contre-mesures électromagnétiques ne fonctionnaient pas ou étaient le moins efficaces (les antennes de ces contre-mesures étaient masquées quand les bombardiers entamaient un virage serré en dégageant après avoir bombardé leurs objectifs). Huit *B-52* furent ainsi perdus au cours des trois premières nuits et cinq autres gravement endommagés. Le 20 décembre, la perte de six *B-52* contraignit le SAC, confronté à un taux de pertes imprévu et supérieur à 3 %, à changer de tactique. Le 26 décembre, 120 *B-52* attaquèrent des cibles à Hanoi et Haiphong depuis neuf directions différentes, en l'espace de 15 minutes. Deux bombardiers seulement furent abattus (1,66 % de pertes). Au total, selon que l'on considère les sources américaines ou vietnamiennes, de 15 à 34 bombardiers *B-52* ont été abattus ainsi que 12 à 47 autres aéronefs américains. Une soixantaine de membres d'équipage furent tués, faits prisonniers ou portés disparus<sup>121</sup>.

Cette opiniâtre résistance a été célébrée, à chaud et depuis lors, comme un « Diên Biên Phu aérien »<sup>122</sup>. La mobilisation générale, le pouvoir galvanisant de la victoire de 1954 et le bon usage des technologies soviétiques, ont permis des miracles jusqu'alors inespérés : la destruction d'avions stratégiques à dix millions de dollars (de l'époque) l'unité. Pourtant, l'ultime campagne de bombardements au Nord-Vietnam, dont la violence et l'intensité avaient été personnellement voulues par un Président prompt

120. AMAE, série Cambodge-Laos-Vietnam 1965-78, sous-série République démocratique du Vietnam, dossier n° 43, rapport de fin de mission de Jacques de Buzon, délégué a.i. du gouvernement de la République française à Hanoi, au ministre des Affaires étrangères, 24 novembre 1965.

121. M. E. Weaver, *The Air War in Vietnam*, Lubbock, Texas Tech University Press, 2022 (e-book) ; Nguyễn Sỹ H., *Historic Confrontations. Air Battles Between VNP Air Force and U.S. Air Power (1965-1973)*, Hanoi, The People's Army Publishing House, 2021.

122. Luu Trong L., *Le Diên Biên Phu de l'air. Une victoire de la détermination et de l'intelligence des Vietnamiens*, Hanoi, The Gioi, 2006.



à bousculer ses conseillers et subordonnés militaires pour obtenir davantage de résultats, a achevé de réduire à néant les capacités économiques déjà faibles de ce petit pays, tout en aggravant la condamnation des États-Unis par de nombreux acteurs de la communauté internationale. Les Nord-Vietnamiens avaient épuisé la majeure partie de leur stock de missiles sol-air, et la population, bien que relativement épargnée par rapport à l'ampleur inédite du tonnage de bombes délivrées (1 623 civils tués à Hanoi et à Haiphong) fut durement éprouvée. Jamais, en effet, les citoyens n'avaient subi un tel déluge de bombes en un temps aussi court. Le bilan humain aurait d'ailleurs pu être beaucoup plus lourd si le centre-ville d'Hanoi n'avait pas été largement évacué : 500 000 personnes avaient quitté la métropole sur une population totale évaluée à 600 000<sup>123</sup>. Le 26 décembre, six sections urbaines de la rue Kham Thien furent pulvérisées par des bombes de tout calibre, tuant 287 habitants, dont 40 personnes âgées et 55 enfants. Nguyen Van Cau, la trentaine bien sonnée, qui travaillait à l'imprimerie du journal *Ha Noi Moi* a témoigné de cette épreuve :

À l'entrée de la rue Kham Thien, j'ai vu les lignes électriques coupées et les maisons effondrées. Dans ma ruelle se trouve un grand abri collectif. Mon Dieu ! Les bombes les ont tous tués, c'est un carnage. Parmi les 41 morts, des voisins et des gens de ma connaissance. J'ai cherché ma femme. Je n'ai trouvé que son buste. De mon fils, je n'ai retrouvé qu'une jambe, je l'ai reconnue grâce à une vieille cicatrice.<sup>124</sup>

Malgré les souffrances accumulées et les traumatismes qu'elles ont générés, rien ne permet cependant de conclure, à ce jour, que Linebacker II a poussé la population au seuil de rupture psychologique tant recherché par les stratèges américains depuis 1965. Tout au plus la promesse de l'arrêt de ces bombardements massifs qui auraient pu se poursuivre encore (Linebacker III était déjà dans les cartons...) précipita-t-elle la décision prise par le Bureau politique, le 8 janvier 1973, de reprendre les négociations. Sans être fondamentalement différent de celui d'octobre, parce qu'il sauvegardait notamment la clause essentielle pour la RDVN du maintien de ses troupes au Sud-Vietnam, l'accord de Paris signé le 27 janvier 1973 mit de facto un terme définitif à la dimension américano-vietnamienne de cette longue guerre de trente ans, prélude à la réunification militaire du Vietnam deux ans plus tard, grâce à la victoire totale de l'APVN sur l'ARVN en avril 1975.

### ***3. Une leçon d'humanisme inattendue : le rôle des anciens pilotes – prisonniers de guerre américains dans la réconciliation américano-vietnamienne***

Loin de convaincre les dirigeants vietnamiens communistes de renoncer à leur objectif de réunification, les bombardements, malgré les destructions et les pertes

123. « [Vivre et mourir à Hanoi en 1972](#) », Exposition organisée et coordonnée par Olivier Tessier (EFEO), avec Đào Thanh Huyền et Đặng Đức Tuệ, suivie d'une conférence sur l'année 1972, 11 octobre 2012. Voir aussi l'ouvrage collectif de témoignages : « *Đổi mặt với B-52* » – *Hồi ức về Hà Nội* [« Face aux B-52 » – Souvenirs d'Hanoi], Hà Nội, Nhà xuất bản Trẻ giới [Maison d'édition de la jeunesse], 2012.

124. *Ibidem*, p. 114 (traduction en français de Đào Thanh Huyền).



croissantes, ont contribué à les radicaliser dans leurs exigences. Progressivement, cependant, un courant favorable aux négociations a réussi à s'imposer. Durant les années qui ont précédé leur ouverture officielle, en mai 1968 à Paris, des dizaines de « filières de paix » ont tenté, par l'intermédiaire de tiers facilitateurs et souvent étrangers, de nourrir un dialogue indirect entre Américains et Nord-Vietnamiens pour préciser les bases possibles d'une future négociation. Les bombardements unilatéraux des États-Unis constituaient un enjeu majeur dans ce cadre. Hanoi a conditionné avec succès toute amorce de négociations à leur cessation inconditionnelle. Les espoirs soulevés dans ces pré-négociations secrètes ont rythmé les pauses des bombardements consenties par Washington. Lorsque Johnson accepta finalement l'ouverture de négociations officielles, le 31 mars 1968 à Paris, il annonça dans le même discours sa décision de suspendre les bombardements au nord du 20<sup>e</sup> parallèle. Si ce geste, considéré comme le premier vers la désescalade, masquait la réalité de leur intensification entre le 17<sup>e</sup> et le 19<sup>e</sup> parallèle et une augmentation corollaire du nombre de victimes civiles, l'équivoque ne dura que quelques mois, puisque le Président se résolut finalement à ordonner leur cessation complète le 31 octobre 1968<sup>125</sup>.

Le chemin vers la paix allait être encore semé d'embûches et, si la longueur des négociations parisiennes entre les représentants américains et nord-vietnamiens constitue sans doute un record dans l'histoire diplomatique contemporaine, le temps dut paraître encore bien plus long pour les prisonniers de guerre des deux camps. Parmi les quelque 800 civils et militaires américains faits prisonniers entre août 1964 et mars 1973, environ 500 appartenaient à l'U.S. Air Force et à la Navy. C'étaient dans leur très grande majorité des officiers pilotes ou des officiers des systèmes radar dont les avions avaient été touchés lors de missions de bombardements en territoire nord-vietnamien, par les missiles sol-air de la DCA de l'APVN. En application de l'accord de Paris, 591 prisonniers américains furent libérés, dont 565 militaires et 26 civils, ainsi que six étrangers, deux Canadiens, deux Sud-Coréens et deux Philippins<sup>126</sup>.

Aussitôt commença à s'écrire le récit de leur captivité : reflets d'une hypermnésie nationale, plus d'une cinquantaine de témoignages, individuels ou collectifs, allaient être publiés en une vingtaine d'années<sup>127</sup>. Bien qu'ils se fussent réadaptés

---

125. Sur les interactions entre guerre, bombardements et filières de paix, voir P. Journoud, « [De la "sortie de guerre" à l'"entrée en paix". Une relecture des processus de paix au prisme de l'histoire des relations internationales](#) », *Relations internationales*, n° 201, printemps 2025, pp. 93-108 ; P. Journoud, *De Gaulle et le Vietnam...*, op. cit. ; P. Journoud, « La France, cinquième partie aux négociations ? », pp. 188-205 ; dans P. Journoud, C. Menétrey-Monchau (dir.), *Vietnam 1968-1976. La sortie de guerre*, Bruxelles, P.I.E.-Peter Lang, 2011.

126. Joe P. Dunn, « Prisoners of War, Allies », pp. 930-931 ; dans S. Tucker (ed.), *The Encyclopedia of the Vietnam War. A political, social and military history*, Santa Barbara (Calif.), ABC Clio, 2011 (2<sup>e</sup> ed.), vol. II ; G. Robins, « The American POW experience », pp. 166-169 et p. 193 ; dans A. Wiest, M. Kathryn Barbier, G. Robins (ed.), *America and the Vietnam War. Re-examining the Culture and the History of a Generation*, Londres et New York, Routledge, 2010.

127. C. Howes, *Voices of the Vietnam POWs: Witnesses to Their Fight*, Cary (N.C.), Oxford University Press, 1993 ; S. I. Rochester, F. T. Kiley, *Honor Bound: American Prisoners of War in Southeast Asia, 1961-1973*, Annapolis (M.D.), Naval Institute Press, 2007 (1<sup>re</sup> ed. 1998).

normalement à leur nouvelle vie, sans connaître les syndromes post-traumatiques ressentis par la majorité des autres anciens combattants<sup>128</sup>, la plupart des prisonniers américains de la guerre du Vietnam ont été les vecteurs d'une mémoire traumatique qui a cristallisé les ressentiments à l'égard de leurs geôliers et plus globalement de la République socialiste du Vietnam. Beaucoup sont venus renforcer les rangs des associations d'anciens combattants et de familles d'anciens prisonniers farouchement anticomunistes, qui militaient pour réhabiliter la légitimité de la guerre du Vietnam. Ces associations ont constitué le noyau dur du puissant lobby des POW-MIA (Prisoners of War-Missing in Action), convaincu comme une majorité de la population malgré les dénégations officielles, que plusieurs centaines d'autres prisonniers n'avaient pas été libérés par les gouvernements vietnamien et laotien<sup>129</sup>. Principal frein à une normalisation avec Hanoi, ces associations ont trouvé un allié de marque en la personne du Président Ronald Reagan, trop heureux de cette opportunité de réhabiliter l'engagement militaire des États-Unis en Asie du Sud-Est dans le contexte d'une recrudescence des tensions avec l'adversaire soviétique<sup>130</sup>. Plusieurs plans de missions de sauvetage secrètes impliquant les forces spéciales et la CIA ont été élaborés, et apparemment concrétisés comme au Laos en 1982<sup>131</sup>, sans autre succès que de remplir les salles de cinéma où étaient projetés les films hollywoodiens tels que Rambo ou Missing in Action...<sup>132</sup>

C'est dans ce contexte peu favorable à des mesures d'apaisement qu'une poignée d'anciens prisonniers de guerre, en particulier d'anciens pilotes de chasse, a commencé à se dresser contre l'influent lobby des POW-MIA pour tenter de convaincre de la nécessité et de l'intérêt d'un rapprochement avec l'ancien adversaire. La nécessité de rompre avec le système de représentations, qui domine les esprits après une guerre et freine la « démobilisation culturelle » des acteurs de la guerre et des populations, a été facilitée par le charisme personnel et les positions influentes que ces personnalités ont réussi à occuper après leur libération.

Face aux bombardements qui frappaient indistinctement civils et militaires au Nord et au Sud-Vietnam, les prisonniers étaient devenus l'une des cibles privilégiées de la propagande du régime nord-vietnamien destinée à briser la volonté de leur

**128.** D'après les bilans médicaux et psychologiques pluriannuels auxquels les prisonniers ont été soumis par l'armée après leur libération : F. A. Leonard, « Prisoners of War, Missing in Action », p. 476 ; dans J. S. Olson, *The Vietnam War. Handbook of the Literature and Research*, Westport, Greenwood Press, 1993, p. 476.

**129.** *The Nation*, 17 octobre 1995 ; R. Nixon, *Public Papers of the Presidents of the United States*, Washington D.C., Office of the Federal Register, National Archives and Records Service, 1975, p. 235.

**130.** P. Journoud, « L'héritage du Vietnam dans la guerre en Afghanistan depuis 2001 », *Études de l'IRSEM*, n°1, « Les crises en Afghanistan depuis le milieu du XIX<sup>e</sup> siècle », 2010, pp. 109-131 ; L. Cesari, « Les anciens combattants et la guerre du Vietnam », p. 95 et suiv. ; dans J. Frémeaux, M. Battesti (dir.), *Cahier du CEHD*, n° 24, « Sorties de guerre », 2005.

**131.** Par exemple : C. J. Patterson, G. Lee Tippin, *The Heroes Who Fell From Grace: The True Story of Operation Lazarus – The Attempt to Free American POWs From Laos in 1982*, Canton (Ohio), Daring, 1985.

**132.** On trouvera une recension critique de l'importante filmographie consacrée à la captivité au Vietnam dans : J.-J. Malo, T. Williams (ed.), *Vietnam War Films*, Jefferson, N.C., McFarland & Company, 1994.

adversaire. Le statut de prisonnier leur avait été d'emblée refusé. Considérés comme des criminels ayant bombardé des civils dans le cadre d'une guerre non déclarée, privés de ce fait du bénéfice de la convention de Genève et exhortés à dénoncer leur gouvernement et à implorer le pardon du peuple<sup>133</sup>, ils furent à plusieurs reprises menacés d'être jugés, selon la jurisprudence du Tribunal de Nuremberg, pour crimes de guerre et crimes contre l'Humanité. Certes, les pressions internationales et notamment françaises favorisèrent un assouplissement de la position nord-vietnamienne sur ce point : l'humiliante parade publique d'une cinquantaine de prisonniers conspués par la foule dans les rues de Hanoi, le 6 juillet 1966, ne fut jamais renouvelée, et l'idée d'un tribunal a finalement été abandonnée. En revanche, les pressions physiques et psychologiques à l'intérieur des camps, même s'il faut en nuancer le degré selon les geôliers et les lieux de détention, furent accentuées, au moins jusqu'en 1969. Et la multiplication des confessions forcées des prisonniers américains contre l'engagement de leur pays au Vietnam, aussitôt relayées dans les médias vietnamiens, aggrava une souffrance physique engendrée par les privations, les brutalités et les tortures. Leurs déclarations reniaient, en effet, le code de conduite des prisonniers de guerre, dont l'article 5 leur prescrivait de ne faire aucune déclaration écrite ou orale contraire à la loyauté due à leur pays et à ses alliés, ni à la cause qu'ils défendaient. Cette épreuve était d'autant plus lourde à assumer que chacun d'eux était nourri de l'héroïsme et du messianisme de la culture militaire américaine.

On mesure mieux la force morale qui fut nécessaire à ces prisonniers privés à la fois de l'adrénaline des combats et du réconfort de leurs familles. Leur capacité d'introspection leur permit de surmonter à la fois le rejet de soi et le ressentiment d'autant plus facilement cristallisé vis-à-vis de l'ancien adversaire, à travers la figure du geôlier tortionnaire, qu'il était la cause d'une humiliante défaite. Si elle a entretenu et aggravé la haine des communistes vietnamiens et le rejet du Vietnam au sein d'une majorité solidaire, la captivité a pourtant favorisé chez une minorité le passage d'une représentation exclusivement négative à une image positive, non seulement de soi-même mais aussi de l'adversaire. Cette double réconciliation ne s'est évidemment pas opérée en même temps selon les individus concernés, ni selon les mêmes modalités et avec la même profondeur. Les plus actifs et influents dans cette catharsis collective furent, parmi les anciens pilotes et prisonniers de guerre, le sénateur républicain John McCain, candidat contre Barack Obama lors des élections présidentielles de 2008, et le sénateur démocrate Pete Peterson, premier ambassadeur des États-Unis au Vietnam, entre 1997 et 2001. Fait prisonnier entre 1966 et 1973 après que son avion eut été touché par un missile sol-air, le 10 septembre 1966 près de Hanoi, Peterson subit de sérieuses blessures en s'éjectant de son avion, puis des tortures en cellule. Plus tard, il résuma sa captivité par ces mots : « Des heures et des heures d'ennui, entrecoupées de quelques moments d'extrême terreur. »

---

133. J. G. Hubbell, *P.O.W. A Definitive History of the American Prisoner-of-War Experience in Vietnam, 1964-1973*, Crowell, Reader's Digest Press, 1976 (1<sup>re</sup> ed.), p. 54 ; R. C. Doyle, *The Enemy in Our Hands: America's Treatment of Enemy Prisoners of War from the Revolution to the War on Terror*, Lexington (K.Y.), University Press of Kentucky, 2010, chapitre 13.

Il est pourtant devenu l'une des personnalités les plus actives dans le rapprochement politique avec le Vietnam. Il est peut-être même le seul, parmi ses anciens camarades de captivité, à s'être engagé dans une réconciliation authentique qui suppose, au-delà d'une reconnaissance des souffrances de l'ancien adversaire, de travailler à leur apaisement.

Il y a eu une période, après 1973, où j'ai détesté le Vietnam. Tout ce qui pouvait me le rappeler, je le fuyais. Progressivement, j'ai réalisé que si je ne me réconciliais pas avec mon passé, je resterais prisonnier toute ma vie. Je ne voulais pas être un prisonnier professionnel [a career POW]. Je me suis alors lancé dans une voie qui impliquait la réconciliation plutôt que la récrimination. Très étrangement, quand les gens sont confrontés à un problème particulièrement difficile à un moment donné, ils se rendent compte plus tard qu'ils ne connaissaient presque rien de ce problème. J'ai donc pris la décision d'apprendre tout ce que je pouvais sur le Vietnam. J'ai découvert que les Vietnamiens voulaient ce que souhaite le reste du monde : la paix et la prospérité. Et je me suis naturellement engagé au service de la paix et de la prospérité du peuple vietnamien, que j'estimais vital pour les États-Unis comme pour la stabilité du reste de l'Asie...<sup>134</sup>

Aux côtés d'hommes d'affaires et d'autres illustres vétérans du Vietnam, comme John Kerry et John McCain, il s'engagea très activement en faveur de la levée de l'embargo américain, effective en février 1994, puis de la normalisation diplomatique. Il enchaîna lettres et rencontres à la Maison-Blanche, discours au Sénat et devant la presse, entretiens avec des conseillers. Les efforts convergents et persévérants de ces personnalités convainquirent le Président Bill Clinton de proclamer solennellement, en juin 1995, l'établissement des relations diplomatiques avec la République socialiste du Vietnam. Parmi les officiels, hommes d'affaires et vétérans de renom qui entouraient le Président ce jour-là, comme le général John W. Vessey, l'amiral Elmo R. Zumwalt Jr., ou Bob Kerrey, les sénateurs McCain, Peterson et Kerry pouvaient savourer cette victoire qui était aussi un peu la leur. Dans un geste spontané, Clinton embrassa McCain, lequel déclara peu après aux journalistes que la décision de renouer avec son ancien ennemi n'était pas facile à prendre pour un Président, quel qu'il fût, et qu'en l'occurrence, le Président Clinton avait fait là preuve de courage et d'honneur<sup>135</sup>.

Après quelques péripéties politiciennes, la nomination de Pete Peterson fut finalement approuvée par le Sénat en avril 1997, plus d'un an après que le président Clinton l'eut proposée, et l'une des premières missions de l'ambassadeur fut de s'atteler à la normalisation des relations commerciales. Le premier accord commercial

<sup>134</sup>. Entretien de l'auteur avec P. Peterson, 13 avril 2001, ambassade des États-Unis à Hanoi.

<sup>135</sup>. J. McCain, M. Salter, *Worth the Fighting For*, New York, Random House, 2002, p. 257-268 ; M. Welch, *McCain: The Myth of a Maverick*, op. cit., Londres, Palgrave Macmillan, 2008, pp. 127-134 ; J. P. Dunn, P. G. Pierpaoli Jr., « McCain, John Sidney, III », p. 714 ; dans S. Tucker (ed.), *The Encyclopedia of Middle East War: The United States in the Persian Gulf, Afghanistan, and Iraq Conflicts*, Santa Barbara (Calif.), ABC Clío, 2010.

bilatéral fut signé en 2000 – l’année de la visite officielle du président Bill Clinton à Hanoi, la première depuis la guerre – et ratifié en décembre 2001. Depuis lors, les États-Unis sont devenus le deuxième partenaire commercial du Vietnam après la Chine, et les deux États ont signé un partenariat stratégique global, lors de la visite d’État de Joe Biden en septembre 2023. Il ne semble pas avoir été renié en 2026, malgré la « guerre tarifaire », par une administration Trump plus que jamais préoccupée par la nécessité de conserver des partenaires de confiance dans la zone d’influence traditionnelle de son grand rival stratégique, la Chine.

Si les conséquences de la guerre, notamment aérienne et chimique, paraissent désormais bien lointaines, elles n’en sont pas pour autant oubliées : l’esprit de réconciliation et de coopération, un moment abandonné sur l’autel des intérêts financiers de l’administration Trump, semble avoir de nouveau soufflé à l’occasion du 30<sup>e</sup> anniversaire de l’établissement des relations diplomatiques entre les deux pays. Lors de la visite officielle du secrétaire des États-Unis à la Guerre Pete Hegseth, et du secrétaire adjoint à la Marine Hung Cao (dont la presse et les réseaux sociaux vietnamiens se sont plu à souligner les origines vietnamiennes), les 2 et 3 novembre 2025, une nouvelle aide de 130 millions de dollars a, par exemple, été débloquée pour le projet de dépollution à la dioxine de la base de Biên Hòa. Ce montant porte le total de l’aide non remboursable du gouvernement américain à 430 millions de dollars<sup>136</sup>. Mue par des motifs essentiellement géopolitiques, la nécessité de conserver de bonnes relations avec cette puissance réémergente de l’Asie du Sud-Est, qui a besoin elle-même du soutien des États-Unis pour contrebalancer une relation asymétrique et souvent sensible avec la Chine, semble désormais s’inscrire dans le temps<sup>137</sup>. Il n’est pas exclu qu’après avoir livré une douzaine d’avions d’entraînement *T-6C* en 2024<sup>138</sup>, les États-Unis – ou pourquoi pas la France – participent un jour plus substantiellement à la modernisation des forces aériennes vietnamiennes dont les lettres de noblesse ont précisément été forgées à l’épreuve de la longue et douloureuse « résistance anti-américaine ».

---

136. « [Visite officielle du secrétaire américain à la Guerre au Vietnam](#) », *Le Courrier du Vietnam*, 2 novembre 2025.

137. Voir les contributions successives, de 2022 à 2026, signées par J.-P. Eglinger et P. Journoud sur le Vietnam à l’ouvrage collectif *Asie du Sud-Est. Bilan, enjeux et perspectives* publié annuellement par l’IRASEC à Bangkok (<https://www.irasec.com/-L-Asie-du-Sud-Est->).

138. Cinq de ces avions furent livrés en novembre 2024 sur la douzaine prévus en vertu du partenariat stratégique global entre le Vietnam et les États-Unis. Voir « [United States Expands U.S.-Vietnam Defense Cooperation with Delivery of T-6C Trainer Aircraft](#) », *site officiel* de l’ambassade des États-Unis au Vietnam, 20 novembre 2024.

# ***SECONDE GUERRE MONDIALE***





# L'Indochine sous les bombes (1942-1945) : singularités géopolitiques d'un théâtre d'opérations secondaire

Jean-Charles Foucrier

*Jean-Charles Foucrier est chargé de recherche, d'étude et d'enseignement au Service historique de la Défense, et référent pour l'armée de l'Air et de l'Espace. Il est également officier de réserve à l'École du Commissariat des Armées, et correspondant pour l'Académie de l'Air. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages, dont La guerre des scientifiques : 1939-1945 (Paris, Perrin, 2019) et Le ciel du Reich, 1944 : la plus grande bataille aérienne de l'histoire (Paris, Perrin, 2025).*

L'Indochine sous les bombes : ces mots semblent renvoyer aux opérations Linebacker I et II en 1972, lorsque les *B-52 Stratofortress* américains matraquaient le Vietnam, face à une forte opposition adverse. Et pourtant, trente ans plus tôt, d'autres « Superforteresses volantes », les *B-29*, attaquaient déjà Saïgon, aux côtés de bombardiers *B-24* beaucoup plus nombreux. Zone d'opérations secondaire du théâtre Chine-Birmanie-Inde pendant la Seconde Guerre mondiale, l'Indochine n'en subit pas moins près de trois années de bombardements de plus en plus intensifs à mesure de la montée en puissance de la Fourteenth Air Force (AF) américaine stationnée en Chine. Ces attaques, visant des objectifs économiques et opératifs, engendrent de lourdes conséquences directes et indirectes, principalement sur les colonisés indochinois, victimes d'une des pires famines du conflit.

Jusqu'au début de l'année 1945, les bombardements stratégiques alliés dans le théâtre Pacifique durant la Seconde Guerre mondiale diffèrent à pratiquement tous les égards du théâtre européen. La superficie de ce gigantesque champ de bataille en bonne partie aqueux défie pendant la majeure partie du conflit la technologie aéronautique disponible. Si Berlin se trouve à portée des bombardiers britanniques, à moins d'un millier de kilomètres de leurs bases dès septembre 1939, aucun appareil n'existe le 7 décembre 1941 qui puissent couvrir les 6 000 km de vol pour atteindre

Tokyo depuis Manille et revenir – sauf à envisager une mission sans retour<sup>1</sup>. Le Japon demeure ainsi quasiment épargné par les attaques aériennes jusqu'en juin 1944 et l'entrée en service du bombardier intercontinental *B-29 Superfortress*. Initié par le XX Bomber Command (BC) installé en Chine et contraint de reculer face à la dernière offensive japonaise victorieuse de la guerre en 1944, le bombardement stratégique de l'archipel prend une nouvelle ampleur seulement au début de l'année 1945 grâce au XXI BC stationné dans les Mariannes. Cette unité est commandée par l'impitoyable général Curtis E. LeMay, bien décidé à incinérer les cités nippones à coup de bombes incendiaires. C'est seulement à partir du mois de mars que les frappes américaines rattrapent puis dépassent en intensité l'offensive aérienne combinée interalliée lancée en Europe depuis 1942, conduisant au pire bombardement de l'histoire le 10 mars 1945 contre la ville de Tokyo. Celui-ci dépasse peut-être même en nombre de victimes immédiates les frappes atomiques d'Hiroshima et Nagasaki les 6 et 9 août 1945<sup>2</sup>.

Avant cette apocalypse tardive qui s'abat sur les villes japonaises, que la reconquête des îles Mariannes et le développement fulgurant de la technologie aéronautique rendent possible, les bombardements aériens se cantonnent à des frappes opératives et tactiques au profit des multiples théâtres d'opérations éparpillés dans le Pacifique. À ce titre, l'Indochine subit de janvier 1942 à août 1945 les attaques de l'U.S. Army Air Forces (USAAF), et dans une moindre mesure celles de l'U.S. Marine Corps Aviation (USMCA)<sup>3</sup>. Ces bombardements s'inscrivent dans les actions menées au sein du théâtre d'opérations interalliés Chine-Birmanie-Inde (plus connu sous l'acronyme « CBI », pour « China-Burma-India theater »), où les épreuves posées par les offensives japonaises le disputent aux extraordinaires problèmes logistiques causés par le terrain et les distances. Les enjeux politiques et économiques compliquent encore la compréhension contemporaine des bombardements sur l'Indochine, un pays par ailleurs essentiellement perçu comme secondaire dans la stratégie du haut-commandement allié en Asie du Sud-Est (South East Asia Command – SEAC).

## **La naissance de la Fourteenth AF**

Depuis décembre 1941, les Américains participent à la défense aérienne de la « route de Birmanie » grâce à l'American Volunteer Group, connu sous son surnom de « Flying Tigers ». Commandé par Clair Lee Chennault et composée de merce-

---

1. C'est le cas du célèbre raid commandé par le général James H. Doolittle, effectué sur Tokyo le 18 avril 1942 par seize bombardiers moyens *B-25 Mitchell* audacieusement embarqués sur un porte-avions. L'attaque relève d'un succès de propagande. Son impact économique est nul et tous les avions sont perdus, sauf un.

2. Au moins cent mille tués à Tokyo ; les victimes des deux bombardements atomiques apparaissent difficiles à quantifier du fait des effets à court et long termes des radiations. Le rapport d'enquête américain indique soixante-mille tués sur le coup à Hiroshima et quarante mille à Nagasaki, et des dizaines d'autres milliers de victimes dans les semaines et mois suivants. D'après *The United States Strategic Bombing Surveys*, Alabama, Air University Press Maxwell Air Force Base, 1987, pp. 96-101.

3. L'aviation militaire américaine n'est officiellement détachée des forces terrestres qu'en 1947, devenant l'U.S. Air Force (USAF).

naires, cette formation est intégrée au sein de l'armée américaine en juillet 1942, devenant la China Air Task Force, puis la Fourteenth AF à partir de mars 1943. Nommé alors général de division, Chennault demeure théoriquement sous le commandement du général Joseph W. Stilwell, chef des forces américaines du SEAC. Dans les faits, les deux officiers se détestent cordialement. Le second juge à raison le premier trop ambitieux, même si Stilwell sous-estime les capacités de l'armée chinoise, dont il méprise ouvertement le chef suprême, Tchang Kaï-Check. Ce climat de tensions permanentes ne favorise guère la conduite des opérations, rendues périlleuses par la conquête japonaise de la Birmanie en 1942 et la rupture de la route vitale. Le ravitaillement des unités américaines et d'une partie des forces chinoises ne pouvant plus passer par le sol, il emprunte désormais la voie des airs grâce à la mise en place d'un gigantesque pont aérien, hautement périlleux au-dessus de l'Himalaya, surnommé « The Hump » (« La Bosse »). Celui-ci aspire l'essentiel du potentiel de la Tenth AF installée en Inde<sup>4</sup>.

En mai 1943, le général Chennault propose lors de la conférence interalliée de Washington de projeter une offensive aérienne contre le Japon, à l'aide de bombardements conventionnels et incendiaires effectués par des quadrimoteurs B-24. Il s'inspire fortement du modèle de la directive Pointblank entérinée au même moment pour l'Europe<sup>5</sup>. En parallèle, afin de contribuer à l'asphyxie économique entamée par les sous-marins alliés, les ports des pays occupés devraient être systématiquement bombardés, en Chine, Birmanie, Indochine, Malaisie et Thaïlande, ce dernier pays étant inféodé à l'ennemi. Stilwell s'oppose à son subalterne, craignant non sans raison d'attirer l'attention des Japonais sur les bases américaines en Chine, et pointant la pression déjà extrême subie par la Tenth AF pour assurer la logistique. Bénéficiant de l'appui du Président Franklin D. Roosevelt, Chennault parvient à ses fins en obtenant l'attribution de 10 000 tonnes de ravitaillement par mois et l'arrivée du 308th Bombardment Group en renfort au printemps 1943<sup>6</sup>. Toutefois, les bases avancées de la Fourteenth AF dans la province chinoise de Yunnan demeurent hors de portée du Japon (3 700 km entre Kunming et Tokyo) tandis que les aviateurs américains sont déjà bien engagés pour défendre leurs terrains. Par défaut, Chennault profite de ses moyens conséquents pour se livrer à un autre type d'offensive :

La dernière mission de l'armée de l'Air consistait à bloquer les lignes d'approvisionnement japonaises en Chine. Notre objectif était double. Premièrement, empêcher les matières premières essentielles de quitter l'Asie pour alimenter l'industrie de guerre japonaise. [...] Le deuxième objectif

4. H. Weaver, « The Tenth Air Force », pp. 405-434 ; dans W. F. Craven, J. L. Cate (dir.), *Army Air Forces in World War II*, Vol. IV (« The Pacific: Guadalcanal to Saipan August 1942 to July 1944 »), Chicago, University of Chicago Press, 1950.

5. La « directive Pointblank » entérine le bombardement interalliés du Reich, de jour par la Eighth AF et de nuit par le RAF Bomber Command, dans le but de désintégrer son industrie et de préparer l'invasion de l'Europe ; L. D. Keeney, *The Pointblank Directive – The Untold Story of the Daring Plan that saved D-Day*, Oxford, Osprey, 2014.

6. J.-C. Surleau, « Le raid de la Task Force 38 le 12 janvier 1945 sur les côtes de l'Indochine et le contentieux militaire franco-américain en Indochine », Thèse de doctorat soutenue le 22 mars 1996 à l'université Paris III sous la direction de J. Valette, p. 256.

était d'affaiblir les armées japonaises sur le terrain afin qu'elles perdent leur capacité offensive et aient du mal à se défendre contre une offensive terrestre chinoise à grande échelle. [...] Nous avons concentré nos efforts sur les chemins de fer<sup>7</sup>.

En Indochine, les attaques des *B-24* se focalisent ainsi en partie contre le système ferroviaire, et notamment l'importante voie ferrée reliant les bases aériennes du Yunnan à Vinh dans le Tonkin, susceptible d'attirer la convoitise nipponne en cas d'invasion de la colonie française.

Les ambitions stratégiques personnelles de Chennault s'évanouissent encore un peu plus le 10 avril 1944 lors de l'officialisation de l'opération Matterhorn par les Joint Chiefs of Staff : l'entrée en action des bombardiers intercontinentaux *B-29* est actée<sup>8</sup>. Du fait des forts enjeux liés à leur emploi stratégique et à leurs coûts financiers très élevés, les avions de la Twentieth AF sont exceptionnellement placés sous l'autorité directe du chef suprême de l'aviation américaine, le général Henry H. Arnold. Affectés pour partie en Inde et pour l'autre en Chine à l'instar de la Fourteenth AF de Chennault, les *B-29* phagocytent une bonne partie du ravitaillement aéroporté par la Tenth AF au-dessus de l'Himalaya. Les missions assignées à la Twentieth AF et à son XX BC reprennent les propositions de Chennault, pour l'occasion dépossédé de son projet. Il s'agit d'imiter le modèle de la Eighth AF en Europe, en frappant l'industrie nipponne sur son propre sol, dans le but de perturber décisivement son économie de guerre. Du 6 juin 1944 au 31 mars 1945, les *B-29* effectuent 49 missions à partir du théâtre Chine-Birmanie-Inde, principalement contre le Japon, la Mandchourie et la Malaisie. L'Indochine n'est que rarement visée, Saïgon essuyant seulement quelques raids des « Superforteresses volantes ». Une chance relative pour la colonie française, eu égard au potentiel énorme de destruction d'un seul *B-29* (9 000 kilos de bombes) et aux ravages occasionnés sur des mégaloïles comme Nagasaki, Bangkok et Singapour<sup>9</sup>.

### **Un nouveau rôle pour la Fourteenth AF**

Au cours de l'été 1944, les craintes de Stilwell se concrétisent : les Japonais lancent une vaste offensive contre le Sud de la Chine, afin de s'emparer des bases avancées des Fourteenth et Twentieth AF. L'opération Ichi-go, remarquablement menée, bouscule les armées chinoises et sanctionne en fin d'année le dernier grand succès nippon de la guerre. Une demi-douzaine de terrains doivent être évacués, dont Sui-Chuan, Nan-Hsiung et Heng-Yang sont les plus avancés. L'Indochine se trouve désormais à portée immédiate des troupes japonaises. Les conséquences stratégiques demeurent toutefois limitées pour les Américains. La Twentieth AF, qui vient de passer six mois à former ses équipages en conditions opérationnelles sur des cibles peu défendues – comme l'avait fait la Eighth AF sur la France entre l'été 1942 et l'automne 1944 –,

7. C. L. Chennault, *Way of a Fighter*, New York, G. P. Putnam's Sons, 1949, pp. 339-340.

8. J. L. Cate, « The Twentieth Air Force », p. 33 ; dans W. F. Craven, J. L. Cate (dir.), *Army Air Forces in World War II*, Vol. V (« The Pacific: Matterhorn to Nagasaki, June 1944 to August 1945 »), Chicago, University of Chicago Press, 1952.

9. J. L. Cate, « XX Bomber Command against Japan », pp. 92-130 ; dans W. F. Craven, J. L. Cate (dir.), *Army Air Forces in World War II*, Vol. V, *op. cit.*

prend progressivement ses quartiers sur les îles Mariannes dans le Pacifique, nouvelles bases pour sa seconde offensive en 1945 contre le Japon. La Fourteenth AF se contente de se replier dans l'Ouest de la Chine, restant largement à portée de l'Indochine qui, loin des rêves nippons de Chennault, constituera sa cible prioritaire avec la Birmanie jusqu'à la fin du conflit. La colonie française essuie ainsi ses plus importants bombardements dans les derniers mois de la guerre, lancés par une Fourteenth AF désormais à pleine puissance et qui ne subit plus la concurrence de la Twentieth AF<sup>10</sup>.

Les bombardements américains sur l'Indochine obéissent à deux logiques. La première est économique, avec la recherche de l'asphyxie du commerce nippon en coupant les flux d'échanges avec les ports de la colonie et dans la mer de Chine méridionale. La seconde est opérative, avec la tentative d'interdiction des réseaux de transport afin de lever l'hypothèque d'une offensive japonaise par le Tonkin.

À l'origine, les objectifs théoriques du bombardement stratégique sont à la fois économiques (paralyse de la production de guerre) et psychologiques (tentative de briser le moral des populations civiles). Le bombardement indiscriminé des villes, initialement rejeté par la doctrine de l'armée américaine au profit du soi-disant « precision bombing », est de plus en plus pratiqué en 1944 en Europe sur le Reich et de manière marginale sur le Japon, avant de devenir la norme en 1945 sur ces deux théâtres d'opérations. Dans les pays occupés par le Japon, telles la Chine, la Malaisie et de manière marginale les Indes néerlandaises, les raids de la Twentieth AF se limitent à leur dimension économique, sans toutefois faire preuve d'une prévenance particulière contre les populations civiles, contrairement, dans une mesure relative, à l'Europe occupée. Faute de grands ports de commerce internationaux comme Singapour et Bangkok, l'Indochine demeure en majeure partie épargnée par ces grandes frappes urbaines meurtrières, excepté sur Saïgon.

L'attitude américaine n'en demeure pas moins résolument hostile face à cette colonie française restée fidèle au gouvernement de Vichy. Le Président Roosevelt, très fortement opposé à la colonisation de l'Indochine, entend pendant plusieurs années la placer directement sous mandat de la future Organisation des Nations unies après la défaite japonaise, à défaut de reconnaître le Gouvernement provisoire de la République française du général de Gaulle jusqu'en octobre 1944. Même à l'issue de ce très tardif alignement sur la position de l'allié britannique, favorable à la France, le Président américain considère toujours l'Indochine comme perdue pour l'ancienne puissance coloniale. Il lui refuse toute aide lors du coup de force japonais du 9 mars 1945, puis limite fortement son appui à la résistance française, privilégiant plutôt le Viet Minh<sup>11</sup>. Comme l'écrit le général Chennault, « le gouvernement américain souhaitait voir les Français chassés de force d'Indochine afin que le problème de la séparation d'après-guerre avec leur colonie soit plus facile à résoudre »<sup>12</sup>.

10. L. Bowen, « Delay in Burma, disaster in China », pp. 200-232 ; dans W. F. Craven, J. L. Cate (dir.), *Army Air Forces in World War II*, Vol. V, *op. cit.*

11. L. Cesari, « Les États-Unis et l'Indochine avant 1961 », pp. 35-49 ; dans J. Cazemajou, J.-M. Lacroix (dir.), *La Guerre du Vietnam et l'opinion publique américaine (1961-1973)*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2018.

12. C. L. Chennault, *Way of a Fighter*, *op. cit.*, p. 342.

## **SOUS LES BOMBES : ENVERS ET CONTRE TOUS**

Lorsque l'aviation américaine entame ses premiers bombardements en août 1942, les équipages n'ont à peu près rien à craindre de l'armée de l'Air, et fort peu de sa défense anti-aérienne. Initialement composées de seulement 3 000 aviateurs et d'une centaine d'avions obsolètes, les forces aériennes françaises ne peuvent espérer aucun renfort de métropole après la défaite de juin 1940. La Commission allemande d'armistice s'oppose à tout envoi d'avions susceptibles d'affronter l'allié japonais<sup>13</sup>.

Les premiers accrochages avec l'aviation nippone à l'automne 1940 puis la guerre franco-thaïlandaise l'année suivante causent des pertes humaines et matérielles irremplaçables, alors que le taux de disponibilité des quelques dizaines d'aéronefs survivants ne fait que décroître faute de pièces de rechange. L'occupation partielle de l'Indochine par l'armée japonaise à partir de septembre 1940, qui prend de plus en plus d'ampleur au fil des ans (15 bases occupées en 1944) contraint le gouverneur général Jean Decoux à verser dans la co-belligérance pour tenter de défendre le ciel face aux raids américains. Comme l'indique le général Gabriel Sabattier, gouverneur militaire de Hanoï et commandant en chef en Cochinchine, « dans l'hypothèse où l'Indochine ne se serait pas pliée aux exigences nippones, la souveraineté française aurait été complètement abolie »<sup>14</sup>. Les quelques appareils capables de prendre de l'air ne peuvent le faire sans remettre leur plan de vol à l'occupant. De même, les services de guet français sont en communication avec leur artillerie anti-aérienne et l'aviation de chasse<sup>15</sup>. Même si le matériel hors d'âge et le peu d'entrain rendent largement inefficaces cette défense aérienne du territoire, la Fourteenth AF essuie tout de même des ripostes de la part des Japonais et perd à l'occasion des avions, dont notamment trois *B-24* abattus au-dessus d'Haiphong le 15 septembre 1944<sup>16</sup>.

### **Les attaques américaines sur l'Indochine**

Cette opposition, aussi limitée soit-elle, ne saurait lénifier la position américaine envers l'autorité française en Indochine. Les bombardements viennent frapper le potentiel économique exploité par l'occupant. Les installations portuaires, la grande cimenterie et la gare d'Haiphong, les ports miniers de Hongay et Cantha, ainsi que les principales bases aériennes à Hanoï, Phuto et Gialam, sont particulièrement visés. Le plus grand raid de l'aéronavale américaine pendant la Seconde Guerre mondiale, mené par la Task Force 38 en mer de Chine, dévaste pendant toute la journée du 12 janvier 1945 environ 800 km de côtes indochinoises. Au prix de dix avions embar-

---

13. C. d'Abzac-Epezy, « Le prix de la survie : l'armée de l'Air en Indochine de septembre 1940 à mars 1945 », *Recueil d'articles et état des sources : Regards sur l'aviation militaire française en Indochine 1940-1954*, Vincennes, Service historique de l'armée de l'Air, 2004, pp. 12-16.

14. G. Sabattier, *Le destin de l'Indochine*, Paris, Plon, 1952, p. 36.

15. *Ibidem*, pp. 20-24.

16. Service historique de la Défense [SHD – Vincennes], GR 10 H 81, Fonds Indochine – époque de Vichy, Bombardements aériens U.S., télégramme du Jean Decoux, 2 octobre 1943.

qués perdus, les assaillants détruisent 112 avions et 46 navires, dont trois vaisseaux français à Saïgon (incluant le croiseur Lamotte-Picquet). Le trafic naval, japonais et colonial, est virtuellement anéanti<sup>17</sup>.

Lors de leurs attaques, les Américains bénéficient de l'aide ponctuelle de la résistance française. De 1943 à 1944, le réseau animé par l'officier de marine Robert Meynier transmet des rapports de cibles potentielles pour les bombardiers. À la suite de l'élimination de ce groupe, une autre chaîne de renseignement menée par le Canadien Laurie Gordon et les Américains Frank Tan et Harry Bernard, permet de poursuivre l'aide à la Fourteenth AF. Des espions français, chinois, britanniques et américains sont mobilisés à cet effet<sup>18</sup>. Les bombardements effectués, même peu gênés par la défense anti-aérienne, ne s'embarrassent toutefois pas du souci de précision recherché sur d'autres territoires occupés, comme la France métropolitaine, certes parfois insignifiant et aux conséquences dramatiques. Au moins 6 000 morts sont à déplorer jusqu'à la fin de l'année 1944, principalement Indochinois. Hanoï est par exemple durement touché par un raid de seulement neuf B-24 le 10 décembre 1943. Le bilan est de 128 tués et 191 blessés, dont 18 et 16 Européens respectivement<sup>19</sup>. Deux jours plus tard, un nouveau raid disperse ses bombes dans la banlieue de Saïgon, entraînant de très lourdes pertes civiles selon un rapport du gouverneur Decoux :

Les villages incendiés pendant le bombardement du 12 décembre sont déblayés en hâte et les mares nombreuses qui les entourent ont été fouillées. De nombreux cadavres furent ainsi retirés des lieux sinistrés lundi et mardi, notamment des mares où les villageois s'étaient réfugiés. Au total 400 Indochinois morts ont été identifiés dans la banlieue. Les obsèques ont eu lieu à Hanoï le 14 à 19 heures.<sup>20</sup>

Dans le Tonkin, Hanoï est régulièrement visé pour maintenir le réseau ferroviaire inutilisable. La destruction des ponts cause 95 tués et 225 blessés pendant la première quinzaine d'avril 1944<sup>21</sup>. Le gouverneur Decoux résume efficacement la situation depuis le début de l'année :

Les Américains ont engagé presque exclusivement des formations de B-25 qui ont rayonné presque quotidiennement sur le Tonkin et le Nord de l'Annam, attaquant plusieurs fois par jour voies ferrées et routières, cabotage maritime. La voie ferrée est coupée dans le Sud à Quang Tri et Dong Ha, et en différents points entre Vinh et Phutuy. Le résultat manifeste de ces opérations est principalement de réduire le débit de nos transports et

---

17. J.-C. Surleau, « Les bombardements américains en Indochine pendant la Seconde Guerre mondiale », *Revue historique des Armées*, n°230, 2003, pp. 22-24.

18. D. G. Marr, *Vietnam 1945: The Quest for Power*, Berkeley, University of California Press, 1994, p. 258 et p. 271.

19. SHD GR 10 H 81, Fonds Indochine – époque de Vichy, Bombardements aériens US, télégramme du Jean Decoux, 10 décembre 1943.

20. *Ibidem*, 16 décembre 1943.

21. *Ibidem*, 2 mai 1944.



de désorganiser notre ravitaillement. [...] La situation est dès maintenant très préoccupante. Si les forces aériennes sino-américaines persévéraient dans leur volonté de destruction, la situation économique du pays pourrait devenir très précaire. [...] Notre aviation est hors de cause et les Japonais ne montrent que parcimonieusement de petites formations de chasse qui ne paraissent pas rechercher le combat.<sup>22</sup>

De fait, l'aviation japonaise présente en Indochine a fort à faire pour défendre d'autres théâtres d'opérations plus critiques, comme la Birmanie, puis les Philippines à partir de l'automne. Le 7 février 1945, l'un des rares raids de B-29 effectués sur l'Indochine vise Saïgon, bombardant par erreur l'hôpital et une caserne française. Même si l'essentiel des bombes tombe dans les rizières, quelques projectiles tuent 150 Indochinois et 30 Européens<sup>23</sup>.

Le 9 mars 1945, le haut-commandement japonais décide d'un coup de force contre les autorités françaises et prend le contrôle en entier de l'Indochine. Cette agression finale surprend initialement les Alliés. Winston Churchill doit même se faire expliquer pourquoi des soldats français se trouvent encore sur place et se battent « 39 mois après le début de la guerre du Pacifique » – un commentaire s'il en est révélateur sur le caractère secondaire de ce théâtre d'opérations<sup>24</sup>. Dûment informé, le Premier ministre britannique demande tardivement au Président Roosevelt, le 1<sup>er</sup> avril 1945, d'apporter toute l'aide nécessaire aux Français qui tentent de rallier la Chine pour échapper à la répression cruelle des Japonais. Ce soutien se révèle partiel, pour raisons politiques, malgré les demandes insistantes du général Chennault :

J'ai été autorisé à poursuivre les opérations "normales" contre les Japonais en Indochine, à condition que cela n'implique pas de ravitailler les troupes françaises. La Fourteenth AF a fait de son mieux pour soulager la pression sur les Français en fuite en mitraillant et en bombardant les colonnes japonaises. Finalement, nous avons également été autorisés à évacuer par avion les femmes et les enfants français.<sup>25</sup>

Pas de quoi toutefois calmer le ressentiment du général Eugène Mordant, alors représentant du Gouvernement provisoire de la République française en Indochine, et prisonnier à l'issue des combats. Dans ses Mémoires, il constate « que les avions américains, jadis si actifs, avaient cessé totalement d'apparaître dans le ciel de Hanoï... »<sup>26</sup>. Dans les faits, la Fourteenth AF n'a jamais été aussi puissante qu'en mars 1945, alignant 564 chasseurs et 164 bombardiers. Dans ses raids, elle est rejointe par la Fifth AF qui a établi ses quartiers dans les Philippines reconquises<sup>27</sup>. L'Indochine est bombardée et mitraillée quotidiennement jusqu'à l'été. Les Japonais

---

22. *Ibidem*, 6 mars 1944.

23. D. G. Marr, *Viet Nam 1945*, op. cit., p. 273.

24. *Ibidem*, p. 243.

25. C. L. Chennault, *Way of a Fighter*, op. cit., p. 342.

26. E. Mordant, *Au service de la France en Indochine, 1940-1945*, Saïgon, IFOM, 1950, p. 151.

27. L. Bowen, « Victory in China », p. 257 ; dans W. F. Craven, J. L. Cate (dir.), *Army Air Forces in World War II*, Vol. V, op. cit.

ne profitent nullement de leur conquête tardive pour lancer une offensive à revers contre la Chine. La capitale Hanoï est totalement isolée : « Neuf ponts furent coupés et restèrent hors service jusqu'à la fin de la guerre », écrit Chennault. « Cette action réduisit le flot de riz à destination des Japonais à un mince filet, stimulant les émeutes de la faim parmi les Annamites, et les plaçant dans une position particulièrement inconfortable. »<sup>28</sup> Certes, mais le chef de la Fourteenth AF passe un peu vite sur cet épisode alimentaire, désignant pourtant l'une des pires famines de la Seconde Guerre mondiale.

## **LES BOMBARDEMENTS ET LA FAMINE DE 1945 : FACTEUR DÉCISIF OU ESSENTIEL ?**

Le déploiement de tout le potentiel de la Fourteenth AF au cours de l'hiver et du printemps 1945 correspond au paroxysme de la famine catastrophique qui touche principalement les régions côtières du Tonkin et du Nord-Annam à partir de la fin de l'automne 1944. Pour le général Mordant, la corrélation entre ces deux événements apparaît évidente :

Si les Japonais stationnés au Tonkin n'eurent pratiquement pas à souffrir des mitraillages et bombardements américains, les dommages qu'ils nous causèrent furent particulièrement sensibles. [...] Leur conséquence la plus grave fut la disette de riz qui ravagea la zone surpeuplée du Tonkin et du Nord-Annam pendant l'hiver 1944-45. À cette époque, en effet, la deuxième récolte annuelle de riz du delta tonkinois, à peine suffisante quand elle est bonne pour assurer la soudure jusqu'à la première récolte, fut on ne peut plus déficitaire. En temps normal, il était aisé de rétablir la situation par appel au riz cochinchinois toujours excédentaire. Tel n'était plus le cas, puisque désormais le Tonkin était pratiquement séparé du reste de l'Indochine. Dûment renseigné par nous, l'état-major américain n'ignorait pas que cette disette serait la conséquence obligatoire de l'isolement du Tonkin. Il savait que le commandement japonais était incapable d'utiliser ce pays comme base offensive ; il savait de même qu'aucune exportation de produits tonkinois ne pouvait être faite au profit du Japon.<sup>29</sup>

Le Tonkin consomme effectivement 80 % de sa production de riz, contrairement à la Cochinchine dans le Sud qui dispose d'un vaste excédent. Une vaste proportion de la population tonkinoise, dont plus de la moitié ne possède pas de terres, est par ailleurs très pauvre. Le risque de famine existe chaque année, comme en 1937 où seules des importations de riz de Cochinchine ont évité un désastre alimentaire<sup>30</sup>.

---

28. C. L. Chennault, *Way of a Fighter*, op. cit., pp. 341-342.

29. E. Mordant, *Au service de la France*, op. cit., pp. 68-69.

30. G. Huff, « Causes and consequences of the Great Vietnam Famine, 1944-45 », *Economic History Review*, Vol. 72, Issue 1, 2018, pp. 4-5.

Le général Mordant exagère toutefois fortement la responsabilité américaine, et se méprend sur les intentions des aviateurs américains. Au début de l'année 1945, l'armée japonaise vient de remporter une victoire écrasante dans le Sud de la Chine, qui la place aux portes de l'Indochine. Elle menace les bases de la Fourteenth AF. Cette dernière, déjà très sollicitée pour tenter d'appuyer l'armée chinoise en retraite, préférerait ne pas engager une partie de son potentiel sur le Tonkin pour y éliminer d'éventuelles menaces. Surtout, la rupture des voies de chemins de fer, des ponts et du trafic maritime ne constitue qu'une raison parmi d'autres de l'aggravation de la famine, sans en être la cause principale.

Sous tension permanente lors des récoltes bisannuelles de riz, le Tonkin essuie en 1944 pas moins de trois typhons successifs entre les mois d'août et octobre, suivis par un hiver inhabituellement rigoureux. Les cultures sont anéanties par les inondations, condamnant fatalement les populations les plus pauvres à la famine indépendamment de la guerre en cours. Les mêmes causes produisent les mêmes effets en Birmanie, en Malaisie ou dans la Chine voisines. Affamées, les populations urbaines se lancent dans des marches mortelles vers les grandes cités littorales, où les survivants viennent mendier et souvent mourir. Le bilan est estimé à au moins un million de victimes, soit 8 % de la population indochinoise<sup>31</sup>.

Sans être responsables de la famine, le colonisateur français, l'occupant japonais et l'assaillant américain n'en portent pas moins des responsabilités diverses en termes d'aggravation du mal. Le contrôle du marché du riz par la France et l'interdiction faite au commerce interprovincial ont prolongé la disette, alors que des stocks importants étaient disponibles dans le Sud-Annam. Les quelques velléités d'organisation de transport de riz vers le Nord se heurtent à la dévastation régulière de la ligne ferroviaire Vinh-Hanoï par les *B-24*, alors même que la grande majorité des rares véhicules existants est réquisitionnée par les Japonais<sup>32</sup>. Ces derniers, pour leur part, sont avant tout soucieux de conserver les stocks amassés au Tonkin pour leurs troupes, au vu des conditions opérationnelles extrêmes dans le théâtre sud-est asiatique – les trois armées japonaises en Birmanie sont au même moment en train de mourir de faim. Enfin, le coup de force du 9 mars 1945 détourne encore un peu plus l'attention des belligérants de la famine, et ne fait que relever la responsabilité supérieure des Japonais.

Avertis de la catastrophe en cours, les Américains auraient-ils dû cesser leurs opérations aériennes ? Le général Mordant affirme avoir demandé à Paris le 8 mars d'alerter les Alliés de la famine en cours et de suspendre les attaques :

Il nous semblait, à la vérité, que les efforts déployés par l'aviation américaine, ainsi que les pertes consécutives des deux bords auraient pu être réduites, sans porter pour cela préjudice au déroulement futur des opérations militaires.<sup>33</sup>

---

31. *Ibidem*, p. 1.

32. D. G. Marr, *Viet Nam 1945*, op. cit., p. 100.

33. E. Mordant, *Au service de la France*, op. cit., p. 70.

Des propos qui ne tiennent une nouvelle fois pas compte de la situation militaire précaire en Chine ainsi que de l'indifférence américaine partagée avec les Japonais et les Français sur le sort des civils tonkinois. Les opérations aériennes ne font que gagner en intensité à l'issue de l'occupation totale du pays, face à la hausse de la menace induite sur les bases américaines. Enfin, même si la Fourteenth AF avait reçu l'ordre de stopper immédiatement son action, rien n'indique que les Français, et encore moins les Japonais, auraient pu consentir les efforts nécessaires pour amoindrir la catastrophe. Auraient-ils profité de l'occasion pour faire preuve d'un élan philanthrope en remettant en état les réseaux de transport afin de déplacer de grandes quantités de riz depuis la Cochinchine pour les distribuer rapidement dans les innombrables villages éparpillés au Tonkin – chose déjà complexe en temps de paix ? Rien n'est moins sûr.

La famine de 1945 en Indochine est souvent associée à la révolution d'août 1945, déclenchée par le parti Viêt Minh, capitalisant, s'il est possible d'employer ce terme, sur la catastrophe pour faciliter sa prise de pouvoir aux dépens des « fascistes japonais »<sup>34</sup>. Trois autres famines peut-être encore plus meurtrières ravagent le Sud-Est asiatique durant la Seconde Guerre mondiale. Entre 1942 et 1943, la province du Henan dans l'Est de la Chine déplore la succession de plusieurs mauvaises récoltes, des taxes en grains par les nationalistes et les massacres à répétition des Japonais, entraînant la mort d'un à trois millions de personnes<sup>35</sup>. Plus connue, la famine du Bengale en Inde en 1943 provoque une même fourchette incertaine de victimes, entre cyclone historique et impératifs de guerre britanniques<sup>36</sup>. À l'inverse, la famine de l'île de Java en 1945 n'a pratiquement pas reçu de traitement historiographique après-guerre, restée dans l'ombre de celle d'Indochine au même moment, bien que déplorant au moins le même million de morts<sup>37</sup>. Dans tous les cas, les mêmes causes météorologiques, qui auraient pu être limitées en temps de paix, se voient décuplées par la guerre, entraînant des famines historiques.

---

34. T. Chinh, *The August Revolution*, Pittsburgh, ChangeMaker, 2013, p. 1.

35. R. Mitter, *China's War with Japan 1937-1945*, Londres, Penguin, 2014, pp. 264-273.

36. Voir M. Mukerjee, *Churchill's Secret War*, New York, Basic Books, 2010.

37. P. van der Eng, « Missing millions: Java's 1944-45 famine in Indonesia's historiography », *Modern Asian Studies*, Vol. 58, Issue 2, mars 2024, pp. 563-583.



***INDOCHINE***





# L'utilisation du napalm durant la guerre d'Indochine

Oscar Macaigne

*Oscar Macaigne est étudiant en histoire à l'université Paul Valéry III de Montpellier. Cet article est tiré de son mémoire de master 1 « Le napalm dans la guerre d'Indochine : Genèse, expérimentations, alternative et utilisations (1949-1954) », rédigé sous la direction du Professeur Pierre Journoud.*

« Vous avez découvert ceci : que le feu tue. Je ne dirai pas qu'on l'ignorât jusqu'à vous. On inclinait seulement à désirer de l'ignorer. »<sup>1</sup>

Paul Valéry

L'histoire offre de nombreuses démonstrations des capacités d'intelligence de l'homme à des fins de création ou de destruction. Le cas du feu est de ce point de vue parfaitement emblématique. Énergie créatrice, il est également une force destructive qui, par nature, fascine autant qu'il effraie. Des flèches enflammées de l'Antiquité à l'apparition légendaire du feu grégeois, les armes incendiaires connaissent au fil des conflits d'importantes améliorations visant à optimiser leur potentiel destructeur. C'est au XX<sup>e</sup> siècle, au milieu des explosions de la Grande Guerre, qu'apparaît le lance-flammes, une arme de terreur qui allait susciter d'autres innovations associées aux mutations de la guerre aérienne.

L'invention du napalm par les Américains au cours de la Seconde Guerre mondiale<sup>2</sup> répond à leur recherche d'amélioration des capacités incendiaires précédemment utilisées durant ce conflit. Grâce à son rendement destructeur inédit, le napalm devient une véritable arme de terreur dont la réputation se forge notamment en mars 1945 avec l'anéantissement de la ville de Tokyo, emportant dans ses flammes près de 84 000 âmes<sup>3</sup>. Le napalm, ou « agent incendiaire fait d'essence gélifiée », est également utilisé dans l'Indochine d'après-guerre où les armées françaises lui confèrent un emploi particulier.

1. « [Réponse au discours de réception de Philippe Pétain](#) », Académie française, prononcée le 22 janvier 1931.

2. Le napalm fut inventé en 1942 à l'université d'Harvard par le chimiste américain Louis F. Fieser.

3. M. Guillaume, « [Napalm in US Bombing Doctrine and Practice, 1942-1975](#) », *The Asia-Pacific Journal* | *Japan Focus*, Vol. 14, Issue 23, No. 5, 1<sup>er</sup> décembre 2016.

Rappelons qu'en 1945, cette colonie française d'Extrême-Orient est en proie à la famine et la désolation causées par l'occupation japonaise débutée en 1940. En août 1945, le territoire indochinois est livré à lui-même avant d'être rapidement secoué par les mouvements indépendantistes locaux. Des forces d'occupation chinoises et britanniques se divisent le pays avant le retour des Français menés par le général Philippe Leclerc de Hauteclocque. À son arrivée le 29 septembre 1945 à Saïgon, le corps expéditionnaire tente de rétablir la souveraineté française. Mais la situation se dégrade rapidement et les premiers affrontements déchirent le territoire. Politiquement, la France se doit de négocier avec le Viêt Minh (VM), le parti nationaliste et communiste tenu par Hồ Chí Minh, afin de solutionner la question indochinoise. Les négociations échouent et l'attaque coordonnée des armées VM en décembre 1946 officialise le début de la guerre. Celle-ci ne se terminera qu'en juillet 1954.

De 1947 à 1949, la situation s'enlise et voit une montée en puissance du VM qui perfectionne ses techniques de guérilla. Parallèlement, la victoire de Mao Zedong en Chine sur les nationalistes du Guomindang en octobre 1949 marque un tournant géopolitique majeur. Ce séisme redessine les équilibres régionaux et fait de Pékin un acteur central de la lutte idéologique contre les anciens empires coloniaux, fournissant une aide et une base arrière essentielles au VM. Du point de vue diplomatique, cet état de fait contraint le Président Harry S. Truman à inclure l'Indochine dans sa politique de containment<sup>4</sup>, transformant ces affrontements en un conflit de la Guerre froide. L'appui des États-Unis, timidement amorcé dans les premières années, prend alors un tournant décisif.

Introduit par l'aide américaine dès la fin de l'année 1949 et bien que conçu initialement pour le bombardement stratégique, le napalm sera décliné à des fins tactiques pour le soutien rapproché des unités au sol. Son arrivée sur le théâtre indochinois incarne à elle seule les mutations du conflit, marqué par une transformation doctrinale favorisant un recours accru à l'appui aérien, une internationalisation des affrontements et une évolution des stratégies militaires, où l'efficacité tactique tend à l'emporter sur des considérations éthiques.

Cet article se propose d'examiner l'histoire du napalm durant la guerre d'Indochine de 1949 à 1954. Il s'agit de retracer l'histoire de la substance et de son emploi par l'armée de l'Air sur ce théâtre spécifique. Quels en furent ses premiers résultats, ses limites et les améliorations apportées par les aviateurs français ? Enfin, quel impact cette arme a-t-elle eu sur la dynamique des opérations et, surtout, fut-elle décisive ?

---

4. Containment : endiguement géopolitique du communisme dans le monde. Cette doctrine de la politique étrangère américaine est officialisée par le Président Truman devant le Congrès en mars 1947.

## La réforme par le Feu : quand la nécessité doctrinale appelle l'arme incendiaire en Indochine

L'armée de l'Air française, exsangue à la sortie de la Seconde Guerre mondiale, doit, seulement une année après la fin des combats en Europe, se projeter sur le front extrême-oriental. Elle est alors confrontée à un ensemble de servitudes bien différentes de celles attachées au théâtre européen. Elle se lance dans une guerre de contre-guérilla à laquelle personne n'est vraiment préparé.

### *L'armée de l'Air face au piège indochinois*

Durant les quatre premières années du conflit, l'aviation française est condamnée à l'impuissance faute de moyens et d'avions. Les *Spitfire Mk.IX* et les *Junkers 52* constituent les principaux appareils employés pour l'appui aérien rapproché (Close Air Support – CAS), bien qu'ils se révèlent dépassés et inadaptés. Outre ces aspects qualitatifs décevants, l'armée de l'Air dispose de trop peu d'aéronefs pour apporter un soutien décisif aux forces terrestres et souffre d'une pénurie de munitions. Mais l'inefficacité de l'arme aérienne sur la période 1946-1949 s'explique aussi par une doctrine d'emploi dysfonctionnelle.

En qualité de commandant des moyens aériens en Indochine, le général Pierre-Louis Bodet alerte rapidement sa hiérarchie sur le manque de synergie entre aviateurs et terriens. Dans ses rapports, rédigés entre 1947 et 1949, il souligne l'absence de communication et de coordination air-sol et dénonce la mise à l'écart de l'armée de l'Air des prises de décisions stratégiques. Pour répondre à ces problèmes, il suggère la création de cellules de commandement combinées afin de favoriser une meilleure coopération<sup>5</sup>.

C'est son successeur, le général André Hartemann, qui, en septembre 1950, concrétise cette idée avec la mise en place des Groupements aériens tactiques (GATac). Dès ce moment, l'armée de l'Air et sa doctrine commencent à mieux prendre en compte les spécificités du théâtre indochinois et les stratégies VM. La coopération interarmes se rationalise et permet une harmonisation des besoins. On retrouve ainsi un GATac pour chacune des trois subdivisions territoriales du pays : le Nord, le Centre et le Sud.

C'est dans cette période de réorganisation du commandement des forces aériennes que débute l'aide financière et matérielle américaine<sup>6</sup>. Les Français soutiennent l'« hypothèse Chine »<sup>7</sup>, un scénario qui met en garde contre l'intervention immédiate de Pékin dans le conflit. Cette perspective inquiétante pour la Maison-Blanche

5. P. Gras, *L'Armée de l'air en Indochine (1945-1954) : l'impossible mission*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 197.

6. Voir ici, G. Bossuat, *Les aides américaines économiques et militaires à la France, 1938-1960. Une nouvelle image des rapports de puissance*, Vincennes, Institut de la gestion publique et du développement économique, Comité pour l'histoire économique et financière de la France, 2001, 406 p.

7. « Hypothèse Chine », comprend l'ensemble des rapports et projets visant à se préparer à l'intervention chinoise.

la pousse à s'impliquer davantage encore dans la guerre coloniale. D'autant qu'à l'été 1950, le déclenchement des affrontements en Corée vient appuyer l'idée d'une propagation du communisme en Asie. Dès 1949, les navires américains avaient déchargé dans le port d'Haïphong<sup>8</sup> près de 20 000 litres de napalm et 70 wings tanks<sup>9</sup>.

*L'introduction du napalm, entre espoirs et premières frustrations*

Dans l'une de ses lettres rédigées en décembre 1949, le général Gustave Mentré, futur chef du GATac Nord, présente le napalm comme une arme fondamentalement antipersonnel. Qu'il soit rassemblé à découvert ou stationné dans un village, le soldat adverse en est bien la cible prioritaire. S'il est un temps envisagé d'utiliser le napalm pour déboiser les forêts, le manque de réserves met vite fin à ce projet<sup>10</sup>. Le général Mentré demande ainsi aux responsables chargés des essais d'optimiser au maximum les stocks à la disposition de son Groupement et d'établir, par souci de rentabilité, une liste précise des cibles à bombarder.

Ses équipes doivent également prendre en compte un facteur environnemental limitant : comme le souligne le général Mentré dans ses écrits, le napalm s'avère inefficace dans des zones végétales, ce qui, en l'occurrence, se révèle être un souci de taille en Indochine où une large partie du territoire est recouverte d'une dense et luxuriante végétation. Les rapports d'opérations en font rapidement état et décrivent la forêt indochinoise comme un terrain peu propice aux incendies. Pour ne rien arranger, l'humidité et la pluie obèrent également l'efficacité de la combustion<sup>11</sup>.

À ces difficultés d'emploi liées à la géographie naturelle et aux réserves de munitions s'ajoute une autre limite d'ordre technique liée à la fiabilité des armes. En effet, lorsque le napalm fait son apparition en Indochine, le mécanisme qui sert de déclencheur à la combustion n'est autre qu'une grenade fixée avec du chatterton sur des bidons de vingt litres<sup>12</sup>. Cette méthode d'allumage artisanale pose de nombreux problèmes d'efficacité et de sécurité. Lors des 41 tests menés en 1950, les wings tanks ne prennent feu correctement qu'une fois sur quatre<sup>13</sup>.

Pour l'ensemble de ces raisons, les responsables militaires exigent que l'emploi du napalm soit exclusivement réservé à des objectifs qualifiés de « payants ». Ceux-ci désignent les concentrations ennemies à découvert, sur une portion de terrain en mesure d'être occupée par l'infanterie à l'issue du bombardement.

---

8. Archives du Service historique de la Défense (SHD), Vincennes, armée de l'Air, 4C1406, *Des rockets pour P.63 et du napalm*, Note 4206/ZOT/3.S, général Alessandri, 19 décembre 1949.

9. Wing tank : bombe ou réservoir de 75 gallons (280 litres) de napalm, largable depuis les airs.

10. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1406, *Emploie du liquide spécial*, 196/FAEO/s, Domergue, 13 février 1950.

11. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1406, *Bombardement par liquide spécial*, note 2429/GATac/NORD/3.S, général Mentré, 30 juillet 1950.

12. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1406, N.D., N°233/GATacN/3, 22 janvier 1950.

13. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1406, *Résultats essais bombardement au napalm*, Note 108/CAEO/3.S, 13 janvier 1950.

Malgré cet effort de maximisation des effets et de rationalisation des stocks, l'absence d'une véritable doctrine d'emploi et les problèmes de fiabilité du napalm ne laissent en rien présager que cette arme puisse avoir une quelconque utilité pour la suite du conflit.

*Les batailles de la RC 4 ou la démonstration de l'impuissance aérienne*

La route coloniale 4 (RC 4) du Tonkin longe la frontière chinoise sur 200 km et revêt un enjeu stratégique majeur pour l'armée française. Elle lui permet de surveiller le voisin chinois et de maintenir une présence dans les régions montagneuses du Nord. La RC 4 s'étire à l'image d'un collier, où chaque poste militaire est une perle qui assure le contrôle de points stratégiques. Elle est surnommée « la route sanglante »<sup>14</sup> tant sa proximité avec la Chine et sa topographie escarpée en font un terrain particulièrement propice aux embuscades VM.

Or, le 25 mai 1950, les rebelles lancent une puissante offensive et parviennent à couper la route en deux. Bien que les positions perdues soient reprises dès le lendemain par les parachutistes français, ce premier coup d'éclat démontre la capacité du VM à pouvoir surprendre et vaincre une armée régulière en combat frontal. Ils infligent aux Français un lourd bilan matériel et humain avec, en l'espace de quelques jours, 18 appareils touchés en raison de l'apparition de pièces d'artillerie anti-aérienne adverses, et une centaine de soldats tués<sup>15</sup>. S'ensuit la période estivale rythmée par des harcèlements le long de la route côté VM et des tests de napalm dans les secteurs de Cao Bằng pour les Français.

En septembre 1950 débutent les grandes offensives du général Võ Nguyên Giáp, commandant en chef des troupes VM, qui lance ses milliers de soldats à l'assaut des postes ennemis. Face à ce raz-de-marée humain, l'armée française recourt au napalm avec quelques succès, comme le 3 octobre 1950 où 80 % de la citadelle de Dong Khê, tombée aux mains de l'ennemi, sont carbonisés. Cet épisode offre la première démonstration de la capacité incendiaire du napalm, d'autant que seuls six réservoirs sur les 16 largués ont fonctionné<sup>16</sup>.

Malgré cela, la rareté des frappes aériennes et la désorganisation de l'infanterie mènent à la première défaite majeure de l'armée française en Indochine. La bataille de la RC 4 met en lumière les faiblesses criantes des aviateurs, dont les efforts pour les combler se heurtent aux manques de moyens, de ressources et de coordination. Ces limites laissent l'initiative et la victoire à un adversaire mieux préparé et numériquement supérieur.

Acculé, Paris se doit de réagir et décide alors d'envoyer un général dont la notoriété dans les armées doit permettre de galvaniser les troupes : le général Jean de Lattre de Tassigny.

14. I. Cadeau, *Cao Bang, 1950 : premier désastre français en Indochine*, Paris, Perrin, 2022, p. 332.

15. *Ibidem*, p. 136.

16. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1406, *Demande de bombardement au napalm*, N°3642/GATac-NORD/3, 3 octobre 1950.

## **L'affirmation du napalm comme pilier tactique de la puissance aérienne française**

« - Qu'est-ce que c'est, la bombe atomique ?

- Non, le napalm ! »<sup>17</sup>

### *La revanche de l'armée de l'Air à Vĩnh Yên*

Le général de Lattre arrive en Indochine en décembre 1950, auréolé de ses victoires lors des campagnes du Rhin et du Danube pendant la Seconde Guerre mondiale. Son aura et sa détermination ont un effet rassurant sur le moral du corps expéditionnaire.

Il engage de profondes restructurations des armées, renforce la discipline, réorganise les états-majors pour améliorer la coordination interarmes et tire parti de l'aviation. Première conséquence : l'armée de l'Air se voit soulagée des restrictions relatives à l'emploi de napalm<sup>18</sup>. Cette décision se fonde notamment sur les enseignements tirés au même moment par les Américains en Corée<sup>19</sup> : depuis le début de la guerre à l'été 1950, les États-Unis ont fait du napalm leur arme de prédilection<sup>20</sup>.

Pour sa part, le général Giap, confiant après les récents succès VM, lance une grande offensive dans le delta du fleuve Rouge en décembre 1950. L'aviation française est alors intensivement employée pour des missions de transport, d'aérolargage, de parachutage ou d'appui des troupes au sol. L'incitation du général de Lattre à recourir au napalm marque un tournant dans les opérations de bombardement incendiaire, dont les effets se voient bonifiés par l'amélioration de la coopération interarmes. Obligés de céder du terrain face à la pression VM, les Français opèrent une retraite parfaitement orchestrée qui leur permet de se retrancher sur Vĩnh Yên et d'encaisser les dernières vagues adverses.

Au cours de ces affrontements, le napalm est largement utilisé. Il inflige de lourdes pertes aux concentrations ennemies et permet de briser leurs assauts. Toutefois, dans la plupart des cas, il est employé comme une arme d'appui direct aux troupes au sol et parvient à dégager les unités encerclées par le VM<sup>21</sup>. Le 15 janvier 1951, le lieutenant Jambon qui commande la 3<sup>e</sup> batterie du GACAO<sup>22</sup> offre une illustration de l'efficacité des frappes incendiaires :

C'est alors que surgit un [P-63] *Kingcobra*. Il pique, au Nord de notre position, sur l'un de ces mamelons qui annoncent les premiers contre-forts du Tam Đảo. Une boule de feu explose au sommet et soudain, c'est tout le mamelon qui est en flammes ! À la jumelle, on distingue des

17. P. Gras, *L'Armée de l'air en Indochine...*, op. cit., p. 362.

18. *Ibidem*, p. 335.

19. *Ibidem*, p. 336.

20. M. Guillaume, « [Napalm in US Bombing Doctrine and Practice, 1942-1975](#) », *The Asia-Pacific Journal | Japan Focus*, op. cit., p. 3.

21. P. Gras, *L'Armée de l'air en Indochine...*, op. cit., p. 355.

22. GACAO : Groupe d'artillerie coloniale de l'Afrique-Occidentale française.

hommes qui courent à la périphérie du brasier. [...] En quelques heures, ce sont tous les mamelons, tous les pitons contrôlant au Nord, d'une certaine façon, l'accès à Vĩnh Yên par la RC 2 qui s'embrasent.<sup>23</sup>

Lors de ces affrontements, beaucoup de soldats de l'Armée populaire vietnamienne (APV)<sup>24</sup> découvrent la puissance destructrice du napalm. Ngô Văn Chiêu, soldat VM, se souvient :

Ils piquent et c'est l'enfer qui s'ouvre devant mes yeux. L'enfer sous la forme d'un gros œuf pataud, tombant du premier avion [...] puis du second qui le lâche sur ma droite, près de la route où sont les deux mitrailleuses. Une flamme immense qui se propage sur des centaines de mètres, me semble-t-il, et qui sème la terreur dans les rangs des combattants. Le napalm. Le feu qui tombe du ciel. [...] Les hommes fuient et je ne peux plus les retenir.<sup>25</sup>

L'emploi massif du napalm lors de la bataille de Vĩnh Yên fut si marquant que les historiens l'ont longtemps considéré comme sa première véritable utilisation opérationnelle<sup>26</sup>. Si celle-ci est plus ancienne, l'usage intensif et coordonné du napalm lui confère bien une capacité décisive, en mesure d'inverser le cours des événements<sup>27</sup>.

Finalement, en ce début d'année 1951, la doctrine aéroterrestre « à la de Lattre » fait ses preuves. Les succès regonflent le moral et l'esprit de combativité des soldats et offrent une revanche sur la défaite de la RC 4. Le 17 janvier, l'APV consomme sa défaite et ordonne un repli stratégique, laissant derrière elle des pertes significatives<sup>28</sup>.

Les aviateurs disposent alors d'une aviation en cours de modernisation et d'une doctrine d'emploi en clarification progressive. L'introduction à plus grande échelle du napalm sous l'impulsion du général de Lattre préside au même moment à son perfectionnement technique.

### *Les améliorations techniques et la recherche d'alternatives au service du perfectionnement du napalm*

Les expérimentations du napalm conduites en 1950 révèlent une liste de défaillances techniques liées aux allumeurs, à la charge et au système de largage. Des efforts sont alors engagés pour améliorer ces dispositifs afin de pouvoir capitaliser pleinement sur le potentiel de cette arme.

En décembre 1950, un nouveau système de mise à feu est introduit. Il repose sur un allumeur chimique destiné à maximiser la combustion à l'impact<sup>29</sup>. Désormais,

23. I. Cadeau, *Guerre d'Indochine : de l'Indochine française aux adieux à Saigon, 1940-1956*, Paris, Tallandier, 2016, p. 333.

24. APV : Armée populaire du Vietnam, qui combat la France pour le compte du Viêt Minh.

25. I. Cadeau, *Guerre d'Indochine...*, op. cit., p. 333.

26. J. de Folin, *Indochine (1940-1955) : La fin d'un rêve*, Paris, Perrin, 1993.

27. I. Cadeau, *Guerre d'Indochine...*, op. cit., pp. 336-337.

28. *Ibidem*, p. 337.

29. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1213, *Notice technique*, N°5152/MAT/INS/BT/SG, 14 décembre 1950, p. 1.



l'armée de l'Air mobilise la chimie et des procédés techniques élaborés pour tenter de corriger le caractère artisanal et peu efficace des premières bombes. Suite à l'introduction de ce procédé, l'efficacité d'allumage augmente drastiquement.

Les bombardements au napalm étaient également entravés par des limitations d'ordre technique liées aux procédés de largage. Là aussi, un effort d'innovation est consenti. Initialement, le napalm est largué par les avions de transport *Ju 52*, *Dakota* et *C-119 Flying Boxcar* en employant la même procédure que pour des missions d'aérolargage classiques. Les touques sont larguées manuellement et la visée se fait selon l'estimation de l'équipage<sup>30</sup>. Début 1953, des modifications importantes sont entreprises au niveau des rampes de lancement. Cet apport technique augmente le tonnage largable par avion tout en améliorant la précision des frappes. En outre, la carence initiale des viseurs est progressivement compensée par la livraison de systèmes Norden<sup>31</sup> même si leurs dimensions les empêchent d'être montés sur les chasseurs-bombardiers légers.

Finalement, grâce à l'apport technique des rampes de lancement des nouveaux *B-26 Marauder* et de leurs viseurs, le napalm commence à être employé à des fins plus opératives. Il devient alors une munition complémentaire et incontournable de la stratégie aérienne française.

*La bataille de Hòa Bình : le napalm confirme l'efficacité de son emploi*

« Jusqu'à l'arrivée du général de Lattre, c'était de l'à-peu-près, on piétinait, on inventait une forme de guerre. »<sup>32</sup>

Amédée Thévenet, soldat du 8<sup>e</sup> régiment de tirailleurs marocains,  
engagé en Indochine.

Que ce soit au sein des GATac ou dans les rangs de l'armée de Terre, les forces françaises se réorganisent grâce au soutien américain et à l'action du général de Lattre. Leur montée en gamme fait passer la stratégie française d'une posture défensive début 1951 à une autre plus offensive dans la seconde partie de l'année. De Lattre peut compter sur le renouvellement du parc aérien français et sur le perfectionnement des techniques d'emploi des bombes incendiaires.

Dans ce contexte, le général donne à l'aviation une mission « [d']annihilation de l'activité rebelle et [de] destruction de son potentiel ». <sup>33</sup> La municipalité de Hòa Bình, au Nord du pays, est particulièrement visée. L'objectif est de s'emparer de ce nœud stratégique occupé par le VM afin de le contraindre à contre-attaquer. Les Français, retranchés dans la ville, disposeraient d'une plus grande puissance de feu

30. P. Gras, *L'Armée de l'air en Indochine...*, op. cit., p. 330.

31. Viseur Norden : système de visée américain sophistiqué, employé lors des bombardements de la Seconde Guerre mondiale.

32. Témoignage d'Amédée Thévenet dans « [Web-documentaire Cao Bang RC-4](#) ».

33. P. Gras, *L'Armée de l'air en Indochine...*, op. cit., p. 360.

que leurs adversaires, qu'ils pourraient alors vaincre en leur infligeant de lourdes pertes.

En novembre 1951, Hòa Bình est effectivement prise par les parachutistes, qui s'y installent et préparent sa défense. Comme pressenti par l'état-major, Giáp déclenche une contre-offensive en décembre suivant. La doctrine française se met en œuvre : des petits groupes sont chargés de repérer les concentrations VM puis de transmettre leurs positions à l'aviation qui, en coordination avec l'artillerie, doit les pilonner. L'emploi du napalm et de bombes classiques permet de débusquer les fantassins de l'APL – ou « Bô dôï » – camouflés dans la jungle. Surtout, outre son intérêt tactique évident, le napalm permet à l'armée française de prendre l'ascendant dans la bataille psychologique que se livrent les belligérants. La terreur que provoque son usage joue un rôle déterminant lors des affrontements.

Le 6 février 1952, les Français se retirent victorieux de Hòa Bình. L'opération avait pour but premier de « casser du Viêt »<sup>34</sup>, ce que les deux mois de bataille ont presque permis. Même s'il n'a pas mis l'ennemi à genoux, l'état-major possède de nombreux autres motifs de satisfaction. Pour les aviateurs en particulier, ces affrontements ont permis d'illustrer la contribution de l'aviation dans le conflit. Comme le souligne l'historien Ivan Cadeau, « sans une action aérienne efficace, sur [...] Hòa Bình, le retrait de la garnison n'eût sans doute pas été possible, ou serait devenu une seconde RC 4. »<sup>35</sup>

Bien que la fin des opérations sur Hòa Bình permette à l'armée de l'Air de commencer l'année sur une victoire, la situation en Indochine n'en reste pas moins incertaine. Ce succès n'inverse pas irrémédiablement le rapport de force sur le terrain. En outre, la campagne d'hiver est venue prouver que le corps expéditionnaire français ne peut conduire des actions au-delà du delta du Tonkin<sup>36</sup>.

En revanche, les aviateurs peuvent compter sur le successeur du général de Lattre, le général Raoul Salan, qui prend le commandement des forces en Indochine en janvier 1952 et qui partage les vues de son prédécesseur concernant l'importance de l'aviation et du napalm. Dans son esprit, l'usure des forces terrestres françaises et de leur logistique devra être contrebalancée par un soutien aérien accru. L'emploi du napalm en particulier devra colmater les faiblesses numériques et la dispersion des troupes au sol.

34. I. Cadeau, *Guerre d'Indochine...*, op. cit., p. 324.

35. *Ibidem*, p. 76.

36. *Ibidem*, p. 375.



Largage de bidons de napalm durant la guerre  
d'Indochine (a priori depuis la portière d'un  
*Amiot AAC. 1 Toucan*).

© SHD, AI 6 Fig. nig. 91/1640





De gauche à droite : le commandant Ristorcelli, le général Leblanc et le commandant Chantier inspectant des bidons de napalm pendant la guerre d'Indochine (juin 1953).



## **L'emploi massif, le revers de Diên Biên Phu et la fin de l'illusion stratégique**

### *Un brasier permanent (1952-1954)*

Après les affrontements du début 1952, l'APV porte désormais ses efforts sur le pays Thaï<sup>37</sup>, région sauvage éloignée du delta du Tonkin. Elle suit la stratégie préconisée par Hồ Chí Minh qui propose de frapper en priorité les régions périphériques et lointaines afin d'attirer les Français dans les territoires excentrés, là où le VM pourrait emporter la victoire<sup>38</sup>.

À partir de 1952, l'aviation française multiplie par trois ses heures de vol, conséquence immédiate de l'intensification des opérations et de la nécessité de soutenir un dispositif de plus en plus dispersé et sollicité<sup>39</sup>. L'analyse des allocations de munitions aux trois GATac démontre la prédominance progressive du napalm sur les autres bombes explosives traditionnelles<sup>40</sup>. Il devient même la munition la plus employée par l'armée de l'Air lors de la dernière année de la guerre en 1954.

L'emploi du napalm en Indochine se systématise pour les opérations de routine comme pour les grandes batailles. Ce changement palpable d'orientation se ressent dans le témoignage du sergent aviateur Paul Clary, débarqué en Cochinchine en mars 1952 et stationné sur la base aérienne de Biên Hòa. Il souligne l'omniprésence du napalm : « Les bombes les plus employées sont les 150 et 250 livres, mais également et surtout les bombes au napalm. [...] Cette arme est terrifiante. Elle grille tout dans un rayon de 300 mètres. »<sup>41</sup> Il fait également état de bombardements quotidiens aux alentours de son emprise, que ce soit pour gêner les infiltrations ennemies ou dans le cadre d'opérations de « nettoyage de la brousse »<sup>42</sup>. Dans ses Mémoires, le sergent Clary évoque enfin de grandes campagnes de bombardement conduites pendant plusieurs jours sur une base ennemie.

Ce témoignage d'un sous-officier de l'armée de l'Air confronté à l'emploi incessant du napalm donne un aperçu des quantités considérables qui en sont déversées sur l'ensemble de l'Indochine.

### *La maîtrise du napalm et son éventail d'emploi*

Dans cette guerre d'usure, les Français font du napalm leur arme de prédilection. L'efficacité des bombes incendiaires bénéficie du retour d'expérience des pilotes et des innovations techniques permettant d'atteindre des potentiels de destruction sans cesse révisés à la hausse.

---

37. Pays Thaï : région au Nord-Ouest du Tonkin, à la frontière du Laos.

38. P. Ély, *Les enseignements de la guerre d'Indochine (1945-1954)*, Paris, Berger-Levrault, 1955, pp. 177-178.

39. I. Cadeau, *Guerre d'Indochine...*, op. cit., p. 422.

40. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1406, *Allocation en munitions janvier 1953*, non daté.

41. P. Clary, *Journal d'un sous-officier de l'armée de l'Air. Toe-Indochine Bien-Hoa ; 1952-1954*, Paris, L'Harmattan, coll. « Graveur de Mémoire », 2002, p. 40.

42. *Ibidem*, p. 136.

L'amélioration du rendement du napalm est favorisée par le perfectionnement des tactiques qui sont travaillées et maîtrisées par les aviateurs français. Les procédures d'appui au sol parviennent à dégager les troupes, à détruire un ennemi concentré, à briser des encerclements, à paralyser les déplacements VM ou à l'inverse faciliter ceux des Français. Mais ce sont bien les méthodes de bombardement opératif qui connaissent les plus larges développements durant cette période. Les frappes contre les camps de munitions ou de ravitaillement constituent des cibles particulièrement prisées, bien que les villages rebelles représentent aussi les objectifs les plus simples à atteindre. Plusieurs rapports rédigés en 1954 attestent l'efficacité de la bombe incendiaire sur les centres urbains vietnamiens mais qui s'accompagnent de très nombreuses victimes collatérales. « Village détruit à 80 %. Objectif non atteint. Village voisin détruit. [...] Erreur d'identification d'objectif »<sup>43</sup> peut-on lire par exemple dans le compte rendu sur les bombardements des GATac effectués pendant le mois de février 1954. Paul Clary offre également un témoignage des conséquences du mélange incendiaire sur les populations civiles : « Toute une contrée foisonnante de rebelles a été complètement rasée et brûlée. 3 000 personnes se trouvaient sans abris. »<sup>44</sup>

À partir de 1951, les bombardements de harcèlement s'intensifient à leur tour. Ceux-ci consistent à frapper tous types d'installations, d'infrastructures, de convois ou d'axes de communication adverses afin de maintenir une pression constante et étouffante sur l'ennemi pour le désorganiser et user son moral<sup>45</sup>.

En 1954, l'emploi tactique du napalm atteint un bon niveau de maîtrise comme le relate le chef de bataillon Marcel Bigeard lors d'affrontements survenus les 5 et 6 janvier. Dans une mission visant à trouver et détruire les positions ennemies avant de se retirer, il évoque une « permanence aérienne » et des frappes au napalm à seulement cent mètres des positions françaises<sup>46</sup>. Dans son rapport « Coordination parfaite Infanterie/Air », il conclut : « Le 6<sup>e</sup> bataillon de parachutistes coloniaux sait ce qu'il doit aux aviateurs. Encerclé par un régiment rebelle, dans un terrain hostile, sans artillerie, il leur doit d'avoir pu fixer l'adversaire au terrain, le hacher littéralement sur place pour échapper finalement à son emprise. »<sup>47</sup> Après huit années de conflit, la coordination Air/Terre semble enfin avoir trouvé une harmonie.

### *Diên Biên Phu, l'ultime défi pour le napalm*

Inspirés par les leçons de l'opération de Hòa Bình<sup>48</sup>, les Français ont développé la stratégie des « môles aéroterrestres fortifiés » afin d'établir des emprises lourdement défendues. Ces bases aériennes consolidées avaient pour objectif de couper les

43. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1522, *Bombardement GATac : effectué pendant le mois de février 1954*, non daté, p. 1.

44. P. Clary, *Journal d'un sous-officier de l'armée de l'Air...*, op. cit., p. 78.

45. I. Cadeau, *Guerre d'Indochine...*, op. cit., pp. 494-495.

46. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1522, *Concernant l'activité du GATac au profit du 6 BPC, N°710/GATac-centre/OPS*, commandant Bigeard, 23 février 1954, p. 1.

47. *Ibidem*, p. 3.

48. La bataille de Hòa Bình, survenue en novembre 1951, est une réussite opérationnelle qui se solde par un repli ordonné des troupes françaises. Voir ici « [Bataille de Hòa Bình : le sursaut français en Indochine](#) », ECPAD, Image défense.

axes de communication ennemis, de servir de plateformes pour le déploiement de l'infanterie en vue d'occuper la zone et de développer les infrastructures aériennes. Les affrontements autour de Na San, base aéroterrestre fortifiée érigée au pays Thaï, offrent la plus grande victoire française en Indochine. En effet, comme à Hòa Bình, le but principal était d'attirer l'ennemi dans une bataille frontale, permettant aux Français d'être sur la défensive et de tirer pleinement parti de leurs atouts : l'artillerie et l'aviation, cette dernière pouvant aussi bien bombarder que ravitailler. Cette stratégie fut payante et permit à l'emprise de Na San de tenir face aux assauts répétés du VM entre le 23 novembre et le 2 décembre 1952. Cette victoire marque le triomphe du commandement du général Salan et inaugure une stratégie qui jouera un rôle capital lors des affrontements de Diên Biên Phu.

En 1954, le VM se relance à l'assaut du pays Thaï pour étendre la guerre au Laos. Cette décision incite l'état-major français à construire une base aéroterrestre fortifiée dans la cuvette de Diên Biên Phu pour stopper la progression ennemie. Le général Henri Navarre est à la manœuvre et fait ériger l'emprise de Diên Biên Phu qui devient rapidement un bastion soutenu par des moyens considérables. Le pari français se fonde sur sa puissance de feu et sur une logistique aérienne fiable. Ainsi, les logisticiens allouent pour la défense de Diên Biên Phu des stocks de napalm bien supérieurs aux autres munitions à fragmentation. De son côté, la stratégie du général Giap est simple : « Attaque sûre, progression sûre. »<sup>49</sup>

Quand l'assaut VM intervient le 13 mars 1954, les Français découvrent que l'ennemi déploie une formidable concentration d'artillerie anti-aérienne. L'atout aérien, devenu indispensable, ne peut plus être joué facilement, d'autant que la piste, censée assurer le ravitaillement de l'emprise, devient impraticable dès le 26 mars à force de bombardements<sup>50</sup>.

Malgré la défense contre l'aviation (DCA) ennemie, le rôle des aéronefs demeure crucial : l'issue de la bataille repose sur eux. Le pont aérien continuera d'alimenter la base en vivres, munitions et renforts malgré une pression permanente de l'artillerie VM<sup>51</sup>. Les bombardements au napalm sont routiniers, tant pour briser les assauts que pour harceler les lignes de ravitaillement de l'adversaire. Cependant, leur efficacité se réduit lorsque l'ennemi commence à se terrer pour y échapper. En outre, la DCA et la météo compromettent la précision des bombardements. Le risque d'une frappe fratricide devient trop important et terrifie les Français qui ont en mémoire un drame survenu en 1953 où des parachutistes auraient été brûlés au napalm par accident<sup>52</sup>.

Finalement, le napalm perd à la fois son avantage létal face à l'adaptation de l'adversaire et son effet psychologique en devenant un motif d'inquiétude pour les Français au sol. Le napalm, arme à double tranchant, massivement utilisée durant le premier mois de la bataille, montre dorénavant toutes ses limites. En avril 1954, le

49. I. Cadeau, *Diên Biên Phu. 13 mars-7 mai 1954*, Paris, Perrin, 2015, p. 94.

50. *Ibidem*, p. 112.

51. P. Gras, *L'Armée de l'air en Indochine...*, op. cit., p. 516.

52. I. Cadeau, *Diên Biên Phu...*, op. cit., p. 81.



commandement interdit son emploi à cause du mauvais temps qui, en plus de faire poser un risque inutile sur les troupes françaises, altère l'efficacité de sa combustion<sup>53</sup>.

La bataille de Diên Biên Phu concrétise l'échec final du napalm à influencer sur le cours des opérations. Finalement vaincue par les spécificités du territoire et du climat indochinois, cette arme échoue à empêcher la chute de la cuvette qui scelle pour de bon le destin de l'Indochine.

### *Conclusion*

L'histoire du napalm en Indochine est la quintessence de ce que l'on appelle une « sale guerre », où l'empirisme puis la science contribuent à développer une arme violente au potentiel anti personnel et psychologique destructeur. Introduit avec l'aide américaine et affranchi de toute restriction par le général de Lattre, le napalm fut massivement employé de 1951 jusqu'en 1954. Conçu pendant la Seconde Guerre mondiale pour augmenter encore davantage le pouvoir destructeur des bombardements stratégiques, il représente pour l'état-major français l'arme idoine pour répondre avec brutalité à une guerre de contre-guérilla. Si son efficacité fut incontestable dans certains combats – comme lors de la victoire de Vĩnh Yên, en brisant des assauts et en sauvant les soldats français acculés dans leurs positions –, il a dans le même temps terni l'image de la France en raison des dommages indiscriminés et collatéraux sur les populations civiles.

Le sentiment de certains officiers français, pour qui « le point optimum de son évolution [au napalm] n'a pas encore été atteint »<sup>54</sup>, fut confirmé par l'expérience américaine de la guerre du Vietnam. Bénéficiant d'une nouvelle solution chimique et d'avions nettement plus modernes, le napalm s'affranchit des limites techniques et scientifiques qui limitaient jusqu'alors sa puissance. Si les Vietnamiens découvrent sa puissance dévastatrice avec les Français, plusieurs milliers de tonnes de carburant étant déversées entre 1950 et 1954, c'est avec les Américains que le napalm entre dans leur mémoire collective et retient tragiquement l'attention internationale<sup>55</sup>.

53. P. Gras, *L'Armée de l'air en Indochine...*, op. cit., p. 532.

54. Archives du SHD, Vincennes, armée de l'Air, 4C1406, *notice sur le napalm*, non daté, p. 7.

55. Près de 388 000 tonnes de napalm seront employées par l'armée américaine au Vietnam. Voir ici M. Guillaume, « [Napalm in US Bombing Doctrine and Practice, 1942-1975](#) », *The Asia-Pacific Journal | Japan Focus*, op. cit.



Îlots villageois entourés par des rizières et des digues dans le Delta<sup>1</sup>.

---

**1.** *Étude sur l'appui aérien, archives de la guerre d'Indochine*, Service historique de la Défense (SHD), Vincennes, 10 H 2461.

# L'armée de l'Air dans le Delta du Tonkin durant la guerre d'Indochine : la puissance de feu garantit-elle le succès d'une armée sur le champ de bataille ?

Rémi Mazauric

*Ancien officier de réserve de l'armée de Terre, Rémi Mazauric est docteur en Histoire contemporaine de l'Université Paris I Panthéon-Sorbonne et auteur d'une thèse portant sur les unités de soutien et de logistique durant l'intervention française à Suez en 1956.*

Le conflit indochinois (1946-1954) fait écho à quelques conflits plus récents, comme l'Afghanistan ou encore le Mali<sup>2</sup>. Dans ce type de guerre, le véritable enjeu pour les forces en présence n'est pas le territoire mais la population, dans un environnement géographique où la manœuvre reste particulièrement complexe pour une armée moderne et mécanisée face à un ennemi qui sait tirer profit des avantages qu'offre le terrain. A contrario des deux conflits mondiaux, la guerre d'Indochine démontre toutes les limites de la puissance de feu d'une armée moderne dans de telles circonstances. Les pertes civiles, collatérales ou matérielles, lors d'opérations terrestres soutenues par une aviation puissante doivent être évitées à tout prix pour ne pas fragiliser la confiance des populations locales et les inciter à apporter leur soutien au camp adverse.

2. Les ouvrages sur la guerre d'Indochine restent assez abondants. Parmi les références à retenir et sans volonté d'exhaustivité, nous pouvons citer les ouvrages de M. Bodin, *Les Combattants français face à la Guerre d'Indochine*, Paris, L'Harmattan, 1998, 272 p. ; *Les Africains dans la guerre d'Indochine, 1947-1954*, Paris, L'Harmattan, 2000, 240 p. ; *La France et ses soldats, Indochine 1945-1954*, Paris, L'Harmattan, 1996, 286 p. Pour un portrait plus global, nous pouvons nous référer aux ouvrages et outils de travail suivants : J. Dalloz, *La Guerre d'Indochine 1945-1954*, Paris, Points Seuil Histoire, 1987, 316 p. ; I. Cadeau, *La guerre d'Indochine. De l'Indochine française aux adieux à Saïgon 1940-1956*, Paris, Tallandier, 2019, 672 p. ; F. Cochet, R. Porte (dir.), *La guerre d'Indochine – Dictionnaire*, Paris, Perrin, 2021, 1000 p. Sur le rôle de l'armée de l'Air, P. Gras, *L'Armée de l'air en Indochine (1945-1954). L'Impossible mission*, Paris, L'Harmattan, 2001, 613 p.

Cet article propose justement d'illustrer ces principes intemporels de la guerre de contre-insurrection en étudiant les opérations de l'armée de l'Air dans le Delta du Tonkin – le fleuve Rouge – durant la guerre d'Indochine. Il s'agit en effet de contrôler une région hautement stratégique pour les militaires français et les forces du Viêtminh. Située dans l'ancienne région du Tonkin, son périmètre est un triangle équilatéral de 150 kilomètres de côté, peuplé d'environ sept millions d'habitants, paysans ou artisans<sup>3</sup>, qui couvre une superficie de 15 000 km<sup>2</sup> – soit une densité de 466 habitants au km<sup>2</sup>. Le Delta est aussi une réserve en bétail et en nourriture (riz). L'état-major français considère donc que celui « qui tient le Delta tient indiscutablement le Tonkin »<sup>4</sup>. Cette zone est également choisie par le Viêtminh pour la préparation et le déclenchement de l'insurrection généralisée.

Une large part des opérations qui ont eu lieu au Nord-Vietnam se sont logiquement déroulées dans cette région. Les combats et les affrontements commencent prématurément dans le Delta, en particulier quand les Français décident de reprendre pied au Tonkin avec l'opération Ben Tré de mars 1946. Ils se poursuivent avec l'embuscade de Bac-Ninh en août suivant, puis le bombardement d'Haiphong en novembre de la même année. Le Delta continue d'être l'objet de convoitises de la part des deux camps, ce qui motive la décision prise en 1951 par le général Jean de Lattre de Tassigny de fortifier la région<sup>5</sup>. Plusieurs dizaines d'interventions majeures sont menées sur place, dont les opérations Diabolo (1949), Mercure (1952) et Brochet (1953). Bien sûr, les aviateurs français sont régulièrement impliqués. Dans ce contexte, il est pertinent de se demander quel rôle précis ils ont joué dans cette région ? Quelles limites ont-ils rencontrées et quels ont été les points forts qu'ils ont su exploiter ?

Pour répondre à ces questions, l'environnement dans lequel se déroulent ces opérations est d'abord décrit, en s'attardant bien sûr sur les éléments géographiques mais surtout sur la manière dont le Viêtminh et l'armée de l'Air occupent ce territoire (grâce respectivement aux villages fortifiés ou aux bases aériennes). Une typologie des opérations est alors proposée, en insistant sur les actions menées vers la fin de la guerre.

## **Un contexte d'intervention contraignant**

### ***Des conditions climatiques freinant les opérations et la présence d'une armée mécanisée***

La région du Delta est un endroit privilégié pour l'aviation militaire. En effet, la platitude de la région offre des possibilités d'observation imparfaites, voire nulles, depuis le sol. L'ensemble des armes terrestres, et notamment l'artillerie, en est pénalisé. Pour pallier cette carence, les Français misent sur leur aviation, en mesure d'exécuter des sorties avec des plafonds assez bas, par temps médiocre ou de nuit.

---

3. *Documentation sur l'Indochine du Nord*, 1947, auteur inconnu, archives de la guerre d'Indochine, Service historique de la Défense (SHD), Vincennes, 10 H 2351.

4. *Étude sur le Delta comme base politique, économique et militaire Viêt-Minh*, numéro 4784/FTNV/2, État-major deuxième bureau, 12 août 1953, chef de bataillon Levain, chef du deuxième bureau, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 614.

5. I. Cadeau, *De Lattre*, Paris, Perrin, 2017, 324 p.

La météo joue justement un rôle très important dans les opérations. La saison sèche se situe entre octobre et décembre. L'humidité relative tombe alors en dessous de 80 %. Cette période est la plus propice aux opérations car le ciel est dégagé, les températures relativement fraîches et les rizières asséchées. La circulation routière peut s'effectuer en tous sens<sup>6</sup>. À l'inverse, la saison des pluies se déroule entre mai et septembre avec des précipitations maximales<sup>7</sup> et limite fortement la pénétration d'une force mécanisée. Enfin, le Delta est soumis au crachin – un mélange de brouillard et de pluie très fine – qui, entre janvier et mars, dure souvent toute la journée. L'atmosphère est voilée de sorte que les possibilités d'attaques et d'observation aériennes sont obérées, voire impossibles. Néanmoins, l'aviation de transport est beaucoup moins gênée puisque ses avions sont équipés de moyens de pilotage sans visibilité. Le crachin interdit l'appui au sol, le bombardement et les opérations de parachutage<sup>8</sup>.

Les périodes de très forte humidité nuisent également aux opérations militaires dans le Nord-Vietnam et dans le Delta. Durant celles-ci, le degré hygrométrique de l'air se maintient au-delà de 99 %. L'humidité peut pénétrer partout et abîmer une grande partie du matériel. Tous les appareils de transmission, les installations électriques ou électroniques qui équipent l'aviation sont grandement affectés. L'humidité détériore rapidement les appareils d'optique dont elle recouvre les lentilles de moisissures. De même, à cause de la rouille, toutes les pièces métalliques risquent d'être rongées à moins d'être protégées par de la peinture ou de la graisse<sup>9</sup>.

### *Vers l'édification de bases fortifiées par le Viêtminh*

#### *Le combattant du Delta, un ennemi insaisissable*

Pour comprendre l'action de l'armée de l'Air dans cette région, il est également nécessaire de comprendre comment son ennemi y évolue. Dans le Delta, le Viêtminh se mêle à la population, suit les us et coutumes ainsi que les habitudes vestimentaires locaux. Selon les Français, le Viêtminh est constitué de « paysans rustiques, patients, instruits et disciplinés »<sup>10</sup>. Ils constatent que la population est politiquement acquise à leur cause, facilitant ainsi l'intégration des activistes en son sein.

Le combattant du Viêtminh est militairement entraîné, techniquement bien formé et aguerri par une grande discipline. Il sait manier l'art du camouflage : « Au moindre bruit de moteur, toute la vie cesse dans le village survolé ; de nuit, les lumières et les

6. *Étude documentaire sur le Haut-Delta tonkinois*, 3 août 1949, n°2518/2, commandement supérieur des forces terrestres en Extrême-Orient, 2<sup>e</sup> bureau, archives de l'armée de l'Air en Indochine, SHD, Vincennes, 4 C 843.

7. *Ibidem*.

8. *Rapport sur la géographie militaire du Nord-Vietnam*, novembre 1954, commissariat général de France et commandement en chef en Indochine, État-major des FTVN/2<sup>e</sup> bureau, archives de l'armée de l'Air en Indochine, SHD, Vincennes, 4 C 843.

9. *Ibidem*.

10. *Étude sur l'appui aérien*, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2461.

feux sont éteints ou recouverts d'une couverture. »<sup>11</sup> Une note d'un bureau politique de l'armée chinoise nous informe sur la motivation de ces hommes :

Le moral est composé de haine, d'amour, d'esprit de vengeance et de confiance dans la victoire. Il existe en tant que phénomène social et ne [réside] pas dans la force des individus, mais dans la force de la Société. Il est décisif dans la Guerre. Il naît de l'émotion du peuple et est déterminé par la condition sociale. Son amélioration est fonction du guide et de l'éducation. Il suit une courbe ondoïante selon la valeur des unités, d'où les amalgames "Jeunes-Anciens" et "Réguliers-Locaux" dans les nouvelles unités.<sup>12</sup>

Ce dernier fait preuve d'une patience extrême :

Il restera pendant plusieurs heures [...] dans la rizière, pour tirer, à la bonne occasion, la ficelle d'une mine ; il peut fort bien, pendant plusieurs jours, rester caché dans un souterrain, afin d'échapper à la capture. Minutieux, ses cadres prépareront pendant des journées entières l'attaque d'un de nos postes, en observant la vie, les habitudes et les faiblesses de la garnison.<sup>13</sup>

Par ailleurs, les Français notent une différence essentielle entre le combattant du Delta et celui de la Haute Région<sup>14</sup>. Le premier s'intègre parfaitement au sol et à la population tandis que le second se heurte à des minorités non acquises à sa cause. C'est à l'intérieur du Delta que se joue donc l'économie des forces<sup>15</sup>. Selon une note de l'armée de l'Air française, les effectifs du Viêtminh à l'intérieur du Delta n'ont jamais été inférieurs à 80 000 hommes à partir de 1953 : réguliers, provinciaux et guérilleros<sup>16</sup>.

### *Des infrastructures de défense en réseau et enterrées*

Du point de vue de la géographie humaine, environ 7 000 villages coexistent dans le Delta<sup>17</sup>. Ils se présentent aux observateurs aériens ou sur les cartes à grande échelle comme un ensemble de « grains irréguliers de chapelets unis par des zones de terrain plus hautes, étroites et qui émergent généralement en presque totalité »<sup>18</sup>. Ces villages présentent une limite majeure pour l'emploi de l'aviation, qu'elle soit d'ob-

---

11. *Ibidem*.

12. *Ibidem*.

13. *Ibidem*.

14. Région montagneuse du Tonkin, par opposition à la région Deltaïque qui est plus plate.

15. *Étude sur l'appui aérien, op. cit.*

16. *Note sur les opérations aériennes du Tonkin, avril 1953-juillet 1954, réflexions et enseignement*, 24 août 1954, commandement de l'air en Extrême-Orient, groupement aérien tactique Nord/troisième bureau-opération/numéro 1421/GN/3eB/PS/S, archives de l'armée de l'Air en Indochine, SHD, Vincennes, 4 C 917.

17. J. Dalloz, *op. cit.*, p. 77.

18. *Étude sur les procédés de combat du groupe mobile (campagne automne 1953)*, n°833 EMIFT/CEM, 14 octobre 1953, général de corps d'armée Navarre, commandant en chef en Indochine, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2780.

servation, de bombardement ou d'attaque au sol. Ils sont similaires et le Viêtminh peut y dissimuler ses activités, y faire reposer ses hommes ou stocker du matériel. Ils sont ceinturés par une haie végétale de bambou et d'épineux, regroupent des mélanges de constructions en briques, de paillotes et de nombreuses mares, qui sont reliés par des lacs de ruelles étroites desservant les cours des habitations par des entrées en chicane<sup>19</sup>. Une part importante de ces villages est fortifiée par le Viêtminh. Ces positions communiquent entre elles par des souterrains permettant l'arrivée de renforts, l'organisation d'embuscades et l'évacuation des défenseurs<sup>20</sup>. Les liaisons souterraines débouchent sur des puits, dans des maisons et parfois dans des mares<sup>21</sup>. À l'intérieur des villages, le terrain est morcelé en plusieurs îlots de résistance passive et active. Les premiers sont parsemés de pièges et de mines pour disperser les éléments français et les canaliser vers les seconds.

À la fin de la guerre, le Viêtminh décide de bâtir des infrastructures souterraines menaçant directement l'existence des postes français et leurs voies de communication. Il organise des « bases » fortifiées et puissantes à l'intérieur même du Delta. Ces dernières constituent des centres arrière politiques, économiques et logistiques pour des unités en déplacement. Elles permettent de percevoir l'impôt agricole, de stocker, de collecter, de regrouper les hommes, de rassembler des ressources matérielles et agricoles, mais aussi d'abriter des services de recrutement, d'enrôlement, des dépôts de munitions, des infirmeries, des hôpitaux de campagne, des ateliers de fabrication et de réparation d'armement<sup>22</sup>.

Elles tiennent bien évidemment un rôle militaire et servent de centres d'instruction encadrés par le Du-Kich<sup>23</sup>. Les unités affaiblies peuvent également venir s'y reposer. Les cadres du Viêtminh, civils et militaires, ou troupes s'y protègent des surprises tactiques ou préparent des embuscades et des attaques de postes<sup>24</sup>.

19. *Ibidem*.

20. *Étude documentaire sur le haut-Delta tonkinois*, 3 août 1949, n°2518/2, commandement supérieur des forces terrestres en Extrême-Orient, 2<sup>e</sup> bureau, archives de l'armée de l'Air en Indochine, SHD, Vincennes, 4 C 843.

21. *Rapport sur le génie au Tonkin*, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2611.

22. *Rapport sur la situation Viêt-minh en Indochine du Nord, caractéristiques d'ensemble*, 13 février 1954, numéro 680/FTNV/2, le lieutenant-colonel Levain, chef du deuxième bureau, archives de l'armée de l'Air en Indochine, SHD, Vincennes, 4 C 2130.

23. « Guérilla » en vietnamien.

24. *Note sur la situation viêtminh en Indochine du Nord, caractéristiques d'ensemble*, *op. cit.*





L'état-major établira une carte du Delta appelée carte « Rubéole » représentant les villages tenus par le Viêtminh par des points rouges<sup>25</sup>.

Vues de l'extérieur, ces bases ressemblent aux autres complexes de villages du Delta, et peuvent réunir différents éléments sous leur coupe, de la simple localité sous influence du Viêtminh jusqu'aux enceintes fortifiées<sup>26</sup>. Elles participent au phénomène de « pourrissement » de la région deltaïque en formant la colonne vertébrale de la guérilla et de l'appui de la population.

L'aménagement et la protection des bases du Viêtminh en zone contrôlée font partie du plan permanent d'occupation du Delta. Dans ce cadre, en 1952, le général Võ Nguyên Giáp, chef militaire des forces viêtminh, déclare : « Si nous avons pu maintenir fermement la guérilla et la lutte dans la zone occupée, c'est grâce à la

25. À la fin de la guerre, un total de 5 000 points rouges sera comptabilisé. Sources : *Étude sur l'appui aérien*, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2461.

26. *Instruction sur la conduite des opérations dans le Delta/attaque et destruction des bases VM*, n°10 472/FTNV/3/TS, 23 mai 1954, général de division Cogny, commandant des forces terrestres du Nord-Vietnam, État-major-3<sup>e</sup> bureau-opération, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2519.

pression de nos bases populaires, et parce que nous avons su nous assurer l'appui de la population. »<sup>27</sup>

Les bases servent de zones de résistance dans la guerre en surface, fondement de la stratégie du Viêtminh dans le Delta. Les villages fortifiés qui la constituent représentent des môles de défense pour arrêter ou anéantir les unités françaises, sans esprit de recul. Un haut commandement viêtminh décrit ainsi le village comme un petit champ de bataille qui est opposé aux forces françaises pour déjouer la manœuvre classique de la « tache d'huile »<sup>28</sup>. Ceux qui ceinturent Hanoi doivent servir de tremplin pour mener la contre-offensive sur la ville<sup>29</sup>.

Ces bases marquent en réalité la matérialisation et la consolidation de l'avance Viêtminh dans les campagnes. Elles structurent en profondeur les zones contrôlées et facilitent la liaison entre le peuple et l'armée Viêtminh tout en permettant d'appuyer la masse de paysans<sup>30</sup>. Elles sont situées dans des régions difficilement accessibles pour les troupes françaises<sup>31</sup>, sont éloignées des postes et des axes de communication et se trouvent hors de portée de l'artillerie. Elles sont isolées par des obstacles naturels (comme les cours d'eau), par le manque de moyens de communication ou par des obstacles artificiels tels des coupures de routes et de champs de mines<sup>32</sup>. La combinaison de l'artillerie et de l'aviation peut néanmoins faire peser une menace sur leur logistique<sup>33</sup>.

### *Des bases aériennes nécessitant une protection de plus en plus renforcée*

#### *Les bases aériennes françaises du Delta*

Face à cette menace très structurée, les aviateurs sont également actifs dans la région. Leur présence se manifeste d'abord à travers leurs infrastructures. Pour mettre en œuvre des unités aériennes en Indochine, et bien sûr dans le Delta, l'armée française se réinstalle sur les anciennes bases employées jusqu'en 1940 ou sur d'autres terrains créés par les Japonais pendant leur occupation. Aucune base ne présente les mêmes caractéristiques, que ce soit au niveau de leurs effectifs, installa-

27. *Note sur la situation viêtminh en Indochine du Nord, caractéristiques d'ensemble*, 13 février 1954, numéro 680/FTNV/2, État-major-deuxième bureau commandement des forces terrestres du Nord-Vietnam, lieutenant-colonel Levain, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 614.

28. Il s'agit ici d'une progression qui s'étend de façon lente, progressive et continue. Ce concept a notamment été utilisé pour décrire la pacification : « Principe de conquête menée de plus en plus à l'économie et sur la nécessité, une fois les combats terminés, d'organiser les territoires dans un cadre pacifique et rassurant pour les populations locales. » Voir l'article de J. d'Andurain, « La méthode Lyautéy », *Inflexions*, 2019/2 N° 41, pp. 35-40.

29. *Note sur la situation viêtminh en Indochine du Nord, caractéristiques d'ensemble*, *op. cit.*

30. *Ibidem*.

31. *Étude sur le Delta comme base politique, économique et militaire Vietminh*, *op. cit.*

32. Annexe n°7 sur la situation ennemie, *Directive pour le Delta et la zone côtière*, n°295/3/TS, 23 juillet 1953, général de division Cogny, commandant les forces terrestres du Nord-Vietnam, État-major – 3<sup>e</sup> bureau – opérations, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 3131.

33. *Fiches sur l'étude des possibilités Vietminh d'action offensive d'envergure dans le Delta et les axes d'efforts*, 17 août 1953, numéro 1885/FTNV/2, archives de l'armée de l'Air en Indochine, SHD, Vincennes, 4 C 1396.

tions, défenses, servitudes ou organisations<sup>34</sup>. Par exemple, seule la base de Cat-Bi à Haiphong est dotée d'une salle d'opérations aménagée<sup>35</sup>. Chacune d'entre elles doit donc être considérée comme un cas particulier.

L'ensemble des infrastructures aériennes du Tonkin est localisé sur trois véritables terrains dans le Delta : Cat-Bi à Haiphong, Gia-Lam et Bach-Mai aux abords d'Hanoi. Ils accueillent les avions de chasse, de bombardement, le trafic lié au pont aérien et les appareils civils (sauf à Bach-Mai). Cependant, ces emprises sont rapidement saturées faute de place, avec des possibilités logistiques limitées, notamment en ce qui concerne les capacités de parking, de réparation et de révision. Par exemple, pendant la bataille de Diên Biên Phu entre avril et mai 1954, les parkings de Bach-Mai sont complètement remplis<sup>36</sup>.

Sur cette base se trouvent une ou deux unités de bombardement selon les besoins, l'équivalent d'un groupe de transport, des détachements de l'escadrille de reconnaissance photo, un groupe de chasse et un détachement de l'Aéronavale pour le bombardement, la chasse et la reconnaissance. Les Français installent également une base à Kien-An, sommairement équipée pour recevoir les groupes de bombardement et les bombardiers de l'Aéronavale pendant la réfection de la piste de Cat-Bi. Son utilisation cesse avec l'arrêt des hostilités. Soulignons enfin que Cat-Bi et Gia-Lam accueillent la flotte des compagnies aériennes civiles dont le trafic s'effectue à 95 % au profit du corps expéditionnaire tout au long du conflit<sup>37</sup>.

Ces infrastructures sont employées à la limite de leur résistance technique. Les pistes de Cat-Bi et Gia-Lam sont construites sur un sol vaseux et menacent à plusieurs reprises de s'enfoncer sous le poids des avions au plus fort de la bataille de Diên Biên Phu<sup>38</sup>. Les Français admettent que ces bases n'ont pas été conçues pour le rôle qu'elles tiennent. Initialement, les petites pistes ne sont construites que pour le temps de paix et doivent faire face à une utilisation de plus en plus intensive au cours de la guerre<sup>39</sup>.

De graves limites se manifestent également en ce qui concerne l'utilisation des véhicules sur base. Par exemple, à Cat-Bi, les camions d'essence et de munitions doivent traverser la piste pour se rendre sur les parkings. Par conséquent, les avions au décollage ou en attente de chargement sont placés en stand-by. Par ailleurs, l'absence de chemin roulant bloque la piste pendant les mouvements qui précèdent les atterrissages, et ce parfois pendant plusieurs heures<sup>40</sup>.

---

34. Les éléments organiques d'une base aérienne comprennent le commandement de la base, la compagnie de l'air, l'atelier-magasin de la base, l'escale aérienne, la station transit air, le contrôle local d'aérodrome, le détachement de transmission et la compagnie de garde.

35. *Synthèse sur l'emploi des forces aériennes en Extrême-Orient, 1946-1954*, commandement des forces aériennes françaises en Extrême-Orient, n°158/FAFEO/CH.OPS/TS, 19 juillet 1955, archives de l'armée de l'Air, SHD, Vincennes, 4 C 1216.

36. *Étude sur l'appui aérien*, op. cit.

37. *Synthèse sur l'emploi des forces aériennes en Extrême-Orient, 1946-1954*, op. cit.

38. I. Cadeau, *Diên Biên Phu, 13 mars – 7 mai 1954*, Paris, Tallandier, 2022, 208 p.

39. *Étude sur l'appui aérien*, op. cit.

40. *Ibidem*.

### *La défense des bases aériennes*

Les bases aériennes dans le Delta ont évidemment été la cible d'attaques du Vietminh, en particulier entre avril et mai 1954, notamment sur Do Son et Cat-Bi. Normalement, leur défense revient entièrement à l'armée de l'Air, mais on relève dans certains cas une dualité de commandement avec l'armée de Terre qui se retrouve pour la prise de décision. À l'issue de la guerre, cette double subordination sera proscrite, car elle pouvait être synonyme d'inefficacité.

La défense de la base peut être poussée à 2 km au-delà de son enceinte. La défense éloignée de l'enceinte doit revenir à l'armée de Terre. Le commandant de la base a la responsabilité des moyens de défense, qu'ils soient aériens ou terrestres. Ainsi, le personnel des compagnies de garde peut être mixte, composé à la fois d'hommes de troupe de l'armée de l'Air et de personnel d'encadrement de l'armée de Terre. Cependant, les Français tendent vers une solution optimale qui vise à mettre en place des moyens uniquement aériens.

La défense d'une base aérienne comprend un volet statique avec une première zone d'arrêt se situant en avant et en périphérie de la base. Les postes de surveillance doivent être débordants, de façon à augmenter la visibilité, renforcée par la présence de projecteurs puissants. La défense statique comprend également une seconde zone d'arrêt à proximité immédiate du point sensible à défendre. La zone de barbelés et les chemins de ronde doivent être parfaitement dégagés pour exploiter l'avantage donné par les éclairages fixes.

La défense de la base comprend en outre un volet actif avec un personnel instruit et entraîné<sup>41</sup>, mais qui peut varier en fonction de l'importance de l'emprise ou du nombre de points sensibles qu'elle comprend. Il doit être organisé sous forme de bataillon, composé d'un nombre variable de compagnies, mais disposant de moyens en commandement, en transmissions et en armement.

L'exemple de défense le plus connu est constitué par la base aérienne de Cat-Bi, un ensemble mixte comprenant six points sensibles sur une surface de 650 hectares, ceinturé par une route périphérique de plus de 13 kilomètres. Séparée d'une zone villageoise par une distance de 500 mètres en moyenne, elle jouxte la ville de Haiphong et le fleuve Lach Tray. Sa défense éloignée repose sur un système de guets, de patrouilles et de lieux d'embuscade potentiels. Elle peut également s'appuyer sur un réseau de renseignements et d'informateurs. La défense intérieure comprend notamment des blockhaus. Le système de défense repose aussi sur des sentinelles et des patrouilles permanentes pour chacun des points sensibles. Des unités rapides d'alerte constituées d'unités d'infanterie à pied ou portées par des half-tracks ont été également créées. La sécurité est renforcée par des gendarmes de l'Air et des gardes mobiles, qui contrôlent les entrées et la circulation, et surveillent les chantiers sur la base aérienne.

Le commandant du point sensible mixte dispose en permanence de compagnies de garde de l'Air, d'une compagnie de l'armée de Terre, de gardes mobiles et de gen-

41. *Ibidem*.

darmes de l'Air ainsi que d'une équipe de maîtres-chiens. Il peut demander l'appui de l'artillerie de la zone d'Haïphong lorsqu'il ne dispose pas lui-même d'une batterie de 105, comme ce fut le cas entre le 13 mai et le 15 juin 1954<sup>42</sup>.

Les bases aériennes ont connu des attaques multiples au cours de leur histoire, comme ce fut le cas à Bach-Mai, notamment dans la nuit du 18 au 19 janvier 1950. Des tentatives de sabotage et des attaques au mortier avec des obus incendiaires sont essuyées. Certains éléments ennemis parviennent à pénétrer sur site en utilisant les canaux de drainage. À l'issue de cette attaque, plusieurs avions sont endommagés ou détruits<sup>43</sup>. Une autre opération clandestine contre le matériel aérien sera tentée le 5 février 1951.

Ces actions nocturnes du Viêtminh sont bien connues et assez fréquentes. Cependant, l'ennemi peut également agir de jour, surtout contre une base mixte composée de moyens civils et militaires<sup>44</sup>. Les emprises peuvent alors se révéler sensibles à des attaques d'artillerie, d'obusiers ou de canons de 75, facilement transportables à dos d'homme et de mise en œuvre aisée<sup>45</sup>. Ces moyens peuvent être combinés à l'action de groupes commandos.

### **L'action de l'armée de l'Air dans le Delta**

Dans ce cadre géographique, et compte tenu de ses moyens souvent limités, le Viêtminh privilégie le combat rapproché. Solidement retranché dans son trou ou dans un talus de terre recouvert de bambou et invisible depuis le ciel, il laisse approcher les unités d'infanterie jusqu'à ce qu'elles soient à portée de tir. Elles arrivent généralement au contact après avoir fouillé une dizaine de villages sans avoir rien trouvé. La fatigue entraîne un certain relâchement. L'ennemi peut alors se dévoiler dans le village et contre-attaquer brusquement dans le dos ou sur les côtés des éléments de tête.

L'emploi de l'aviation n'est pas aisé dans ce cadre. Il est même très limité pour détruire l'ennemi qui se cache au sein de la population locale. Des opérations de bombardement ou d'attaques au sol pourraient causer de lourdes pertes parmi les civils ou provoquer des dégâts matériels substantiels sur les infrastructures villageoises, ce qui pourrait anéantir les efforts menés par les forces terrestres pour trouver et détruire l'ennemi et surtout pour se faire accepter par la population locale. Néanmoins, trois types d'actions aériennes sont privilégiés, dont la principale est la destruction du réseau de bases viêtminh.

#### ***La destruction des bases viêtminh comme priorité***

Les attaques de ces bases par les forces françaises reposent sur la surprise, par des

---

42. *Note sur les enseignements de la guerre en surface Nord-Vietnam/défense des points sensibles*, auteur et date inconnus, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2509.

43. *Rapport sur les opérations clandestines contre le matériel aérien de la base aérienne de Bach-Mai (18 janvier 1950)*, archives de l'armée de l'Air en Indochine, SHD, Vincennes, 4 C 917.

44. *Ibidem*.

45. *Note sur les enseignements de la guerre en surface Nord-Vietnam/défense des points sensibles*, op. cit.



actions nocturnes si possible. Grâce à une préparation soudaine et intense d'artillerie et le soutien de l'aviation, le but est d'occuper l'objectif composé de deux ou trois villages pour une durée de cinq à six jours minimum. Cette occupation a pour objet de détruire les dépôts de vivres, d'armement et d'habillement, de capturer du personnel politique et militaire et de neutraliser systématiquement des forces adverses<sup>46</sup>. Pour mener à bien cette destruction, les Français optent pour des opérations reposant sur la rapidité, la puissance de feu et la souplesse<sup>47</sup>.

L'armée de l'Air y joue évidemment un rôle important en fournissant un « appui indirect ». Les demandes sont adressées directement aux GATac (Groupements aériens tactiques) avec un ordre d'urgence. Cependant, les munitions et les moyens ne sont pas toujours adaptés aux missions. En effet, beaucoup de facteurs entrent en ligne de compte : changement trop fréquent des objectifs sur demande, délais d'intervention trop courts, grande mobilité de l'ennemi. La situation tactique est sans cesse changeante<sup>48</sup>. Les cibles à traiter sont, pour la plupart, des villages plus ou moins fortifiés dans lesquels le Viêtminh est profondément enterré.

Ces bases ennemies deviennent une cible prioritaire après la chute de Diên Biên Phu lorsque le commandement décide de maintenir ouvertes la Route nationale 5 et la voie ferrée reliant Hanoï à Haïphong de manière prioritaire. À cette fin, les Français mobilisent leurs moyens aériens, leur artillerie et leurs unités mobiles. Mais dans les faits, la destruction des bases revient à la seule aviation. Les archives restent totalement muettes sur cet écart entre intention et pratique. Pour quelle raison les groupements motorisés (GM) et l'artillerie n'ont-ils pas participé plus largement à cette action de destruction ? En cette période de fin des hostilités potentielle et de repli général, il est fort probable que l'armée française ait décidé de les sauvegarder, l'objectif étant de laisser le moins de matériel possible sur le terrain<sup>49</sup>.

L'état-major souligne « le caractère atroce de ces bombardements »<sup>50</sup>, car ils engendrent des pertes considérables au sein de la population locale. Le commandement décide alors de se limiter à la destruction des structures matérielles et informe les habitants au préalable de chaque attaque. Des tracts sont rédigés par les services de la guerre psychologique et largués sur objectif avec un préavis de trois ou six heures<sup>51</sup>.

Ces opérations démontrent néanmoins leurs limites. Les Français ont des objectifs dispersés à l'intérieur d'une seule et même base. Les techniques de camouflage ennemies sont assez poussées tandis que l'organisation du terrain, en surface et en

46. *Instruction sur la conduite des opérations dans le Delta/attaque et destruction des bases VM*, op. cit.

47. *Ibidem*.

48. *Étude sur l'appui aérien*, op. cit.

49. *Ibidem*.

50. *Ibidem*.

51. Un exemple de tracts tiré à 250 000 exemplaires en juin 1954 est donné : « Compatriotes... Vous avez été maintes fois avertis des conséquences fâcheuses qui pourraient résulter de votre passivité criminelle à l'égard des VM – Vous n'avez tenu aucun compte de nos avertissements. Votre village va être rasé par l'aviation et l'artillerie. Un délai de 3 heures vous est accordé pour venir vous placer sous la protection des troupes franco-vietnamiennes et éviter ainsi de mourir écrasés sous les décombres de votre village » ; dans *Étude sur l'appui aérien*, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2461.

profondeur, ne facilite pas l'action des forces françaises. Cette carence est compensée par la proximité des objectifs avec les bases aériennes. Le nombre de rotations et l'emport des charges peuvent être sensiblement augmentés<sup>52</sup>.

Plusieurs facteurs déterminent le choix des moyens et leur emploi. Tous les types d'avions peuvent être utilisés, y compris ceux à court rayon d'action. Les Français privilégient des munitions avec un effet destructeur important, aussi bien en surface qu'en profondeur. Ils se tournent à cet effet vers la bombe de 250 livres à fusée instantanée et celle de 500 et 1 000 livres à fusée à court retard<sup>53</sup>.

Ces interventions entraînent une consommation importante de munitions. Mais d'excellents résultats occasionnant de lourdes pertes chez le Viêtminh sont notés. Ces missions sont finalement abandonnées sur demande des forces terrestres pour privilégier l'opération Auvergne nouvellement décidée<sup>54</sup>. L'aviation utilise également des bombes « long retard » pour détruire les tranchées débouchant sur les postes. C'est un procédé employé de plus en plus fréquemment dans le Delta après son efficacité démontrée lors de la bataille de Diên Biên Phu<sup>55</sup>. La méthode d'attaque est d'ailleurs similaire en tout point. Les Français procèdent d'abord à un bombardement sur la zone pour traiter l'ensemble de la base. Immédiatement, ils augmentent la précision de leur bombardement pour achever la destruction des points stratégiques. Les résultats obtenus sont contrôlés par photos.

Certains comptes rendus font état de 40 bases attaquées pour protéger l'axe entre Hanoi et Haiphong. Sur ce total, 24 sont photographiées avant le cessez-le-feu final de la guerre. Dix sont considérées comme détruites tandis que les 14 autres ont été attaquées avec des moyens jugés insuffisants. D'autres comptes rendus émanant du GATac Nord font mention de chiffres supérieurs, incluant des attaques réalisées dans le but de harceler et de détruire<sup>56</sup>.

Selon les Français, ces attaques contrarient les plans du Viêtminh. Mais avec le recul, les observations françaises ressemblent à des critiques acerbes : « Le problème des bases aurait mérité qu'on s'y intéressât beaucoup plus tôt. Le processus de pourrissement d'une région comportait obligatoirement en priorité l'organisation d'un ou plusieurs "villages bases", l'aviation était la seule capable de les détruire. Au cours des opérations de nettoyage, le temps et les moyens manquaient aux troupes pour assurer la destruction des organisations de surface et les organisations souterraines étaient difficilement découvertes. »<sup>57</sup> Les rapports rajoutent que « ces attaques ont été payantes, mais ont coûté très cher en moyens aériens »<sup>58</sup>.

---

52. *Étude sur l'appui aérien*, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2461.

53. *Ibidem*.

54. Opération visant la rétraction de la zone sud du delta tonkinois, du 18 juin au 4 juillet 1954.

55. *Étude sur l'appui aérien*, *op. cit.*

56. *Ibidem*.

57. *Ibidem*.

58. *Ibidem*.



### ***L'appui des troupes au sol***

Une autre mission des forces aériennes françaises est le soutien des opérations terrestres. L'aviation d'observation renseigne les troupes terrestres sur l'état du champ de bataille, les déplacements d'unités ennemies. Elle guide l'artillerie et les bombardiers. Dans le Delta, l'aviation possède un « avantage » : celui d'être totalement maîtresse du ciel. Cependant, cet atout est à relativiser compte tenu des capacités du Viêtminh à contrer les techniques aériennes d'observation ou de bombardement, notamment par le camouflage. L'aviation a également l'avantage de ne pas être la cible de la défense contre avions (DCA) lourde, facilitant ses interventions. Mais là aussi, à partir de l'année 1954, les Français observent un renforcement de la DCA légère gênant l'action des *Morane-Saulnier MS.500* « *Criquet* » et conduisant à la perte de plusieurs équipages au cours des opérations<sup>59</sup>. La DCA légère ne s'attaque généralement pas aux avions de chasse.

La coordination entre les troupes au sol et les aviateurs nécessite d'excellentes transmissions. Les pilotes sont tenus au courant de la situation générale de l'opération en cours et de celle de chaque GM<sup>60</sup> ou bataillon qu'ils doivent appuyer. En pratique, le « *Criquet* » contacte le chasseur, décrit l'objectif rapidement et le marque aux fumigènes. Cette opération demande du temps car un objectif rapproché est rarement identifié rapidement. Les avions de chasse tournent autour de la cible et l'effet de surprise est perdu, laissant le temps au Viêtminh de se disperser et de s'enterrer.

Les OLAT<sup>61</sup> ont le rôle le plus important car ils possèdent la vision générale en tenant à jour la carte des opérations avec les positions et indicatifs des unités engagées. Ils doivent également prendre en compte les tirs de l'artillerie. Ils synthétisent les renseignements obtenus par la section d'appui aérien, elle-même informée par les échelons subordonnés, les pilotes et les observateurs<sup>62</sup>. Le succès de l'appui direct repose sur de bonnes transmissions du renseignement, la compréhension des officiers d'appui aérien, des observateurs, des pilotes et des OLAT, une priorisation et une adaptation des moyens aux besoins de la troupe.

L'imbrication au cours des opérations impose de fixer une distance de sécurité à l'intérieur de la ligne de bouclage. Les unités sont trop mouvantes et les risques de tirs fratricides sont très importants. Les unités terrestres et les aviateurs doivent donc trouver un point d'équilibre par une bonne coopération.

### ***Un appui au désencerclement des postes français***

Autre particularité : l'aviation peut aussi intervenir au profit de postes encerclés, en particulier de nuit. Dans ce cas, l'emploi des chasseurs est soumis à la luminosité de la Lune<sup>63</sup>. Quand elle est bonne, les pilotes enregistrent d'excellents résultats. Les

59. *Ibidem*.

60. Groupe mobile, unité interarmes capable de mener de vastes opérations militaires terrestres.

61. Officier de liaison entre les troupes terrestres et les aviateurs.

62. *Étude sur l'appui aérien, op. cit.*

63. *Note sur les opérations aériennes du Tonkin, avril 1953-juillet 1954, réflexions et enseignement,*

*Dakota Luciole* sont appréciés par l'armée de Terre mais ne peuvent être employés de façon continue compte tenu de l'augmentation de la DCA viêtminh. Les missions nocturnes freinent par ailleurs le rendement des unités terrestres déjà fatiguées ou imbriquées avec celles du Viêtminh. La recherche et la validation d'objectifs deviennent dangereuses<sup>64</sup>.

Durant la nuit et l'attaque d'un poste, un appui massif inattendu peut être déclenché. Il est cependant impossible de prévoir les missions à l'avance et avec certitude. En outre, plusieurs facteurs sont également à prendre en considération : la météo, les distances de sécurité et les effets recherchés. Le commandement aérien doit donc maintenir en alerte permanente des avions de chasse chargés en napalm, en armes de bord et en roquettes. Ils décollent à la demande et en urgence<sup>65</sup>.

Ce court article nous permet de mesurer la variété des missions qui furent celles des aviateurs. Dans des conditions difficiles, l'aviation apporte son soutien pour tenter de détruire les bases d'opérations du Viêtminh, pour appuyer les troupes au sol ou repousser les troupes ennemies qui encerclent leurs positions. Mais, en 1954, les Français sont contraints de céder devant le Viêtminh et abandonnent l'Indochine. Au cours de ce conflit, l'armée de l'Air a tenté de s'adapter au mieux à la réalité de cette guerre qui prouve que la puissance de feu d'une armée moderne ne suffit pas pour vaincre au sol dans les conflits de contre-insurrection. La victoire se mesure par différents paramètres et par l'enjeu qui est au cœur des combats, en l'occurrence ici la population.

Les aviateurs sont soumis, comme leurs camarades terriens, à des attaques d'ampleur parfois dévastatrices sur leurs bases, mais ils parviennent malgré tout à appuyer régulièrement les unités au sol lors des combats. Toutefois, le niveau de préparation et de camouflage des forces du Viêtminh limite fortement l'emploi des avions de combat, quels qu'ils soient, poussant les Français à opérer de façon chirurgicale pour trouver et détruire l'ennemi. Aujourd'hui, même si la France n'est plus engagée militairement en Afghanistan ou en Afrique, elle peut largement se référer à la guerre d'Indochine pour d'éventuels conflits futurs, surtout en matière d'interopérabilité entre les forces aériennes et les forces terrestres.

---

24 août 1954, commandement de l'air en Extrême-Orient, groupement aérien tactique Nord/troisième bureau-opération/numéro 1421/GN/3eB/PS/S, archives de l'armée de l'Air en Indochine, SHD, Vincennes, 4 C 917.

64. *Étude sur l'appui aérien, op. cit.*

65. *Ibidem.*

## ANNEXES

## Mission d'appui feu dans le Delta entre janvier 1953 et le 7 mai 1954

Appui feu dans le Delta avant le 7 mai 1954					
Mois	Appui direct	Dont opérations	Infrastructures	Appui indirect	Total mensuel
Janvier 1953	107	40	67	114	328
Février 1953	77	36	41	67	221
Mars 1953	38	6	32	130	206
Avril 1953	262	116	146	86	610
Mai 1953	240	38	202	322	802
Juin 1953	108	43	65	301	517
Juillet 1953	96	33	63	222	414
Août 1953	81	65	16	242	404
Septembre 1953	389	332	57	288	778
Octobre 1953	225	116	109	455	905
Novembre 1953	215	124	91	318	748
Décembre 1953	292	164	128	225	809
Janvier 1954	232	63	169	320	784
Février 1954	140	48	92	228	508
Mars 1954	274	59	215	376	924
Avril et jusqu'au 7 mai 1954	218	50	168	256	692
<b>Total</b>	<b>2994</b>	<b>1333</b>	<b>1661</b>	<b>3950*</b>	<b>9650</b>

\* Le chiffre dans le tableau d'origine indique 2864.

Source : *Étude sur l'appui aérien*, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2461.

### Les missions d'appui feu entre les mois de mai (après le 7 mai) et juillet 1954

Mois	Mai	Juin	Juillet	Total
<b>Appui indirect</b>	587	1118	1127	2832
<b>Appui direct</b>	497	721	1513	2731
<b>dont opérations</b>	106	290	919	1315
<b>et infrastructures</b>	391	431	594	1416
<b>Total mensuel</b>	1084	1839	2640	5563

Source : *Étude sur l'appui aérien*, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2461.

### Nombre de sorties aériennes dans le Delta entre janvier et juin 1954

Mois	Nombre de sorties delta	Nombre total de sorties feux
<b>Janvier</b>	392	1293
<b>Mars</b>	392	1693
<b>Mai</b>	682	1962
<b>Juin</b>	724	2292
<b>Totaux</b>	2190	7240

Source : *Rapport sur les opérations aériennes du Tonkin entre avril 1953 et juillet 1954*, commandement de l'Air en Extrême-Orient, GATac Nord/3<sup>e</sup> bureau/Opérations, n°1421/GN/3eB/OPS/S, 24 août 1954, archives de l'armée de l'Air pendant la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 4 C 917.

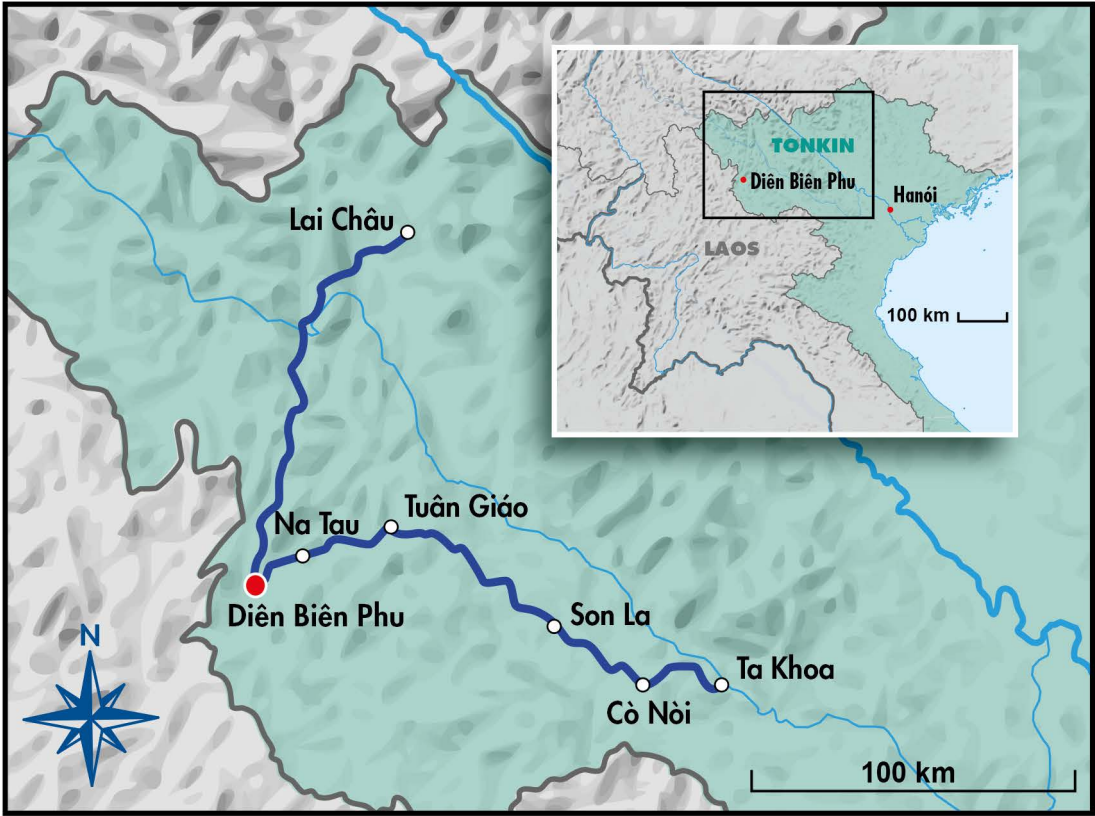
### Activité aérienne au profit de l'opération Auvergne entre le 29 juin et le 4 juillet 1954

Dates		29 juin 1954	30 juin 1954	01 juillet 1954	02 juillet 1954	03 juillet 1954	04 juillet 1954	Totaux
Auvergne Nord	Nombre de B-26 <i>Marauder</i>	10	29	17	36	24	24	140
	Nombre de chasseurs	55	42	56	85	83	86	407
	Nombre de roquettes, bombes et napalm (en tonnes)	48	76	55	116	70	150	515
Auvergne Sud	Nombre de B-26 <i>Marauder</i>	10	2	10				22
	Nombre de chasseurs	21	58	20				99
	Nombre de roquettes, bombes et napalm (en tonnes)	32	55	37				124*

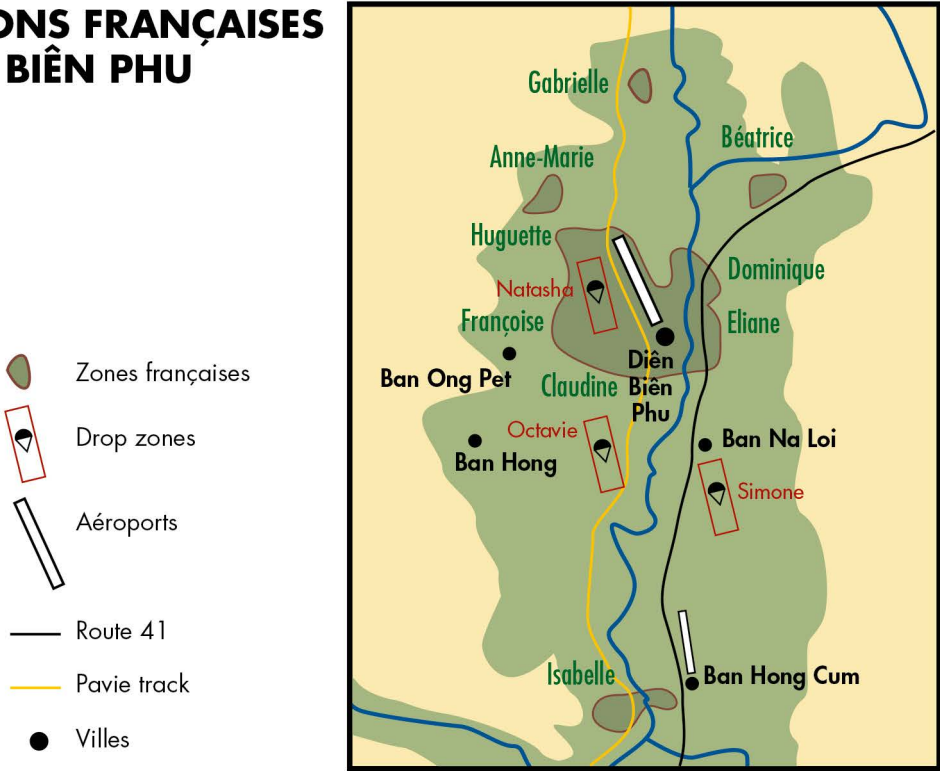
\* 122 sur le tableau d'origine.

Source : Annexe B de *Étude sur l'appui aérien*, archives de la guerre d'Indochine, SHD, Vincennes, 10 H 2461.

# TRAJETS DE L'ARTILLERIE VIÊT-MINH



## POSITIONS FRANÇAISES À DIÊN BIÊN PHU



# Les opérations de défense anti-aérienne lors de la bataille de Điện Biên Phủ

Nguyễn Mạnh Hà

*Professeur, le colonel Nguyễn Mạnh Hà (PhD) est l'ancien vice-directeur de l'Institut d'Histoire militaire du Vietnam du ministère de la Défense nationale du Vietnam*

Les leçons tirées de la victoire de Điện Biên Phủ sont extrêmement riches et se manifestent sous de nombreux aspects. Parmi ceux-ci, la manière dont l'artillerie anti-aérienne a joué un rôle majeur dans la bataille peut être soulignée. À l'issue de la campagne, le commandement suprême évalua les unités d'artillerie anti-aérienne en ces termes :

Le régiment 367 a constamment fait preuve d'un esprit d'endurance face aux difficultés, surmontant les épreuves, parvenant à accomplir une manœuvre motorisée excellente, maintenant le secret de leurs opérations jusqu'à l'heure de l'assaut initial et obtenant ainsi l'effet de surprise tactique. Dans les combats, ses hommes furent toujours courageux, tenaces, accomplissant parfaitement toutes les missions confiées par le Commandement.

Cependant, la contribution des unités de défense contre avions (DCA) à Điện Biên Phủ ne s'arrête pas là. Le point le plus important est que Điện Biên Phủ marque la naissance de cette nouvelle arme – l'artillerie anti-aérienne (AAA) – et l'affirmation d'un nouveau domaine de combat – celui du sol-air. Le contexte dans lequel l'AAA combat pour la première fois va laisser des marques profondes et influencer son développement ultérieur.

## **L'apparition de la DCA à Điện Biên Phủ**

Au cours des premières années de la guerre, pour riposter aux bombardements et aux mitraillages des aéronefs français, les troupes et les unités de guérilla ne pouvaient compter que sur leurs fusils, dont l'efficacité était très limitée. L'aviation française



possédait donc à cette époque la quasi-maîtrise du ciel. Après la création des grandes unités de niveau divisionnaire entre 1949 et 1952, leur organigramme incluait des bataillons de mitrailleuses anti-aériennes de 12,7 mm, principalement fournies par la Chine et l'Union soviétique. Fin 1952, après avoir été contraint d'abandonner plusieurs secteurs au Nord-Ouest du Tonkin, le haut-commandement français concentra ses forces à Nà Sản, au Sud du chef-lieu de Son La, et fortifia ses positions. Il les relia entre elles, faisant émerger un complexe de nombreux points fortifiés, capables de s'appuyer mutuellement. Un petit terrain d'aviation militaire était opérationnel et utilisé par le commandement français pour le transport des hommes et le ravitaillement du camp retranché.

Les unités de l'Armée populaire du Nord-Vietnam (APNV) menèrent trois assauts sur ces positions, mais échouèrent. Une des raisons de leur échec était le manque de mitrailleuses de DCA mais aussi leur expérience insuffisante dans le tir contre les avions et dans la coordination tactique avec l'infanterie et l'artillerie. Par conséquent, l'efficacité au combat était faible. Il n'était pas possible d'assiéger la position et d'empêcher le ravitaillement aérien des forces françaises.

Ce constat devait avoir des conséquences sur le développement des forces vietnamiennes. La création d'unités d'artillerie anti-aérienne suffisamment puissantes pour abattre les aéronefs ennemis et maîtriser le ciel était indispensable. Par ailleurs, il était nécessaire de pouvoir protéger contre les frappes aériennes françaises récurrentes les unités d'assaut, les travailleurs civiques<sup>1</sup> et la population qui était mobilisée pour travailler sur les lignes logistiques. Finalement, le 1<sup>er</sup> avril 1953, un premier bataillon de canons anti-aériens de 37 mm fut officiellement créé sous l'appellation de « Đoàn 367 » (régiment 367). Les cadres et les combattants s'organisèrent rapidement pour s'instruire et s'entraîner au maniement de ces armes modernes sous la direction des conseillers. Le Président Hồ Chí Minh donna l'instruction suivante à l'unité : « Apprenez très bien, très vite, pour aller bientôt au combat. »

Pendant la période d'instruction, Lê Duẩn, membre du Bureau politique du parti des travailleurs du Vietnam, se rendit sur le champ de manœuvre exhorter les cadres et soldats :

Le régiment d'AAA naît au moment où la confrontation entre notre armée, notre peuple et les forces françaises, soutenues par les États-Unis, fait rage... C'est la première fois que notre Armée ouvrière et paysanne se voit confier par le Parti de nouvelles armes. Camarades, vous devez non seulement bien apprendre, mais aussi bien les utiliser au combat, et être résolus à punir l'aviation ennemie

Le général Võ Nguyên Giáp, commandant en chef de l'APNV et secrétaire du Comité militaire central, écrivit également une lettre d'encouragement aux cadres et soldats du régiment 367 :

---

1. Les travailleurs civiques sont mobilisés et payés par l'armée pour participer aux travaux d'infrastructure.

Dans un pays, avec une armée qui ne possède pas encore d'armée de l'Air, l'arme de l'AAA devient encore plus importante... La naissance des troupes de DCA marque une étape de développement de notre armée qui est en passe de devenir une armée régulière et moderne.

L'apparition de la première unité d'AAA sanctionne cette évolution et le développement inexorable de la stratégie de l'APNV qui débuta par la guerre de guérilla et se transforma en guerre de mouvement. Elle répond également aux exigences de la coordination interarmes nécessaire pour s'engager dans la plus grande bataille que l'APNV va mener contre l'une des positions fortifiées à Điện Biên Phủ.

En effet, les 20 et 21 novembre 1953, le haut-commandement français, dirigé par le général Henri Navarre, lança l'opération Castor et largua six bataillons de parachutistes dans la cuvette de Điện Biên Phủ. L'objectif était double : intercepter la division 316 qui progressait vers le Nord-Ouest pour libérer Lai Châu, dernière ville dans la région encore occupée par les forces françaises, et barrer la route empruntée par les troupes vietnamiennes qui se dirigeaient vers le Laos.

Le 3 décembre suivant, face aux renseignements indiquant que les divisions de l'APNV marchaient vers Điện Biên Phủ, le général Navarre décida de transformer la cuvette en un large camp retranché si fortifié qu'il devait transformer la position en un véritable « hachoir à viande » si les troupes vietnamiennes se décidaient à l'attaquer. Trois jours plus tard, après avoir suivi de près les actions successives des forces françaises, le Bureau politique du parti des travailleurs du Vietnam, présidé par Hồ Chí Minh, se réunit. L'analyse de la situation et la comparaison des forces et des dispositifs de combat en présence le convinquirent de déclencher une opération décisive afin d'anéantir le camp retranché de Điện Biên Phủ.

#### *Réaménagement des pistes et mise en position des pièces d'artillerie*

Suite à cette décision, le haut-commandement de l'APNV décida de mobiliser les unités divisionnaires pour participer à la bataille de Điện Biên Phủ, dont leurs unités d'artillerie de campagne et d'AAA. À cette époque, la majorité des divisions s'entraînait tout en recevant des renforts autour des provinces de Tuyên Quang, Yên Bái et Phú Thọ. Les axes routiers, notamment la route nationale n°6 reliant Hanoï à Hòa Bình, Sơn La, Tuần Giáo et Điện Biên, étaient réparés et élargis pour permettre l'utilisation de véhicules devant servir au transport d'armes lourdes, de vivres et au tractage des pièces d'artillerie. De nombreux canons furent démontés, chargés sur des barges et des radeaux puis acheminés par voie fluviale vers le front. Arrivés à une destination tenue secrète, ils furent débarqués, réassemblés et tractés par camions vers Điện Biên Phủ. Pendant ces déplacements, les cadres et les soldats de l'AAA, en collaboration avec les troupes du génie, procédèrent à l'ouverture des routes, au camouflage des pièces et ripostèrent aux bombardements de l'aviation française qui cherchait à détruire les axes de circulation et l'artillerie.

Avant de prendre la décision de lancer les opérations sur Điện Biên Phủ, et afin de préparer la marche du corps de bataille vers le Nord-Ouest, le haut-commandement

avait dépêché dans cette région dès le mois d'octobre 1953 le régiment du génie 151 pour réparer les routes, prévenir tout risque d'enlèvement et d'éboulements et élargir les voies qui convenaient au transport motorisé. Le 7 novembre 1953, le 151<sup>e</sup>, accompagné d'unités de la Jeunesse de choc<sup>2</sup>, de travailleurs civiques et de terrassiers, commença la réparation et l'élargissement de la route n°13. Un peu plus d'une semaine plus tard, un tronçon de 36 km entre Tạ Khoa et Cò Nòi était achevé. Par la suite, le génie se concentra sur la réparation et l'élargissement des portions de chemins entre Cò Nòi et Son La jusqu'à puis Tuần Giáo. Ses unités s'occupèrent ensuite de la route entre Tuần Giáo et Điện Biên, entre Điện Biên et Lai Châu puis enfin de la route n°13 reliant Yên Bái à la route n°41 de Tạ Khoa... Ce qui représenta au final une longueur de 308 km. Ce travail impliqua la construction ou la réparation de 74 ponts de toutes tailles, 21 tronçons courts de route, 1 070 remblais et ponceaux, la gestion d'un volume de 1 600 m<sup>3</sup> d'éboulements et le franchissement de quatre cols majeurs : Son La, Chiềng Phố, đèo Mèo et Pha Đin<sup>3</sup>.

L'une des priorités majeures de l'époque était la construction de routes qui devaient servir au tractage des pièces d'artillerie pour les amener jusqu'aux positions de tir. Le tronçon Tuần Giáo-Điện Biên, long de plus de 80 kilomètres, fut tracé et aménagé en partant de rien par les troupes, les unités de la Jeunesse de choc et les travailleurs civiques en l'espace d'environ un mois. La piste, dont la largeur n'excédait souvent pas un mètre, fut élargie jusqu'à trois mètres pour que les véhicules puissent tracter les pièces à un point situé à seulement 15 km des positions de tir de l'artillerie. De cet endroit, les canons de campagne et les pièces de DCA, pesant chacun plus de deux tonnes, furent tractés manuellement. La piste de halage fut également construite entièrement, en partant du kilomètre 69 de la route Tuần Giáo-Điện Biên, à l'entrée de la jungle de Nà Nham. Elle franchissait le sommet de Pha Sông, qui culmine à 1 150 mètres, descendait vers le village de Nà Tấu et rejoignait la route Điện Biên-Lai Châu, jusqu'au village de Bản Nghịu. Le quartier général vietnamien mobilisa un nombre important de troupes, une fois encore des travailleurs civiques et des unités de la Jeunesse de choc, pour aménager en urgence cette voie de halage unique en son genre. Le temps imparti pour réaliser ce tronçon était de 24 heures tandis que les travaux devaient être indétectables depuis le ciel pour éviter que l'aviation française ne les repèrent et passe à l'attaque. Dans les faits, la piste fut achevée pour l'essentiel en 20 heures, juste à temps pour acheminer l'artillerie vers les positions de combat.

Le 31 janvier 1954, le plan de bataille vietnamien évolua. Il passa du principe d'« attaque rapide, victoire rapide » à celle d'« attaque sûre, progression sûre ». Le poste de commandement fut déplacé de Nà Tấu<sup>4</sup> à Mường Phăng, position plus

---

2. Les Jeunesse de choc sont une organisation sociale et politique chapeautée par le Parti communiste vietnamien dont les fonctions sont de déminer les routes, de transporter armes et nourriture ou encore d'évacuer les blessés du champ de bataille.

3. D'après T. T. Hoà, « L'Art de l'assurance du Génie dans l'opération de Điện Biên Phủ », p. 385 ; dans *La victoire de Điện Biên Phủ et l'œuvre d'édification et de défense de la Patrie socialiste du Vietnam*, actes du colloque co-organisé par le ministère de la Défense, le Comité central chargé de l'Orientation idéologique et de l'Éducation, le ministère de la Sécurité publique, l'Académie politique nationale Hồ Chí Minh et la province de Điện Biên, Hanoï, Éditions de l'Armée populaire, 2024.

4. Nà Tấu était jusqu'alors le quartier général secondaire de la campagne de Điện Biên Phủ, après celui de Thảm Púa.

proche du front pour faciliter la direction des opérations. L'acheminement des pièces d'artillerie, l'aménagement des pistes de halage et la construction des abris pour protéger les canons furent entamés en urgence. Le transfert des canons fut extrêmement pénible car il fallait à la fois camoufler l'artillerie et riposter aux bombardements de l'aviation française. Le tractage des canons à travers les zones découvertes devait impérativement être effectué de nuit.

Le 1<sup>er</sup> février 1954, à 22 heures, alors que la section 827 du bataillon 394, appartenant au régiment 367, procédait au déplacement d'une pièce, le câble de treuillage se rompit, provoquant la glissade d'un canon de 37 mm qui menaçait de basculer dans le ravin. Sans hésitation, le chef de pièce Tô Vĩnh Diện s'interposa rapidement en s'agrippant à l'affût du canon, le pied calé contre une souche, tentant de le dévier vers un talus. Cependant, compte tenu du poids et de l'inertie considérable de la pièce, la roue écrasa Tô Vĩnh Diện, dont le corps se mit en travers, ce qui empêcha la chute de l'arme. Le canon fut sauvé, mais Tô Vĩnh Diện, gravement blessé, succomba à ses blessures peu de temps après<sup>5</sup>. La chanson « *Hò kéo pháo* » (« Le chant de halage des canons ») du compositeur Hoàng Vân<sup>6</sup> fut créée dans ce contexte. Elle eut un effet de mobilisation et d'encouragement considérable sur l'esprit des hommes qui participaient au halage :

*Hò dô ta... en avant ! Halons les canons pour franchir le col. Hò dô ta... en avant ! Halons les canons pour franchir la montagne. Les pentes sont hautes, mais la détermination est plus haute que les montagnes. L'abîme est insondable, mais quel abîme est plus profond que notre haine ?<sup>7</sup>*

Après ces halages, la tâche la plus urgente était de construire de nouvelles routes pour tracter les canons jusqu'aux positions de tir afin qu'ils puissent soutenir l'« attaque sûre, progression sûre ». Les expériences récentes montraient qu'il n'était plus possible de continuer à les tirer à la main. Il était également inenvisageable de déployer les positions d'artillerie sur un terrain découvert pendant toute la durée de l'opération. Il fallait donc aménager des pistes pour que les véhicules de traction puissent amener les pièces au plus près des postes de tir et construire des casemates ou abris pour garantir la sécurité des canons et des troupes contre les bombardements et tirs de l'aviation et de l'artillerie françaises.

5. Tô Vĩnh Diện (1924-1954), né à Nông Cống, dans la province de Thanh Hoá. Pour son sacrifice exceptionnel, Tô Vĩnh Diện fut décoré à titre posthume du titre de Héros des Forces armées populaires par le Président de la République démocratique du Vietnam le 7 mai 1955. Au cours du processus d'acheminement des pièces, le canonnier Nguyễn Văn Chức fut également tué en sauvant un obusier de 105 mm qui glissait vers le ravin. D'après : V. N. Giáp, *Œuvres complètes de mémoires*, Hanoï, Éditions de l'Armée populaire, 2018, p. 931.

6. Le compositeur Hoàng Vân (1930-2018) a écrit de nombreuses chansons célèbres, dont « *Hò kéo pháo* », composée en 1954 lorsqu'il fut témoin direct du déroulement de l'opération et de la tâche difficile, exténuante mais glorieuse, du halage des canons, qui exprimait la détermination des soldats se préparant à la victoire. Il a reçu le Prix Hồ Chí Minh des Arts et Lettres en 2000. Voir « [Hò Kéo Pháo - Tập Ca Nam \[Official MV\]](#) », YouTube, @nhaccachmangvn, 11 mai 2016.

7. *Ibidem*.

Compte tenu de la topographie du camp retranché et du fait que les montagnes environnantes étaient toutes élevées et situées une dizaine de kilomètres du centre de Mường Thanh, l'artillerie de l'APNV, si elle était positionnée sur les pentes extérieures de la cuvette, n'aurait pas pu atteindre les objectifs du secteur central ou aurait tiré sans grande efficacité. Par conséquent, le quartier général décida d'aménager en urgence six routes d'une longueur totale de 70 km, suffisamment larges pour que les camions puissent tracter les canons et qu'ils soient positionnés sur les versants des montagnes donnant vers la position française. Ainsi, ils domineraient le camp retranché et pourraient tirer plus efficacement. Cette tâche colossale et difficile fut confiée au régiment du génie 151 de la division 351 ainsi qu'aux divisions 312 et 316 et au régiment d'artillerie de montagne 675. Il était indispensable que les pièces soient déployées de manière dispersée, tout en couvrant l'ensemble du périmètre du camp retranché. Il était tout aussi nécessaire de garantir la survie du personnel et la sauvegarde du matériel en cas de frappe de contre-batterie ennemie.

Cependant, l'étude du terrain et l'estimation des pentes à franchir pour aménager les pistes se heurtèrent à d'énormes difficultés en raison de l'absence de cartes. La recherche et la détermination des positions de tir pour l'AAA furent tout aussi ardues. Malgré tout, les unités chargées de la construction des routes étaient très motivées et surmontèrent les obstacles. Le creusement des collines, l'aménagement des virages, la construction de ponts de franchissement, le camouflage, la recherche des positions de tir et la création d'emplacements factices pour tromper l'ennemi... Toutes ces tâches témoignent du volume de travail considérable réalisé et des difficultés surmontées étape par étape. En un peu plus de 20 jours, les six axes routiers que devait emprunter l'artillerie étaient achevés.

Le travail exténuant et pénible du halage des pièces d'artillerie est dépeint de manière concrète et vivante par l'auteur français Jules Roy, dans son ouvrage *La Bataille de Diên Biên Phu* (1963) :

Sur une pente à quarante-cinq degrés qui suivait un ravin, les sections s'attelèrent tandis que les artilleurs, arc-boutés aux roues, poussaient d'énormes cales sous les pneus. [...] Les mains serrées sur les câbles, les pieds fichés dans le sol, les hommes écoutaient la voix aiguë et miaulante du chef de cordée scander l'effort : "Hoy !... Hano !..." La double flèche tournée vers le haut, le canon avançait de quelques centimètres, s'arrêtait, montait de nouveau.

À un mètre en moyenne par minute sur les angles les plus durs, cela faisait qu'une cinquantaine de mètres par heure, et, en comptant les pauses, un demi-kilomètre par jour. La moitié seulement, la nuit. Il fallait, à l'aube, que, la pièce amarrée et confondue avec le paysage, eussent disparu toutes les traces de traînées afin que les observateurs aériens et les photographies ne pussent rien déceler. "Hoy !... Hano !..." Les poitrines aspiraient l'air, puis les corps et les bras se tendaient. La sœur ruisselait sur les visages et les torsos, tandis que le chef de cordée rythmait la cadence. À cette dis-

tance du camp retranché et sur les crêtes que les avions survolaient presque constamment, on n’imagine pas que les canons aient pu être tirés autrement que de nuit.<sup>8</sup>

Le 11 mars 1954, tous les canons avaient été acheminés jusqu’aux positions de tir. Outre les canons de montagne de 75 mm et les obusiers, les pièces de DCA – soit 36 canons de 37 mm du régiment 367 – furent positionnées sur les points hauts stratégiques, afin de couvrir et de maîtriser l’espace aérien au-dessus de Điện Biên Phủ<sup>9</sup>.

### Les mauvais calculs du haut-commandement français

Le haut-commandement français avait mûrement réfléchi avant de choisir Điện Biên Phủ comme lieu de la bataille décisive pour anéantir les principales unités de l’APNV. Son plan de bataille reçut l’approbation et le soutien des États-Unis. Le général Clément Blanc, chef d’état-major de l’armée de Terre, et le général René Cogny, responsable des forces françaises dans le Tonkin, estimaient tous deux que l’artillerie française dominerait la bataille et assurerait la protection du camp retranché. Le colonel Charles Piroth, commandant adjoint du camp retranché et responsable de l’artillerie française à Điện Biên Phủ, se disait également confiant : « En seulement dix minutes, nous réduirons l’artillerie du Viet Minh au silence ; en deux jours, nous la disperserons. »

Le camp retranché disposait de deux aérodromes, dont celui du secteur central de Mường Thanh, capable d’accueillir divers types d’aéronefs. Le pont aérien Hanoï-Điện Biên Phủ et Cát Bi-Điện Biên Phủ fut établi, ravitaillant quotidiennement le camp retranché avec environ 60 à 90 tonnes de matériel. Cette situation amena le commandant en chef de la cuvette, le général Navarre, à dire que « le sort de Điện Biên Phủ était plus que jamais lié au rôle de l’armée de l’Air ». Si la noria des avions – le seul moyen de convoier des renforts et de ravitailler le camp retranché – venait à être perturbée ou interrompue, ce serait la fin de la « partie de poker » de Điện Biên Phủ. C’était le « point faible mortel », le « talon d’Achille » du camp retranché. En conséquence, la majeure partie de l’aviation de transport et de bombardement française disponible en Indochine fut mobilisée en priorité pour cette mission de ravitaillement.

Le haut-commandement français, faisant preuve d’une assurance excessive, estimait que le « Viet Minh se jetterait lui-même dans le piège » et serait écrasé s’il organisait une attaque sur Điện Biên Phủ. Le général Navarre était très confiant à propos de l’efficacité de l’aviation et de la mise en œuvre du pont aérien – les forces françaises n’ayant jamais eu à faire face à une AAA. Durant les huit années précédentes, l’aviation française avait de facto régné en maître, dominant le ciel, causant des problèmes et des pertes aux forces de l’APNV, notamment au plan opérationnel. Si les divisions vietnamiennes se déplaçaient et se concentraient autour du camp re-

8. J. Roy, *La Bataille de Điện Biên Phủ*, Paris, Albin Michel, 1989, p. 168. Pour la version vietnamienne : J. Roy, *Trận chiến Điện Biên Phủ*, trad. de Ngô Bình Lâm, Hanoï, Éditions de Hanoï, 2004, pp. 243-244.

9. V. N. Giáp, *Œuvres complètes de mémoires*, op. cit., p. 953.

tranché, les bombardiers auraient une opportunité majeure pour les frapper et les détruire. Cependant, faute de renseignement suffisant, le haut-commandement français n'avait pas suffisamment évalué le potentiel, la puissance, les efforts et la créativité de la défense anti-aérienne adverse. Pour autant, bien que cette arme fût encore jeune et manquait d'expérience au combat, elle était résolue à surmonter toutes les difficultés et les épreuves, quitte à se sacrifier pour remporter la victoire.

### **Quelle approche du combat pour l'AAA ?**

Ayant bien compris que l'unique voie de ravitaillement du camp retranché était son pont aérien, le quartier général vietnamien fixa des directives et élaborait une méthode que devait suivre la DCA pour neutraliser l'espace aérien au-dessus de Điện Biên Phủ. Peu à peu, l'avancée progressive des tranchées creusées par l'APNV réduit le périmètre de contrôle du camp retranché et coupa la piste d'aviation de Mường Thanh. Cette progression, ajoutée à la chute successive des points d'appui français, contraind les avions français à voler à plus haute altitude pour larguer leurs bombes et parachuter le ravitaillement en armes, en munitions, en vivres, en médicaments ou en matériel sanitaire. À plusieurs reprises, les Français furent victimes de bombardements fratricides et, chaque fois que des avions de transport tentaient de voler à basse altitude pour effectuer leurs parachutages, ils subissaient les tirs de l'AAA vietnamienne.

D'un point de vue chronologique, pendant la bataille de Điện Biên Phủ, le régiment de DCA 367 engagea l'intégralité de ses moyens organiques répartis entre les différents secteurs. Il coordonna aussi l'action de ses dizaines de mitrailleuses anti-aériennes de 12,7 mm avec les divisions d'infanterie pour maîtriser l'espace aérien au-dessus du camp français.

Malgré les survols incessants des avions de reconnaissance français, opérant de jour comme de nuit pour photographier et désigner des objectifs aux bombardiers ou à l'artillerie, les pièces de DCA avaient été acheminées en lieu sûr et étaient parfaitement camouflées sur les flancs des collines encerclant la cuvette. Les forces françaises furent complètement surprises lorsque, le 13 mars 1954, la DCA participa efficacement à l'assaut du complexe d'appui de Him Lam – aussi appelé « Béatrice » par les Français et situé au Nord du secteur central du camp retranché – en coordination avec l'artillerie et l'infanterie. Cette attaque marqua le premier acte de la bataille pour Điện Biên Phủ. Suite à la chute de Béatrice, le colonel Piroth, rongé par le remords et l'impuissance à neutraliser l'artillerie adverse, se suicidera.

Dès le 18 mars, le haut-commandement français fut contraint de commencer les parachutages de nuit. Ainsi, alors que les troupes vietnamiennes effectuaient désormais en plein jour ce qu'elles faisaient d'habitude la nuit, les forces françaises, autrefois maîtresses du ciel, durent désormais opérer la nuit plutôt que le jour. Cette « inversion des rôles » annonçait une nouvelle donne pour la suite de la guerre. Elle venait d'être amorcée à Điện Biên Phủ avec l'apparition de la DCA vietnamienne.



Dès le 28 mars 1954, sous la pression de l'artillerie de campagne et de la DCA, le commandement français ne put plus utiliser l'aérodrome de Mường Thanh pour atterrir et décoller. Il ne pouvait alors compter que sur le parachutage du ravitaillement et des renforts. Cette date sanctionna l'échec irrémédiable du pont aérien et fut le prélude à la défaite finale des forces françaises à Điện Biên Phủ. Les avions de transport qui volaient à basse altitude subirent de lourdes pertes, nombre d'entre eux étant abattus et/ou incendiés. S'ils volaient à plus haute altitude pour assurer leur sécurité, les parachutages manquaient alors de précision du fait de la réduction continue du périmètre tenu par les Français. Ainsi, une partie importante du ravitaillement parachuté tombait dans les positions ennemies, apportant un soutien direct et crucial aux Vietnamiens en vivres et en munitions.

La deuxième phase de la bataille débuta le 30 mars 1954. Tout en assurant l'appui-feu lors des progressions de l'infanterie, et afin de couper complètement le ravitaillement aérien des forces françaises, deux compagnies du bataillon de DCA 394 descendirent dans la plaine de Noọngpét au Sud-Ouest de Mường Thanh. L'une d'elles s'installa dans la plaine de Hồng Léch, à 1 km à l'Ouest de l'aérodrome de Mường Thanh. Le bataillon de DCA 381, récemment renforcé, fut déployé dans la plaine près de la colline Độc Lập – « Gabrielle » pour les Français –, au nord de l'aérodrome. Sur le secteur Est, le bataillon 383 se positionna à l'Est et au Sud-Est de la colline A1 (« Éliane 2 »), en coordination avec le bataillon de mitrailleuses anti-aériennes de la division 316 qui prenait position autour des points hauts nouvellement conquis par l'infanterie. Ainsi, dès la deuxième phase, le réseau de tir de la défense anti-aérienne tenait sous son feu l'ensemble de l'espace aérien. Encerclées, les forces françaises étaient plongées dans une situation critique.

Durant la troisième phase de la bataille, qui débuta le 1<sup>er</sup> mai, les troupes de DCA resserrèrent encore plus leur étau sur l'espace aérien couvrant le secteur central du camp retranché. En outre, des sections de tir furent désignées pour mener des embuscades de nuit au plus près du centre du dispositif français si des avions tentaient de le survoler. Cette troisième phase fut également celle où les forces françaises menèrent la défense la plus acharnée, tentant de contre-attaquer pour reprendre les positions perdues. Les troupes de DCA se coordonnèrent étroitement avec l'infanterie et l'artillerie pour repousser ces contre-attaques, maintenant fermement leurs positions de tir sur les points d'appui nouvellement conquis.

L'expertise des troupes de DCA s'est donc progressivement améliorée au fil de l'avancée de la bataille. Durant la première phase, elles assurèrent la protection du dispositif d'attaque contre l'aviation française. Pour la deuxième phase, elles se coordonnèrent pour manœuvrer avec l'infanterie et l'artillerie de campagne tout en assurant la protection des positions fraîchement conquises et la sanctuarisation progressive de l'espace aérien. Dans la troisième et dernière phase, elles tendirent des embuscades pour tirer sur les avions ennemis de nuit au-dessus du camp retranché, provoquant graduellement l'arrêt complet du pont aérien français. Finalement, ces différentes séquences permirent aux troupes de DCA de progresser : tout en combattant, elles accumulaient de l'expérience et gagnaient en efficacité.

Contrairement aux canons de montagne et aux obusiers, dissimulés dans des abris pour cacher leur présence et assurer leur sauvegarde, les pièces de DCA devaient être positionnées à des endroits disposant d'un champ de tir ouvert vers le ciel. En conséquence, l'emploi de la défense anti-aérienne à Điện Biên Phủ nécessitait une bonne coordination entre la DCA et l'infanterie qui devaient se soutenir mutuellement. La première tirait sur les avions, assurant la sécurité et réduisant les pertes de la seconde lors de ses déplacements et assauts. Dans le même temps, la seconde avait pour mission de protéger la première et de repousser les contre-attaques des fantassins et blindés français qui cherchaient à détruire les positions de la DCA.

Sur le front, la DCA manœuvrait souvent pour se positionner au plus près de l'infanterie et des positions françaises. Ses troupes étaient également dotées d'armes légères d'infanterie pour combattre au cas où les Français assailliraient leurs positions. De nombreux engagements allant jusqu'au contact eurent lieu entre les servants de pièces et les unités de la Légion étrangère ou d'autres unités françaises. À maintes reprises, les artilleurs durent abaisser la bouche de leurs canons pour effectuer un tir direct sur les assaillants. Inlassablement, la DCA cherchait à se rapprocher des positions françaises pour assurer rapidement un appui efficace à l'infanterie quand elle creusait des sapes ou partait à l'assaut. Elle contribuait à resserrer progressivement l'étau, neutralisant et réduisant la zone d'opérations des avions français. La synergie entre DCA et infanterie fut évidente tout au long des affrontements.

Malgré les difficultés, les épreuves et les pertes, les troupes de DCA ont combattu de manière coordonnée avec l'infanterie et l'artillerie pendant toute la durée de la bataille, abattant ou endommageant des centaines d'avions de divers types. Bien que manquant de moyens et d'une expérience opérationnelle préalable, c'était la première fois qu'elles entraient en action et elles parvenaient avec brio à accomplir leur mission au cours de la plus grande et de la plus longue bataille de fortification de la guerre. Le rendement au combat fut très élevé pour une force qui n'avait pas d'expérience au début des affrontements. Elle contribua de manière significative à interrompre le pont aérien, isolant complètement les unités défendant le camp retranché et les forçant à capituler.

### **L'échec de la manœuvre aéroterrestre à Điện Biên Phủ**

La presse française et occidentale a publié des chiffres éloquentes sur l'engagement de l'aviation française, assistée par les États-Unis, lors de la bataille de Điện Biên Phủ. Le journal *Le Figaro*, dans son édition du 12 avril 1954, écrivait ainsi :

Le commandement a jeté toutes ses forces aériennes dans la bataille de Điện Biên Phủ. Les avions français tourbillonnent avec une fureur terrible au-dessus du camp retranché, bombardant et mitraillant sans interruption les positions des troupes Viet Minh, les collines à l'arrière où sont placés les dépôts de réserve et les pistes de ravitaillement... Jamais une concentration aérienne aussi massive n'avait été réalisée en Indochine.

*France Soir*, dans son journal du 9 juin 1954, précisait :

En un seul mois, nous avons engagé 450 avions dans la bataille, réalisant 6 000 sorties, ce qui signifie 200 sorties par jour et près de 10 par heure. Si l'on considère que chaque avion opérait entre 10 et 40 minutes au-dessus de la base défensive, on peut affirmer qu'il y avait constamment des dizaines d'appareils en vol au-dessus de la cuvette, certains parachutant des vivres et des munitions, d'autres bombardant, d'autres mitraillant le sol, et les derniers lâchant le napalm – une rotation dans un périmètre ne dépassant pas 10 à 20 kilomètres de circonférence. L'espace aérien de Điện Biên Phủ était saturé d'avions, et il est heureux qu'aucune collision n'ait eu lieu. Vingt-quatre heures sur vingt-quatre, un avion de commandement survolait la cuvette pour diriger les opérations aériennes, et toute la nuit, des avions [*Dakota*] "lucioles" assuraient la permanence.

Dans son ouvrage *Vingt ans qui déchirèrent la France* (1969), le journaliste français Claude Paillat écrit : « La bataille de Điện Biên Phủ, qu'on représente comme une héroïque et malheureuse bataille terrestre sera en réalité une défaite de l'artillerie et de l'aviation, comme en 1940. »<sup>10</sup> Il s'agit effectivement d'un échec de la manœuvre aéroterrestre, car le haut-commandement français, assisté directement par les États-Unis, avait mobilisé des dizaines, voire des centaines, de bombardiers, d'avions de transport, d'appareils de liaison ou de reconnaissance et d'hélicoptères de l'armée de l'Air et de l'Aéronavale<sup>11</sup>.

Les études sur les opérations aériennes françaises à Điện Biên Phủ soulignent un point capital : les forces d'assaut de l'APNV ne disposaient d'aucune aviation, alors que les unités encerclées<sup>12</sup> bénéficiaient d'un soutien aérien important. Pourtant, tous ces aéronefs ne purent fournir un avantage décisif aux défenseurs. Les troupes du général Giáp ne subirent pas des pertes proportionnelles au volume des frappes aériennes françaises.

Une question émerge donc : pourquoi, alors que les conditions météorologiques étaient la plupart du temps favorables aux opérations aériennes, l'aviation s'est-elle montrée inefficace, incapable de soutenir les unités au sol, tout en subissant des pertes si sévères ? La réponse est claire : le haut-commandement français a commis une grave erreur en choisissant Điện Biên Phủ comme emplacement stratégique pour le camp retranché défensif. Situé à plus de 300 km du delta, le ravitaillement et le transport du site dépendaient entièrement de la voie aérienne. Cet éloignement constituait un point de vulnérabilité fatal. Ce désavantage est aggravé par la sous-estimation et l'évaluation erronée qu'ont eues les Français de la détermination et des capacités de l'APNV, et en particulier celles des unités d'AAA.

10. C. Paillat, *Vingt ans qui déchirèrent la France. Tome 2 : la liquidation. Indochine, Maroc, Tunisie, Suez, Algérie. Histoire et documents*, Paris, Robert Laffont, 1969, p. 42.

11. Tels que des *Douglas A-26 Invader*, des *Consolidated PB4Y Privateer*, les *Grumman F6F Hellcat* et *F8F Bearcat*, des *Chance Vought F4U Corsair*, des *Curtiss SB2C Helldiver*, des *Fairchild C-119 Packet* ou encore des *Douglas C-47 Dakota*.

12. Composée des unités françaises, de la Légion étrangère et des forces de l'empereur du Vietnam, Bảo Đại.

## **Quelques aspects de la doctrine d'emploi de la DCA à Điện Biên Phủ**

Au cours de la bataille de Điện Biên Phủ, la doctrine d'emploi, ou plus largement les actions de la DCA, ont donc joué un rôle crucial dans l'inversion du rapport de forces entre les deux camps. La puissance et la tactique des troupes de DCA ont contribué de manière significative à briser et neutraliser l'aviation française. De cette expérience au combat, plusieurs aspects sur l'orientation et de la doctrine d'emploi des troupes de DCA peuvent être dégagés.

Premièrement, le quartier général a défini avec justesse la mission et la doctrine d'emploi de la DCA dans un cadre de coordination interarmes. Tout au long des opérations, les troupes de DCA ont effectué leur mission principale et ont parfaitement répondu aux exigences de coordination et d'appui-feu de l'infanterie et de l'artillerie de campagne. Elles ont surmonté de nombreux dangers et difficultés, suivant l'infanterie au plus près, occupant des positions de tir sous le feu de l'aviation et de l'artillerie française, et ont défendu leurs positions face aux contre-attaques acharnées de l'infanterie et des blindés français.

Appliquant le mot d'ordre – « Là où va l'infanterie, la DCA doit aller » –, le réseau de tir de la DCA est devenu, tout au long des combats, le “bouclier” de l'infanterie et de l'artillerie. Partout où les sapes d'infanterie progressaient, les troupes de DCA avançaient. Inversement, là où la DCA manœuvrait, l'infanterie assurait la protection et se coordonnait pour défendre les pièces. Ce fut également la première fois qu'une combinaison harmonieuse s'établit entre la DCA et l'artillerie de campagne, la première repoussant les bombardiers français pour protéger la seconde, qui pouvait neutraliser les avions stationnés sur la piste ou dans les alvéoles et riposter aux tirs d'interdiction français visant les positions de la DCA.

Deuxièmement, lors de la bataille de Điện Biên Phủ, la DCA s'est mise en place secrètement et a conservé l'effet de surprise. L'apparition brutale et en nombre des pièces anti-aériennes de tous calibres dès le début des affrontements a pris de court et désorganisé le haut-commandement, l'aviation et l'artillerie ennemies. Les avions de reconnaissance et les services de renseignement français avaient pour ordre de surveiller étroitement les forces de l'APNV devant participer à l'assaut de la cuvette et déceler l'artillerie tractée par véhicules. Cependant, les cadres militaires n'avaient pas imaginé que des canons pesant plusieurs tonnes puissent être déplacés jusqu'aux positions de tir par la seule force humaine au travers de montagnes escarpées et de pentes abruptes, d'autant qu'aucune route n'existait pas au préalable. Les chefs militaires français estimaient que même si le Viet Minh disposait de DCA, il lui serait de toute façon impossible de la déployer sur un terrain aussi défavorable que celui de Điện Biên Phủ. Positionnée à découvert, elle deviendrait une cible facile pour les bombardiers et l'artillerie. De la sorte, l'engagement de la DCA a totalement bouleversé les plans français et l'emploi prévus pour les moyens aériens.

Côté vietnamien, le commandement de la DCA reçut l'ordre d'organiser le déplacement des pièces de manière rapide et secrète, de suivre strictement l'ordre de mouvement des pièces, de ne pas tirer lors de cette phase et de camoufler les pistes

de halage. À cette fin, du feuillage était récolté loin des pistes utilisées. Les feuilles séchées étaient remplacées suffisamment à temps pour réduire au maximum le risque de détection par les avions de reconnaissance de l'adversaire.

Finalement, l'effet de surprise lié à l'apparition de la DCA eut un impact important sur le cours de la bataille. De nombreux aéronefs durent modifier leur profil de vol, opérant désormais la nuit pour assurer leur sécurité et montant en altitude pour effectuer leurs missions de bombardement et d'aérolargage. Leur efficacité était ainsi limitée. L'aviation ne put trouver de riposte efficace contre les canons de DCA.

Troisièmement, la DCA vietnamienne a fait preuve de flexibilité et de créativité, appliquant une doctrine d'emploi et une organisation adaptées aux circonstances. En tant que nouvelle arme engagée sur un nouveau théâtre d'opérations, loin de ses bases arrière, elle devait absolument imaginer une doctrine qui soit efficace face à des positions solidement fortifiées, réparties sur un vaste espace et s'appuyant sur une topographie complexe. Aussi, du fait de la faiblesse numérique des effectifs, la puissance de feu fut concentrée sur les axes et les secteurs prioritaires ainsi que sur les objectifs de très haute valeur. Répartissant d'abord ses canons autour des points sensibles (Tà Khoa, col de Lũng Lô, carrefour de Cò Nòi, col de Pha Đin...) et le long des routes menant à Điện Biên Phủ, la DCA concentra ensuite ses moyens pour protéger le secteur le plus vital et le plus âprement disputé que fut le carrefour de Cò Nòi.

Face aux frappes intensives de l'aviation française, les artilleurs, les unités des Jeunesses de choc et les travailleurs civiques unirent leurs efforts pour mener des travaux d'endiguement afin de haler les canons à travers des ruisseaux lorsque les véhicules de traction ne pouvaient pas passer. Les pièces furent hissées et positionnées le long de la crête montagneuse en forme d'équerre : deux canons étaient placés en hauteur et deux plus bas. Leurs capacités et leur puissance de feu pouvaient être exploitées au maximum et riposter avec efficacité contre les aéronefs français tout en garantissant la sécurité du personnel et la sauvegarde du matériel.

Lors de l'assaut sur les positions de Him Lam (« Béatrice ») et Độc Lập (« Gabrielle »), les unités de DCA manœuvrèrent en permanence pour rester au contact des fantassins, appuyant l'infanterie dans la prise des objectifs. Durant les phases II et III, le déploiement des canons dans la plaine, près des positions et de l'aérodrome ennemi, s'inspira d'une méthode de combat inventive, mêlant audace et courage. Tous les avions français subissaient des tirs nourris et violents, les contraignant à remonter en altitude pour effectuer leurs bombardements et parachutages. Là-aussi, cette tactique prit les Français par surprise et les laissa désorientés. Le fait de resserrer progressivement le cercle de feu, puis de réduire et de neutraliser l'espace aérien au-dessus du camp retranché, obligeant l'aviation française à répondre de manière désorganisée, constitua un succès majeur pour la DCA. Cette flexibilité, proactivité et créativité étaient le fruit de sa préparation, de la bonne application des principes stratégiques et tactiques définis, mais aussi de l'erreur française dans le choix du terrain défensif et de la dépendance exclusive au mode de ravitaillement aérien.

Quatrièmement, les troupes de DCA appliquèrent rigoureusement les tactiques de combat rapproché et de tir concentré, attaquant les avions ennemis de jour comme de nuit, par tous les temps et sur tous les terrains, agissant même parfois comme des artilleurs et se transformant en fantassins si nécessaire. Cela démontre des qualités morales indéniables, une capacité constante à surmonter les difficultés et une résolution inébranlable à accomplir la mission. Accompagner l'infanterie avec audace jusqu'au contact avec l'ennemi n'allait pas de soi pour une arme dont le combat contre l'aviation ennemie était la raison d'être. Les pilotes français, mais aussi les forces terrestres, durent ainsi s'inquiéter des effets de la DCA.

En outre, tout en soulageant l'infanterie par leur feu, les troupes de la DCA contribuèrent également à la récupération d'une quantité notable de munitions, de vivres, de médicaments et d'autres matériels parachutés par les avions français. Ces cargaisons devinrent une source d'approvisionnement logistique et technique vitale pendant la bataille. Enfin, le fait de s'approcher le plus possible des points d'appui français permit de limiter l'efficacité des bombardiers adverses – en raison du risque de frappes fratricides – et de réduire les pertes au combat.

Cinquièmement, les troupes de DCA effectuèrent des manœuvres constantes et continues pour préserver leurs forces et organiser la déception tactique, empêchant l'adversaire de connaître le nombre réel de pièces. Le résultat fut un succès, mais la leçon fut amèrement apprise. Durant la Phase I, la DCA changea peu de position et subit de lourdes pertes. À partir de la deuxième phase, tirant rapidement les leçons des jours précédents, les unités se déplacèrent régulièrement. Chaque compagnie construisait trois à quatre positions de réserve, ce qui permettait de réduire considérablement les pertes. De fait, lors des combats de nuit, la concentration des canons dans une seule zone était facilement repérable à cause de l'emploi d'obus éclairants. Les unités étaient exposées au risque de se faire repérer et d'être frappées par l'artillerie et l'aviation françaises. Par conséquent, la relocalisation des positions après chaque engagement ou phase d'activité devint indispensable. Renoncer face à la difficulté de manœuvrer de nuit et de construire de nouvelles positions aurait engendré des pertes évitables.

Le changement constant de positions contribua également à développer un réseau anti-aérien étendu, opérationnel à tout moment et en tout lieu, capable d'abattre davantage d'aéronefs en positionnant les canons là où les aviateurs s'y attendaient le moins. Les généraux français impliqués dans la bataille de Điện Biên Phủ l'ont reconnu : l'existence, dans la cuvette et autour du camp retranché, d'une défense anti-aérienne de plus en plus efficace a contraint les pilotes à traverser un rideau de feu comparable à celui qui protégeait des zones critiques en Europe à la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Sixièmement et enfin, les troupes de DCA appliquèrent le principe de « combattre et se former simultanément ». En effet, le champ de bataille était également utilisé comme un terrain de manœuvre. Les leçons étaient ainsi rapidement tirées, ce qui permit d'accélérer la montée en puissance. La bataille, intense et prolongée, menée

dans des conditions de pénurie de munitions, de logistique et de soutien technique difficiles, en subissant de lourdes pertes, a eu un impact sur le moral de l'ensemble des troupes, y compris de celles de la DCA. L'éducation politique et idéologique, réaffirmant les principes de détermination au combat, la capacité à surmonter les épreuves et l'acceptation des sacrifices en vue de la victoire, fut menée sans relâche, particulièrement durant la Phase II de l'opération.

Comme il s'agissait de leur premier engagement opérationnel, les troupes de DCA profitèrent également du champ de bataille pour s'instruire. La formation et le perfectionnement des artilleurs d'un point de vue tactique et technique furent réalisés directement sur les positions de tir. Les cadres de bataillon et de compagnie agissaient comme des instructeurs, s'appuyant sur la pratique et l'expérience acquise au fil des jours. Cette expérience du front à Điện Biên Phủ est devenue une leçon précieuse et une tradition pour les troupes de DCA qu'elles mirent à profit pour développer leur organisation.

Les questions pratiques soulevées par les opérations de défense anti-aérienne à Điện Biên Phủ constitueront ainsi une base et une expérience essentielles pour les troupes de DCA vietnamiennes, lorsqu'elles firent victorieusement face à la puissante et moderne aviation américaine lors de la guerre du Vietnam.



# Témoignages français sur la bataille de Diên Biên Phu

## 1

**Extrait de l'entretien n°405<sup>1</sup> de madame Elisabeth Gras, dite « Lisbeth »,  
convoyeuse à Diên Biên Phu, enregistré le 19 novembre 1984, à Paris.**

D'après mes souvenirs, de jour, on se donnait quatre à cinq minutes pour embarquer les blessés, tandis que de nuit, on devait disposer d'un peu plus de temps, peut-être huit minutes.

Nous avons essayé de faire des évacuations de nuit en se disant que les « Viets » nous verraient beaucoup moins. On pourrait ainsi embarquer davantage de blessés, sauf par clair de Lune évidemment. Ce qui fait que nous partions généralement à deux ou trois avions. On venait nous chercher à 9-10 heures du soir à la villa des convoyeuses. À ce moment-là, à Hanoi, l'armée de l'Air nous avait en effet octroyé une villa comme nous étions beaucoup plus nombreuses. Elle était située tout près de l'hôpital Lanessan<sup>2</sup>. C'était très pratique pour préparer nos convoys vers Saigon.

Nous partions donc de nuit et quand nous arrivions dans la zone de combat, je ne sais pas, peut-être une demi-heure, trois quarts d'heure avant de descendre dans cette fameuse cuvette<sup>3</sup>, l'équipage mettait d'abord les parachutes et, ensuite, les gilets anti-flak. On nous avait donné l'ordre de les mettre (... même si...) ce n'était pas pratique car nous devons aller très vite dans l'avion. Nous nous organisions avec le mécano et le radio et restions près de la porte arrière de l'avion qui était toujours

---

1. Service historique de la Défense, Vincennes, Fonds « histoire orale », série AI/8/Z/405.

2. L'hôpital Lanessan doit son nom au gouverneur général de l'Indochine Jean-Marie de Lanessan, qui le fait construire sous son mandat (1891-1894). C'est l'un des plus grands hôpitaux d'Indochine.

3. Surnom de Diên Biên Phu.

ouverte. En effet, un parachutage avait souvent été effectué avant de se poser, en profitant des éclairages, des fusées éclairantes.

Le mécano et le radio chargeaient donc les blessés à l'arrière. Les blessés couchés étaient pris en premier et nous, les convoyeuses, nous tirions comme nous le pouvions les civières à l'avant de l'avion pour dégager la place et charger en un temps record le plus grand nombre de blessés. Heureusement, nous pouvions enlever les parachutes une fois qu'on commençait la descente en rond dans la cuvette. J'avais dit une fois à un mécano qui me montrait comment il fallait les mettre que je ne savais pas sauter avec, que ça ne servait pas à grand-chose. Il m'avait dit en riant – d'ailleurs il fallait toujours rire un peu avant de se poser à Diên Biên Phu : « Mais Miss, ne vous tracassez pas, on sautera en se tenant bras dessus, bras dessous ! » Je n'ai jamais eu à sauter en parachute, heureusement pour moi. C'était une formation qu'on ne nous avait absolument pas donnée.

Donc, ces évacuations de nuit, il y avait quelque chose à la fois de tragique mais aussi d'enthousiasmant. Je n'en ai pas fait énormément, peut-être deux ou trois, je ne m'en souviens pas très bien. Mais je sais que nous étions assez canardés.

Pour la première évacuation, nous avons dû embarquer dix ou douze blessés ; dans la deuxième, moins, car on nous tirait dessus avec assez de justesse. Quand le pilote sentait que les tirs devenaient de plus en plus précis, il sonnait et à ce moment-là, nous arrêtons. Alors, c'était très dur. Tous ces blessés étaient au sol, plongés dans une demi-obscurité. Il fallait les repousser, parce qu'on ne pouvait plus les embarquer. Il fallait les « coller », sinon tout le monde se faisait prendre par la défense contre avions (DCA). Or, pour ces blessés, être évacué était quelque chose d'extraordinaire. Diên Biên Phu était déjà un enfer.

Déjà de jour, il avait fallu les repousser. Je me souviens : le radio avait été obligé d'enlever l'échelle, mais il y en avait un qui s'y accrochait. On avait le cœur très serré en faisant cette évacuation. On les repoussait de force, malgré nous. Certains s'accrochaient même à l'avion. C'était évidemment dangereux pour eux. On leur disait : « On va revenir, on va revenir ! » On avait l'espoir de revenir même si c'était de plus en plus risqué.

La dernière évacuation de nuit que j'ai faite, le radio qui était à côté de moi a été blessé. Moi, j'ai eu une chance énorme. Je tirais une civière. Je n'ai pas été touchée car je reculais. Mais il y a un jeune parachutiste qui nous aidait à embarquer les blessés au sol, qui a été blessé assez sérieusement.



Évacuation de blessés à bord d'un C-47 *Dakota* quelque part en Indochine.  
Photo SHD n° B84/3607

# Extrait de l'entretien du vice-amiral Bernard Klotz, réalisé le 19 novembre 2002, par Pierre Journoud

## 2

Retranscrit par Jean-Christophe Noël<sup>1</sup>

**Quand la bataille de Diên Biên Phu éclate, êtes-vous en train d'effectuer votre premier séjour en Indochine ?**

Pas du tout, c'est mon quatrième. Je suis alors lieutenant de vaisseau à la 11 F et j'ai embarqué sur le porte-avions Arromanches, qui doit initialement opérer de septembre 1953 à septembre 1954 au large de l'Indochine. Dans les faits, l'Arromanches ne quittera plus le Tonkin à partir de février 1954, mais ses avions décolleront depuis des aérodromes terrestres pour participer pleinement à la bataille de Diên Biên Phu.

**Quand survolez-vous pour la première fois cette fameuse cuvette ?**

Dès le déclenchement de l'opération Castor, le 20 novembre 1953. Je suis alors l'officier de liaison de l'Arromanches auprès du Groupement aérien tactique (GA-Tac) à Hanoi. J'ai l'opportunité de faire partie de l'équipage du *Dakota DC-3* qui effectue les premiers parachutages sur Diên Biên Phu et qui tient le rôle de poste de commandement (PC).

**Y a-t-il une appréhension quelconque quand la garnison s'installe ?**

Je dirais que la confiance est de mise quant aux capacités de l'artillerie française. Peu de critiques sont émises sur le choix du site, à l'exception de celles qui portent sur la position du point d'appui Béatrice, jugée vulnérable.

**Vous allez par la suite effectuer de nombreuses missions de bombardement sur *Hellcat*. Craignez-vous la défense contre avions (DCA) adverse ?**

Elle est en effet très dangereuse et elle va tuer certains de mes camarades. Ses moyens augmentent avec le temps. Au départ, on essuie de simples tirs de mitrailleuse, puis ce sont des obus de canons de 37. Mais que voulez-vous, on finit par s'y

---

1. Ce texte est construit à partir du compte-rendu synthétique rédigé par le professeur P. Journoud après un entretien mené en 2002. Ce compte-rendu a été validé par le vice-amiral B. Klotz. Les questions ont été rajoutées pour améliorer le confort de lecture. Les réponses sont reprises dans la même logique, leur sens étant bien sûr strictement conservé.

habituer, et je dois dire qu'il y a même une certaine indifférence à la fin, qui est renforcée par notre conviction que nous apportons un soutien essentiel aux combattants au sol. Nos camarades de l'armée de l'Air, chargés de l'appui aérien, sont pour leur part contraints par des instructions qui les confinent à des altitudes plus élevées, ce qui diminue leur temps de vol. Il faut dire que l'état-major de l'armée de l'Air est à cette époque plus attaché à développer ses moyens en Europe et qu'il considère le théâtre indochinois comme un théâtre secondaire<sup>2</sup>.

### **Justement, quels sont vos rapports avec les aviateurs ?**

J'ai de l'admiration pour les équipages des avions de transport, que ce soient ceux des *DC-3* ou des *Packet*, qui sont pilotés à moitié par des aviateurs français et à moitié par des mercenaires américains. Eux aussi sont souvent touchés par la DCA. Les *DC-3* viennent d'ailleurs chercher des blessés de nuit bien après le 13 mars, jour du déclenchement de la bataille. Nous escortons souvent les *Packet* à basse altitude, de sorte que nos destins sont intimement mêlés.

### **Quand réalisez-vous que la bataille risque d'être perdue ?**

Très rapidement, une fois que l'offensive vietminh est déclenchée. Dès le lendemain, le 14 mars au matin, alors que Béatrice est tombée et que la piste d'aviation est devenue inexploitable, nous prenons conscience que le destin de la garnison est scellé.

### **Comment expliquez-vous cette défaite ?**

D'abord, les forces vietminh sont beaucoup mieux armées qu'autrefois. Encore une fois, jusqu'au 13 mars, le sentiment est unanime sur le fait qu'il n'y a rien à craindre de la part de l'artillerie vietminh. L'artillerie française, aidée de l'aviation, allait la repérer et la détruire. Du coup, de nombreuses positions ne sont pas enterrées.

En fait, la bataille est perdue dans les premières heures. Béatrice est neutralisée quand un obus tombe sur le PC du commandant du bataillon et détruit son état-major avec les moyens de communication. Nos chefs ont été de grands soldats, mais, en cette occasion, ils manquent d'imagination. Ils n'ont pas suffisamment songé au fait qu'on pouvait se battre autrement qu'eux.

### **Revenons aux missions que vous devez effectuer. Quelles sont-elles ?**

Nous devons donc protéger les *Packet*, mais aussi bombarder les voies de communication, lorsqu'elles sont décelables. Nous effectuons ces missions très souvent

---

2. Alors que la bataille de Diên Biên Phu se déroule, une controverse – amenée à durer – naît sur l'efficacité des bombardements des *B-26* dans la cuvette. Elle rebondira notamment en 1986 après un article à charge du général (CR) D. de Champeaux de la Boulaye – ancien navigateur de *B-26* ayant participé aux opérations en Indochine – qui stigmatise le peu d'intérêt des chefs d'état-major de l'armée de l'Air pour le théâtre indochinois et le manque de motivation des équipages de bombardiers pendant la bataille. Voir D. de Champeaux de la Boulaye, « [Les B-26 à Dien-Bien-Phu](#) », *Revue historique des Armées*, No. 169, 1987, pp. 77-91. Cet article entraînera des réponses véhémentes d'anciens chefs d'unités incriminés ou de leurs veuves qui soulignent que de nombreux facteurs trop souvent ignorés vont perturber le déroulement des opérations. Je remercie le commandant B. Colom-y-Canals, du Service historique de la Défense, pour m'avoir apporté ces dernières précisions.

à l'aube pour surprendre les convois qui ne roulaient que la nuit. En moyenne, une mission durait entre 3 heures et 3 heures 30, mais elle pouvait être parfois plus longue, à cause des conditions météorologiques ou des demandes faites par les forces au sol et se prolonger jusqu'à épuisement du carburant.

### **Pouvez-vous nous raconter votre dernière mission ?**

Elle s'est déroulée au cours de la nuit du 22 au 23 avril. Le Vietminh vient de se saisir d'un des postes du point d'appui Huguette 1. Le commandement du camp, le colonel de Castries, décide alors d'une contre-attaque terrestre soutenue par un appui aérien le plus important possible pour le reprendre.

En bombardant le point d'appui, je suis touché, sans doute par un obus de 37. L'avion est fortement secoué, le tableau de bord éclate et un incendie se déclare. Là, j'ai pensé que tout était foutu. Comme un pilote n'aime pas quitter son avion, ma première idée est d'aller me poser sur le terrain d'Isabelle, qui est le point d'appui secondaire au Sud. Mais un camarade, en tentant d'effectuer une manœuvre semblable dans un autre lieu, avait été tué quand son avion avait explosé. Finalement, je décide de sauter sur le camp retranché. Je m'en rapproche le plus possible, puis passe sur le dos pour tomber et m'extraire de l'avion. Petit problème, je n'ai jamais sauté en parachute. Je me luxe l'épaule au moment où le parachute s'ouvre (qu'il a fallu m'opérer en France plus tard). J'arrive au sol sous le feu de l'ennemi. Je suis couché dans les rizières, pas loin d'Éliane 2 qui résiste encore. Je ne suis vraiment pas rassuré, mais trois légionnaires venus d'Éliane 2 et armés de fusils-mitrailleurs, viennent me chercher. Je dois avouer que ça m'a rendu un peu de fierté.

J'ai d'ailleurs retrouvé l'un d'entre eux en l'an 2000, 46 ans après, lors d'une cérémonie de remise de la Grand' Croix de la Légion d'honneur aux Invalides.

### **Vous êtes rapidement soigné ?**

Je suis immédiatement emmené à l'hôpital, où je rencontre le commandant Grauwin, « un saint »<sup>3</sup>. On parvient à me « réparer ». Au réveil, je partage la dernière bouteille de champagne avec Geneviève de Galard et son adjoint, Gindrey, qui est un ancien condisciple du collège. Je propose alors mes services pour aller aider mes copains à Éliane 2. On me demande : « Que savez-vous faire avec un fusil ? » Je réponds : « Pas grand-chose. » Je suis muté au PC, où l'on pense que je serai plus utile. Effectivement, des opérations aériennes se déroulent de jour et de nuit, contrôlées au niveau état-major par le lieutenant-colonel Guérin de l'armée de l'Air, un homme admirable, qui est très heureux que je sois descendu du ciel pour l'aider...

### **Quelle est l'ambiance dans les derniers jours du camp retranché ?**

Eh bien, je ressens une certaine sérénité, une confiance même. Les gens avaient pris leurs marques. Entre les grandes phases de la bataille (mi-mars, fin mars, début

3. Le médecin-commandant Paul-Henri Grauwin est le chef de l'antenne médicale de Diên-Biên-Phu. Il a raconté « sa » bataille de Diên Biên Phu dans un livre fameux intitulé *J'étais médecin à Diên Biên Phu*, qui est régulièrement réédité.

avril, mi-avril, début mai), on ne subissait pas de gros coups. Le Vietminh reconstituait ses forces, rassemblait ses munitions. Certes, le harcèlement se poursuivait, avec quelques tirs d'obus, un peu au hasard. Mais apparemment, tout le monde avait fini par en prendre un peu l'habitude.

### **Comment se passent les derniers jours ?**

Le 6 mai, je dirigeais les actions aériennes nocturnes, qui étaient de deux types : l'éclairage du champ de bataille, effectué par des avions qui lançaient des lucioles, et le ravitaillement en vivres et en munitions. Le ravitaillement ne pouvait pas se faire quand les lucioles étaient dans le ciel. Mais suivant l'endroit, suivant le responsable, je recevais des instructions contradictoires. Un dilemme se posait à moi. Comment continuer à se battre sans lumière ? Mais comment continuer à se battre si on n'a pas de ravitaillement ? Le colonel Langlais m'a dit à plusieurs reprises : « Je veux des lucioles ! »... À qui devais-je obéir ? Finalement, j'ai opté pour la lumière. La nuit du 6 au 7 est restée quelque chose d'important pour moi.

### **Vous vous rendez le lendemain ?**

Oui, le 7 mai, nous avons enterré les culasses des revolvers (on m'en avait donné un, je ne sais pas pourquoi), et puis les Viets sont arrivés.

### **Que ressent-on à ce moment précis ?**

Une profonde douleur. Ceux qui s'étaient battus l'avaient fait jusqu'aux limites extrêmes. Ce combat se terminait par une image, que je revois encore et que Schoendoerffer a bien traduite dans son film<sup>4</sup>. On sort de son trou ; on marche, et on voit des foules de gens qui sortent de leurs trous encadrés par des Bô dôï avec leurs fusils. C'est bouleversant. Ça ne dure pas longtemps, bien sûr. Mais c'est une image qu'on garde comme une blessure qui ne cicatriserait pas. C'est fini. On n'entend plus rien.

Après, on est pris par une nouvelle vie, la vie de prisonnier. On commence par vous emmener quelque part et puis la nuit tombe. Mais cette première nuit de captivité a été, contrairement aux précédentes... reposante. Plus de bataille ; que les étoiles. Des petites choses comme celles-là qui faisaient penser que la vie était belle. En fin de compte, la vie est belle quand on la garde.

*Bernard Klotz fera trois tentatives d'évasion et perdra 35 kg pendant ses quatre mois de détention. Il finira sa carrière militaire au grade de vice-amiral d'escadre. Il meurt à Paris le 28 décembre 2005.*

---

4. Pierre Schoendoerffer, *Diên Biên Phu*, 1992, 131 minutes.

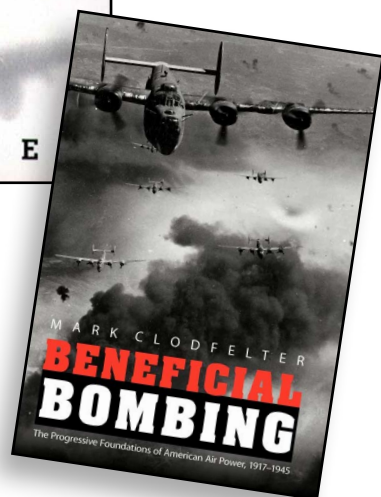
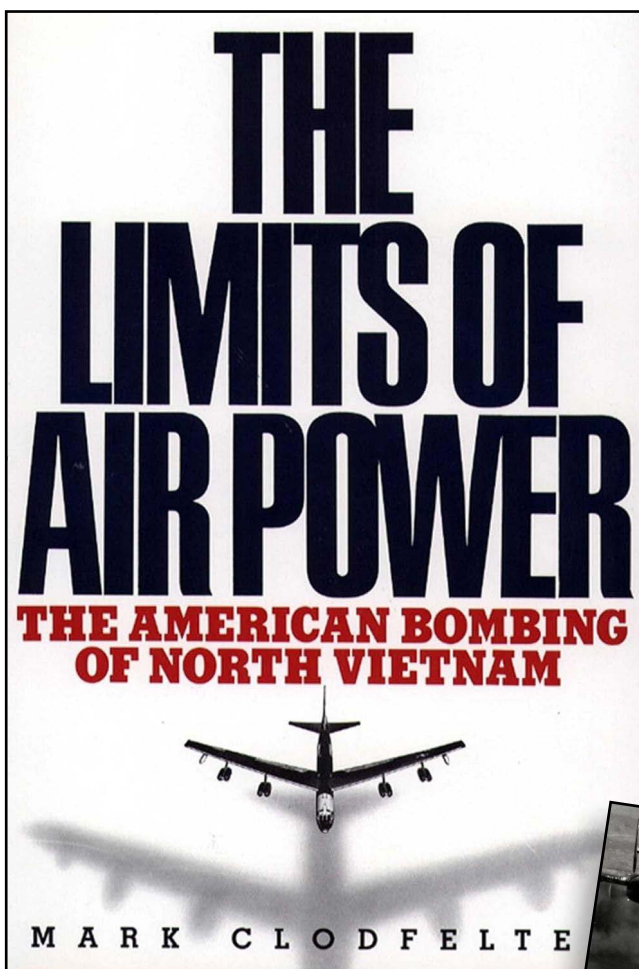




*F-6F Hellcat de la 11F s'apprêtant à décoller du porte-avions Bois Belleau.*  
Photo SHD n° B86/3648



***VIETNAM***



---

# Entretien avec Mark Clodfelter

Par Jean-Christophe Noël



## **Pouvez-vous expliquer ce qui vous a motivé à devenir officier de l'U.S. Air Force (USAF) ?**

Une partie – une bonne partie – de mes motivations était financière. J'avais très envie d'aller étudier à l'université de Caroline du Nord à Chapel Hill, où mon père avait obtenu son diplôme de pharmacien en 1951. Mais cette université ne m'offrait qu'une bourse partielle. Pour que je puisse y aller, mes parents auraient dû contracter un second prêt hypothécaire sur notre maison. En plus, j'avais une sœur cadette qui souhaitait aussi faire des études supérieures. Je savais qu'entrer à l'Académie de l'Air Force me permettrait de bénéficier d'une éducation « gratuite ». Et puis, je trouvais l'idée de devenir pilote dans l'USAF très attrayante. J'ai donc concentré mes efforts pour intégrer l'Académie, en ayant de bonnes notes et en rencontrant des responsables politiques locaux à même d'écrire des lettres de recommandation à notre représentant au Congrès, le démocrate Walter B. Jones Sr<sup>1</sup>. Cette stratégie a

---

1. La candidature à l'entrée d'une des écoles d'officiers est tributaire, sauf exception, d'une « nomination », qui peut être signée par le représentant du district congressionnel de résidence, par les deux sénateurs de l'État de résidence ou par le vice-Président (note du traducteur).

finallement porté ses fruits : j'ai terminé major de ma promotion au lycée et j'ai reçu une nomination de la part du représentant Jones Sr.

**Vous êtes devenu officier radar au sol et avez servi à Myrtle Beach AFB (Caroline du Sud) et en Corée du Sud. Avez-vous des souvenirs particuliers de votre affectation en Asie ?**

Oui, plusieurs. J'ai servi en Corée pendant 18 mois, entre 1980 et 1981, à une époque où les tensions restaient fortes après « l'incident du peuplier » d'août 1976, au cours duquel deux officiers de l'armée américaine élaguant un arbre dans la zone démilitarisée (Demilitarized Zone – DMZ) avaient été tués par des troupes nord-coréennes. Je me souviens aussi d'un épisode, durant la présidence de Ronald Reagan, où les Nord-Coréens avaient tiré un missile SA-2 sur un *SR-71* qui effectuait une mission de reconnaissance le long de la DMZ. Le missile avait explosé 20 000 ft. sous l'avion et à plusieurs kilomètres derrière lui. Malgré cela, les États-Unis ont répondu à cette provocation en escortant le vol suivant du *Blackbird* par une multitude d'avions de chasse bardés de munitions prêtes à être tirées, ainsi que des *B-52*. Je me souviens avoir vu tous les pilotes au club des officiers de la base d'Osan porter des combinaisons de vol neutres, sans grade ni insigne. J'ai compris que les prochaines missions étaient « sérieuses ». Sans surprise, les Nord-Coréens ont choisi de ne pas faire feu contre notre formation. Ils n'ont d'ailleurs plus jamais tiré sur nos *SR-71* pendant mon séjour.

Du fait de ces tensions élevées, nous, les Américains stationnés à Osan, avions un couvre-feu de minuit à 5 heures du matin. La base était strictement fermée durant ces heures. On ne pouvait ni entrer, ni sortir. Les Sud-Coréens, cependant, nous appréciaient énormément et étaient ravis de notre présence. Les soldats américains étaient stationnés sur trois sites radar isolés, gérés par l'armée de l'Air coréenne : Youngmonsan (près de la DMZ), Mangilsan (sur la mer Jaune) et Palgongsan (près de Taegu). Ces sites étaient en réalité extrêmement reclus et, en hiver, la neige et la glace bloquaient souvent les routes qui les desservaient. Leur ravitaillement en nourriture, médicament et la distribution du courrier ne pouvaient se faire que par hélicoptère. Je me souviens que l'emprise de Palgongsan est restée presque six semaines sans contact avec l'extérieur en raison des conditions hivernales épouvantables.

**Vous avez ensuite quitté les unités opérationnelles pour mener une brillante carrière académique. Pourquoi avoir choisi cette voie ?**

Je savais qu'une longue carrière en tant qu'officier radar ne me mènerait pas de toute façon à un grade élevé et qu'elle impliquerait de nombreuses affectations dans des zones reculées – ce qui ne me dérangeait pas en Corée, puisque j'étais un jeune lieutenant puis capitaine célibataire. Mais j'ai aussi pensé qu'un jour, je voudrais peut-être m'établir et me marier. Après huit mois de mon affectation d'un an en Corée, j'ai reçu un appel du département d'Histoire de l'Académie de l'Air Force me demandant si je souhaitais revenir en tant que membre du corps professoral. J'ai répondu avec enthousiasme, même si cela impliquait d'obtenir un master en histoire et, pour des raisons liées aux effectifs dans ce département, de prolonger mon séjour

en Corée de six mois supplémentaires. En tant qu'officier célibataire à une époque où il était facile de trouver une copine et où mon travail d'officier de formation du 5<sup>e</sup> groupe de contrôle tactique était passionnant, cette prolongation ne me posait aucun problème. Cela m'a finalement conduit à étudier à l'université du Nebraska à Lincoln dès janvier 1982, où j'ai passé 18 mois sous la direction du plus grand professeur que je n'aie jamais connu, le professeur Pete Maslowski, co-auteur du magnifique livre *For the Common Defense: A Military History of the United States of America*<sup>2</sup>. Pete n'a pas seulement été un mentor exceptionnel, il est aussi devenu mon meilleur ami et nous sommes très proches depuis plus de 40 ans.

**Vous êtes devenu professeur au département d'Histoire de l'Académie de l'Air Force et à la prestigieuse School of Advanced Airpower Studies (SAAS) sur la base aérienne de Maxwell, qui représente sans aucun doute le sommet académique des études sur la puissance aérienne. Malgré la qualité des cours, il semble que peu d'étudiants écrivent par la suite et contribuent aux discussions sur l'utilisation de la puissance aérienne. Comment l'expliquez-vous ?**

Le but de la SAAS est de former des chefs et des commandants, non pas de produire des universitaires, même si beaucoup d'entre eux mènent par la suite une réflexion de fond qui améliore les capacités générales de l'Air Force. J'ai fait partie du premier groupe de huit professeurs de la SAAS – quatre militaires et quatre civils – et j'ai été ravi de voir que l'école que nous avons lancée a prospéré. Je crois que nous en sommes maintenant à la 35<sup>e</sup> promotion, ou quelque chose comme ça. Mais suivre les cours de la SAAS soustrait un étudiant à son métier (le plus souvent le pilotage) pendant deux ans : un an de cours à l'Air Command and Staff College (ou son équivalent dans l'armée de Terre, la marine ou les Marines) et une seconde année à la SAAS, dont le cursus dure 51 semaines. Pour un pilote, cette période hors d'un cockpit est extrêmement longue et s'il veut continuer à monter en grade, il doit retourner rapidement en unité. Si c'est la voie qu'il suit, il n'a effectivement pas beaucoup de temps pour écrire sur la puissance aérienne. Une fois qu'une personne devient commandant d'escadron, d'escadre ou de brigade aérienne, puis obtient des responsabilités supérieures, le temps pour écrire et réfléchir devient de plus en plus limité.

Parmi les trois premières promotions de la SAAS où j'ai enseigné, j'ai été ravi de voir que nous avons finalement produit trois diplômés qui sont devenus généraux de division ou plus : les lieutenants généraux Kurt A. Cichowski et David S. Fadok ainsi que le général James M. « Mike » Holmes. Ce dernier est même devenu le général commandant l'Air Combat Command, probablement le poste le plus prestigieux de l'USAF. Ces officiers ont démontré leur compréhension des principes de la puissance aérienne par la manière dont ils ont commandé leurs subordonnés, leur inculquant une appréciation de ce que les forces aériennes pouvaient et ne pouvaient pas accomplir. Ainsi, selon moi, les diplômés de la SAAS n'ont pas besoin d'écrire sur la puissance aérienne pour avoir un effet sur ce sujet : ils l'ont en organisant et en commandant leurs unités.

2. A. R. Millet, P. Maslowski, *For the Common Defense: A Military History of the United States of America*, New York, The Free Press, 1984, 621 p.



**Vous avez écrit de nombreux livres, articles et essais, mais votre œuvre la plus célèbre reste probablement *The Limits of Air Power: The American Bombing of North Vietnam* (New York, The Free Press, 1989). Il s'agit d'une évaluation très documentée des campagnes de bombardement stratégique contre le Nord-Vietnam entre 1965 et 1972, c'est-à-dire lors des opérations Rolling Thunder, Linebacker I et II. Pourquoi avez-vous écrit ce livre ? Quel était le contexte des études universitaires sur la guerre du Vietnam à ce moment ?**

Les origines du livre remontent à l'époque où j'étais cadet à l'Académie de l'Air Force, entre 1973 et 1974. Le corps professoral de l'Académie était alors presque entièrement composé d'officiers et la plupart d'entre eux étaient des pilotes ou des navigateurs ayant volé au Vietnam. Presque sans exception, mes camarades et moi les entendions dire : « Vous savez, si le Président Lyndon B. Johnson nous avait lâché la bride, comme l'a fait le Président Richard Nixon à la fin de 1972, nous aurions gagné cette guerre grâce à la puissance aérienne dès 1965. » Eh bien, je me suis dit : ils y étaient, ils savaient.

J'ai entendu le même refrain de la part des pilotes avec lesquels j'ai travaillé en tant qu'officier radar à la fin des années 1970 et au début des années 1980. Mais l'étincelle qui a vraiment déclenché mon intérêt pour la recherche sur les bombardements américains au Nord-Vietnam est venue de mon supérieur en Corée, le major John Allen (une des deux personnes à qui j'ai dédié *The Limits of Air Power*, l'autre étant mon père). Il avait effectué de nombreuses missions sur B-52 au-dessus du Sud-Vietnam et du Laos, ainsi que trois missions, toujours sur B-52, sur Hanoï pendant Linebacker II. Un jour, il m'a demandé : « Toi qui es le spécialiste en histoire, dis-moi : pourquoi, quand Richard Nixon a lancé Linebacker II, a-t-il fait arrêter les bombardements 11 jours après leur lancement ? Les Nord-Vietnamiens étaient dans les cordes – ils n'avaient plus de systèmes sol-air, ils ne pouvaient pas nous arrêter – et pourtant Nixon a décidé de stopper les bombardements. Nous aurions vraiment pu les écraser si nous avions continué. Mais Nixon nous a fait arrêter. Pourquoi ? » Inutile de le dire, je n'avais pas de bonne réponse à sa question. Pourtant, à peu près à la même époque, j'ai reçu une notification me disant que j'avais été sélectionné pour enseigner l'histoire à l'Académie et que j'irais à l'université. J'ai donc pensé que j'essayerais de répondre à sa question dans le mémoire que je devrais rédiger.

Quand je suis arrivé à l'université Lincoln au Nebraska, j'ai formulé mes souhaits à mon mentor, Pete Maslowski, qui a approuvé mon sujet de mémoire. Mais il m'a prévenu qu'il serait difficile d'obtenir toutes les informations que je voulais car beaucoup d'entre elles étaient probablement encore classifiées. Mais j'avais un avantage : je disposais d'une habilitation « Top Secret » de l'Air Force qui me permettait d'examiner des documents classifiés et de les soumettre à une demande de déclassification – ce que j'ai fait. Beaucoup d'entre eux ont effectivement été déclassifiés, même si j'ai aussi découvert que beaucoup d'autres l'avaient déjà été. En outre, j'ai déposé de nombreuses demandes en accord avec la loi sur la liberté d'information<sup>3</sup>, qui ont été acceptées.

---

3. Freedom of Information Act de 1966, qui autorise la publication de certains documents gouvernementaux sur demande (note du traducteur).

En plus de consulter des documents, j'ai également lu beaucoup de transcriptions d'histoires orales de l'Air Force tout en menant de nombreux entretiens avec des généraux et des responsables politiques qui avaient pris des décisions importantes lors des campagnes aériennes au Vietnam. Comme je n'avais que 18 mois pour terminer mon master au Nebraska, mon mémoire n'aborda que les deux campagnes aériennes Linebacker, c'est-à-dire Linebacker I (mai-octobre 1972) et Linebacker II (décembre 1972). J'ai terminé mes études au Nebraska en mai 1983, puis j'ai été mis à disposition pour enseigner à l'Académie. Après un an et demi d'enseignement à l'USAF Academy, on m'a demandé si je souhaitais être parrainé pour un doctorat – que l'Air Force financerait – puis revenir enseigner au département d'Histoire. C'était une offre que je ne pouvais pas refuser, surtout qu'il était prévu que je fasse mon doctorat dans l'université de mes rêves, l'université de Caroline du Nord, à Chapel Hill. Là-bas, j'ai considérablement élargi mon mémoire pour en faire ma thèse de doctorat, qui est devenue une étude de Rolling Thunder (mars 1965-octobre 1968), plus un chapitre introductif replaçant toute la guerre aérienne contre le Nord-Vietnam dans son contexte historique en examinant les bombardements de la Seconde Guerre mondiale et de la Corée, ainsi que la théorie des bombardements de la Guerre froide. Une fois de plus, j'ai fait beaucoup de recherches dans des documents classifiés, dont une bonne part que j'avais fait déclassifier. J'ai là aussi encore réalisé de nombreux entretiens – cette fois, avec plusieurs responsables politiques clés : Robert McNamara, Dean Rusk et Walt W. Rostow – tout en continuant à interviewer des généraux et des membres d'équipage d'aéronefs. J'étais satisfait du résultat final une fois ma thèse achevée, même si certains de mes mentors m'avaient dit qu'il était encore trop tôt pour commencer à analyser la performance de l'Air Force au Vietnam. Ce à quoi j'ai répondu : « Quand sera-t-il enfin temps de le faire ? »

Avec ma thèse terminée et mon diplôme en poche, je suis retourné à l'Académie pour enseigner l'histoire à l'été 1987 – désormais avec ma nouvelle épouse, Donna MacIsaac Clodfelter, que j'avais épousée un an plus tôt (son père, David MacIsaac, auteur du meilleur livre analysant le Strategic Bombing Survey des États-Unis pendant la Seconde Guerre mondiale, avait supervisé le mémoire de fin d'études que j'avais écrit en tant que cadet de dernière année sur le bombardement de Dresde en 1945, texte qui est devenu ma première publication<sup>4</sup>). À mon insu, mon mentor Pete Maslowski avait envoyé une copie de ma thèse à son éditeur chez Free Press, Joyce Seltzer, qui avait servi d'éditrice pour son livre, *For the Common Defense*. Par la suite, j'ai reçu un appel de Joyce, me disant qu'elle, et la maison d'édition, voulaient publier ma thèse. Elle m'a également demandé de lui recommander des « lecteurs experts » qui pourraient critiquer mon travail. Je lui ai alors envoyé les noms du professeur George Cyril Herring de l'université du Kentucky, qui avait écrit *America's Longest War*<sup>5</sup> (l'une des meilleures études sur la guerre du Vietnam à l'époque) et de

4. M. A. Clodfelter, « [Culmination Dresden: 1945](#) », *Aerospace Historian*, Vol. 26, No. 3, Fall/September 1979, pp. 134-147.

5. G. C. Herring, *America's Longest War: The United States and Vietnam, 1950-1975*, New York, John Wiley and Sons, 1979, 298 p.

Guenter Lewy, auteur d'un autre excellent livre sur la guerre, *America in Vietnam*<sup>6</sup>. Ces deux auteurs ont complimenté mon travail et fait des suggestions et des corrections. J'ai pris trois semaines de congés pendant l'été 1988 pour y répondre et le produit final est devenu *The Limits of Air Power*, que Free Press a publié en 1989 (l'université du Nebraska l'a publié en version de poche en 2006).

### **Quelles leçons l'USAF a-t-elle tirées de la guerre du Vietnam à cette époque ?**

Je ne suis pas sûr que l'Air Force ait tiré beaucoup de leçons du Vietnam. Le premier manuel de doctrine élémentaire, le 1-1, écrit après la guerre en 1984, disait essentiellement la même chose que les éditions de la fin des années 1950 : la puissance aérienne appliquée contre les « centres vitaux » d'un ennemi (industrie, énergie, transport, etc.) mène à la victoire. L'Air Corps Tactical School des années 1930 ne disait pas autre chose. L'offensive Linebacker II de onze jours décidée par le Président Nixon en décembre 1972 semblait renforcer cette croyance. Des attaques aériennes de grande ampleur contre les « centres vitaux » situés au cœur du Nord-Vietnam, dès le début de Rolling Thunder au printemps 1965, auraient plié la guerre en quelques mois.

Mais la nature des affrontements au moment de Rolling Thunder s'apparentait principalement à celle d'un conflit de guérilla avec des combats peu fréquents dans lesquels le Viet Cong et ses alliés nord-vietnamiens combattaient en moyenne seulement un jour par mois. Ils avaient donc besoin de très peu de ravitaillement (surtout des munitions et des médicaments, en faibles quantités). En fait, pendant Rolling Thunder, le Viet Cong et l'Armée nord-vietnamienne (ANV) n'avaient besoin ensemble que de 34 tonnes de matériel par jour pour continuer à combattre – une quantité qui pouvait être transportée par seulement sept camions de 2,5 tonnes. Aucun bombardement, aussi intense soit-il, ne pouvait empêcher une si faible cargaison de descendre vers le Sud.

Finalement, la conviction fondamentale qui justifiait Rolling Thunder – que le Viet Cong ne pouvait pas combattre sans le soutien et les instructions du Nord-Vietnam – était fondamentalement erronée. Pourtant, les bombardements sur le Nord ont continué, avec comme idée que les bombardements posaient un « plafond » sur l'amplitude de la guerre que l'ennemi pouvait mener. Cette croyance s'est avérée fausse à la fin du mois de janvier 1968, lorsque le Viet Cong et l'ANV ont lancé l'offensive du Têt. En résumé, pendant Rolling Thunder, les bombardements ne correspondaient pas au caractère de la guerre que menait l'ennemi.

Mais pendant les deux campagnes Linebacker de 1972 – au cours desquelles les bombardements américains du Nord-Vietnam frappaient essentiellement les mêmes cibles que pendant Rolling Thunder –, l'assaut aérien était adapté au caractère de la guerre, celle-ci ayant profondément changé à trois égards. Premièrement, le Viet Cong avait été décimé par l'offensive du Têt et lorsque l'offensive de Pâques eut lieu fin mars 1972, les Nord-Vietnamiens étaient désormais l'ennemi principal et

---

6. G. Lewy, *America in Vietnam*, New York, Oxford University Press, 1979, 540 p.

menaient une guerre conventionnelle, rapide et de mouvement, avec beaucoup de chars T-54 et de l'artillerie lourde. Ce type de guerre exigeait une logistique importante. Ainsi, les bombardements pendant les campagnes Linebacker des mêmes cibles frappées lors de Rolling Thunder portaient leurs fruits. Deuxièmement, Nixon a levé de nombreuses restrictions politiques datant de l'ère Johnson, grâce au processus de détente qu'il avait entamé avec les Chinois et les Soviétiques, éloignant le spectre d'une éventuelle intervention des superpuissances communistes. Troisièmement, l'objectif de guerre de Nixon, surnommé « la paix avec l'honneur », signifiait simplement que les États-Unis se battaient pour sortir de la guerre, avec le retour de leurs prisonniers de guerre, sans que le Sud-Vietnam ne s'effondre juste après le retrait américain. Cet objectif était beaucoup plus facile à atteindre que celui de Johnson, qui voulait « un Sud-Vietnam indépendant et non communiste, capable de se tenir debout sans coût excessif pour les États-Unis ».

Cependant, la plupart des généraux de l'Air Force après le conflit n'ont pas vu ces différences tandis que la doctrine a continué à refléter les idées d'avant-guerre quant à la manière d'atteindre la victoire. Le colonel John A. Warden III a ensuite proposé son « modèle des cinq cercles » axé sur l'attaque des cibles décisionnelles mais qui n'était au final qu'une variation de l'approche endossée par l'Air Corps Tactical School qui mettait l'accent sur l'attaque des « centres vitaux ». Dans le modèle de Warden, les centres décisionnels renvoient aux « centres vitaux » composant le « réseau industriel ». D'abord contre l'Afghanistan en 2001, puis contre l'Irak en 2003, les commandants aériens américains ont détruit les « centres vitaux » de l'ennemi dans le but d'atteindre ses centres décisionnels. Mais dans ces deux conflits, la guerre a évolué d'une lutte conventionnelle rapide – comme au Vietnam au printemps 1972 – vers un conflit stagnant, avec des affrontements peu fréquents – comme dans le cas du Vietnam lors de Rolling Thunder. Lorsque les centres décisionnels étaient éliminés en Afghanistan ou en Irak, ils étaient simplement remplacés et la durée de ces deux guerres a été finalement bien plus longue que celle du Vietnam.

**Pourquoi le Président Johnson a-t-il favorisé une approche graduelle ? Par ailleurs, les objectifs ont changé entre 1965 et 1968, passant des installations pétrolières aux sites industriels et électriques, jusqu'à hésiter à la fin de la campagne. Rien ne fonctionne ?**

L'approche graduelle du Président L. B. Johnson reposait sur plusieurs facteurs. Premièrement, il ne voulait pas que la guerre s'étende et implique directement la Chine ou l'Union soviétique – comme cela s'était produit pendant le conflit coréen. Deuxièmement, Johnson avait à cœur d'améliorer le bien-être des minorités et des Américains pauvres par le biais de son projet de « Grande Société »<sup>7</sup>. Il craignait qu'une trop grande extension de la guerre au Vietnam ne détourne l'attention de l'opinion publique de ces objectifs domestiques, avec une population plus concernée

7. La « Great Society » est un ensemble de programmes fédéraux endossé par le Président Johnson entre 1964 et 1968, visant à promouvoir l'État social, la lutte contre la pauvreté et les discriminations raciales. C'est dans ce cadre qu'ont été créés Medicare et Medicaid et que le Civil Rights Act a été voté (note du traducteur).

par les besoins des Américains au combat plutôt que par ceux des plus démunis. Son projet risquait de perdre des soutiens et des financements. Troisièmement, Johnson voulait que les alliés des États-Unis – et la plupart des pays du monde – voient la guerre au Vietnam comme une croisade juste. Un tel souhait s’accommodait mal avec une intensification du conflit – surtout avec l’utilisation de la puissance aérienne. Le monde identifierait plus les États-Unis comme un Goliath en train de marteler un malheureux David.

Encore une fois, la croyance initiale sous-jacente à Rolling Thunder était que le Viet Cong ne pouvait pas combattre sans le soutien et les instructions du Nord-Vietnam et que les bombardements stopperaient les flux matériels nécessaires au Viet Cong. Il s’est avéré que la plupart de ces flux n’étaient pas nécessaires pour que celui-ci combatte. Les bombardements ne pouvaient de toute façon pas arrêter le faible volume requis. En outre, la plupart des unités du Viet Cong ne voulaient pas être dirigées par Hanoï (à ce sujet, voir le livre *A Vietcong memoir* de Trang Nhu Tang<sup>8</sup>).

**Quand les autorités politiques américaines se sont-elles aperçues que ces objectifs seraient très difficiles à atteindre ? La Navy et l’Air Force perdent quand même plus de 900 avions sans obtenir de résultats tangibles...**

Les autorités politiques américaines, y compris le Président Johnson, ont tergiversé quant à la confiance qu’elles accordaient à la puissance aérienne pour atteindre leurs objectifs contre le Nord-Vietnam. Finalement, elles ont conclu que le bombardement du Nord limiterait l’ampleur de la guerre que la ANV et le Viet Cong pouvaient mener dans le Sud. Mais l’offensive du Têt en 1968 a brisé cette illusion.

**Lorsque Nixon est arrivé au pouvoir en 1969, il a également décidé de s’appuyer sur la puissance aérienne pour tenter de mettre fin à la guerre. Quel était son agenda politique ? Quelle était sa vision de la puissance aérienne ?**

Une fois arrivé à la Maison-Blanche, Nixon a d’abord respecté l’accord d’arrêt des bombardements apparemment conclu lors des pourparlers de paix de Paris en 1968. En théorie, cet accord stipulait que les Nord-Vietnamiens n’attaqueraient pas les villes sud-vietnamiennes, ne procéderaient pas à l’approvisionnement à grande échelle des forces communistes dans le Sud et ne tireraient pas sur les avions de reconnaissance américains au-dessus du Nord, en échange d’un arrêt des bombardements contre le Nord-Vietnam. Pourtant, cet accord n’a jamais été signé par les négociateurs nord-vietnamiens, bien que les représentants américains à Paris leur aient présenté et aient cru avoir reçu un hochement de tête d’agrément.

En conséquence, la plupart des bombardements contre le Nord-Vietnam se déplacèrent et furent menés au Laos, contre la piste Hồ Chí Minh dans le cadre de l’opération Commando Hunt. Nixon autorisa également des bombardements secrets contre des concentrations ennemies présumées au Cambodge au printemps 1969 avec des B-52. Toutefois, les bombardements au Cambodge – environ 120 000 tonnes de

---

8. T. N. Tang, *A Vietcong memoir*, San Diego, Harcourt Brace Jovanovich, 1985, 350 p.

bombes – n’ont jamais atteint l’ampleur de ceux au Laos, environ trois millions de tonnes de bombes. Au Sud-Vietnam, les Nord-Vietnamiens et le Viet Cong avaient été gravement touchés par l’énorme puissance de feu américaine pendant l’offensive du Têt, bref épisode qui pouvait faire penser à une guerre conventionnelle de mouvement. Les forces communistes étaient revenues aux modes d’action de guérilla qu’elles avaient favorisés pendant Rolling Thunder. Aussi, les lourds bombardements menés sur le Laos avaient un effet minimal. La situation a changé lorsque les Nord-Vietnamiens ont lancé leur offensive de Pâques sur une grande échelle à la fin mars 1972, mobilisant 120 000 soldats. C’est dans ce cadre que le Président Nixon est revenu bombarder le Nord avec Linebacker I.

**La puissance aérienne a joué un rôle décisif pendant Linebacker I lorsque les troupes nord-vietnamiennes ont tenté d’envahir le Sud-Vietnam. Pourquoi les résultats s’avèrent plus concluants ?**

Encore une fois, les cibles de Linebacker I étaient très similaires à celles de Rolling Thunder. Mais comme le caractère de la guerre avait changé et que les Nord-Vietnamiens avaient désormais de grands besoins logistiques, le ciblage des infrastructures de transport a largement porté ses fruits – en particulier avec le minage du port de Haiphong, qui a réduit les importations par voie maritime de 250 000 tonnes par mois à presque rien. La puissance aérienne américaine disposait désormais d’une arme qu’elle ne possédait pas pendant Rolling Thunder : les bombes dites « intelligentes ». Quinze ponts furent détruits sur les lignes de chemin de fer du Nord-Est et du Nord-Ouest du Nord-Vietnam pendant Linebacker I, l’essentiel des destructions étant causé par ces munitions. En conséquence, les importations par voie terrestre sont passées de 160 000 tonnes par mois à 30 000, ce qui était insuffisant pour le type de guerre que Hanoï menait désormais.

**Dans votre livre, vous insistez beaucoup sur les objectifs « positifs » et « négatifs » des bombardements. Pouvez-vous développer ce point ?**

Oui, un point que je souligne dans *The Limits of Air Power* est que Richard Nixon avait beaucoup moins d’« objectifs politiques négatifs » que Lyndon B. Johnson. Je soutiens que, dans toutes les guerres, il existe des objectifs politiques « positifs » et « négatifs ». Les objectifs positifs ne peuvent être atteints que par l’application de la force militaire, tandis que les objectifs négatifs ne peuvent être atteints qu’en limitant l’usage de cette même force. Les objectifs négatifs sont garantis pour une « grande puissance » dans une guerre limitée. Si ces objectifs négatifs l’emportent sur les objectifs positifs, il est alors très difficile, voire impossible, pour la grande puissance d’atteindre la victoire.

Pendant la campagne Rolling Thunder du Président Johnson, les objectifs négatifs abondaient. Encore une fois, sa capacité à appliquer la force militaire était grandement restreinte par sa crainte que l’Union soviétique ou la Chine n’interviennent activement dans la guerre ; par son désir de maintenir l’attention du public américain sur son projet de « Grande Société » plutôt que sur le conflit en Asie du Sud-Est ; et par l’objectif de maintenir l’opinion publique mondiale du côté des États-Unis. D’un



autre côté, son objectif positif, établir un Sud-Vietnam indépendant et non communiste sans que cela ne coûte trop cher aux États-Unis en termes de vies et d'argent, était un objectif qui avait peu de chances de succès étant donné la nature corrompue de tous les régimes de Saïgon, de Ngô Đình Diệm (1955-1963) à Nguyễn Văn Thiệu (1965-1975).

En revanche, le Président Nixon avait très peu d'objectifs négatifs. L'implication des deux superpuissances communistes, l'Union soviétique et la Chine, était un peu moins forte avec le processus de détente et il n'avait pas à s'inquiéter de l'opinion publique américaine, après avoir rapatrié la plupart des combattants américains du Vietnam. Au moment de l'offensive de Pâques, seuls 69 000 Américains y étaient encore stationnés et aucun d'eux n'était un appelé. Peu participaient aux combats terrestres contre la ANV. Par ailleurs, l'offensive de Pâques était une attaque massive, une agression claire pour tous les Américains qui regardaient la télévision depuis chez eux, très différente de la guérilla observée pendant Rolling Thunder. La réponse de Nixon à grande échelle en mobilisant la puissance aérienne a reçu un large soutien de la part de l'opinion publique américaine. Les bombardements ont permis à l'Armée sud-vietnamienne de résister à l'assaut de la ANV et les dégâts causés par les bombardements tactiques dans le Sud, avec les moyens colossaux que Nixon avait envoyés dans la région (plus de 200 B-52, la moitié de la force de bombardiers du Strategic Air Command, déployés sur la base aérienne royale thaïlandaise d'U-Tapao et sur celle d'Andersen, à Guam) ont joué un rôle significatif dans l'arrêt de l'invasion. De nombreux F-4 Phantom II ont été dépêchés en Asie du Sud-Est et Nixon a placé six porte-avions dans le golfe du Tonkin pour bombarder le Nord-Vietnam et frapper les positions de la ANV dans le Sud. Enfin, l'objectif politique positif de Nixon, « la paix avec l'honneur », signifiait en réalité s'extirper du Vietnam avant l'effondrement du Sud et assurer la libération des prisonniers de guerre américains – un objectif positif bien plus facile à atteindre que celui de son prédécesseur.

**Cela nous amène à Linebacker II. Pourquoi bombarder Hanoï à la fin de l'année 1972, au risque de provoquer un mouvement de protestation majeur dans le reste du monde ?**

Oui, cela a effectivement déclenché de nombreuses protestations dans le monde, y compris de la part de nombreux éditoriaux anti-Nixon aux États-Unis. Mais le Président avait obtenu de Henry Kissinger, son conseiller à la sécurité nationale, un accord de cessez-le-feu lors des négociations avec l'émissaire du Nord-Vietnam, Le Duc Tho, à Paris en octobre 1972. Cela l'avait conduit à mettre fin à Linebacker I et à préparer le terrain pour le retrait américain. Cependant, l'accord Kissinger-Tho avait été conclu sans la participation du Sud-Vietnam. Or lorsque Kissinger s'est envolé pour Saïgon afin d'informer le Président sud-vietnamien Nguyễn Văn Thiệu de l'accord, ce dernier était furieux. Il a éclaté en sanglots car Kissinger et Nixon avaient permis aux Nord-Vietnamiens de garder près de 100 000 soldats au Sud-Vietnam. Il avait aussi accepté qu'un « Conseil national de réconciliation et de concorde » serve dans le Sud. Thiệu craignait que ce Conseil ne devienne un gouvernement de coali-



tion. Il pensait aussi que les dégâts infligés par Linebacker I contre les moyens militaires du Nord-Vietnam pourraient permettre au Sud-Vietnam de gagner la guerre. Kissinger a tenté de prendre en compte certaines des préoccupations de Thiệu dans l'accord qu'il avait conclu avec Tho, mais le représentant nord-vietnamien les a refusées et a même commencé à rajouter de nouvelles conditions à l'accord que ni Nixon ni Kissinger ne pouvaient accepter.

En conséquence, Nixon a dit à Kissinger de rompre les pourparlers le 13 décembre et de rentrer à Washington. Le 14, Nixon a donné l'ordre de reprendre le bombardement de Hanoï et Haïphong le 18 décembre, ce qui, avec le décalage horaire en Asie du Sud-Est, correspondait à trois jours et demi plus tard. Nixon a également indiqué qu'il voulait qu'un grand nombre de *B-52* participe aux raids, pour montrer que les États-Unis étaient désormais prêts à risquer une partie de leur arsenal nucléaire pour mettre fin à la guerre – les *B-52* n'avaient jamais survolé Hanoï auparavant, qui était alors considérée comme la ville la plus fortement défendue au monde. Initialement prévues pour durer seulement trois jours, les attaques se sont en fait poursuivies pendant onze jours.

Nixon croyait qu'elles étaient nécessaires pour faire revenir les Nord-Vietnamiens à la table des négociations et pour qu'ils travaillent sérieusement sur l'accord de paix à leur retour. En outre, bien que Nixon ait remporté une victoire écrasante aux élections en novembre 1972, ses marges de manœuvre étaient limitées et les Démocrates avaient remporté la majorité des sièges dans les deux chambres du Congrès. Beaucoup d'entre eux avaient alors déclaré qu'ils voteraient pour mettre fin au financement de la guerre lorsque le nouveau Congrès se réunirait début janvier. Ainsi, si Nixon voulait obtenir des résultats militaires grâce à la puissance aérienne, il pensait qu'il fallait les obtenir le plus rapidement possible, avant que le Congrès ne se réunisse.

### **Les Nord-Vietnamiens sont revenus à la table des négociations après ces bombardements de Noël. Les Américains ont-ils imposé leur volonté aux Nord-Vietnamiens ?**

Difficile à dire. Les dégâts infligés par Linebacker II ont eu un effet, mais pouvoir le mesurer reste une entreprise incertaine. Plus important encore que ce qui se passait dans le Nord, des frappes américaines ont infligé des dégâts considérables aux forces de la ANV positionnées au Sud-Vietnam. De fait, les bombardements s'y sont poursuivis sans interruption du début de l'offensive de Pâques jusqu'à la signature des accords de paix de Paris le 27 janvier 1973. Le général nord-vietnamien Trần Văn Trà, commandant les forces communistes dans la moitié Sud du Sud-Vietnam, a écrit plus tard :

Nos cadres et nos hommes étaient épuisés, nous n'avions pas eu le temps de compenser nos pertes, toutes les unités étaient en désordre, il manquait de main-d'œuvre et il y avait des pénuries de nourriture et de munitions. [...] Les troupes n'étaient plus capables de combattre.

Les dirigeants du Nord avaient besoin que la ANV dans le Sud survive et occupe le territoire – comme le permettait l'accord – ce qui a probablement joué dans leur décision de signer l'accord à Paris en janvier 1973. Par ailleurs, ils savaient que les Américains partaient et qu'ils n'auraient plus à traiter avec eux à l'avenir. Cela dit, les dirigeants du Nord connaissaient probablement la promesse de Nixon à Thiệu de fournir un soutien militaire si le Nord attaquait à nouveau. Mais ils savaient aussi que le public américain était las de la guerre et qu'un réengagement était incertain. Or en effet, lorsqu'ils ont attaqué une nouvelle fois en 1975, Nixon n'était plus à la Maison-Blanche et l'opinion publique américaine a fait comprendre au Président Gerald Ford qu'il n'avait effectivement aucun intérêt à retourner au Vietnam.

**Pour résumer vos propos, contrairement à d'autres aviateurs, vous êtes convaincu que l'application de la doctrine originale du bombardement stratégique n'aurait jamais pu apporter la victoire au Vietnam ?**

Absolument.

**Pour vous citer, « les bombardements fonctionnent lorsqu'ils sont l'instrument approprié à utiliser pour des objectifs politiques spécifiques dans une situation donnée ». Serait-il juste de dire que vous êtes clausewitzien et que vous considérez que les conditions politiques dictent la logique de l'action militaire ?**

Oui, je prie sur l'autel de Clausewitz. Les actions politiques – en termes d'objectifs politiques requis, positifs et négatifs – doivent *toujours* dicter l'action militaire appropriée. L'administration Johnson avait trop d'objectifs négatifs pour intervenir avec succès au Vietnam et aurait dû – avec le recul – renoncer à participer à la guerre. Mais le Président Johnson et son entourage étaient convaincus, à la suite de la « perte » de la Chine au profit des communistes en 1949, qu'ils ne pouvaient pas « perdre » le Vietnam de la même manière. De nombreux responsables de l'administration croyaient à la « théorie des dominos ». D'autres pensaient que la guerre pouvait être facilement gagnée, surtout après la crise des missiles de Cuba en 1962, où la puissance militaire américaine avait contraint l'URSS à reculer face à la menace de son aviation. De nombreux responsables militaires partageaient cette opinion.

L'objectivité clausewitzienne aurait montré que ces idées étaient erronées mais, comme l'a souligné Clausewitz à maintes reprises, il est difficile d'écarter l'émotion de la prise de décision en temps de guerre. Les dirigeants américains du début des années 1960 étaient en effet victimes de malentendus et d'hubris. En définitive, étant donné leurs croyances fondamentales, il n'est pas surprenant qu'ils aient décidé de faire du Vietnam un totem. Mais persister dans la guerre alors qu'il devenait de plus en plus évident qu'elle était ingagnable, en termes d'atteinte de l'objectif politique positif souhaité, a été la grande erreur. Le Président Johnson est finalement parvenu à cette conclusion pendant l'offensive du Têt en 1968. Il s'est avéré par la suite que le retrait du conflit était un processus tout aussi douloureux et long, qui a représenté près de la moitié des pertes américaines durant cette guerre, tout en causant la mort de centaines de milliers de Vietnamiens supplémentaires.

En bref, en raison des croyances politiques de leurs dirigeants, les États-Unis devaient aller au Vietnam, mais la prise de conscience du fait qu'ils n'auraient pas dû y aller a mis très longtemps à advenir. D'ailleurs, l'Afghanistan et l'Irak ont suivi un schéma similaire. Dans ces deux conflits, après que les États-Unis aient atteint l'objectif positif initial de « changement de régime » au terme de quelques mois d'une guerre conventionnelle rapide, où la puissance de feu aérienne était adaptée, ils auraient dû mettre fin au conflit et se retirer. Mais au lieu de cela, Washington a modifié son objectif positif en « atteindre la démocratie ». Or cet objectif ne pouvait en aucun cas être obtenu par l'usage de la force militaire, surtout dans un contexte de guérilla. Ces conflits sont alors devenus très similaires au Vietnam : les objectifs négatifs de pacification de la population, de prévention des dommages collatéraux et de mise en place d'un gouvernement représentatif fonctionnel semblaient incompatibles avec l'usage de la force militaire. Lorsque les États-Unis ont utilisé leur puissance aérienne pour tuer – même avec des munitions intelligentes –, ces objectifs ont été sapés.

**Cela signifie-t-il que les Américains n'ont jamais compris la guerre qu'ils menaient, en analysant mal les conditions politiques du conflit ?**

Dans une certaine mesure, oui. La croyance, remontant à William « Billy » Mitchell et à l'Air Corps Tactical School, selon laquelle la puissance aérienne pouvait rendre les guerres rapides, peu coûteuses et efficaces pour tous les belligérants, domine toujours dans l'Air Force – ainsi que chez de nombreux politiciens. Les cinq derniers présidents américains ont fréquemment eu recours à la puissance aérienne comme première option à chaque fois qu'ils pensaient que la force militaire était nécessaire pour résoudre une crise.

Oui, la puissance aérienne risque moins la vie des soldats que l'armée de Terre, mais cela n'implique pas qu'elle soit nécessairement la réponse à presque toutes les crises. À l'ère de l'information en continu et des réseaux sociaux, de nombreux observateurs peuvent « vendre » des interprétations très différentes de son application et certaines d'entre elles peuvent être extrêmement préjudiciables pour atteindre l'objectif politique assigné.

Répondre à la force par la force n'est pas toujours la meilleure approche. Cela dépend des situations et aucune ne ressemble à l'autre. Plus l'analyse des « caractères de la guerre » de Clausewitz est approfondie<sup>9</sup>, plus les chances qu'une nation ou un acteur non étatique atteigne le résultat souhaité sont grandes. Encore une fois, dans certains cas, choisir de ne pas se battre est la bonne stratégie.

9. Qui se bat ? (quelle partie de la société) ; pourquoi se battent-ils ? (qu'est-ce qui les motive à le faire) ; comment se battent-ils ? (quel type de guerre mènent-ils – guerre conventionnelle rapide, attaques de guérilla peu fréquentes, guerre de positions comme dans le conflit coréen de mi-1951 à 1953, guerre d'usure, terrorisme aléatoire, etc.) et la « nature de la guerre » (l'impact et les relations entre les objectifs, l'émotion et les frictions potentielles pour les dirigeants, les militaires et la population d'une nation ou d'un acteur non étatique – ces catégories devant être appliquées à tous les combattants, les combattants potentiels et les alliés).

**Les aviateurs confondent-ils généralement la létalité du bombardier avec la capacité à atteindre des effets politiques et militaires ?**

Ils ont souvent fait cette confusion, en effet. Mais dans certains cas – comme au Vietnam, en Afghanistan et en Irak –, l'utilisation non létale de la puissance aérienne produit les meilleurs résultats. Le transport aérien peut accomplir un travail formidable dans les conflits qui ont de nombreux objectifs négatifs. Il en va de même pour la reconnaissance. Je pense que l'USAF a appris dans une large mesure à compter sur des avions capables d'accomplir ces missions plutôt que de se concentrer sur la létalité. Je ne suis pas sûr que les dirigeants politiques américains aient la même compréhension.

**L'USAF va bientôt recevoir des B-21, dont les performances semblent impressionnantes. Un tel avion pourrait-il changer votre perception ? La technologie est-elle un facteur décisif ?**

Non, cela ne changera pas ma perception de la manière dont la puissance aérienne peut être efficace dans la guerre – par « efficace », j'entends sa capacité à aider à accomplir les objectifs politiques positifs et négatifs souhaités. Je ne doute pas que le B-21 aura des capacités impressionnantes. Mais il devra toujours faire face aux problématiques de renseignement précis ou de dommages collatéraux, réels ou perçus. Et, comme toujours, les frictions seront omniprésentes. Il s'agira donc de faire des efforts pour les minimiser.

La technologie peut-elle être un facteur décisif ? Parfois, oui, mais ces occasions sont rares. Par exemple, l'étrier a fait une réelle différence dans la guerre montée. Les chemins de fer ont changé le caractère de la guerre sur terre, tout comme les canons rayés, les sous-marins et les porte-avions ont fait évoluer le caractère de la guerre navale tandis que la révolution industrielle, la puissance aérienne et les armes nucléaires ont changé le caractère de la guerre en général.

**Votre livre a été publié en 1989. Comment a-t-il été reçu par les universitaires ? Et dans l'Air Force ?**

Quand mon livre a été publié, c'était la seule analyse complète – et universitaire – des bombardements américains au Nord-Vietnam. Il a reçu de nombreuses critiques favorables, dont deux publiées dans le New York Times. Mais toutes les réactions n'ont pas été positives. Je me souviens qu'en arrivant pour enseigner à la School of Advanced Airpower Studies en janvier 1991, mon supérieur, le colonel William Frasier Fortner, premier doyen de l'École, m'a appelé dans son bureau le jour de mon arrivée et m'a dit : « Nous avons reçu cette lettre à votre sujet. » J'ai lu la lettre, qui avait été envoyée au commandant de l'Air University, le lieutenant général Charles Graham « Chuck » Boyd, qui avait été le prisonnier de guerre de l'USAF à être resté le plus longtemps dans l'« Hanoi Hilton ». La lettre provenait du lieutenant général Bradley C. Hosmer, meilleur élève de sa promotion, la promotion de 1959, qui avait décroché une Bourse Rhodes à l'université d'Oxford après son diplôme. La lettre de Hosmer incluait une copie de mon livre et une question posée

en une phrase : « Est-ce vraiment la personne que vous voulez voir enseigner dans votre nouvelle École ? » Le colonel Fortner m'a regardé et a dit : « Que savez-vous à ce sujet ? » J'ai répondu : « Rien, mon colonel. » « Eh bien, ce n'est pas grave, a-t-il répondu. Le général Boyd a dit que vous deviez rester. »

Je crois néanmoins que *The Limits of Air Power* est devenu un ouvrage de référence dans les institutions militaires professionnelles du monde entier. Il est actuellement utilisé comme texte à l'Air Command and Staff College de l'Air Force et à la School of Advanced Airpower Studies (qui s'appelle désormais School of Advanced Air and Space Studies). Je sais qu'il a également été utilisé à l'Air War College, au National War College, au Defensity College des Pays-Bas, à l'Australian Defence College et au Royal College of Defence Studies britanniques. En outre, en 1996, le chef d'état-major de l'USAF, le général Ronald R. Fogleman, a inclus *The Limits of Air Power* dans sa liste des lectures professionnelles ! Ce sera également le cas du chef d'état-major de Royal Air Force, l'Air Chief Marshal Glenn Lester Torpy, en 2007.

**En 1991, peu après la sortie de votre ouvrage, la guerre du Golfe a éclaté et la campagne aérienne, inspirée par le colonel J. A. Warden III, dont le plan était diamétralement opposé à celui de Rolling Thunder, a été saluée comme un triomphe. Warden était-il farouchement anti-clausewitzien ? Avait-il trouvé la formule magique ?**

Le colonel Warden, ayant servi comme contrôleur aérien avancé sur *North American OV-10 Bronco* au Vietnam, s'opposait certainement à l'approche graduelle de Rolling Thunder pour bombarder le Nord. Mais je ne le qualifierais pas de « farouchement anti-clausewitzien ». En réalité, dans son livre *The Air Campaign: Planning for Combat*<sup>10</sup>, il affirme : « De nombreux livres ont été écrits sur le niveau stratégique de la guerre ; en effet, l'un des plus célèbres et des plus utiles est *De la guerre*, écrit il y a un siècle et demi par le stratège prussien Carl von Clausewitz. »<sup>11</sup> Peu après, Warden insiste sur l'importance de la notion clausewitzienne de « centre de gravité », que le stratégiste identifiait comme le « pivot de toute puissance et de tout mouvement ». Warden le décrit comme « ce point où l'ennemi est le plus vulnérable et où une attaque a le plus de chances d'être décisive »<sup>12</sup>. Dans son « modèle des cinq cercles », il soutient que le centre de gravité d'un ennemi est son centre décisionnel et qu'il doit être attaqué directement pour atteindre ses buts politiques. S'il ne peut pas être ciblé spécifiquement, il doit être coupé des moyens de production et des infrastructures, ce qui le rendra alors inefficace.

Pourtant, il est possible d'affirmer que l'approche de Warden consistant à attaquer les centres de pouvoir n'a en réalité pas fonctionné lors de l'opération Desert Storm en 1991. Sa théorie a été mise à l'épreuve : la première semaine d'attaques a principalement visé les centres décisionnels à Bagdad et bien que les frappes aient

10. J. A. Warden III, *The Air Campaign: Planning for Combat*, Washington, D.C., National Defense University Press, 1988, 211 p.

11. *Ibidem*, p. 5.

12. *Ibidem*, p. 9.

nui à la capacité de Saddam Hussein à communiquer avec ses commandants, elles n'ont pas complètement oblitéré sa capacité à commander. La majeure partie des 40 jours de bombardements alliés qui ont suivi a visé les forces irakiennes sur le terrain, le dernier cercle du modèle de Warden et celui qu'il disait devoir éviter. Pourtant, ces bombardements – en grande partie effectués par des *B-52 Stratofortress* contre des troupes retranchées et par des *F-111 Aardvark* qui excellaient à tirer des chars avec des munitions guidées – ont eu un effet décisif. Au moment où la guerre terrestre a finalement commencé, lors de ses deux premiers jours, 85 000 soldats irakiens se sont rendus sans tirer un coup de feu : ils avaient été brisés par la puissance aérienne. Finalement, les bombardements ont certainement fait la différence, mais c'est le bombardement tactique, plutôt que stratégique, qui a fait pencher la balance.

**Vous avez publié un livre en 2010 qui approfondit les origines américaines du bombardement stratégique, intitulé *Beneficial Bombing: The Progressive Foundations of American Air Power, 1917-1945*<sup>13</sup>. Peut-on le considérer comme un préquel de *The Limits of Air Power* ? Et que voulez-vous dire par « beneficial bombing » ?**

Oui, on peut le considérer comme un préquel. Bien que je n'aie pas utilisé les termes « objectifs politiques positifs et négatifs » dans *Beneficial Bombing*, j'ai essayé d'illustrer les moments où le bombardement répondait le mieux aux objectifs de guerre des États-Unis, ainsi que de disséquer les notions que les théoriciens de la puissance aérienne avaient développées lorsque le bombardement pouvait faire la plus grande différence pour atteindre ces objectifs. Le terme « beneficial bombing » vient de William « Billy » Mitchell, bien que ses disciples aient également soutenu cette idée, en particulier ceux qui enseignaient ou étaient diplômés de l'Air Corps Tactical School. Mitchell a déclaré en 1925 : « Comme la puissance aérienne peut frapper à distance, après avoir obtenu le contrôle du ciel et vaincu la puissance aérienne adverse, elle pourra voler n'importe où au-dessus du pays hostile. La menace sera si grande qu'un État hésitera à faire la guerre ou, s'il s'y est engagé, elle rendra le conflit beaucoup plus acéré, plus décisif et hâtera son dénouement. Cela entraînera une diminution des pertes en vies humaines et en richesses et sera donc un avantage majeur pour la civilisation. » Pour de nombreux aviateurs et dirigeants politiques, cette idée continue de résonner au XXI<sup>e</sup> siècle.

**En guise de conclusion, je crois que vous avez un intérêt particulier pour la bataille de Gettysburg en juillet 1863, qui constitue un tournant de la guerre de Sécession. Je ne peux donc pas résister à l'envie de poser la question suivante : faites-vous partie de ceux qui pensent que le général confédéré James Longstreet avait raison et que son supérieur, le général Robert Lee, n'aurait pas dû ordonner la charge de Pickett, ou que son hésitation excessive a conduit à la défaite des Confédérés ?**

Le général Lee n'était pas au mieux de sa forme à Gettysburg. Il souffrait d'une grave crise de diarrhée, était tombé de cheval un peu plus tôt et présentait les pre-

---

13. M. Clodfelter, *Beneficial Bombing: The Progressive Foundations of American Air Power, 1917-1945*, Lincoln, University of Nebraska Press, 2010, 400 p.

miers symptômes d'une angine de poitrine. Beaucoup de ses décisions pendant la bataille sont discutables, en particulier son ordre de lancer la « charge de Pickett », qui a entraîné la perte de 7 500 hommes sur les 12 500 qui ont attaqué Cemetery Ridge. Pourtant, le plan de Lee, qui préconisait une attaque en échelon contre les lignes de l'Union le deuxième jour de la bataille, aurait peut-être pu réussir si les commandants subalternes avaient respecté ses ordres. Par exemple, le brigadier général William Mahone a refusé d'envoyer sa brigade pour soutenir une percée de la ligne nordiste malgré un ordre écrit pour le faire. À l'inverse, les chefs de l'Union au niveau de la brigade et les commandants en dessous, comme le brigadier général Strong Vincent ou le colonel Joshua Chamberlain à Little Round Top, et le colonel William Colvill à Cemetery Ridge, ont fait preuve d'initiatives remarquables pour contrer les attaques sudistes lors du deuxième jour. Peut-être que la plus grande erreur de Lee à Gettysburg a été de ne pas s'assurer que les trois commandants de corps d'armée placés sous ses ordres comprenaient ses intentions. Il ne les a jamais rencontrés simultanément pendant cette bataille qui dura trois jours, tandis que la nuit précédant la charge de Pickett, le commandant des troupes de l'Union, le major général George Meade, a tenu un « conseil de guerre » avec tous ses commandants de corps. Ils ont discuté et convenu ensemble des plans de bataille pour le troisième jour. Clausewitz aurait été consterné par la conduite de Lee, mais il aurait loué celle de Meade, qui a tout fait pour minimiser les frictions.





# La politique de la puissance aérienne : le déploiement de la Royal Australian Air Force en Asie du Sud-Est (1962-1967)

Ross Mahoney

*Ross Mahoney est un chercheur indépendant spécialisé dans l'histoire de la guerre. Il est le rédacteur en chef du site « From Balloons to Drones »<sup>1</sup> consacré à la puissance aérienne et spatiale. Ses recherches portent sur la puissance aérienne et l'histoire de la guerre aérienne, mais s'intéressent également au leadership et au commandement militaires, à la culture militaire, ainsi qu'à l'histoire et au développement de la formation militaire professionnelle, en particulier à travers le prisme des forces aériennes. Il est l'auteur de nombreux chapitres d'ouvrage et d'articles dans des revues scientifiques, a dirigé la publication de deux livres et effectué des présentations sur trois continents devant des auditeurs civils et militaires.*

La participation de la Royal Australian Air Force (RAAF) à la guerre du Vietnam débute en 1964. Le RAAF Transport Flight Vietnam (RTFV – qui deviendra plus tard le No. 35 Squadron) est déployé sur la base de Vung Tau au Sud-Vietnam, avec ses *Havilland Canada DHC-4 Caribou*, avions de transport tactiques à décollage et atterrissage courts. La contribution de la RAAF à l'effort de guerre se renforce ensuite. En 1967, environ 15 % de ses escadrons sont déployés au Vietnam. Outre le No. 35, les No. 9 et 2 Squadron participent respectivement aux opérations sur hélicoptères *Bell UH-1 Iroquois* et bombardiers *GAF Canberra*. Certains pilotes australiens servent également en échange au sein de l'U.S. Air Force (USAF). Ils volent sur *McDonnell Douglas F-4 Phantom II* ou en tant que contrôleur aérien avancé sur d'autres plateformes. Les No. 36 et 37 Squadron assurent un pont aérien stratégique entre l'Australie et le Vietnam, pourvoyant notamment aux évacuations sanitaires. Un avion de patrouille maritime *Lockheed P-2 Neptune* surveille les lignes de communication maritimes entre les deux pays quand des soldats australiens sont déployés sur le théâtre vietnamien dans le cadre des opérations terrestres Trimdon (1965) et Hardihood (1966). Enfin, d'autres unités de la RAAF apportent une contribution précieuse au sol, comme les équipes du génie pour la construction des aérodromes, les escadrons de protection ou le personnel médical.

1. Le site « From Ballons to Drones » est disponible à l'adresse suivante : <https://balloonstodrones.com/>.

Néanmoins, les premières missions opérationnelles débutent en 1963, quand les avions de transport *Douglas Dakota* du No. 2 Squadron effectuent des vols depuis la RAAF Station de Butterworth en Malaisie vers le Vietnam<sup>2</sup>. Le premier vol est finalement réalisé le 9 mai 1963 pour dépêcher du personnel qui doit soutenir l'ambassadeur australien au Sud-Vietnam, Brian Clarence Hill. 28 sorties supplémentaires sont conduites ensuite, entre les 11 et 21 mai 1963, pour décharger du fret dans tout le Sud-Vietnam. Comme l'a rapporté le chef du No. 2 Squadron, le lieutenant-colonel F. M. Griggs, ces opérations « ont donné aux équipages des *Dakota* une expérience inestimable »<sup>3</sup>. Les archives indiquent cependant que des vols ont eu lieu dès 1962<sup>4</sup>. Ces opérations font également « germer l'idée d'avoir un *Dakota* stationné périodiquement à Saigon, en soutien du personnel de l'ambassade australienne »<sup>5</sup>.

Ces appels pour positionner en permanence un avion au Sud-Vietnam sont finalement ignorés, du fait notamment de l'appréciation de membres de l'état-major de la RAAF à Canberra, pour lesquels la situation du moment ne les justifie pas. Si les circonstances évoluaient, les avions pourraient être déployés. Pourtant, dès 1962, le secrétaire du ministère des Affaires étrangères, Sir Arthur H. Tange, avait rapporté à son ministre, Sir Garfield E. J. Barwick, les propos de l'amiral américain Harry D. Felt, commandant en chef pour le Pacifique (Commander-in-Chief, Pacific Command – CINCPAC), qui estimait « utile qu'un avion australien puisse être affecté à notre mission diplomatique » à Saigon<sup>6</sup>.

Cet article étudie l'engagement de la RAAF dans les opérations multinationales à partir des années 1960. L'intervention australienne en Asie du Sud-Est est motivée par diverses raisons, dont la première est de répondre aux enjeux de politique stratégique – étrangère et de défense – dans la région, notamment en ce qui concerne les exemples du RTFV et du No. 2 Squadron.

Cette contribution propose de contextualiser la décision d'engager la RAAF au Vietnam, au moment où la politique stratégique de l'Australie connaît d'importants changements. Elle suit plusieurs exemples de déploiements d'unités survenus durant cette période, en commençant par celui du No. 79 Squadron à RAAF Ubon en Thaïlande.

Néanmoins, d'autres facteurs tels que les besoins militaires des opérations au Vietnam, les débats inter- et intraservice ou le souhait de gagner en expérience ont aussi joué un rôle important dans la manière dont est envisagée la projection de la puissance aérienne australienne en Asie du Sud-Est. Les années 1960 voient en effet

---

2. C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam: Australian Air Involvement in the Vietnam War, 1962-1975*, Sydney, Allen & Unwin in association with the Australian Memorial, 1995, p. 30.

3. National Archives of Australia (NAA), A9435, 2, Commanding Officer's Report, No. 2 Squadron, May 1963, p. 1.

4. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Assistant Secretary, Department of External Affairs to Secretary, Department of Air, 5 November 1962.

5. C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, *op. cit.*, p. 31.

6. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 1, Military Assistance to Viet Nam, A Memorandum by Arthur Tange, 17 May 1962, p. 1.

la RAAF engager un important programme de développement et de rééquipement qui doit lui donner les moyens d'agir de manière indépendante contre certaines menaces – comme l'Indonésie – tout en soutenant le principe de « Forward Defense »<sup>7</sup>. C'est durant cette période que les *Dassault Mirage III* se substituent aux *CAC Sabre* et que le remplacement du *Canberra* par le *General Dynamics F-111* est poursuivi malgré de nombreuses difficultés. Ce programme de rééquipement s'est révélé être un élément déterminant dans les négociations relatives au déploiement des moyens aériens.

La doctrine stratégique de l'Australie tout au long de la Guerre froide se fonde sur le concept de « Forward Defense » (Défense avancée), qui préconise de « s'attaquer à la menace [communiste] aussi tôt et aussi loin que possible » de l'Australie<sup>8</sup>. Ce concept valorise très nettement l'idée d'un engagement avec le Royaume-Uni et les États-Unis dans les documents d'orientation stratégique qui, à partir de 1953, sont rassemblés sous l'appellation de « Strategic Basis of Australian Defence Policy ». Il recouvre les alliances de défense qui lient l'Australie, telles que l'ANZUS (Australie, Nouvelle-Zélande, États-Unis) et l'OTASE (Organisation du traité de l'Asie du Sud-Est), dont les traités furent signés au cours des années 1950, alors que la RAAF était engagée en Corée et en Malaisie.

Ce réseau complexe d'alliances et de relations conditionne le déploiement de la RAAF au Vietnam. Il préside par exemple à la création de la British Commonwealth Far East Strategic Reserve (FESR) en 1955, soutenue par Londres, Canberra et Wellington et donne un nouvel élan au projet ANZAM (Australie, Nouvelle-Zélande, Malaisie) de 1949<sup>9</sup>. Le No. 2 Squadron était affecté à la FESR avant son déploiement au Vietnam. En 1961, l'intervention à l'issue d'une réunion à Guam avec Harry D. Felt, CINCPAC, de l'Air Chief Marshal Sir Frederick R. W. Scherger, alors président du comité des chefs d'état-major australiens (COSC – Chairman of the Australian Chiefs of Staff Committee), est peut-être encore plus significative. Il reprend l'idée

7. S. Frühling, *A History of Australian...*, op. cit., p. 21.

8. NAA, A703, 566/1/69, Command and Control in Joint Service Operations – Selection of Systems to be Taught at Air Support Unit, November 1961, p. 1 ; A. Benvenuti, « [The British are “Taking to the Boat”: Australian Attempts to Forestall Britain’s Military Disengagement from Southeast Asia, 1965-1966](#) », *Diplomacy & Statecraft*, Vol. 20, No. 1, 2009, p. 87 ; A. Carr, « Australia as a Middle Power », p. 42 ; dans P. Dean, S. Frühling, B. Taylor (eds.), *Australia's Defence: Towards a New Era?*, Melbourne, Melbourne University Press, 2014 ; S. Frühling, *A History of Australian Strategic Policy since 1945*, Canberra, Defence Publishing Service, 2009, pp. 1-50 ; S. Frühling, « Australian Strategic Policy in the Global Context of the Cold War, 1945-65 », pp. 11-34 ; dans P. Dean, T. Moss (eds.), *Fighting Australia's Cold War: The Nexus of Strategy and Operations in a Multipolar Asia, 1945-1965*, Canberra, ANU Press, 2021 ; J. Grey, *A Military History of Australia*, 3<sup>e</sup> édition, Melbourne, Cambridge University Press, 2008, pp. 197-234 ; A. Lockyer, *Australia's Defence Strategy: Evaluating Alternatives for a Contested Asia*, Melbourne, Melbourne University Press, 2017, pp. 160-172. Pour un aperçu récent de la stratégie australienne durant la guerre du Vietnam, voir : L. Seddelmeyer, « [“Distinctly Australian Interests”: Australian Strategy and the Vietnam War](#) », *Australian Journal of Politics and History*, Vol. 71, No. 3, 2025, pp. 380-398.

9. H. Umetsu, « [The Origins of the British Commonwealth Strategic Reserve: The UK Proposal to Revitalise ANZAM and the Increased Australian Defence Commitment to Malaya](#) », *Australian Journal of Politics and History*, Vol. 50, No. 4, 2004, p. 509.

« d'amis grands et puissants » énoncée par le Premier ministre Robert G. Menzies et rappelle que « si vous voulez des alliés, vous devez les soutenir »<sup>10</sup>.

### Écrire l'histoire de la Royal Australian Air Force au Vietnam

Bien que tous ces aspects soient déjà abordés dans les écrits, notamment dans les histoires officielles, ils sont dispersés dans plusieurs récits. La RAAF elle-même a joué un rôle important dans la construction des discours sur l'emploi de la puissance aérienne australienne durant la guerre du Vietnam. Outre l'histoire officielle de Chris Coulthard-Clark dans *The RAAF in Vietnam: Australian Air Involvement in the Vietnam War, 1962-1975* (publiée en 1995), les récits sur les années vietnamiennes de la RAAF sont principalement le fait d'histoires officielles et de récits populaires sur les forces aériennes, dont les Mémoires d'anciens pilotes<sup>11</sup>.

La RAAF a publié deux histoires officielles qui englobent cette guerre : *Going Solo* d'Alan Stephens, ancien historien de la RAAF qui a participé au conflit, et *Taking the Lead* de Mark Lax. Bien qu'aucun de ces deux livres ne se concentre spécifiquement sur les opérations aériennes, elles sont intégrées dans les récits – en particulier chez Stephens. En tant qu'histoires « officielles », ces récits présentent le risque d'être considérés comme des jugements définitifs à propos de la guerre, même si les histoires officielles clôturent rarement l'étude historique d'un sujet donné. Notons enfin que le chef des relations publiques du département de l'Air, George J. Odgers, fut l'auteur d'un premier livre sur le sujet, intitulé *Mission Vietnam*. Il en débuta la rédaction en 1971, soit l'année précédant la fin des opérations aériennes australiennes au Vietnam, pour finalement le publier en 1974<sup>12</sup>.

Outre ces écrits, l'évocation des opérations de la RAAF au Vietnam se retrouve généralement dans les récits et mémoires populaires, y compris ceux publiés par l'Air and Space Power Centre de la RAAF ou ses prédécesseurs, ou ceux produits avec le concours de l'History and Heritage AF<sup>13</sup>. Une exception notable reste le

---

10. H. Rayner, *Scherger: A Biography of Air Chief Marshal Sir Frederick Scherger KBE CB DSO AFC*, Canberra, The Australian War Memorial, 1984, p. 150.

11. C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, *op. cit.* Pour les histoires officielles de la RAAF, voir : A. Stephens, *Going Solo: The Royal Australian Air Force, 1946-1971*, Canberra, AGPS Press, 1995 ; M. Lax, *Taking the Lead: The Royal Australian Air Force, 1972-1996*, Newport, Big Sky Publishing, 2020. Pour des exemples de Mémoires et d'autobiographies, voir : G. Cooper, R. Hillier, *Sock it to 'em Baby: Forward Air Controller in Vietnam*, Crows Nest, Allen and Unwin, 2006 ; D. Evans, *Down to Earth: The Autobiography of Air Marshal David Evans, AC, DSO, AFC*, Canberra, Air Power Development Centre, 2011.

12. G. Odgers, *Mission Vietnam: Royal Australian Air Force Operations, 1964-1972*, Canberra, Australian Government Publishing Service, 1974 ; « RAAF's New DPR Named », *RAAF News*, 1<sup>er</sup> juin 1965, p. 2 ; « History of War », *The Canberra Times*, 18 juin 1971, p. 1 ; « RAAF First with Vietnam History », *RAAF News*, 1<sup>er</sup> novembre 1973, p. 2.

13. Les exemples d'ouvrages publiés sous les auspices du RAAF's Air and Space Power Centre et qui portent sur le Vietnam comprennent : J. Bennett, *Highest Traditions: The History of No. 2 Squadron RAAF*, Canberra, Australian Government Publishing Service, 1995 ; G. O'Brien, *Always There: A History of Air Force Combat Support*, Canberra, Air Power Development Centre, 2009 ; C. Clark, *The RAAF at Long Tan*, Canberra, Air Power Development Centre, 2010 ; D. Evans, *Down to Earth...*, *op.*

chapitre du livre de Stephen Paget publié en 2021 sur l'expérience de la RAAF dans les opérations aériennes multinationales, qui se concentre sur l'exemple du No. 2 Squadron au Sud-Vietnam<sup>14</sup>. Bien que S. Paget aborde une variété d'enjeux tels que le commandement et le contrôle, la standardisation, les tactiques, l'entraînement et les procédures ou la question du soutien, il n'entre pas dans le détail des débats qui entourent le déploiement du No. 2 dans la guerre. Ainsi, cet article complète celui de Paget en examinant les éléments qui ont influencé le déploiement de la RAAF au Vietnam dans les opérations multinationales. Enfin, l'accent mis sur le seul rôle de la RAAF tend à déformer notre compréhension de l'emploi de la puissance aérienne australienne, éclipsant par exemple la présence des moyens aériens de la Royal Australian Navy (RAN) et de l'Australian Army (AN) dans le conflit.

### Le No. 79 Squadron et l'OTASE

En 1962, la réactivation du No. 79 Squadron sur *Sabre* et son déploiement à Ubon en Thaïlande suscitent un premier dilemme. Officiellement, cette unité n'a pas servi au Vietnam. Elle est déployée initialement pour défendre la Thaïlande au titre des obligations de l'Australie dans l'OTASE. Cependant, elle joue un rôle essentiel en normalisant l'engagement progressif des moyens aériens australiens en Asie du Sud-Est, illustrant l'attachement de Canberra au concept de « Forward Defense » et à ses alliances. Le No. 79 finira par participer à la guerre du Vietnam de façon indirecte.

Bien que s'inscrivant officiellement dans le cadre de la contribution de l'Australie à l'OTASE, une enquête sur « les questions de reconnaissance non résolues » (Unresolved Recognition Issues), aussi appelée « rapport Pearce », se penche en 2011 sur le cas des Australiens ayant servi à Ubon entre 1965 et 1968. Ce rapport suggère que « l'escadron [No. 79] a contribué significativement à la campagne aérienne dirigée contre le Nord-Vietnam »<sup>15</sup>. Il évalue l'éligibilité des aviateurs pour l'attribution de la Vietnam Logistic Support Medal (VLSM) ou d'autres formes de reconnaissance. L'instruction de cette enquête est motivée par les conclusions contradictoires de deux rapports précédents, en 2004 et 2008, sur « la reconnaissance par la médaille » (Medallic Recognition) des aviateurs à Ubon. Elle fut dirigée par le professeur Dennis Pearce de l'université nationale australienne, avec la participation de Mark Lax, l'auteur de *Taking the Lead*. Pour fournir ses recommandations, le rapport Pearce considère un

---

cit. ; B. Howe, *Dreadful Lady over the Mekong Delta: An Analysis of RAAF Canberra Operations in the Vietnam War*, Canberra, Air Power Development Centre, 2016 ; J. Pedrina, *Wallaby Airlines: Twelve Months Caribou Flying in Vietnam*, Tuggeranong, Air Power Development Centre, 2006. Pour des exemples d'ouvrages publiés avec le concours de l'History and Heritage-AF, voir : B. Grandin, *Answering the Call: Life of a Helicopter Pilot in Vietnam and Beyond*, Newport, Big Sky Publishing, 2019. *Wallaby Airlines* et *Dreadful Lady over the Mekong Delta* ont été republiés par Big Sky Publishing dans le cadre de la série « Australian Air Campaigns », avec le concours de l'History and Heritage-AF.

14. S. Paget, « Magpies and Eagles: Number 2 Squadron, Royal Australian Air Force, and the Experience of Coalition Warfare in Vietnam », pp. 142-167 ; dans S. Paget (ed.), *Allies in Air Power: A History of Multinational Air Operations*, Lexington, The University Press of Kentucky, 2021.

15. « [Inquiry into Unresolved Recognition Issues for Royal Australian Air Force Personnel who served at Ubon between 1965 and 1968](#) », Defence Honours and Awards Appeals Tribunal, 2011, p. 19.

large éventail d'observations et de preuves et intègre les données des deux précédents rapports. Finalement, tout en affirmant que le No. 79 a fourni une « contribution importante » à la guerre, il recommande que le personnel ayant servi à Ubon entre le 25 juin 1965 et le 31 août 1968 reçoive la VLSM – plutôt que la Vietnam Medal<sup>16</sup>.

Dans les faits, le No. 79 Squadron est projeté dans le cadre du déploiement de forces de l'OTASE. Ces forces doivent défendre l'intégrité territoriale de la Thaïlande contre une offensive du Pathet Lao au Laos en 1962. Outre les moyens de la RAAF, des unités de l'USAF, de la Royal Air Force et de la Royal New Zealand Air Force sont rassemblées sur place<sup>17</sup>. L'OTASE est née en septembre 1954 à Manille avec la signature du Traité de défense collective de l'Asie du Sud-Est entre les États-Unis, le Royaume-Uni, l'Australie, la Nouvelle-Zélande, la France, le Pakistan, les Philippines et la Thaïlande. Son but est de stopper la propagation du communisme en Asie – idée largement portée par la prétendue « théorie des dominos ». L'adhésion de l'Australie à l'OTASE nourrit son concept de « Forward Defense » et sa croyance dans l'efficacité de l'Organisation ou de la sécurité collective – des notions très prégnantes jusque dans les années 1960. Nonobstant les préoccupations sur les limites de l'Organisation, le *Strategic Basis of Australian Defence Policy* de 1959 considère que l'alliance contraint l'adversaire communiste à changer de mode d'action, l'obligeant à passer de l'« agression armée à la subversion »<sup>18</sup>. D'ailleurs, en 1966, en ouverture de la conférence de l'OTASE, le Premier ministre australien Harold Holt déclare que « [nous] pouvons affirmer que, par ses réalisations, l'OTASE a mis en œuvre avec succès la théorie des dominos à l'envers »<sup>19</sup>.

Contrairement à son pendant européen, l'Organisation du traité de l'Atlantique Nord, l'OTASE ne dispose pas de structures de commandement militaire permanentes. Cette absence s'explique par un refus des États-Unis, provoquant d'ailleurs la déception de son allié australien qui y voyait le moyen d'accéder à la planification militaire américaine<sup>20</sup>. La création de l'OTASE participe également au renforcement des relations entre Canberra et Washington. Ce rapprochement avait débuté dès 1951 avec la signature de l'ANZUS<sup>21</sup>, un accord de sécurité collective non contraignant mais qui joue un rôle important au sein de la doctrine stratégique australienne durant cette période.

---

16. *Ibidem*, p. 20.

17. NAA, A5799, 57/1962, Draft Directive to Officer Commanding, RAAF Contingent, Ubon, Thailand, July 1962.

18. NAA, A5818, VOLUME 2 AGENDUM 59, *Strategic Basis of Australian Defence Policy*, January 1959, p. 4.

19. « [Formal Opening of SEATO Conference by the Rt Hon Harold Holt MP, Prime Minister of the Commonwealth of Australia](#) », cabinet et département du Premier ministre (Australie), 27 juin 1966, p. 1.

20. P. Edwards, *Australia and the Vietnam War*, Sydney, NewSouth Publishing, 2014, p. 52.

21. S. Frühling, « Wrestling with Commitment: Geography, Alliance Institutions and the ANZUS Treaty », pp. 13-15 ; dans P. Dean, S. Frühling, B. Taylor (eds.), *Australia's American Alliance*, Melbourne, Melbourne University Press, 2016.



L'OTASE disposait néanmoins d'un bureau de planification militaire (Military Planning Office) chargé d'élaborer des plans d'urgence pour répondre à divers scénarios. D'après l'historien Tristan Moss, ce travail de planification oscillait entre deux hypothèses d'engagement – les guerres limitées et les conflits à grande échelle – et sur la production de sept plans d'urgence<sup>22</sup>. Ceux-ci vont de la réponse à une agression de la part de la République démocratique du Vietnam (aussi appelée « Nord-Vietnam ») ou de la République populaire de Chine à une insurrection au Sud-Vietnam.

L'OTASE joue donc un rôle essentiel dans la manière dont Canberra envisage le déploiement de ses forces en Asie du Sud-Est dans les années 1960 et particulièrement au Vietnam. Peter Edwards, historien officiel des opérations australiennes dans cette région, a estimé à propos des interventions en Thaïlande ou au Vietnam que « [l]e gouvernement considérait que ces actions étaient compatibles avec ses obligations au sein de l'OTASE, et a souhaité que toute opération australienne s'inscrive dans le cadre d'une force de l'OTASE »<sup>23</sup>.

Les dirigeants australiens s'interrogent néanmoins sur la pertinence du déploiement du No. 79 Squadron, surtout après l'officialisation de l'intention des Britanniques de retirer leurs forces d'Ubon. En octobre 1962, le secrétaire du département des Affaires extérieures, Arthur Tange, questionne l'intérêt du détachement qui doit s'appuyer sur des éléments tangibles. À partir du moment où ces éléments ne sont plus réunis, le No. 79 doit être rapatrié<sup>24</sup>. Lors de ces débats, il est avancé que si les Britanniques décidaient de s'en aller, le déploiement d'Australiens à Ubon impliquerait, pour « la première fois depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, que nous serions engagés opérationnellement avec les seules forces américaines » [souligné dans le texte original]<sup>25</sup>.

Malgré ces questionnements prégnants sur le statut et l'intérêt du déploiement du No. 79 Squadron à Ubon, les aviateurs présents sur place sont plus enthousiastes. Dès septembre 1962, plusieurs rapports remontent à Canberra pour souligner la plus-value de cette présence qui offre aux Australiens l'opportunité de s'entraîner avec l'USAF<sup>26</sup>. L'expérience emmagasinée au contact des pilotes américains est d'ailleurs l'une des raisons avancées par un rapport du Comité de la défense de 1963 en faveur du maintien du détachement australien en Thaïlande. Cela n'empêche pas ce même Comité de conclure que, pour des raisons politiques, le No. 79 doit être rapatrié<sup>27</sup>. Ses arguments partagent le constat dressé par Tange en 1962 et qualifient d'inconvenant le maintien d'une unité australienne sur un sol étranger. Le COSC approuve les conclusions du Comité le 14 mars 1963.

22. T. Moss, « Planning for war in Southeast Asia: The Far East Strategic Reserve, 1955-66 », p. 108 ; dans P. Dean, T. Moss (eds.), *Fighting Australia's Cold War*, op. cit.

23. P. Edwards, *Australia and the Vietnam War*, op. cit., p. 75.

24. NAA, A1209, 1962/925, Memorandum for the Prime Minister, 30 October 1962, p. 1.

25. NAA, A1209, 1962/925, Memorandum for the Secretary, Prime Minister's Department, 25 October 1962.

26. NAA, A1209, 1962/925, Australian Embassy, Bangkok to the Department of External Affairs, 25 September 1962.

27. NAA, A1209, 1962/925, Australian Military Assistance to Thailand, A Report by the Defence Committee, 14 March 1963, p. 5.

Cette décision est cependant remise en question en septembre 1964 face aux préoccupations de plus en plus fortes causées par la mise en place « d'avions chinois au Nord-Vietnam »<sup>28</sup>. À la demande des États-Unis et de la Thaïlande, il est finalement convenu que le No. 79 Squadron soit encore plus étroitement intégré au système de défense aérienne thaïlandais d'ici le milieu de l'année 1965. L'expérience engrangée au contact de l'USAF à Ubon reste en outre particulièrement bénéfique. En 1965, le contingent australien transmet régulièrement à Canberra des rapports sur les opérations menées par les aviateurs américains. Les *Phantom* du 45th Tactical Fighter Squadron viennent juste d'être affectés à Ubon, ce qui permet aux Australiens de couvrir dans leurs comptes rendus les opérations qu'ils mènent. Aucune des informations recueillies n'est formellement transmise par l'USAF. Elles sont toutes glanées au fil de conversations informelles « au bar » entre aviateurs australiens et américains, témoignant d'ailleurs de la relation positive qu'ils entretiennent<sup>29</sup>.

Pour sa part, le No. 79 Squadron opère selon une directive et des règles d'engagement claires qui limitent son rayon d'action. Elles reflètent le poids des considérations politiques australiennes dans le cadre d'une coalition et d'un déploiement à l'étranger. La mission et le rôle de l'unité sont formellement spécifiés dans une directive de 1962. Elle indique que l'unité ne peut être engagée que pour trois scénarios précis : (i) en cas de légitime défense, (ii) pour la défense aérienne de la Thaïlande et (iii) si la Royal Thai Air Force (RTAF) fait la demande au chef de l'U.S. Military Assistance Command – Thaïlande d'intercepter des avions attaquant le pays. Ce dernier point délimite clairement la zone d'intervention de l'escadron : son emploi est réservé à la lutte contre les avions « attaquant le territoire thaïlandais ou les forces stationnées en Thaïlande »<sup>30</sup>.

Puis, en août 1964, l'USAF et la RTAF demandent à la RAAF d'intégrer plus étroitement ses moyens dans le système de défense aérienne thaïlandais. En 1965, un changement important intervient avec la mise en alerte de jour à cinq minutes de deux avions du No. 79 Squadron, 7 jours sur 7<sup>31</sup>. Canberra rappelle néanmoins que ses avions ne peuvent être utilisés qu'au-dessus de la Thaïlande et n'ont pas de droit de poursuite au-delà de ses frontières<sup>32</sup>.

Les limites géographiques fixées par Canberra pour la zone d'opérations du No. 79 Squadron sont importantes à plusieurs titres. Tout d'abord, elles illustrent l'importance de l'intérêt national dans la dynamique des opérations aériennes multinationales. Même lorsque l'Australie acceptera de déployer plus de forces au Vietnam,

28. NAA, A7942, T82 PART 2, Minute by the Defence Committee, 3 September 1964.

29. NAA, A703, 580/1/265, Headquarters, RAAF Contingent, Ubon to Air Vice Marshal F. Headlam, 14 July 1965.

30. NAA, A2031, 67/1962, Directive to the Officer Commanding RAAF Contingent, Ubon, Thailand, July 1962, p. 1.

31. NAA, A7942, T82 PART 2, Agreement on Air Defence, Thailand involving the Royal Australian Air Force, No. 79 Squadron, 1965, p. 1.

32. NAA, A7942, T82 PART 2, Rules of Engagement, Appendix to Agreement on Air Defence, Thailand involving the Royal Australian Air Force, No. 79 Squadron, 1965, p. 1 ; A. Stephens, *Going Solo...*, *op. cit.*, p. 277.

elle refusera d'étendre le secteur d'intervention du No. 79 au-delà de la Thaïlande, malgré les demandes des États-Unis. Ainsi, quand l'engagement de l'USAF en Asie du Sud-Est s'intensifie avec les opérations Barrel Roll (1964) et Rolling Thunder (1965), le général Hunter Harris Jr., commandant en chef des forces aériennes américaines pour le Pacifique, écrit au chef d'état-major de la RAAF, l'Air Marshal Alister M. Murdoch, pour demander que le No. 79 participe à l'offensive au-dessus du Laos<sup>33</sup>. Canberra s'y oppose, bien que Harris Jr. souligne que la participation australienne serait souhaitable pour « des raisons politiques »<sup>34</sup>.

Par ailleurs, quand s'ouvre le débat en 1965-1966 pour savoir s'il faut déployer au Vietnam des avions de chasse ou des bombardiers, les considérations politiques sur l'emploi du No. 79 Squadron au-dessus du Laos réapparaissent clairement. D'après un rapport du Comité de la défense daté de décembre 1966 sur les contributions des forces australiennes au Vietnam, « l'utilisation opérationnelle sur les routes et pistes laotiennes des *Sabre* stationnés à Ubon ne pourrait être niée, ce qui [...] serait sans doute politiquement inacceptable pour la Thaïlande »<sup>35</sup>. Les directives assignées à l'emploi du No. 79 fixent bien un précédent concernant la projection et l'utilisation de la puissance aérienne australienne au Vietnam en lui adjoignant une zone d'opérations définie.

Pour le No. 79 Squadron, cette zone correspond donc à la Thaïlande. Pour les escadrons déployés au Sud-Vietnam, et en particulier le No. 2, cette zone recouvre ce pays, à l'exception de la zone démilitarisée le long de la frontière Nord. Par exemple, en 1967, lors des débats sur le déploiement du No. 2 Squadron, l'ambassade australienne à Phnom Penh fait part de ses préoccupations au sujet de la potentielle violation de l'espace aérien cambodgien<sup>36</sup>. Des inquiétudes similaires sont soulevées au même moment à propos de la planification de certaines missions au-dessus de pays étrangers – en particulier Singapour – depuis le Sud-Vietnam. De tels vols n'entrent pas dans le périmètre défini par la directive de mai 1966 transmise par le chef d'état-major de la RAAF au nouveau commandant des forces aériennes australiennes au Vietnam (COMRAAFV – Commander RAAF Component, Vietnam), l'Air Commodore Jack Dowling. La directive stipule clairement que la zone d'intervention des avions australiens se limite aux « frontières territoriales du Sud-Vietnam, à ses eaux territoriales et à la haute mer adjacente »<sup>37</sup>. Elle autorise également le COMRAAFV à planifier des vols entre le Sud-Vietnam et Butterworth en Malaisie. Enfin, l'accord militaire (Military Working Arrangement) conclu en novembre 1967 entre l'U.S. Military Assistance Commander – Vietnam (MACV), le général William C. Westmoreland, et le chef des forces australiennes au Vietnam (COMAFV –

33. NAA, A7942, T82 PART 2, General Hunter Harris to Air Marshal Murdoch, 23 December 1965.

34. *Ibidem*.

35. NAA, A1209, 1965/6299 PART 3, Australian Force Contribution to Vietnam, a report by the Defence Committee, December 1966, p. 10.

36. NAA, A703, 566/1/163, PART 1, Australian Embassy, Cambodia to Department of External Affairs, 5 January 1967.

37. NAA, A703, 566/1/163, PART 1, Directive to the Commander, Royal Australian Air Force Component, Vietnam, May 1966, p. 1.

Commander Australian Force, Vietnam), le major général Douglas « Tim » Vincent, représentant le général de corps d'armée Sir John G. N. Wilton, COSC, précise que « le No. 2 Squadron ne se verra pas confier d'objectifs pouvant amener un risque de violation de la frontière cambodgienne »<sup>38</sup>. Même au niveau tactique, une copie des procédures opérationnelles spéciales de 1970 pour le No. 2 spécifie que « les équipages ne doivent violer aucune frontière, en aucune circonstance »<sup>39</sup>. Cette limite empêche, selon toute vraisemblance, la traversée de la zone démilitarisée.

Cela ne signifie pas que les équipages australiens n'aient pas mené d'opérations à l'étranger, en particulier au Nord-Vietnam. Le franchissement de la frontière est survenu à plusieurs occasions. Cette action sera même assez régulière pour les six officiers de la RAAF servant en échange sur les *Phantom* de l'USAF<sup>40</sup>.

### **Diplomatie de défense : la RAAF se déploie au Sud-Vietnam**

Le premier déploiement significatif de la RAAF au Sud-Vietnam est composé de moyens « non cinétiques ». Concrètement, en 1964, six *Caribou*, équipant le RAAF Transport Flight Vietnam (RTFV), sont envoyés sur place pour apporter une « assistance militaire supplémentaire au Sud-Vietnam »<sup>41</sup>. L'unité reçoit en 1966 l'appellation « No. 35 Squadron » et gagne le surnom de « Wallaby Airlines ».

Le déploiement du RTFV est intrinsèquement lié à un ensemble de facteurs qui pousse le gouvernement australien à proposer sa première contribution aérienne significative aux opérations de la coalition. Cette décision s'inscrit en particulier dans le cadre de la politique d'alliance de l'Australie. Elle témoigne de la volonté d'apparaître comme un bon allié des États-Unis alors que la puissance dans la zone émane désormais plus de Washington que de Londres. En outre, pour le gouvernement fédéral, cette contribution se réalise dans le cadre de l'OTASE. La projection du RTFV au Sud-Vietnam est cependant précédée d'une série d'interrogations qui portent sur l'intérêt d'un tel déploiement. Elles s'étendent aussi sur d'autres enjeux, allant de l'ampleur des opérations en cours aux débats interarmées sur les priorités pour la défense avec le processus de modernisation des forces aériennes australiennes. Ces discussions n'influencent pas seulement la décision de déployer des moyens aériens. Elles conduisent également à la création d'un poste d'attaché de l'Air à Saigon.

Comme évoqué plus haut, dès 1963, plusieurs vols ont déjà été effectués par les *Dakota* du No. 2 au Sud du Vietnam. Ces vols étaient le prolongement d'une invi-

---

38. NAA, A10779, 16, Military Working Arrangements between Commander, MACV and Chairman, COSC, 30 November 1967, p. 4.

39. NAA, A9435, 238, Chapter Five – Visual Bombing Operations, Special Operations Procedures, No. 2 Squadron, 3 December 1970, para. 27.

40. A. Reed, *Invited to a War: Air Vice-Marshal Alan Reed AO, 16 December 1933-24 July 2021*, Newport, Big Sky Publishing, 2022, p. 137.

41. NAA, A703, 635/4/24, Department of Air Organization Directive No. 5/64 – Formation of RAAF Transport Flight Vietnam, 1964 ; M. James, « The Origins of the RAAF Commitment to Vietnam », pp. 137-140 ; dans S. Kainikara, D. Burns (eds.), *Pathfinder Collection – Volume 8*, Canberra, Air Power Development Centre, 2017.

tation faite par le CINPAC, l'amiral Felt, à l'occasion d'une réunion de l'ANZUS en 1962. Celui-ci avait alors suggéré que l'Australie apporte une forme de soutien aérien à son ambassade à Saigon et crée un poste d'attaché de l'Air. L'ANZUS apparaît de ce point de vue comme un mécanisme essentiel quand les Américains veulent faire passer leurs demandes d'appui militaire au Sud-Vietnam.

Certes, l'amiral Felt n'a pas exprimé le besoin d'une aide aérienne de nature cinétique. Mais, lorsque le secrétaire du département aux Affaires étrangères, Sir Arthur H. Tange, rapporte sa demande, il explique dans un mémorandum du 17 mai adressé au Premier ministre que, selon lui, en se fondant sur les propos de l'amiral, il n'existe pas de « besoin opérationnel » requérant le déploiement de moyens aériens australiens cinétiques ou non cinétiques<sup>42</sup>. Compte tenu de la situation militaire au printemps 1962, il s'agit d'une analyse raisonnable de sa part. Néanmoins, plusieurs solutions sont étudiées pour soutenir la mission diplomatique australienne, comme le stationnement permanent de *Dakota*. Dans le contexte d'incertitude qui entoure l'intervention de la RAAF au Vietnam, cette proposition ne s'est jamais concrétisée bien que les discussions se soient poursuivies jusqu'en 1963<sup>43</sup>.

L'amiral Felt continue d'insister pour que les Australiens renforcent leur mission militaire au Sud-Vietnam en lui adjoignant des attachés de l'Air et naval<sup>44</sup>. Le Comité de la défense australien s'exprime en faveur de la création d'un poste d'attaché de l'Air au Sud-Vietnam le 17 mai 1962<sup>45</sup>. Le premier titulaire sera le colonel K. G. Brinsley, qui entra en fonction en mai 1963, soit une année après la première demande de Felt<sup>46</sup>. Sir Tange, pragmatique, avait suggéré au Premier ministre de rejeter cette demande, lui faisant part de son scepticisme sur le fait qu'une « augmentation du nombre d'officiers supérieurs, disposant d'un statut diplomatique, soit un moyen très efficace de faire flotter le drapeau australien »<sup>47</sup>. Il insiste également sur le coût financier d'une telle décision.

Le nouvel attaché transmet ses comptes rendus à Canberra par l'intermédiaire de la Direction du renseignement de la RAAF. Il joue également le rôle de capteur de renseignement à destination des forces aériennes australiennes. Par exemple, en mai 1963, au cours d'un déplacement à Washington, le colonel Francis P. « Ted » Serong, chef de l'*Australian Army Training Team Vietnam* (AATTV), fait référence à l'inefficacité des frappes aériennes dans les conflits de basse intensité. L'adjoint du chef d'état-major de la RAAF, l'Air Vice Marshal Sir Colin T. Hannah, demande alors à l'attaché de l'Air d'étayer ces informations<sup>48</sup>. Le colonel Brinsley dressa un rapport sur la manière dont l'USAF mesurait l'efficacité des frappes aériennes au

42. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 1, Military Assistance to Viet Nam, 17 May 1962, p. 1.

43. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Secretary, Department of Air to Secretary, Department of External Affairs, 3 December 1962.

44. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 1, Military Assistance to Viet Nam, 17 May 1962.

45. NAA, A1945, 248/4/57, Minute by the Defence Committee on Proposed Australian Assistance to South Vietnam, 17 May 1962, p. 2.

46. « Saigon Post for Airman », *The Canberra Times*, 30 mars 1963, p. 1.

47. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 1, Military Assistance to Viet Nam, 17 May 1962, p. 3.

48. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Department of Air to Australian Embassy, Saigon, 29 May 1963.

Sud-Vietnam, l'amenant à préciser que les Américains « contesteraient fortement les idées du colonel Serong »<sup>49</sup>. Autre exemple du rôle de capteurs de l'attaché de l'Air : en 1965, le successeur de Brinsley, le colonel W. M. Coombes, est chargé de recueillir des informations sur les systèmes d'armes américains afin de nourrir les évaluations de la RAAF sur ses besoins capacitaires, notamment dans le contexte de l'arrivée du *Mirage III* et du *F-III*<sup>50</sup>.

Le fait que la mise en place d'un poste d'attaché de l'Air ne se concrétise qu'au bout d'une année s'explique par la longueur des débats qu'elle suscite. Sir Tange campait sur ses positions, préférant voir la nomination d'un attaché interarmées. Il affirmait en juin 1962 ne pas croire « que le besoin pour un attaché de l'Air à Saigon soit fondé »<sup>51</sup>. La RAAF fait connaître sa position le mois suivant et juge au contraire qu'il existe bel et bien un « besoin » pour ce poste.

La nécessité de créer un poste d'attaché de l'Air résulte en fait de la conjonction de plusieurs facteurs, dont la volonté d'être pleinement informé des activités de l'USAF au Vietnam alors que la puissance aérienne commence à jouer un rôle croissant dans le conflit<sup>52</sup>. En attendant, plusieurs tentatives d'insertion d'un officier australien au sein du MACV échouent. Finalement, le poste d'attaché de l'Air est créé, avec pour responsabilité de rassembler à la fois du renseignement aérien et naval.

L'autre décision importante prise à l'issue du sommet de l'ANZUS en mai 1962 est celle d'envoyer l'Australian Army Training Team Vietnam (AATTV) au Sud-Vietnam. Composée à l'origine d'une trentaine de personnes, l'AATTV doit former et conseiller les forces sud-vietnamiennes sur les techniques de guerre dans la jungle en capitalisant sur l'expérience australienne acquise au cours de l'insurrection communiste malaise dans les années 1950<sup>53</sup>. Avec cette décision, le gouvernement australien établit un précédent qui jette les bases conceptuelles pour la projection de contingents de la RAAF plus importants dans la guerre.

## **Le déploiement du RAAF Transport Flight Vietnam**

Les discussions sur l'établissement d'une présence aérienne permanente au Sud-Vietnam connaissent un tournant durant l'année 1963. En février, les diplomates américains présents sur place font des ouvertures informelles aux Australiens pour qu'ils fournissent un escadron de transport qui participerait aux « opérations aériennes conjointes »<sup>54</sup>. Cette demande met Canberra dans l'embarras puisque le

---

49. NAA, 18138, TS696/8/4 PART 4, Australian Embassy, Saigon to Department of Air, 31 May 1963.

50. NAA, A9413, AA141, Department of Air Force Intelligence to Air Attaché, Australian Embassy, Saigon, 14 July 1965.

51. NAA, A1838, 696/8/4 PART 3, Secretary, Department of External Affairs to the Secretary, Department of Defence, 29 June 1962.

52. NAA, A1838, 696/8/4 PART 3, Requirements for an Air Attaché at Saigon, A Memorandum by the Chief of the Air Staff, 19 July 1962.

53. Ian McNeill, *The Team: Australian Army Advisors in Vietnam, 1962-1972*, Canberra, Australian War Memorial, 1984, pp. 4-5.

54. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Australian Embassy, Saigon to Department of External Affairs, 14 February 1963 ; A. Stephens, *Going Solo...*, *op. cit.*, p. 283.



bien-fondé d'un engagement accru est difficilement justifiable aux yeux de l'opinion australienne, compte tenu de la nature de l'engagement<sup>55</sup>.

Début avril, l'ambassade australienne à Saigon réceptionne une autre demande des Américains pour que la RAAF déploie un escadron de transport et « 16 pilotes »<sup>56</sup>. Pour appuyer cette requête auprès de l'opinion publique australienne, l'ambassadeur américain au Sud-Vietnam, Frederick E. Nolting Jr., suggère que, « outre le renforcement indispensable de la coordination en matière de défense entre les Américains et les Australiens », l'intervention des avions de la RAAF dans le cadre d'opérations humanitaires aurait un fort impact « politique » auprès des Sud-Vietnamiens<sup>57</sup>. L'Air Chief Marshal Sir Scherger profite d'une entrevue quelques jours plus tard avec l'amiral américain Felt à Paris pour lui expliquer qu'un tel déploiement est inenvisageable<sup>58</sup>. Le mois suivant, les Américains ne demandent plus d'escadrons mais évoquent toujours le besoin de pilotes, cette fois à travers les demandes des Sud-Vietnamiens<sup>59</sup>. Pour autant, aucun personnel navigant supplémentaire n'est projeté.

Comme il le réaffirmera tout au long de la guerre, le gouvernement australien explique que le seul but d'un tel déploiement est d'engranger des « avantages politiques » vis-à-vis des États-Unis en leur montrant qu'ils ne sont pas seuls à aider le Sud-Vietnam<sup>60</sup>. À l'inverse, les demandes de soutien des Américaines pendant la guerre du Vietnam doivent être comprises comme une volonté de la part de Washington de former une coalition pour lutter contre le communisme en Asie<sup>61</sup>. Le nouveau chef d'état-major de la RAAF, l'Air Marshal Sir Valston E. Hancock, rappelle également à ce titre qu'il serait nettement plus facile de retirer des forces aériennes que des troupes au sol du théâtre d'opérations<sup>62</sup>.

La fin de non-recevoir en avril 1963 de l'Air Marshal Sir Scherger à l'amiral Felt est justifiée par le rééquipement planifié du No. 38 Squadron avec des *Caribou*, qui a servi de prétexte pour expliquer l'absence de déploiement de moyens aériens. De même, les débats interarmées continuent également d'influer sur l'envoi de pilotes supplémentaires. Dans son ouvrage *The RAAF in Vietnam*, Chris Coulthard-Clark évoque une interview réalisée avec l'Air Marshal Hancock en 1987 durant laquelle l'intéressé lui aurait expliqué avoir « traîné des pieds » à l'idée d'envoyer des pilotes

55. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Keith Waller to the Minister, Department of External Affairs, 25 February 1963.

56. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Australian Embassy, Saigon to Department of External Affairs, 2 April 1963.

57. *Ibidem*.

58. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Australian Embassy, Paris to Department of External Affairs, 4 April 1963.

59. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Australian Embassy, Saigon to Department of External Affairs, 15 May 1963, p. 3 ; NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Record of Conversation with Tran Van Lam, Ambassador of Vietnam, 24 May 1963.

60. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, First Assistant Secretary, Department of External Affairs to the Minister for External Affairs, 24 July 1963.

61. J. Coleman, J.J. Widen, « [The Johnson Administration and the Recruitment of Allies in Vietnam, 1964-1968](#) », *History*, Vol. 94, No. 4, 2009, pp. 483-504.

62. A. Stephens, *Going Solo...*, *op. cit.*, p. 284.



en raison du coût financier de cette décision et du risque qu'il faisait peser sur l'acquisition du *F-III*. Les sources suggèrent néanmoins une explication plus complexe qui renvoie au fonctionnement même des acquisitions de défense et au rééquipement prévu pour la RAAF<sup>63</sup>.

Dans une correspondance du ministère de la Défense adressée aux Affaires étrangères en juillet 1963, l'expéditeur fait savoir que la RAAF est impliquée dans un processus majeur de rééquipement qui débute avec les hélicoptères *Bell UH-1 Iroquois*, « suivis par le *Caribou* et le *Mirage* »<sup>64</sup>. Bien que le cas du *F-III* soit passé sous silence, la correspondance explique que si le « remplacement des *Canberra* » était acté, une procédure d'acquisition supplémentaire viendrait s'ajouter à un processus de modernisation général de la RAAF déjà difficile à mener<sup>65</sup>. Lorsque le premier secrétaire adjoint du ministère des Affaires étrangères, John Keith Waller, conseille à son ministre, Sir Garfield E. J. Barwick, de s'opposer aux demandes américaines en pilotes supplémentaires, ses arguments s'appuient eux aussi sur ces aspects capacitaires<sup>66</sup>. C'est également la justification avancée par le ministre Waller en août 1963 lorsqu'il informe l'ambassadeur du Sud-Vietnamien à Canberra, Trần Văn Lâm, ne pouvoir répondre favorablement à sa requête<sup>67</sup>.

Malgré l'absence de réponse aux demandes américaines et sud-vietnamiennes, les événements prennent une toute autre tournure le 6 mai 1964, lorsque les États-Unis s'adressent à plusieurs alliés afin qu'ils fournissent un appui militaire accru au Vietnam<sup>68</sup>. En particulier, ils demandent à l'Australie, à la Nouvelle-Zélande et au Royaume-Uni une aide en contrôleurs aériens avancés (Forward Air Controller – FAC), du personnel pour armer les centres de contrôle aérien tactique, des pilotes ainsi que des avions de reconnaissance<sup>69</sup>. Une mention porte également sur la formation des aviateurs militaires sud-vietnamiens et ceux de « l'aviation de transport ». Bien que le Comité de la défense australien conseille d'écarter l'envoi de FAC, il suggère d'étudier la possibilité d'« obtenir des volontaires civils » pour assurer ce rôle<sup>70</sup>. Il est d'ailleurs intéressant de rappeler qu'à partir de 1966 (officialisation en 1967), 36 officiers de la RAAF servent comme FAC en échange au sein de l'USAF<sup>71</sup>. Enfin, dans

63. C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, op. cit., pp. 28-29.

64. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Secretary, Department of Defence to Secretary, Department of External Affairs, 17 July 1963.

65. *Ibidem*. Sur l'acquisition des *F-III* en remplacement des *Canberra*, voir : M. Lax, *From Controversy to Cutting Edge: A History of the F-III in Australian Service*, Canberra, Air Power Development Centre, 2010, pp. 37-116.

66. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, First Assistant Secretary, Department of External Affairs to the Minister for External Affairs, 24 July 1963, p. 2.

67. NAA, A1838, TS696/8/4 PART 4, Record of Conversation with Tran Van Lam, Vietnamese Ambassador, 6 August 1963.

68. NAA, A5827, VOLUME 7 AGENDUM 224, Submission No. 224, United States Request for Additional Military Assistance in South Vietnam, 21 May 1964.

69. NAA, A5827, VOLUME 7 AGENDUM 224, United States Request for Additional Military Assistance in South Vietnam, A Report by the Defence Committee, 21 May 1964, p. 1.

70. *Ibidem*, p. 7.

71. Sur l'expérience des FAC de la RAAF, voir C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, op. cit., pp. 261-282 ; C. Coulthard-Clark, *Hit My Smoke: Targeting the Enemy in Vietnam*, Sydney, Allen and Unwin, 1997.

une note adressée plus tard et cette fois-ci uniquement aux Australiens, les Américains demandent s'il leur est possible d'envoyer une « unité d'hélicoptères », une « unité d'observation et de liaison » et, surtout, une « unité de transport à voilure fixe »<sup>72</sup>.

La demande des États-Unis est examinée le 12 mai. Un rapport est produit par le Comité de planification conjoint australien une semaine plus tard<sup>73</sup>. Il passe alors entre les mains du Comité de la défense, qui le soumet au gouvernement<sup>74</sup>. Il recommande d'envoyer des *Caribou* au Vietnam en deux phases<sup>75</sup> : à condition que les Américains s'occupent des aspects logistiques, les trois premiers avions pourraient être projetés le mois suivant tandis que trois autres seraient envoyés en octobre 1964. Le rapport recommande également d'augmenter l'empreinte terrestre de l'Australie en renforçant les effectifs de l'AATTV. Ordre est alors donné d'envoyer le RTFV. L'unité est formée à Butterworth en Malaisie le 20 juillet 1964. Les trois premiers avions arrivèrent à Vung Tau le 8 août suivant<sup>76</sup>. L'annonce par Canberra d'un plus grand engagement dans la guerre au Vietnam déclenche une réaction du Nord-Vietnam, qui accuse le gouvernement australien de « violer la paix en Asie »<sup>77</sup>.

Le rapport de mai 1964 met en évidence la diversité des raisons qui conduisent à la décision de déployer des moyens aériens non cinétiques au profit de la coalition. Il réaffirme également, en cohérence avec le concept de « Forward Defense », « l'importance du Sud-Vietnam », identifié comme « une zone stratégique clé » dans la région<sup>78</sup> ainsi que l'importance de l'OTASE dans la planification de défense australienne. Il indique que l'Organisation avait préparé un plan – dénommé « Plan 7 » – relatif à la défense du Sud-Vietnam pour y « contrer l'insurrection communiste ». Dans le cadre de ce plan, l'Australie a d'ores et déjà assigné à l'OTASE un « escadron de transport léger »<sup>79</sup>. Le rapport souligne enfin l'importance de répondre le plus vite possible à la demande des États-Unis, estimant qu'une réponse rapide démontrerait la volonté des Australiens de contribuer à la défense du Sud-Vietnam et susciterait un sentiment d'obligation de la part des Américains. Il est néanmoins stipulé que le déploiement des *Caribou* s'inscrit probablement dans un « engagement à long terme »<sup>80</sup>.

L'officialisation du déploiement des *Caribou* au Sud-Vietnam permet de mesurer la redéfinition des relations stratégiques australiennes au cours de la décennie 1960 à l'aune de la « Forward Defense ». Ce processus a été initié dès les années 1950

72. NAA, A5827, VOLUME 7 AGENDUM 224, United States Request for Additional Military Assistance in South Vietnam, p. 2.

73. NAA, A1838, 696/8/4 PART 5, Military Assistance to South Vietnam, A Report by the Joint Planning Committee, 19 May 1964 ; NAA, A5827, VOLUME 7 AGENDUM 224, Submission No. 224, 21 May 1964.

74. NAA, A5827, VOLUME 7 AGENDUM 224, United States Request for Additional Military Assistance in South Vietnam.

75. *Ibidem*, p. 9.

76. NAA, A9186, 692 PART 2, RAAF Transport Flight Vietnam, Unit History Sheets, 20 July, and 8 August 1964.

77. « Vietnam Accuses Australia of Infringing Asian Peace », *The Canberra Times*, 12 juin 1964, p. 1.

78. NAA, A5827, VOLUME 7 AGENDUM 224, United States Request for Additional Military Assistance in South Vietnam, p. 3.

79. *Ibidem*, p. 4.

80. *Ibidem*, p. 4 et 7.

avec la signature de l'ANZUS et illustre le passage progressif du Continent de la sphère d'influence du Royaume-Uni à celle des États-Unis. Comme le soulignent les commentaires sur la demande de forces militaires supplémentaires adressée par les Américains au gouvernement australien en mai 1964 :

La question des *Caribou* soulève une importante question de politique générale. Elle montre que la préférence est donnée au Sud-Vietnam par rapport aux exigences possibles pour la Malaisie. Le Cabinet devrait déterminer les priorités concernant les demandes antagonistes quand elles se présentent, et la question des *Caribou* en est une [souligné dans le texte original]<sup>81</sup>.

Les « demandes pour la Malaisie » évoquées dans cette note font référence à l'engagement de l'Australie envers la British Commonwealth Far East Strategic Reserve (FESR) et au rôle du Royaume-Uni en Asie du Sud-Est. La FESR est perçue comme un moyen de défendre les intérêts du Commonwealth dans la région et d'intégrer l'Australie et la Nouvelle-Zélande dans les accords de défense britanniques plutôt que dans le giron américain. Il est également souhaité que, agissant de concert, l'ANZAM et la FESR travailleraient de manière cohérente avec les États-Unis si la Guerre froide venait à se réchauffer en Asie.

L'engagement de la RAAF envers la FESR consistait initialement en deux chasseurs, un escadron de bombardiers ainsi qu'un important hub stratégique à Butterworth. Cependant, comme le Comité de la défense le reconnaît en 1962 au cours des discussions sur le document d'orientation intitulé « Strategic Basis », les préoccupations concernant « l'intérêt [de la Grande-Bretagne] pour la région », combinées à la faiblesse perçue de l'OTASE, amènent à reconsidérer le rapprochement avec les États-Unis d'« important » à « primordial » en appui de la « Forward Defense »<sup>82</sup>. Dès lors, en déployant un détachement de *Caribou* au Sud-Vietnam, le gouvernement australien acte le changement d'équilibre des pouvoirs régionaux et poursuit un alignement plus étroit avec les Américains<sup>83</sup>.

### **Opération Hardihood et le déploiement du No. 9 Squadron**

Alors que le déploiement du RTFV au Sud-Vietnam illustre l'interaction complexe entre les différentes alliances auxquelles appartient l'Australie dans les années 1960, la projection d'hélicoptères et du No. 9 Squadron renvoie à une logique politique plus classique : la rivalité entre services. L'arrivée d'hélicoptères au Vietnam engendre de nombreuses controverses, notamment celles portant sur le principe d'indivisibilité – ou d'unicité – de la puissance aérienne.

---

81. NAA, A5827, VOLUME 7 AGENDUM 224, Note on Cabinet Submission No. 224, May 1964, pp. 1-2.

82. S. Frühling, *A History of Australian Strategic Policy since 1945*, op. cit., p. 19.

83. P. Dean, « The Alliance, Australia's Strategic Culture and Way of War », p. 239 ; dans P. Dean, S. Frühling, B. Taylor (eds.), *Australia's American Alliance...*, op. cit.

Pour diverses raisons, les forces aériennes ont eu tendance au cours de leur histoire à estimer que l'ensemble des aéronefs d'un pays devait leur « appartenir ». Ce postulat a généré des frictions entre les différents services, comme au Royaume-Uni dans les années 1920 ou aux États-Unis après la création de l'USAF en 1947. Washington a par la suite rédigé des accords formels identifiant quels moyens aériens les branches militaires pouvaient et ne pouvaient pas opérer. Avec l'accord Johnson-McConnell de 1966, l'U.S. Army renonce ainsi à ses revendications sur les avions de transport tactiques à voilure fixe tandis que l'USAF abandonne le contrôle des hélicoptères<sup>84</sup>.

Comme en témoignent la création du No. 16 Army Light Aircraft Squadron au sein des forces terrestres australiennes en 1960 ou l'engagement au Vietnam du 161 Independent Reconnaissance Flight, ces débats sur le contrôle des plateformes aériennes existent également en Australie<sup>85</sup>. La décision d'engager les hélicoptères *Bell H-13 Sioux* et de *Cessna 180* du 161, est prise en 1965 afin de soutenir le 1st Battalions, Royal Australian Regiment (1st RAR) dans la province de Bien Hoa, placé sous les ordres de la 173 Airborne Brigade de l'U.S. Army. Ce déploiement est surtout motivé par le fait que la défense du Sud-Vietnam est considérée comme primordiale pour la défense de l'Australie, ou pour sa « Forward Defense ». Comme le soulignait le *Defence Report* présenté au Parlement fédéral australien en 1965, « le Vietnam est aujourd'hui l'épicentre de l'agression communiste »<sup>86</sup>. Le 161 est formé en juin et comprend un nombre important de personnels de la RAAF qui assure des rôles techniques et de soutien essentiels.

Durant son temps de commandement comme COSC, l'Air Chief Marshal Sir Frederick R. W. Scherger est persuadé que la RAAF doit contrôler l'ensemble des moyens aériens<sup>87</sup>. Cette posture le fait entrer en conflit avec ses homologues de l'armée de Terre et de la Marine. Toutefois, les arguments que défendent Scherger et plusieurs autres hauts responsables de la RAAF sont de nature pragmatique : l'indivisibilité de la puissance aérienne doit être pour eux un moyen de faire taire les luttes interarmées. Par ailleurs, l'une des fortes préoccupations qui accompagne la création de l'Army Aviation est qu'être pilote au sein de la RAAF est associé à un choix de carrière. Or, dans l'armée de Terre australienne, les pilotes sont recrutés dans l'infanterie, l'artillerie ou les blindés mais que pour un temps : ces personnels réintègrent leurs corps d'origine après une courte période de service<sup>88</sup>. Cela met donc en évidence une différence d'attitude quant au rôle des pilotes entre les armées.

L'engagement de l'Australie dans la guerre du Vietnam franchit une nouvelle étape le 8 mars 1966 lorsque le Premier ministre australien Harold Holt annonce que le 1st RAR sera remplacé par une brigade, la 1st Australian Task Force (1st ATF), composée des 5th et 6th Battalion et soutenue par d'autres éléments. Ce déploiement

84. R. Bowers, *Tactical Airlift*, Washington D.C., Office of Air Force History, 1983, pp. 237-239.

85. D. Horner, *Strategic Command: General Sir John Wilton and Australia's Asian Wars*, Melbourne, Oxford University Press, 2005, pp. 294-304.

86. NAA, A5954, 1352/16, Defence Report 1965, p. 7.

87. *Ibidem*, p. 297 ; H. Rayner, Scherger..., *op. cit.*, p. 147.

88. A. Stephens, *Going Solo...*, *op. cit.*, p. 316.

de forces au Vietnam prend le nom de code « Hardihood »<sup>89</sup>. En plus des forces terrestres australiennes, la RAAF annonce également le déploiement d'une unité d'hélicoptères pour soutenir l'opération Hardihood. La projection du No. 9 Squadron se justifie pour appuyer les troupes australiennes et renforcer la mobilité hélicoptérée, l'une des innovations les plus notables des affrontements au Vietnam. Par ailleurs, comme le conflit est principalement une guerre menée au sol, le déploiement d'hélicoptères fait sens. Toutefois, comme le souligne un rapport du Comité de la défense en février 1966 sur l'assistance militaire australienne au Sud-Vietnam qui retient l'attention du Premier ministre Holt avant qu'il prenne sa décision, le déploiement des hélicoptères *Iroquois* au Vietnam nécessite de retirer le No. 5 Squadron de Malaisie et réduit la disponibilité des plateformes d'entraînement en Australie<sup>90</sup>.

La décision de rehausser l'engagement de l'Australie dans la guerre au Vietnam provoque également un changement dans les arrangements concernant le commandement et le contrôle des forces australiennes sur le théâtre. Avant la création de 1st ATF, le RTFV est sous le contrôle opérationnel de la 2nd Air Division de l'USAF – qui deviendra plus tard la Seventh Air Force. Cette Air Division représente la composante aérienne du MACV. Bien que cet arrangement reste en vigueur après l'engagement plus important de l'Australie dans le conflit, l'arrivée d'unités supplémentaires change la nature du commandement australien.

La création de 1st ATF suscite la nomination d'un « responsable des forces australiennes au Vietnam » (COMAFV), qui supervise l'ensemble des forces australiennes déployées. L'Australian Army Force Vietnam passe d'un quartier général uniquement terrestre à une structure interarmées, dirigée par un général trois étoiles. Le premier COMAFV est le général de division Kenneth Mackay. Le vice-commandant du COMAFV est le « COMRAAFV », poste créé le 13 juin 1966, alors que l'engagement de la RAAF au Vietnam prend de l'ampleur<sup>91</sup>. Le premier COMRAAFV est l'Air Commodore Jack Dowling, qui s'est engagé dans la RAAF à la fin des années 1930<sup>92</sup>. La directive transmise au COMRAAFV en mai 1966 stipule qu'il exercera, au nom du COMAFV, le commandement sur l'ensemble des unités de la RAAF au sein de l'AFV<sup>93</sup>. Le colonel Peter F. Raw est nommé adjoint de l'Air Commodore Dowling et responsable de la Task Force Air Commander (TFAC) et officier commandant le contingent de la RAAF à Vung Tau. En résumé, les unités aériennes affectées à l'AFV comprennent l'ensemble des aviateurs placés au sein du quartier général de l'AFV et de la 1st ATF, le No. 9 et le No. 35 Squadron, des éléments du 161 Reconnaissance Flight et une base de soutien logistique<sup>94</sup>.

---

89. NAA, J63, 28/38/AIR PART 2, Operation Order No. 7/66, May 1966, p. 1.

90. NAA, A1209, 1965/6299 PART 2, South Vietnam – Australian Military Assistance, a report by the Defence Committee, February 1966, p. 29.

91. NAA, A703, 566/1/163, PART 1, Director of Organisation to all Directors-General and Directors, 28 June 1966.

92. « 2 Squadrons for Vietnam », *RAAF News*, 1<sup>er</sup> mai 1966, p. 1.

93. NAA, A703, 566/1/163, PART 1, Directive to the Royal Australian Air Force Component Vietnam, May 1966.

94. NAA, A703, 566/1/163, PART 1, Department of Air Organization Directive No. 11/66 – Organiza-

Trois chaînes de commandement, toutes complexes, encadrent l'action de la RAAF au Vietnam. Tout d'abord, le commandement de niveau théâtre de l'AFV est sous le contrôle opérationnel du MACV. Ensuite, le commandement interarmées australien relève de la juridiction du COMAFV et concerne l'ensemble des unités de la RAAF. Les No. 7, 9 et 35 Squadron sont initialement sous le contrôle opérationnel du chef de l'ATF (COMATF) qui est exercé par le TFAC. Enfin, elle dépend d'une chaîne de commandement « Air », qui passe par le COMRAAFV et s'allonge jusqu'au département de l'Air et le Bureau de l'Air à Canberra<sup>95</sup>.

Cependant, dès juin 1966, il est convenu que le No. 35 Squadron resterait sous le contrôle opérationnel de la Seventh Air Force de l'USAF, en précisant cependant que les exigences de 1st ATF étaient prioritaires sur d'autres demandes en cas de différend<sup>96</sup>. De fait, lorsque le No. 2 est déployé au Vietnam en 1967 – comme nous le verrons un peu plus tard –, ce Squadron tombe également sous le contrôle opérationnel de la Seventh Air Force<sup>97</sup>. Cet arrangement est logique, compte tenu de la portée des opérations menées par les bombardiers *Caribou* et *Canberra*, qui va bien au-delà du simple soutien à la 1st ATF.

Néanmoins, le département de l'Air exprime ses préoccupations à propos de ces configurations de commandement, en particulier quand elles sont liées au commandement national ou en rapport avec le statut de la RAAF. En effet, le ministre de l'Air, Peter Howson, s'inquiète du fait que la RAAF soit placée sous le contrôle de l'armée de Terre australienne. Il pense que la décision de regrouper les forces australiennes sous une seule bannière – l'Army Force Vietnam (AFV) – a été motivée par des raisons de fierté nationale et par le désir d'opérer indépendamment de l'allié américain. Ce choix relève plus de considérations politiques que militaires. Cette configuration doit néanmoins être acceptée lorsque Howson apprend que le Premier ministre Holt l'a approuvée sur la recommandation de l'Air Chief Marshal Scherger et du président du comité des chefs d'état-major, le général Sir John Wilton<sup>98</sup>. Bien que la RAAF ait du mal à accepter l'idée de se retrouver placée sous l'autorité d'un officier de l'armée de Terre australienne, elle obtient un accord qui stipule qu'un examen de la structure du commandement de l'AFV aura lieu chaque année. Pourtant, et au grand dam de la RAAF, il sera constamment assuré par un général de division des forces terrestres.

L'autre concession que la RAAF réussit à négocier au moment de l'institutionnalisation de la nouvelle structure de commandement pour le Vietnam est que l'adjoint de la COMAFV soit un général de brigade aérienne, même si cette décision soulève

---

tion and Administration of the RAAF Units of the Australian Force Vietnam, 6 May 1966, p. 1.

95. NAA, A703, 566/1/163, PART 1, Organization, Appendix A to Department of Air Organization Directive No. 11/66 – Organization and Administration of the RAAF Units of the Australian Force Vietnam, 6 May 1966, p. 1.

96. NAA, A703, 566/1/163, PART 1, COMRAAFV to Secretary, Department of Air, 21 June 1966.

97. NAA, A10779, 16, Organization, Annex A to Department of Air Organization Directive No. 26/68 – Organization and Administration of the RAAF Units of Australian Force Vietnam, 15 October 1968, p. 2.

98. C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, op. cit., pp. 77-79.



des interrogations quant à la nécessité de disposer d'un officier général de l'armée de l'Air sur ce théâtre<sup>99</sup>. En outre, la désignation de l'Air Commodore Jack Dowling comme premier titulaire de ce poste suscite de nombreuses critiques. Dans son livre, l'historien australien David M. Horner écrit que Dowling « n'avait pas suffisamment de connaissances des opérations interarmées pour soulager la charge de travail du COMAFV, le général de division Kenneth Mackay »<sup>100</sup>. Horner a interviewé le président du comité des chefs d'état-major, le général de corps d'armée Sir Thomas Daly, qui décrit la nomination de Dowling comme un « titre de courtoisie »<sup>101</sup>.

Le général de corps d'armée Sir John G. N. Wilton, nouvellement désigné comme président du comité des chefs d'état-major, voit dans la nomination d'un officier de la RAAF comme adjoint au COMAFV l'opportunité de développer une meilleure compréhension inter-services. Il estime alors nécessaire d'impliquer la RAAF et la Royal Australian Navy dans la conduite de la guerre du Vietnam<sup>102</sup>. Bien qu'il y ait sans aucun doute un fond de vérité dans le fait que les officiers de la RAAF n'étaient pas très familiers avec le domaine des opérations interarmées, Dowling a fait tous les efforts possibles pour être un commandant adjoint efficace. Ainsi, lorsque le général Kenneth Mackay, COMAFV, est tombé malade en décembre 1966, il l'a remplacé avec efficacité<sup>103</sup>.

Si la RAAF a présenté ses arguments sur l'indivisibilité de la puissance aérienne et sa vision du commandement des forces au Vietnam, sa manière de soutenir les autres armées – avec le rôle essentiel du No. 9 Squadron – ne plaide pas en sa faveur. Les officiers supérieurs, tel le chef d'état-major de la RAAF, l'Air Marshal Alister M. Murdoch, sont plus attirés par le prestige associé aux avions à réaction (*Sabre* et *Mirage*) et au rôle stratégique des bombardiers *Canberra* que par le soutien aux forces terrestres australiennes sur le champ de bataille avec les hélicoptères *Iroquois*. Cette préférence est évidente dès le déploiement initial, puis se confirme lors des opérations du No. 9 Squadron au Vietnam, bien que les problèmes précèdent depuis longtemps la projection de cette unité dans le conflit.

Lorsque les *Iroquois* entrent en service pour la première fois en 1962, le rôle de soutien des forces terrestres ne leur est pas assigné immédiatement. Il n'est rajouté qu'à contrecœur<sup>104</sup>. D'ailleurs, en 1965, le général de corps d'armée Sir John G. N. Wilton écrit au chef d'état-major de la RAAF, l'Air Marshal Alister M. Murdoch, pour suggérer que la RAAF déploie deux *Iroquois* afin de soutenir les forces terrestres australiennes engagées au Vietnam et d'acquérir une expérience opérationnelle. Sa demande est rejetée, illustrant le dédain envers une mission qui aurait dû être consi-

---

99. *Ibidem*, p. 81.

100. D. M. Horner, *Australian Higher Command in the Vietnam War*, Canberra Papers on Strategy and Defence No. 40, Canberra, The Australian National University, 1986, p. 17.

101. *Ibidem*.

102. C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, *op. cit.*, p. 81.

103. *Ibidem*, p. 83.

104. M. Lax, *Huey: The Helicopter that Became an Australian Legend*, Newport, Big Sky Publishing, 2025, pp. 31-32.



dérée comme la principale pour les hélicoptères de la RAAF<sup>105</sup>. Il s'agit d'une attitude irréfléchie et non coopérative née d'une culture organisationnelle privilégiant l'indivisibilité de la puissance aérienne et préférant les avions à réaction. Cependant, les aviateurs australiens n'ont pas compris que si la RAAF voulait contrôler l'ensemble des moyens aériens australiens, les autres services devaient avoir l'assurance qu'ils seraient soutenus lorsque les circonstances l'exigeraient. Ces difficultés inter-services sont exacerbées lorsque le No. 9 Squadron est projeté au Vietnam en 1966. Malgré les affirmations confirmant que le No. 9 est prêt à être déployé, la réalité indique l'inverse. Alan Stephens le confirme en écrivant dans *Going Solo* que le « No. 9 Squadron n'était pas préparé pour le type de guerre au Sud-Vietnam »<sup>106</sup>.

### Chasseurs ou bombardiers ?

Bien que le RAAF Transport Flight Vietnam et le No. 9 Squadron soient respectivement déployés au Sud-Vietnam en 1964 et en 1966, ce n'est qu'en 1967, avec le No. 2 Squadron, que l'Australie projette sa puissance aérienne sous une forme cinétique et offensive au Vietnam. Ce Squadron opère depuis la base aérienne de Phan Rang au sein de la 35th Tactical Fighter Wing (TFW) de l'USAF et sous le contrôle opérationnel de la Seventh Air Force. L'envoi du No. 2 Squadron est l'aboutissement d'un autre long débat sur la pertinence du déploiement des moyens de combat au Vietnam. Cette question reste ouverte, compte tenu du volume et de la nature des forces aériennes australiennes. Alors que le général de brigade Walter T. Galligan, commandant du 35th TFW (1969-1970), rappelle le professionnalisme et l'excellence du No. 2 Squadron dans un rapport spécial sur la RAAF de 1970 réalisé par le projet CHECO (Contemporary Historical Examination of Current Operations), l'histoire officielle de l'USAF sur la guerre aérienne au Sud-Vietnam entre 1968 et 1975 note que les opérations aériennes offensives australiennes représentent seulement 1 % des sorties d'attaque effectuées pendant l'offensive du Têt en février 1968<sup>107</sup>. Même si ce pourcentage rend compte sans aucun doute d'une activité aérienne importante pour les huit bombardiers *Canberra* du No. 2, ces vols n'ont eu que peu d'impact sur la conduite de la guerre aérienne.

Encore une fois, le déploiement du No. 2 Squadron est sans aucun doute motivé par le désir que l'Australie soit considérée comme un bon allié et un partenaire engagé aux côtés des Américains. Le gouvernement fédéral australien voit le Sud-Vietnam comme la clé de la sécurité en Asie du Sud-Est. Il estime également que le maintien de la présence américaine dans la région est essentiel pour la « Forward Defense » et un gage de sécurité, surtout depuis le retrait progressif du Royaume-Uni de cet espace. Néanmoins, un élément récurrent revient dans les discussions du Comité de la dé-

105. *Ibidem*, p. 132 ; D. M. Horner, *Strategic Command...*, *op. cit.*, p. 299.

106. *Ibidem*, p. 301 ; A. Stephens, *Going Solo...*, *op. cit.*, p. 292.

107. J. Bear, « The RAAF in SEA », CHECO Division, 1970, pp. 16-17 ; B. Nalty, *Air War over South Vietnam, 1968-1975*, Washington D.C., Air Force History and Museums Program, 2000, p. 19 ; W. Trest, « Projects CHECO and CORONA HARVEST: Keys to the Air Force's Southeast Asia Memory Bank », *Aerospace Historian*, Vol. 33, No. 2, 1986, pp. 114-120.

fense entre 1965 et 1966, qui est que les États-Unis disposent des ressources aériennes offensives suffisantes pour mener la guerre aérienne au Vietnam. Un rapport du Comité en date du 29 juillet 1965 sur l'assistance militaire australienne au Sud-Vietnam, qui éclaire les discussions ayant conduit au déploiement d'éléments supplémentaires en soutien du 1st RAR, doute qu'il y ait une quelconque nécessité de projeter des « avions supplémentaires » au Sud-Vietnam. Ce document conclut en notant qu'« il semble n'y avoir aucune justification pour une contribution accrue [de la RAAF] [...] à ce stade »<sup>108</sup>. En outre, lors de cette même réunion du Comité de la défense, le chef d'état-major de la RAAF, l'Air Marshal Murdoch, soutient que les États-Unis ont plus besoin de forces terrestres que de moyens aériens<sup>109</sup>.

Dès 1963, des articles de presse circulent indiquant que le No. 79 Squadron d'Ubon se déploierait au Vietnam en temps utile. Mais cela ne se produit pas. Néanmoins, à partir de 1965, les avis oscillent entre déployer des avions de chasse ou des bombardiers au Vietnam, les questions évoquant la nature de leur engagement. Pendant la majeure partie de l'année 1965, les échanges portent sur l'opportunité de réaffecter le No. 79 Squadron d'Ubon au Sud-Vietnam, en particulier après la demande du général Hunter Harris Jr., commandant en chef des forces aériennes américaines pour le Pacifique, en mars 1965. En effet, le rapport du Comité de la défense de juillet 1965 indique que « le *Sabre* [en général, pas seulement ceux stationnés à Ubon] serait le système d'armes de la RAAF le plus efficace pour une utilisation au Vietnam »<sup>110</sup>. Cette conclusion en dit long, compte tenu de l'âge de la plateforme et de ses capacités pour opérer au-dessus du Vietnam.

Par ailleurs, la plupart des arguments avancés début 1965 suggèrent que le bombardier *Canberra* n'est pas adapté pour un déploiement au Vietnam. Le même rapport de juillet 1965 note qu'il s'agit « d'un système d'armes inefficace »<sup>111</sup>. Pourtant, alors qu'il existe une préférence évidente pour le *Sabre*, cette solution est écartée. L'emploi du No. 79 Squadron est jugé comme « engendrant des décisions politiques difficiles », tandis que la mobilisation de l'unité stationnée à Butterworth « réduirait sérieusement la capacité [de l'Australie] à aider la Malaisie »<sup>112</sup>. Cette dernière remarque s'applique également au No. 2 Squadron opérant alors depuis Butterworth. Seuls les bombardiers *Canberra* stationnés en Australie sont considérés comme des aéronefs pouvant être déployés pour des missions offensives, s'ils sont évalués comme « acceptables »<sup>113</sup>.

Durant cette période, les priorités changent et les termes employés dans divers rapports passent progressivement d'« avions de chasse », à savoir les *Sabre*, à « bom-

---

108. NAA, A1209, 1965/6299 PART 1, Australian Military Assistance to South Vietnam, a report by the Defence Committee, July 1965, p. 11 et 16.

109. NAA, A1838 696/8/4 PART 9, A note by the Secretary, Department of External Affairs, 29 July 1965.

110. NAA, A1209, 1965/6299 PART 1, Australian Military Assistance to South Vietnam, p. 12.

111. *Ibidem*, p. 12.

112. *Ibidem*, p. 11 et 12.

113. *Ibidem*, p. 15.

bardiers » pour désigner les *Canberra*. Cependant, en débattant de la plateforme offensive la plus appropriée pour un déploiement au Vietnam, le gouvernement fédéral australien doit faire face à un problème plus large et important : dans quelle mesure la projection d'une unité de chasse ou de bombardiers contribuerait à l'effort de guerre global ? Des arguments peuvent être avancés pour déployer à la fois les No. 9 et No. 35 Squadron puisqu'ils fournissent un soutien non cinétique aux forces terrestres australiennes et américaines. Mais toute unité d'avions de chasse ou de bombardiers participerait indubitablement à un effort de guerre offensif plus large. Or, à la suite de l'incident du golfe du Tonkin en août 1964, les Américains déclenchent deux campagnes aériennes en même temps : l'opération Barrel Roll, une offensive secrète menée contre la piste Ho Chi Minh au Laos, et Rolling Thunder, un bombardement progressif et durable du Nord-Vietnam. En décembre 1964, dans le contexte de l'élaboration de ces plans d'attaque, le conseiller à la sécurité nationale des États-Unis McGeorge Bundy précise néanmoins aux Australiens que, malgré l'augmentation de l'activité aérienne américaine, il « n'avait pas l'intention de solliciter des avions de combat australiens »<sup>114</sup>. Une note issue du département du Premier ministre en février 1966 soutient que l'apport d'un déploiement de bombardiers Canberra serait « extrêmement marginal »<sup>115</sup>.

Pourtant, en février 1966, un rapport du Comité de la défense sur l'assistance militaire australienne au Sud-Vietnam soutient que l'USAF accueillerait favorablement le déploiement de bombardiers *Canberra* de la RAAF<sup>116</sup>. Cette évolution dans le jugement du Comité doit être comprise dans le contexte de l'augmentation sensible du volume de forces américaines au Vietnam ainsi que par l'évolution de la guerre aérienne, illustrée par l'intensification de l'opération Rolling Thunder. Le rapport du Comité estime que « la guerre aérienne a considérablement changé depuis juillet 1965, au moment où les *Canberra* avaient été évalués et écartés pour la dernière fois »<sup>117</sup>. En outre, un rapport de décembre 1966 du même Comité sur la contribution des forces australiennes au Vietnam indique que le *Canberra* est la plateforme la plus susceptible d'être déployée, principalement en raison de l'augmentation du nombre de cibles dans le Sud du Vietnam<sup>118</sup>. Le Comité de la défense approuve les conclusions de ce rapport le 13 décembre. Comme déjà noté, sa décision est influencée par la discussion sur l'utilisation des *Sabre* au Laos, considérée comme politiquement inacceptable<sup>119</sup>.

114. NAA, M4324, 15, 'Australia's Military Commitment to Vietnam,' a paper tabled in accordance with the Prime Minister's statement in the House of Representatives, 13 May 1975, p. 11 ; C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, *op. cit.*, pp. 88-89.

115. NAA, A1209, 1965/6299 PART 2, Memorandum submitted to the Prime Minister's Department, 9 February 1966, p. 2.

116. NAA, A1209, 1965/6299 PART 2, South Vietnam – Australian Military Assistance, p. 22.

117. *Ibidem*.

118. NAA, A1209, 1965/6299 PART 3, Australian Force Contribution to Vietnam, p. 9 et 16.

119. NAA, A1209, 1965/6299 PART 3, Assistant Secretary, Prime Minister's Department to Secretary, Prime Minister's Department, 12 December 1966, p. 2.

Malgré ce changement d'attitude de la part du Comité de la défense australien, certains officiers de la RAAF, comme l'Air Vice-Marshal Brian Alexander Eaton, continuent de privilégier les avions de chasse. Ils considèrent le *Canberra* comme une arme stratégique sans utilité pour ce conflit. À l'inverse, les avions de chasse peuvent potentiellement fournir un appui aérien direct aux forces australiennes. L'Air Vice-Marshal Eaton est convaincu que le Sud-Vietnam doit être défendu avec des forces appropriées, sans quoi « la théorie des dominos deviendra réelle et nous perdrons sur tous les tableaux »<sup>120</sup>.

Le déploiement proposé du No. 2 Squadron soulève de nouveau des interrogations sur la FESR et sa place mouvante dans la politique de défense australienne. Dans le rapport du Comité de la défense de décembre 1966, les rédacteurs notent que le transfert de « tout élément australien à ce jour dans la Réserve stratégique du Commonwealth soulèverait des questions sensibles »<sup>121</sup>. La réaffectation du No. 2 de Butterworth au Vietnam et son retrait de la Réserve stratégique figurent parmi ces questions. Il devient nécessaire de concilier les engagements militaires de l'Australie avec les contributions jugées toujours essentielles pour la FESR. « Tout changement significatif » ne doit pas « provoquer des doutes sur la valeur de nos engagements ou notre capacité à les respecter »<sup>122</sup>. Au moment où la relation avec l'Amérique devient de plus en plus significative, une telle posture témoigne qu'il est nécessaire de rester engagé avec le Royaume-Uni, avec l'espoir que sa présence dans la région se maintienne aussi longtemps que possible<sup>123</sup>.

En ce qui concerne le No. 2 Squadron, il est souligné que même si le redéploiement de l'unité pourrait :

[s]ignificativement réduire le nombre d'avions bombardiers affectés à la Réserve, il est déjà prévu, et bien connu des Britanniques, que les *Canberra* de la RAAF seront de retour en Australie en 1968 dans tous les cas puisque le *F-III* entre en service.<sup>124</sup>

Alors que de nouvelles discussions se déroulent, portant sur le déploiement d'une unité de *Canberra* stationnée en Australie pour soulager la pression sur la FESR, cette proposition est rejetée au motif qu'elle laisserait des réserves insuffisantes en Australie. Ainsi, en cherchant à soutenir les États-Unis au Vietnam, l'Australie est prête à redéployer des forces contribuant à l'ANZAM malgré les conséquences de cette décision.

La conclusion du rapport de décembre 1966 du Comité de la défense met également en évidence que des considérations plus pragmatiques influencent la décision de projeter le No. 2 Squadron au Vietnam, à commencer par le rééquipement de la RAAF qui redevient un problème durant cette période et le désir d'engranger

120. C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, op. cit., pp. 90-91.

121. NAA, A1209, 1965/6299 PART 3, Australian Force Contribution to Vietnam, p. 12.

122. *Ibidem*, p. 13.

123. *Ibidem* ; A. Benvenuti, « The British are "Taking to the Boat"... », op. cit., pp. 86-106.

124. *Ibidem*, p. 9.

une expérience opérationnelle. Ces constatations vont dans le sens des conclusions présentées dans le rapport de février, qui indiquent que la RAAF est engagée dans un important programme de rééquipement<sup>125</sup>. En effet, en 1960, le gouvernement fédéral australien commande des *Mirage III* pour remplacer le *Sabre* et, trois ans plus tard, des *F-111* pour succéder au *Canberra*. Le *Mirage* arrive dans les forces en 1965, tandis que le *F-111 Aardvark* connaît de nombreux retards. Cependant, le choix d'employer les *Canberra* au Vietnam à partir de 1967 est une façon pragmatique d'engager des moyens aériens offensifs, d'autant qu'il est originellement prévu de redéployer le No. 2 Squadron de Butterworth vers l'Australie en 1968 pour le rééquiper avec le *F-111*. Finalement, en décembre 1966, l'opportunité d'acquérir une expérience opérationnelle au Vietnam est considérée comme nécessaire : l'« utilisation de la puissance aérienne dans le sud du Vietnam » signifie que les équipages d'avions d'attaque/strike de la RAAF gagneront une « expérience précieuse dans les conditions opérationnelles actuelles et futures »<sup>126</sup>. Le Premier ministre Holt officialise le déploiement du No. 2 Squadron le 22 décembre.

S'il faut attendre le mois d'avril 1967 pour voir arriver le No. 2 au Sud-Vietnam, l'idée de déployer des avions de chasse aux côtés des *Canberra* qui s'y trouvent déjà ne disparaît jamais complètement. Il était peu probable que l'Australie déploie son nouveau *Mirage III* en raison de l'attitude de la France envers la guerre du Vietnam, Paris pouvant imposer un embargo sur les pièces détachées<sup>127</sup>. Bien qu'aucun *Mirage III* ne soit envoyé au Vietnam, la RAAF a réfléchi à redéployer le No. 79 Squadron de Ubon à Phan Rang<sup>128</sup>. Le 25 juillet 1967, l'adjoint au chef d'état-major de la RAAF, l'Air Vice-Marshal William Townsend, envoie un procès-verbal aux différents chefs de bureau pour évoquer cette idée. Dans les minutes du document, Townsend explique que son chef, Allister Murdoch, a « demandé qu'une proposition de déploiement du No. 79 au Vietnam soit évaluée d'urgence »<sup>129</sup>. Il est prévu que l'escadron soit redéployé avec 12 *Sabre* d'ici le 1<sup>er</sup> octobre 1967 et opère sur le théâtre jusqu'au moins 1970-1971<sup>130</sup>. Pour autant, bien que la proposition soit analysée et chiffrée, la RAAF décide finalement de ne pas redéployer le No. 79. Le No. 2 demeure alors l'unique escadron offensif de la RAAF engagé au Vietnam.

125. NAA, A1209, 1965/6299 PART 2, South Vietnam – Australian Military Assistance, p. 19.

126. NAA, A1209, 1965/6299 PART 3, Australian Force Contribution to Vietnam, p. 16.

127. « Mirages not for Vietnam », *The Canberra Times*, 15 juin 1967, p. 9.

128. C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, op. cit., p. 92.

129. NAA, A703, 588/38/6, Proposed Deployment of No. 79 Squadron to Vietnam, 25 July 1967, p. 1.

130. *Ibidem*.

## Conclusion

À la lumière de nombreux facteurs, dont la décision britannique en 1967 de se retirer « à l'Est de Suez », l'adoption de la doctrine Nixon en 1969 et le choix de la « vietnamisation » de la guerre, le gouvernement fédéral australien annoncera finalement qu'il retire ses forces du Vietnam. La dernière unité de la RAAF quitte le pays en 1972, fermant avec son départ l'ère de la « Forward Defense »<sup>131</sup>. Ce concept est remplacé par « Defense of Australia », qui met l'accent sur l'autonomie stratégique.

En mars-avril 1975, la RAAF lancera une série d'opérations humanitaires au Vietnam. Un détachement – désigné « Détachement S » – composé de huit *Lockheed C-130 Hercules* et deux *Dakota*, commandé par le lieutenant-colonel John W. Mitchell, aide à la distribution « de fournitures de la Croix-Rouge et apporte un appui pour des missions non militaires »<sup>132</sup>. L'intervention a lieu dans le contexte de catastrophe humanitaire, consécutive à la chute du Sud-Vietnam après l'échec des accords de paix de Paris. Les États-Unis, ayant retiré leurs forces du Sud du Vietnam dès 1973, lancent l'opération Babylift. La dernière mission du Détachement S se déroule le 25 avril 1975, lors des commémorations du Jour de l'ANZAC (25 avril). Cinq jours plus tard, le Sud-Vietnam tombe entre les mains du Nord-Vietnam.

Évaluer la contribution de la RAAF à la guerre au Vietnam reste une entreprise difficile. Comme il a déjà été noté, en termes de contributions matérielles, la participation australienne aux opérations aériennes en 1968 est négligeable. Cependant, en 1970, le projet CHECO de l'USAF publie un rapport spécial, justement sur l'engagement de la RAAF au-dessus du Sud-Vietnam. Son auteur, James Bear, explique que la RAAF a développé des « associations fructueuses » avec l'USAF<sup>133</sup>. La conclusion de Bear est intéressante car il indique que le déploiement des moyens de la RAAF en Asie du Sud-Est a eu un impact, ne serait-ce que pour améliorer les échanges opérationnels entre les aviateurs australiens et américains. Un commandant d'escadron de transport aérien tactique de l'USAF racontait par exemple comment les équipages d'un *Caribou* de la RAAF « effectuaient le travail de deux *Caribous* de l'USAF »<sup>134</sup>. Malheureusement, comme l'illustre la liste des destinataires figurant dans le rapport de James Bear, les Australiens ne sont pas au courant de ses conclusions<sup>135</sup>.

Comme l'a écrit Alan Stephens dans son ouvrage sur le déploiement du No. 2 Squadron, la décision de Canberra de projeter de la RAAF au Vietnam, dans le cadre d'une opération multinationale, s'explique pour des raisons à la fois « politique et

---

131. C. Coulthard-Clark, *The RAAF in Vietnam...*, *op. cit.*, p. 319.

132. *Ibidem*, p. 322 ; M. Lax, *Taking the Lead...*, *op. cit.*, pp. 582-586.

133. J. Bear, « The RAAF in SEA... », *op. cit.* p. 1.

134. R. Bowers, *Tactical Airlift...*, *op. cit.*, p. 413.

135. En 2019, Justin Chadwick s'est penché sur le rapport réalisé par Bear, sans s'attarder sur la question de sa distribution. Même si ce document demeure une source historique valable en offrant une appréciation américaine des opérations aériennes australiennes, ce document doit être manié avec précaution. Voir Justin Chadwick, « Nothing to diminish their glamour' : Project CHECO and the RAAF », *Sabretache*, Vol. 60, No. 4, 2019, pp. 23-34.

pragmatique »<sup>136</sup>. Politique, parce qu'elle servait la situation géostratégique et les alliances de l'Australie. Il est d'ailleurs difficile de contester la conclusion de l'auteur selon laquelle « les forces australiennes étaient au Vietnam pour des raisons politiques », c'est-à-dire pour soutenir les opérations de la coalition dirigée avec les États-Unis et faire progresser la politique de « Forward Defense » tout en reconnaissant le caractère évolutif de sa relation avec le Royaume-Uni<sup>137</sup>. Alors que le rééquipement de la RAAF était souvent utilisé comme argument pour justifier le non-déploiement de moyens aériens, ou du moins le report de leur déploiement, toutes les autres considérations, telles que le rééquipement de la RAAF et le désir d'acquérir une expérience opérationnelle, étaient pragmatiques et secondaires par rapport aux autres calculs qui ont conduit la RAAF à s'engager résolument au Vietnam.

---

136. A. Stephens, *Going Solo...*, *op. cit.*, p. 300.

137. *Ibidem*, p. 302.





Đồng Sỹ Hưng (auteur de l'article, à gauche) avec son père,  
le Lieutenant General Đồng Sỹ Nguyên, commandant en chef de la « légendaire piste Hồ Chí Minh »  
(photo prise en 2017 à Hanoï).

# La création et le développement de l'armée de l'Air populaire vietnamienne

Đồng Sỹ Hưng<sup>1</sup>

*Đồng Sỹ Hưng est un ancien pilote de MiG-21 affecté au 921<sup>e</sup> régiment de chasse, 371<sup>e</sup> division de l'armée de l'Air. Il est le fils du général Đồng Sỹ Nguyên, VNPA, qui commandait en chef la « légendaire piste Ho Chi Minh » pendant la guerre du Vietnam. Đồng Sỹ Hưng a reçu son doctorat de l'Académie des sciences politiques militaires de Moscou (1988) et son diplôme en anglais de l'Université d'études étrangères de Hanoï (1994). Il a également été doyen de l'Académie des forces aériennes du peuple vietnamien (1988-1991). Il a ensuite travaillé dans l'industrie de l'aviation et a été président-directeur général de Vietnam Airlines entre 1998 et 2011.*

*Đồng Sỹ Hưng est également chercheur et auteur de plusieurs livres sur l'armée de l'Air et la guerre du Vietnam. Il a écrit *Combat in the Sky: Airpower and the Defense of North Vietnam, 1965-1973*, publié par l'U.S. Naval Institute Press en 2023.*

L'armée populaire du Vietnam (APV) s'intéresse officiellement à la troisième dimension pour la première fois le 9 mars 1949, quand le général Võ Nguyên Giáp, le futur vainqueur de Điện Biên Phủ, est autorisé à créer le Comité de recherche de l'armée de l'Air (Ban Nghiên cứu Không quân) sous l'égide de l'état-major général. Son but est d'étudier la manière de faire face aux missions de reconnaissance et d'assaut des avions français et de poser les toutes premières bases d'une future aviation.

Ce n'est qu'après l'indépendance du Nord-Vietnam que de nouvelles initiatives sont prises pour développer sa force aérienne. Fin 1955, un groupe d'élèves techniciens se rend à Changchun dans le Nord-Est de la Chine pour y être formé. En février 1956, 80 élèves sont envoyés sur la même base pour apprendre à piloter des avions. En juin 1957, une nouvelle promotion de 187 personnes rejoint Changchun pour obtenir une formation technique intermédiaire sur *MiG-17*.

Après cette date, les événements s'accroissent. Le 24 janvier 1959, le ministère de la Défense nationale vietnamien signe la décision n°319/QĐ donnant naissance au département de l'armée de l'Air. Le 1<sup>er</sup> mai 1959, le 919<sup>e</sup> régiment est créé sur l'aéroport de Gia Lâm. Il devient le premier régiment de l'armée de l'Air populaire vietnamienne (AAPV). Équipé d'avions *Li-2*, *Il-14* et d'*An-2*, il compte cinq équipages fraîchement sortis de l'École de formation de Balashov, en Union soviétique.

1. Les événements narrés dans cet article sont notamment développés dans le livre publié par l'auteur : *Combat in the Sky: Airpower and the Defense of North Vietnam, 1965-1973*, Annapolis, U.S. Naval Institute Press, 2023.

Le 22 octobre 1963, le ministère de la Défense nationale publie la décision portant création du Commandement de la défense aérienne (Phòng không, qui contrôle les radars, l'artillerie anti-aérienne et les systèmes de missile) et de l'armée de l'Air (Không quân, qui opère les avions de transport et de combat). Ce commandement, qui regroupe les deux organisations, a à sa tête le colonel Phùng Thế Tài, ancien commandant de la défense aérienne, et le colonel Đặng Tính, ancien directeur de l'armée de l'Air. Ce dernier tient le rôle de commissaire politique. Le lieutenant-colonel Nguyễn Quang Bích, ancien chef d'état-major de la défense aérienne, devient le chef d'état-major de ce nouveau commandement. Il dirigera l'essentiel des activités destinées à s'opposer aux opérations aériennes américaines à venir.

Le 3 février 1964, le premier régiment de chasse de l'armée de l'Air, appelé « 921 » (ou « groupe de l'Étoile rouge »), est officiellement créé sur une base aérienne en Chine, suite à la décision n°18/QD signée le 30 mai 1963 par le lieutenant-général Hoang Van Thai. L'unité est principalement constituée des élèves-pilotes et des élèves-techniciens du premier groupe d'entraînement envoyé en Chine pour leur formation. Le temps cumulé de vol pour les pilotes de ce premier contingent est d'environ 400 à 450 heures avant leur entrée en service opérationnel en 1965.

Le Vietnam peut cependant s'appuyer sur le réseau des autres pays de l'Europe de l'Est pour accroître rapidement les effectifs de sa force aérienne. De juin 1956 à fin 1962, de nombreux apprentis sont envoyés en Chine mais aussi en Union soviétique, à l'Académie de Jyly-Kovski ou à Kiev, pour y suivre leur formation. En 1965, deux groupes d'apprentis mécaniciens, soit 300 personnes devant servir sur *MiG*, rejoignent l'École de l'armée de l'Air de Krasnodar en URSS. Les années suivantes, plus de 1 000 cadets, répartis selon certaines statistiques en 23 groupes, seront envoyés à leur tour en Union soviétique, en Chine, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Bulgarie, etc., pour apprendre le pilotage. À l'issue de leur formation, 400 environ obtiendront leurs diplômes après avoir accumulé 180 à 200 heures de vol. Ces pilotes suivront un entraînement spécifique pour améliorer leurs capacités de combat et leur sens tactique.

Bientôt, le nombre d'unités opérationnelles croît également. Le 7 septembre 1965, un deuxième régiment de chasse (régiment 923) est créé. Puis, le 24 mars 1967, le ministre de la Défense nationale, le général Võ Nguyên Giáp, signe la décision n° 014/QD-QP qui regroupe les régiments 921, 923 et 919 avec leur état-major dans la division aérienne 371 « Thăng Long » (Sư đoàn Không quân 371). Par la suite, la division aérienne 371 intégrera les régiments de chasse 925 (février 1969) et 927 (février 1972).

Les équipements que mettent en œuvre les aviateurs nord-vietnamiens sont évidemment d'origine soviétique. Le 921<sup>e</sup> régiment dispose initialement de *MiG-17A* et de *MiG-15U*. Fin 1965, l'AAPV reçoit des *MiG-17* supplémentaires dotés d'une meilleure motorisation, puis ses premiers *MiG-21* (*F-76*). Durant la guerre du Vietnam, l'Union soviétique et la Chine fourniront des versions sans cesse améliorées de *MiG*. La Chine livrera des versions sinisées des *MiG-17* et *MiG-19* – les

*Shenyang J-5* et *J-6* – en février 1969. Des *MiG-21 (F-13)*, *MiG-21PFM (F-94)* et *MiG-21MF (F-96)* seront livrés respectivement en juillet 1967, avril 1968 et décembre 1971 par l'URSS. Contrairement aux *F-4 Phantom II* américains, le réacteur du *Fishbed* ne laissait pas de longue trace de fumée foncée quand le pilote mettait la postcombustion. L'avion d'origine soviétique fut modifié pour bénéficier d'une meilleure accélération et monter plus rapidement.

D'un point de vue quantitatif, et bien qu'aucun document officiel n'ait été publié à ce sujet, certains rapports indiquent que l'Union soviétique a fourni entre 360 et 400 *MiG-17* et *MiG-21* au Vietnam du Nord et que la Chine a livré 142 avions de chasse, soit un total compris entre 500 et 540 *MiG* de tout type durant la guerre du Vietnam (1961-1975). Côté armement, les *MiG-17* et *MiG-19* étaient équipés de canons de 23, 30 et 37 mm. Les *MiG-21* étaient dotés de missiles R-3S (AA-2A « Atoll ») et RS-2US (AA-1 « Alkali »), de roquettes et de canons de 23 mm (F-96) et 30 mm (F-13). Alors que les missiles air-air américains se sont constamment améliorés pendant le conflit, les missiles air-air vietnamiens n'ont pratiquement pas connu d'évolutions significatives. Bien que les modèles soviétiques soient considérés comme moins performants que leurs pendants américains, les statistiques tirées des combats montrent que les pilotes vietnamiens ont utilisé leurs R-3S de manière plus efficace que leurs homologues de l'U.S. Air Force (USAF)<sup>2</sup>.

La construction d'aéroports fut enfin constituée en priorité. Les aéroports de Nội Bài, Kép, puis Yên Bái, Hòa Lạc et Thọ Xuân furent achevés en urgence. Parallèlement, des travaux de modernisation d'emprises datant de la période française, telles que Gia Lâm et Kiến An, furent entrepris. Enfin, la construction d'aéroports de campagne, comme Anh Sơn, Vinh, Gát, Cẩm Thủy et Đồng Hới, fut réalisée.

Après l'incident du golfe du Tonkin, le 5 août 1964, les États-Unis débutèrent leur offensive aérienne contre le Vietnam du Nord. Le 6 août 1964, le 921<sup>e</sup> régiment effectua le transfert de 32 *MiG-17A* et 4 *MiG-15UTI* de l'aéroport de Mông Tụ en Chine, vers celui de Nội Bài. La mission de l'AAPV, en étroite coordination avec la défense aérienne, est désormais claire pour la guerre à venir. Elle doit s'opposer à la stratégie américaine qui tente d'empêcher le Nord de soutenir l'Armée de libération du Sud-Vietnam et protéger vigoureusement les infrastructures clés du pays.

### **L'ouverture du front aérien et la première victoire de l'AAPV**

Le 13 février 1965, le Président Lyndon B. Johnson ordonne le déclenchement de l'opération Rolling Thunder. Les objectifs de cette campagne, qui vont évoluer au fil du temps, sont de contraindre le Nord-Vietnam à abandonner son soutien à l'insurrection dans le Sud en bombardant le pays de plus en plus violemment, jusqu'à ce qu'Hanoï cède. Mais le Nord-Vietnam ne cédera pas.

À la fin du mois de février, la plupart des pilotes de *MiG-17* du régiment 921 sont qualifiés et disponibles pour tenir l'alerte aérienne. Au mois de mars, les analystes du

2. 2,1 missiles étaient nécessaires pour détruire un avion américain.

service de la défense aérienne et de l'armée de l'Air observent les rapports et les routines opérationnelles de l'USAF. Ils prédisent qu'après la saison des pluies, l'aviation américaine bombardera des objectifs au nord du 20° parallèle, dont les ponts près du mont Hâm Rông. La date du 3 avril est retenue pour mener le premier affrontement aérien.

Effectivement, ce jour-là, une formation de l'USAF vole vers la région de Thanh Hóa. Elle compte 46 *F-105 Thunderchief* chargés du bombardement, 21 *F-100 Super Sabre* qui protègent le dispositif et 2 *RF-101 Voodoo* qui effectuent les vols de reconnaissance. Le tout est soutenu par 10 ravitailleurs *KC-135*. En même temps, 35 *A-4 Skyhawk*, 16 *F-8E Crusader* et 4 *F-4B Phantom II* des porte-avions USS Hancock et USS Coral Sea conduisent deux missions d'attaque un peu plus au Nord contre les ponts vers Đò Lèn et Tao, près du mont Hâm Rông.

Alors que les responsables du service de la défense aérienne et de l'armée de l'Air observent la bataille depuis le poste de commandement du quartier-général, deux patrouilles de 2 et 4 *MiG-17A* décollent de Nội Bài au Nord d'Hanoï un peu avant 10 heures. Les conditions météorologiques sont favorables dans la zone probable de combat, avec une visibilité supérieure à 10 km, une base des nuages vers 2 000 ft. et une nébulosité de 4/8. La première patrouille composée de 2 *MiG-17A* est chargée d'une manœuvre de diversion. Elle doit attirer les avions de chasse ennemis, rompre le contact si elle est accrochée et revenir éventuellement en soutien de la patrouille principale. Cette dernière est composée de 4 *MiG-17A* et doit attaquer le dispositif ennemi en train de bombarder les ponts.

Le raid commence mal pour les pilotes de l'Aéronavale avec un *A-4C* abattu par les canons du 234<sup>e</sup> régiment d'artillerie aérienne. Son pilote, le Lieutenant Commander Raymond A. Vohden du VA-216 de l'USS Hancock, doit s'éjecter et est capturé. Pendant ce temps, la patrouille principale de *MiG-17* prend un cap 210 après le décollage puis reçoit l'ordre de prendre le cap 070 pour intercepter le dispositif qui s'avère être celui de l'U.S. Navy. Le numéro 4 de la patrouille, Trần Minh Phuong, est le premier à repérer sur sa droite une formation de *F-8* qui se dirige vers lui pendant que les autres avions américains attaquent un pont vers Hâm Rông. Cette formation est composée de 4 *F-8* qui escortent 6 *A-4C* et *A-4E*.

Phạm Ngọc Lan, le leader des *MiG*, ordonne alors de larguer les réservoirs externes, d'accélérer et d'engager la formation de *F-8*. Il divise sa formation en deux groupes, effectue un virage serré et donne l'ordre à son numéro 2, Phan Văn Túc, d'attaquer un *F-8*. Phan Văn Túc se rapproche du leader de la patrouille américaine, le Lieutenant Commander Thomas, qui vire à son tour pour l'éviter. Le pilote américain le croise, entame une chandelle vers 10 000 ft. et recherche son numéro 2 qui a disparu dans les nuages. Phạm Ngọc Lan parvient à se glisser dans la queue du *Crusader*, tire et touche son aile et sa dérive. Les circuits hydrauliques sont endommagés et l'avion commence à tomber. Les images de la caméra de Phạm Ngọc Lan montrent bien un *F-8* en feu. De son côté le Lt. Cdr. Thomas pense avoir été touché par la défense contre avions. Mais, en regardant à ses six heures, il constate que des *MiG-17* le poursuivent. Pendant ce temps, le numéro 2, Phan Văn Túc, poursuit le deuxième *Crusader*, le coiffe, pique et tire une rafale. Le *F-8* se met à brûler et tombe vers le sol. Le numéro 3 de la patrouille,



Hồ Văn Quy, s'est lancé à la poursuite du reste de la formation de *F-8*. Il tire deux rafales, mais de trop loin. Les *Crusader* peuvent s'éloigner rapidement vers la mer.

Les pilotes vietnamiens reçoivent alors l'ordre de rompre l'engagement et d'atterrir sur la base de Đa Phúc<sup>3</sup>. Phạm Ngọc Lan, se trouvant à court d'essence, décide de se poser en urgence sur un banc de sable le long de la rivière Đuống plutôt que de s'éjecter. Le pilote n'est pas blessé tandis que l'avion est remis en état plus tard.

En ce 3 avril 1965, l'AAPV vient de mener sa première bataille aérienne et d'obtenir sa première victoire, ouvrant par là-même la guerre aérienne. Elle a sans aucun doute bénéficié de l'effet de surprise, les Américains ne pensant être interceptés. Mais d'autres « premières » vont rapidement suivre.



*MiG-17F Fresco C* du 921<sup>e</sup> régiment de chasse, 1965.

### La montée en puissance du *MiG-21* dans l'AAPV

Un des événements les plus remarquables à cette époque est en effet l'arrivée en service du *MiG-21*. L'avion est un intercepteur supersonique, plus moderne que le *MiG-17* et surtout équipé d'un radar et de missiles air-air. Les *Fishbed* arrivent à la fin de l'année 1965 sur l'aéroport de Đa Phúc et sont versés au régiment 921. Ses pilotes sont responsables de l'alerte aérienne. La taille des forces aériennes vietnamiennes augmente également avec la création du régiment 923 équipé de *MiG-17*.

Afin d'aguerrir ces pilotes, le Commandement de la défense aérienne et de l'armée de l'Air décide de les engager d'abord contre des bombardiers ou des drones de reconnaissance. Une opportunité se présente le 4 mars 1966. Depuis la veille, profitant de bonnes conditions météorologiques, l'USAF envoie des paires de drones *Ryan Model 147* survoler Thái Nguyên, Hải Dương et les faubourgs d'Hanoï. Bien que le drone vole à 58 000 ft. et que la manœuvrabilité du *MiG-21* soit très réduite à cette altitude, Nguyễn Hồng Nhị est chargé d'aller l'intercepter. Il décolle, prend un cap 270. Arrivé à 20 000 ft. d'altitude, le poste de commandement lui demande de larguer son réservoir auxiliaire, de tourner vers le cap 310, de brancher la postcombustion et d'accélérer à Mach 1.8 vers 55 000 ft. Le pilote repère alors une traînée à 20 milles nautiques, branche son radar à 10 milles nautiques et tourne son antenne vers le haut pour accrocher la cible à 4,5 milles nautiques. À 2 milles nautiques, il entend le signal sonore indiquant que l'autodirecteur du missile infra-rouge est accroché. Il tire son premier Atoll, puis le second dans la foulée. Nguyễn Hồng Nhị annonce alors au poste de commandement « qu'il a bu toute la bière », expression codée signifiant qu'il n'a plus de munitions à bord. Les officiers qui dirigent l'interception lui indiquent que la cible a disparu de leur écran et qu'il peut revenir se poser.

3. Autre nom de l'aéroport Nội Bài.

Si cette première victoire est encourageante, elle demeure cependant isolée. Tandis que les pilotes de *MiG-17* du régiment 923 ont accumulé 13 victoires fin juin depuis le début de l'année, deux *MiG-21* ont été abattus sur la même période sans que les Américains aient perdu des avions dans les affrontements contre ces avions de chasse soviétiques. Si les pilotes de *MiG-17* transformés sur *MiG-21* maîtrisent parfaitement les tactiques sur *MiG-17*, ils pâtissent initialement du fait que le *MiG-21* vietnamien n'est pas équipé du pod canon central GP-9. Ses missiles constituent le seul armement à bord. Par ailleurs, un temps incompressible est nécessaire pour maîtriser parfaitement le combat radar et missile. Cet obstacle fait rapidement émerger une question : faut-il utiliser simplement le *MiG-21* dans son seul rôle initial d'intercepteur haute vitesse haute altitude ?

Le lieutenant-colonel Trần Mạnh, commandant du 921<sup>e</sup> régiment de l'armée de l'Air, met en place un groupe de réflexion auquel participent des officiers supérieurs, des officiers d'état-major et des pilotes de combat expérimentés. Chacun peut s'exprimer et des discussions tactiques ouvertes sont menées. Le groupe conclut que « le *MiG-21* ne peut combattre comme le *MiG-17*, mais son utilisation ne peut pas être non plus systématiquement limitée aux méthodes d'interception traditionnelle. Il est nécessaire de valoriser de nouvelles approches et tactiques adaptées au contexte vietnamien, aux capacités des pilotes, ainsi qu'aux équipements et armements. »

Forts de ces réflexions et s'entraînant selon de nouvelles procédures, les pilotes de *MiG-21* enregistrent leur première victoire aérienne contre un avion américain le 7 juillet 1966. Les analystes vietnamiens ont noté que les raids américains venant de Thaïlande empruntent toujours les mêmes routes, en survolant Phu Thọ, puis prennent la direction du Nord vers les montagnes de Tam Đảo, passant même parfois au-dessus de la base de Đa Phúc – zone que connaissent parfaitement les pilotes vietnamiens – avant d'aller bombarder la province de Thái Nguyên. Ce 7 juillet, quand les radars vietnamiens les repèrent, une paire de *MiG-21* pilotée par Nguyễn Nhật Chiêu (armé de missiles R-3S) et Trần Ngọc Sửu (équipé de pods UB-16-57 de roquettes S-5M non guidées) décollent. Ils interceptent les *F-105* alors que ces derniers survolent l'aéroport de Đa Phúc. Trần Ngọc Sửu tire une première salve de roquettes à environ 600 m d'un *F-105*, puis une autre plus près, à environ 150 m. Touché sur l'aile, le *Thunderchief* pique vers le sol. Le 11 juillet, un autre *F-105D* (a priori, celui du Major W. L. McClelland du 355th Tactical Fighter Wing [TFW]) est abattu grâce à une salve de roquettes tirée à environ 300 m. Ces premiers résultats sont très encourageants.

Finalement, en août 1966, les régiments 921 et 923 mettent en œuvre une directive sur les opérations en combat aérien publiée en mai, qui demande que les formations regroupent un nombre limité d'avions. Elle ordonne surtout que les engagements des *MiG-17* et des *MiG-21* soient coordonnés entre eux. Les premiers voleraient à basse altitude (en dessous de 5 000 ft.) et engageraient des combats tournoyants où ils profiteraient de leur manœuvrabilité et de leurs canons tandis que les seconds évolueraient à moyenne altitude, en restant proches de leur base (au-dessus de 8 000 ft.). Les *MiG-21* se tiendraient prêts à tirer leurs missiles et autres roquettes non guidées.

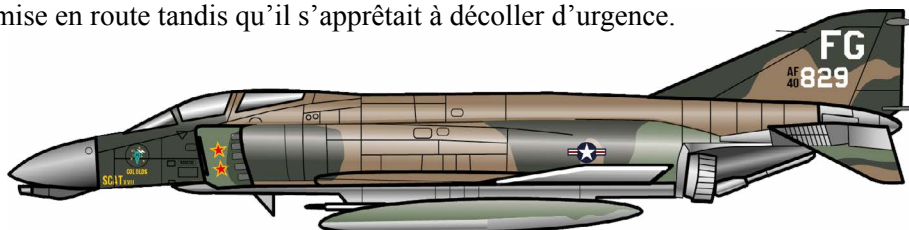


Ainsi, le 12 août 1966, un raid d'avions américain est attendu au-dessus d'Hanoï et d'Haïphong. Plusieurs patrouilles de *MiG-17* et *MiG-21* sont prêtes à décoller. Les *MiG-17* du régiment 923 doivent engager la formation ennemie tandis que les *MiG-21* du régiment 921 serviront de couverture. Alors que des *F-105* s'approchent de leur objectif, les *MiG-17* les interceptent comme prévu et un combat tournoyant se déroule entre 1 600 ft. et 3 200 ft. Durant l'affrontement, Luru Huy Chao abat un *F-105D*, rompt le combat et s'éloigne à basse altitude. Pendant ce temps, les deux *MiG-21* se déplacent pour couvrir les *MiG-17* qui retournent vers l'aéroport de Da Phúc. La mission est un succès.

Progressivement, les dispositifs d'avions vietnamiens vont grossir en nombre et les *MiG-21* vont s'aventurer un peu plus loin, en essayant de frapper les avions américains de manière plus précoce. Le but est alors de tenter de les surprendre pour disloquer leur formation ou même leur faire larguer leurs charges afin qu'ils ne puissent accomplir la mission de bombardement.

Ces tactiques s'avèrent particulièrement efficaces du 2 au 24 décembre 1966, alors que l'USAF et l'U.S. Navy conduisent des frappes de grande ampleur contre des objectifs dans la région d'Hanoï. Les *MiG-21* attaquent régulièrement les *F-105D* qui suivent des itinéraires très prévisibles. Les pilotes vietnamiens peuvent anticiper et prendre un avantage décisif. Durant ce seul mois de décembre, onze avions américains sont abattus par les *MiG* vietnamiens. Sept pilotes sont tués, cinq sont capturés et trois sont recueillis lors de missions de sauvetage.

Le général William W. Momyer, commandant la Seventh Air Force, décide alors de réagir et confie au colonel Robin Olds, As de la Seconde Guerre mondiale et commandant la 8th TFW, la mission de rétablir la situation. Olds imagine l'opération Bolo, qui est menée les 2 et 6 janvier 1967. Le premier jour, 92 avions américains décollent. Des avions *F-4C Phantom II* empruntent les routes traditionnellement prises par les *F-105* en respectant leur altitude et leur profil de vol. Pensant intercepter des *F-105D*, les pilotes vietnamiens tombent sur des aviateurs américains prêts à en découdre et qui manœuvrent des avions plus performants que le fameux chasseur-bombardier. Cinq *MiG-21* sont abattus mais tous les pilotes parviennent à s'éjecter et pourront reprendre l'alerte aérienne. Quatre jours plus tard, d'autres *F-4C* volent en formation très serrée pour simuler le vol d'un seul avion de reconnaissance. Quatre *MiG-21* sont envoyés pour intercepter l'intrus, mais ils sont soudainement accueillis par une volée de missiles air-air américains. Deux *MiG-21* sont abattus. Cette fois, la mort d'un pilote, Đồng Văn Đe, est à déplorer. Il est parvenu à s'éjecter mais s'écrase au sol. Son harnais parachute avait été mal accroché lors de la mise en route tandis qu'il s'appêtait à décoller d'urgence.



*F-4C Phantom II*, Col. Robin Olds, 8th TFW (Tactical Fighter Wing), Ubon, Thaïlande, 1967.

Le commandement décide alors de suspendre temporairement les missions de combat des *MiG-21*. Cette pause doit permettre de développer de nouvelles tactiques originales, d'assurer des missions d'entraînement supplémentaires et de renforcer l'expérience des pilotes. Dans l'ensemble, les pilotes de *MiG-21* réaffirment que le rôle principal de leur avion est de servir comme intercepteur. Il est donc nécessaire d'adapter une distance d'interception plus éloignée des cibles si l'on souhaite optimiser ses performances.

Il est par ailleurs décidé de déployer un réseau de stations radar, de navigation et d'observation sur les routes aériennes empruntées régulièrement par les Américains quand ils survolent le Nord-Vietnam. Un autre réseau d'agents au sol doit permettre de détecter rapidement les décollages des formations ennemies. Finalement, les pilotes de *MiG-21* s'entraînent pour prendre un avantage initial lors des affrontements. Ils cherchent à se présenter selon un angle d'attaque optimal face au dispositif ennemi qu'ils interceptent, à bénéficier d'une plus grande altitude et d'une meilleure vitesse, tout en étant capables de rompre rapidement l'engagement si besoin.

Les pilotes de *MiG-17* s'adaptent aussi progressivement à l'évolution de la guerre en tentant d'anticiper les aéroports ou les cibles que les raids américains pourraient frapper quand les postes d'observation les détectent initialement. Les pilotes vietnamiens décollent alors et se mettent en circuit d'attente à basse altitude pour éviter d'être détectés par l'ensemble des capteurs aéroportés ennemis. Dès que les avions américains approchent, les pilotes de *MiG* surgissent à leurs six heures et tentent d'abattre les cibles qui se présentent devant eux. Ils dégagent ensuite rapidement, toujours à basse altitude, comptant sur leur camouflage vert pour se fondre avec la végétation et retourner sur leur base.

Les pilotes américains baptisent ces nouvelles tactiques d'interception « hit-and-run ». Ils découvrent souvent leurs adversaires tardivement et entament des manœuvres violentes pour leur échapper, qui brisent la cohésion de leur dispositif. La mission peut rarement être accomplie.

Les combats du 23 août 1967 montrent l'efficacité de ces nouvelles tactiques des *MiG-21* lors d'un raid conduit par l'USAF où participe justement le colonel Olds. Le poste de commandement de l'armée de l'Air engage ce jour-là des *MiG-17* et des *MiG-21* pour protéger Hanoï. L'idée de manœuvre est d'attaquer depuis plusieurs directions différentes, de séparer et diviser l'ennemi, puis de réunir des forces dans un secteur pour le détruire. À cette fin, une patrouille de deux *MiG-21* doit engager les adversaires à distance pendant qu'ils volent vers leur objectif tandis qu'une autre patrouille de quatre *MiG-17* doit les attaquer plus tard. Les unités d'artillerie anti-aérienne et les systèmes de défense sol-air ne doivent pas intervenir.

À 14h58, deux *MiG-21* pilotés par Nguyễn Nhật Chiêu et Nguyễn Văn Cốc décollent de Đa Phúc. Ils prennent un cap 250 à basse altitude, reçoivent l'ordre d'allumer leur postcombustion, montent à 17 500 ft. avant de virer vers le Nord. Le poste de commandement les amène à environ neuf milles nautiques de distance d'une formation d'avions américains, avec un angle de 60 degrés, pour l'intercepter. Dix minutes après le décollage, Nguyễn Nhật Chiêu annonce qu'il a repéré une formation de 40 avions

composés de *F-105* et *F-4* volant en ligne droite à une altitude inférieure aux *MiG*. Malgré la présence probable d'un avion de détection et de contrôle aéroporté *EC-121K Warning Star*, les pilotes de *MiG* ne constatent aucune réaction de l'adversaire et décident de se rapprocher de la formation américaine. Les bidons sont largués, la vitesse dépasse Mach 1.2, le leader tire un missile R-3S qui appartient à une série venant juste d'être livrée par l'Union soviétique. Le n°4 de la patrouille américaine composée de *F-4D Phantom II* est abattu. Au même moment, Nguyễn Nhật Chiêu voit le missile de son équipier frapper le n°3. Nguyễn Văn Cốc a néanmoins tiré son missile trop près, à une distance de seulement 700 m. Il ne peut éviter d'absorber des débris de l'avion qui vient d'exploser dans son moteur (les mécaniciens retireront 51 bouts de métal du cône d'entrée du *MiG-21* à son atterrissage). Il cabre, monte à 32 000 ft., mais constate qu'il ne peut plus accélérer du fait de la défaillance de son réacteur.

Les deux *MiG-21* reçoivent alors l'ordre de rompre le combat et de dégager. Nguyễn Nhật Chiêu, en tentant de retrouver son équipier, constate cependant qu'une formation de *F-4 Phantom II* passe à nouveau devant son nez. Il note rapidement que le numéro 2 de la formation vole un peu à l'écart. Il fond sur lui, tire dessus son second missile et l'abat. Ce n'est qu'à ce moment que le dispositif américain commence à réagir. Nguyễn Nhật Chiêu repère un nuage, s'y précipite et échappe à ses poursuivants.

Pendant ce temps, quatre *MiG-17* pilotés par Cao Thanh Tịnh, Lê Văn Phong, Nguyễn Văn Thọ et Lê Hồng Diệp, décollent, atteignent 10 000 ft. et se mettent en circuit d'attente au-dessus de Đa Phúc-Phúc Yên. Le poste de commandement leur donne alors le cap pour intercepter la formation américaine avec un angle d'environ 20 à 30 degrés. Dès que la formation est repérée, Cao Thanh Tịnh donne l'ordre de larguer les bidons auxiliaires et de se rapprocher de la cible en effectuant un virage serré. Deux avions doivent engager les *F-4* d'escorte dans un combat tournoyant tandis que les deux autres doivent assaillir les *F-105D*. Cao Thanh Tịnh parvient à abattre un chasseur-bombardier tandis que Lê Văn Phong se place dans le sillage d'un *F-4* qu'il abat. Il est cependant touché à son tour par un missile tiré par un *F-105* et tué dans l'explosion. Ce jour-là, en appliquant les nouvelles tactiques, six *MiG* ont abattu cinq avions américains, parvenant à perturber les deux grandes vagues d'attaque de l'USAF et à contraindre les avions américains à renoncer à bombarder la région d'Hanoi.

D'autres affrontements allaient se dérouler dans le ciel du Nord-Vietnam jusqu'à la déclaration du Président Johnson le 1<sup>er</sup> novembre 1968 de mettre fin à l'opération Rolling Thunder. Les tactiques des deux camps allaient évoluer et se complexifier. Au final, la participation de l'AAPV à cette opération peut être résumée à travers les données suivantes : ses pilotes ont décollé 4 602 fois pour mener des missions de combat. Sur ce total, 251 combats aériens se sont déroulés, 194 avions américains de tout type ont été abattus et 1 206 attaques de l'USAF et l'U.S. Navy ont été repoussées. Certains documents qui récapitulent l'ensemble des archives des unités de l'armée de l'Air indiquent que 74 avions vietnamiens auraient été perdus. Selon les statistiques de l'AAPV, le ratio avion abattu/avion perdu serait de 194/74, en faveur du Vietnam du Nord.

Outre ces statistiques favorables, l'aboutissement le plus important de cette campagne a été celui de mettre en échec le plan adverse. Les attaques incessantes de l'aviation américaine pendant plus de trois ans ont certainement détruit des infrastructures économiques, militaires, de transport et des zones résidentielles dans le Nord-Vietnam, mais elles n'ont jamais entamé sérieusement la détermination d'Hanoï, ni la poursuite du soutien stratégique de l'Armée de libération du Sud-Vietnam par le Nord.

Pour autant, la guerre continue et les combats aériens vont se poursuivre jusqu'en 1973. Entre 1968 et 1971, l'AAPV suit essentiellement les survols des drones *AQM-34 Firebee* américains qui surveillent les sites de défense sol-air nord-vietnamiens et mènent principalement des batailles aériennes dans les cieux de la zone militaire 4 contre des attaques de l'U.S. Navy. L'AAPV est alors équipée de *MiG-21MF* (Type F96) *Fishbed-J*, qui dispose de quatre points d'emport sous les ailes. Début 1969, le 925<sup>e</sup> régiment équipé de 36 *MiG-19/J6* chinois est créé et basé à Yên Bái. Le 1<sup>er</sup> décembre 1971, l'ordre 226/QD-QP est signé par le général Trần Quý Hai, vice-ministre de la Défense nationale. Le régiment de chasse 927 « Lam Son » (Trung đoàn không quân tiêm kích 927) est créé. Il stationne sur la base de Thọ Xuân. Le 3 février 1972, une cérémonie sanctionne sa mise en place opérationnelle. Il est équipé de *MiG-21 PFM* (Type F94) *Fishbed-F* et doit opérer au Nord du 20<sup>e</sup> parallèle en soutien du régiment 921. Mais à partir de 1972, les opérations Linebacker sont déclenchées et la lutte dans les airs reprend une nouvelle intensité. Différents pics sont observables, dont celui du 10 mai est probablement l'un des plus connus.

## L'opération Linebacker II

L'ensemble des unités de *MiG-21* sont impliquées dans la dernière bataille aérienne de la guerre : l'opération Linebacker II, surnommée « les bombardements de Noël » par les Américains et « le Điện Biên Phủ aérien » par les Vietnamiens.

Le ministre de la Défense nationale, le général Võ Nguyên Giáp, avait lancé de nombreux travaux préparatoires pour s'opposer aux attaques de bombardement stratégique de la part des Américains. Le Commandement de la défense aérienne et de l'armée de l'Air constitua des groupes d'étude qui développèrent des plans spéciaux pour repousser les bombardiers stratégiques *B-52 Stratofortress*. À cet effet, les régiments de missiles sol-air se voient distribuer un « manuel rouge » qui rassemble les contributions d'opérateurs expérimentés qui ont déjà opéré dans divers lieux contre les *B-52*, ou qui ont pu observer et étudier leurs techniques de combat. Ce document décrit comment détecter ces cibles et lancer des missiles dans une ambiance de brouillage. Il vulgarise également la manière dont les servants des radars ou des sites de missile peuvent éviter les missiles ARM (Anti-Radiation Missile). Des répliques de *Stratofortress* sont également construites pour aider les pilotes de *MiG* à mieux s'entraîner.

Le plan de combat de l'AAPV – aussi dénommé le « Plan Cinq Étoiles » – prévoit de pouvoir répondre aux attaques de *B-52* progressant depuis cinq directions. Certaines sources vietnamiennes mentionnent que le Nord-Vietnam possède alors neuf régiments sol-air, 145 *MiG* et 26 lanceurs de missiles sol-air de type SA-2 Guideline.

Si l'on en croit les auteurs américains, le dispositif sol-air nord-vietnamien, surtout autour d'Hanoï et Haïphong, est alors le système de défense aérienne le plus puissant et le plus intégré au monde.

Le 14 décembre 1972, le Président Richard Nixon constate l'échec des négociations portant sur le traité de paix pour le Vietnam et envoie un ultimatum à Hanoï, menaçant de bombarder Hanoï si les pourparlers ne reprennent pas sérieusement. Il ordonne à l'amiral Thomas H. Moorer de se tenir prêt à lancer une campagne de bombardement stratégique sur le Nord-Vietnam, y compris sur Hanoï, le 17 décembre 1972. La campagne initiale doit durer trois jours, mais elle peut se prolonger si l'objectif n'est pas atteint. La décision est prise d'attaquer de nuit, ce qui a l'avantage d'empêcher qu'une large part des pilotes de *MiG* puisse s'opposer à la pénétration des bombardiers. Seuls 10 % d'entre eux sont en effet aptes à voler de nuit.

Le début de l'opération Linebacker II est repoussé au 18 décembre du fait d'un nombre insuffisant d'avions de ravitaillement en vol *KC-135* disponibles. Du côté vietnamien, l'état-major général de l'Armée populaire vietnamienne a commencé à prendre les mesures adéquates pour s'opposer aux raids aériens stratégiques. Dès le 15 décembre au matin, il reçoit des renseignements mettant en avant des signaux inhabituels sur les bases américaines. Il annule alors immédiatement l'ordre d'envoyer le 261<sup>e</sup> régiment de missiles vers le sud.

Dans la matinée du 18 décembre, des avions de reconnaissance américains survolent Hanoï et Haïphong. Le colonel Lê Văn Tri, le commandant expérimenté de la défense aérienne et de l'armée de l'Air, convoque immédiatement une réunion pour évaluer la situation. Chacun comprend que les *B-52* attaqueront probablement dans la nuit. Les unités de défense aérienne et les régiments de chasse font leurs derniers préparatifs pour se tenir prêts.

À 16 heures, l'état-major de l'Armée populaire vietnamienne apprend que « des unités de *B-52*, rassemblant 32 avions, ont décollé de l'aéroport d'Andersen ». Les unités de combat en sont immédiatement informées. Il leur est précisé qu'« à partir de 18 heures, les *B-52* attaqueront Hanoï en venant du Nord-Ouest. Les préparatifs de combat doivent être terminés avant 17h00. » Six *MiG-21* sont tenus en état d'alerte sur les trois aéroports d'Hòa Lạc, Nội Bài et Gia Lâm. À 18h50, toutes les unités de la défense aérienne et de l'armée de l'Air sont placées en état d'alerte de niveau I. Vingt minutes plus tard, le régiment 291 des radars à longue portée annonce qu'un groupe important de *Stratofortress* arrive sur Hanoï. Le bruit des sirènes d'alarme retentit, accompagné des messages des haut-parleurs ordonnant aux gens de se rendre vers les refuges.

À 19h28, un pilote de *MiG-21* – Trần Cung – décolle de l'aérodrome de Hòa Lạc. Le poste de commandement lui ordonne d'attaquer les *B-52* volant du Sud de Mộc Châu jusqu'à Vạn Yên. Arrivé à huit milles nautiques de la cible, il constate qu'il ne peut les accrocher avec son radar, le brouillage électronique étant trop puissant. Il reçoit l'ordre de dégager et décide d'atterrir à l'aérodrome de Đa Phúc.

Phạm Tuấn reçoit l'ordre de décoller à 19h47 de Đa Phúc, qui vient d'être bombardé par des *F-111* et des *A-6*. Suivant les instructions, il se dirige vers la région

de Hòa Bình. Repérant une formation de *B-52*, il allume sa postcombustion et se précipite dessus. Mais les *F-4 Phantom II* de l'escorte tirent quatre missiles vers lui, qu'il parvient toutefois à éviter en engageant des manœuvres. Tentant de retrouver les bombardiers américains, il ne distingue plus leurs feux de navigation et constate, comme Trần Cung quelques instants auparavant, que son radar est brouillé. Chassé à nouveau par les *F-4 Phantom II*, il reçoit l'ordre de rompre le combat. Malgré les dégâts sur la piste, il revient se poser à Đa Phúc car il est à court de carburant. Son avion roule dans un cratère de bombe, se retourne mais ne s'enflamme pas, les réservoirs étant vides. Phạm Tuấn parvient à sortir du cockpit indemne.

Enfin, Vũ Đình Rạng décolle le 19 décembre 1972 un peu avant 5 heures du matin de l'aérodrome de Gia Lâm. Le poste de commandement lui ordonne de rejoindre rapidement une altitude de 21 000 ft., d'où il peut apercevoir deux *F-4* à 30-35 degrés sur sa droite. Il vire, se rapproche rapidement de sa cible et lance deux missiles. La distance est cependant trop grande et le tir échoue. Dégageant, il se replie sur l'aérodrome de Gia Lâm. En atterrissant, il s'enfonce également dans un cratère de bombe et le train se brise. À la suite de ces engagements, les pilotes vietnamiens remarquèrent que les chasseurs d'escorte avaient tendance à allumer leurs postcombustions pour que les pilotes vietnamiens les repèrent et les poursuivent. En même temps, les *B-52* éteignaient leurs feux de navigation.

Il est à noter que le mitrailleur de queue du *B-52* immatriculé « 56-0676 » du 307th Strategic Wing, le Staff Sergeant Samuel O. Turner, annonça avoir abattu cette nuit-là avec sa mitrailleuse M-60 un *MiG-21* se rapprochant du bombardier. L'aile de l'avion de chasse aurait été touchée. Cependant, le fait que les *MiG* qui ont décollé ont pu tous se poser sans encombre montre que la victoire supposée de Turner ne peut être homologuée.

L'opération Linebacker II allait durer 12 jours et 12 nuits. Selon le bilan vietnamien, les unités locales ont abattu 81 avions américains. 44 membres d'équipage ennemis ont été capturés (dont 34 volant sur *B-52*). Les missiles sol-air ont joué un rôle décisif, abattant à eux seuls 29 *B-52* (seize sont tombés sur le territoire du Nord-Vietnam). Les Américains ont estimé pour leur part qu'entre 800 et 1 000 missiles air-air avaient été tirés. Les Vietnamiens ont déclaré n'en avoir tiré que 239 en 134 fois. Selon eux, les *MiG-21* ont effectué 30 missions de combat et abattu deux *B-52*, quatre *F-4* et un *RA-5C*. Les Américains ont reconnu n'avoir perdu que 15 *B-52*, trois autres supplémentaires étant sérieusement endommagés et six autres plus légèrement touchés.

Quoi qu'il en soit, pour l'USAF, le tribut en bombardiers stratégiques fut lourd. Même si d'autres auteurs américains tiennent un point de vue différent, « le Diên Biên Phu aérien » (ou l'opération Linebacker II selon les Américains), est considéré au Vietnam comme une victoire indéniable. Les États-Unis ne devaient plus utiliser leurs bombardiers stratégiques pour faire pression sur le pays. Ils signèrent bientôt les accords de Paris du 27 janvier 1973, dont la disposition la plus importante était que leurs troupes allaient se retirer définitivement du Vietnam tandis que les unités de l'Armée populaire vietnamienne du Nord demeuraient au Sud-Vietnam. Les conditions pour le Nord-Vietnam gager la guerre définitivement en 1975 étaient assurées.

Ainsi, durant huit années de guerre (1965-1973), l'Armée de l'air populaire vietnamienne effectua 7 132 missions, participa à près de 400 affrontements contre l'U.S. Air Force et l'U.S. Navy, endigua de nombreux raids importants et protégea des cibles stratégiques. 320 aéronefs américains de 19 types furent abattus (y compris des drones et les avions abattus par des pilotes nord-coréens).

Confrontée à la réalité du conflit, l'Armée de l'air populaire vietnamienne gagna progressivement en puissance et en qualité. Débutant avec un seul régiment de chasse doté de seulement 34 *MiG-17A*, elle compta après la guerre quatre régiments de chasse, des centaines de *MiG-17/19/21* et des centaines de pilotes aguerris. 124 pilotes abattirent au moins un avion américain, et 19 d'entre eux acquirent le statut d'As. Outre les victoires aériennes, un système théorique de tactiques d'interception, adapté aux *MiG* et aux conditions spécifiques du théâtre d'opérations vietnamien, fut élaboré.

Aujourd'hui, l'Armée de l'air populaire vietnamienne et la Force de défense aérienne constituent une force militaire puissante, dotée d'avions de chasse modernes et de systèmes de missiles antiaériens, qui, avec l'ensemble des Forces armées nationales vietnamiennes, protègent efficacement l'espace aérien du pays.





Les pilotes de *MiG-17* après leur premier engagement aérien le 3 avril 1965.  
De gauche à droite : Phạm Ngọc Lan, Phan Văn Túc, Hồ Văn Quý, Trần Minh Phương.



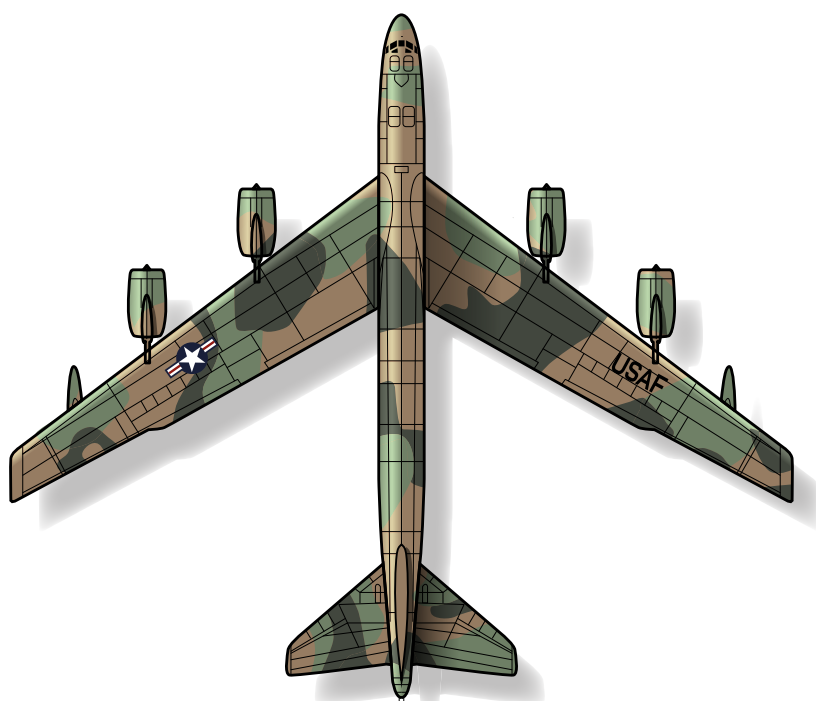
Trần Hanh et Phạm Ngọc Lan, pilotes de *MiG-17*, vérifient l'impact de leurs tirs après les combats aériens du 3 et du 4 avril 1965.



Trois pilotes de *MiG-21* ayant participé aux combats aériens du 23 août 1967.  
Assis de gauche à droite : Phạm Thanh Ngân / Nguyễn Văn Cốc.  
Debout à l'arrière : Nguyễn Nhật Chiêu.



Les pilotes de *MiG-21* du 3<sup>e</sup> escadron du 921 régiment de chasse sur la base de Đa Phúc, 1972.



*B-52G Stratofortress*

# Le fer de lance de la puissance aérienne : le Strategic Air Command dans l'opération Linebacker II

Melvin G. Deaile<sup>1</sup>

*Melvin G. Deaile (PhD) est directeur de la School of Advanced Nuclear and Deterrence Studies et Associated Professor au Département des études internationales de l'Air Command and Staff College de l'Air Force University. Ancien colonel de l'U.S. Air Force et pilote de bombardiers stratégiques (B-52 et B-2), il est l'auteur de nombreux articles et ouvrages dont Always at War. Organizational Culture in Strategic Air Command, 1946-1962 (Naval Institute Press, 2018) et Cold War Alabama (Arcadia Publishing, 2024).*

En décembre 1972, les États-Unis s'apprêtent à entamer leur huitième année de guerre au Vietnam<sup>2</sup>. L'opération Linebacker II, menée du 18 au 29 décembre 1972, est la dernière campagne américaine majeure de bombardements au-dessus de la République démocratique du Vietnam – plus communément appelée « Nord-Vietnam ». Politiquement, le Président Richard Nixon lui assigne un objectif urgent : contraindre Hanoï à reprendre les discussions à Paris et à accepter la paix proposée par Washington, qui préserverait l'existence politique du Sud-Vietnam, tout en garantissant un retrait ordonné des forces américaines. Richard Nixon et Henry Kissinger, son conseiller à la sécurité nationale, considèrent ces bombardements stratégiques comme le moyen de susciter « un choc et une sidération » (Shock and Awe)

1. Les opinions et conclusions présentées dans cet article sont celles de l'auteur et ne doivent pas être prises pour des déclarations officielles des États-Unis, du département of War, de l'U.S. Air Force ou de l'Air University.

2. Il existe un débat entre historiens sur la date du début des opérations américaines au Vietnam. Cette affirmation se fonde sur la date de la bataille de Ia Drang, la première grande bataille où des forces américaines se sont opposées à l'armée du Nord-Vietnam, entre le 14 et le 18 novembre 1965.

à même de forcer les Nord-Vietnamiens à revenir à la table des négociations, après des mois sans réelles avancées<sup>3</sup>. L'élan diplomatique initial s'étant essoufflé après la fin de l'opération Linebacker I en octobre 1972 et les termes de la négociation s'étant durcis côté nord-vietnamien, l'administration Nixon conclut qu'un regain de pression militaire – spécifiquement fondée sur une démonstration de puissance aérienne – pourrait favoriser une sortie de l'impasse<sup>4</sup>. De son côté, Hanoï cherche à obtenir une plus grande reconnaissance politique du Gouvernement révolutionnaire provisoire de la république du Sud Vietnam (GRP)<sup>5</sup>, à parité avec le gouvernement sud-vietnamien, pour contraindre le Sud-Vietnam à former un gouvernement de coalition. Par ailleurs, Hanoï veut que les forces américaines se retirent complètement, tout en maintenant ses propres troupes dans les zones qu'elles occupent dans le Sud. En substance, Hanoï veut créer « deux administrations, deux armées et deux zones ».

Au même moment, le climat politique aux États-Unis conforte la tendance en faveur d'une action décisive. Malgré la réélection confortable du Président Nixon en novembre 1972, les résultats du vote montrent que le nouveau Congrès sera constitué de beaucoup de membres qui ont fait campagne pour diminuer le soutien financier aux opérations militaires au Vietnam. L'administration Nixon doit donc envoyer d'urgence un signal montrant sa détermination sur ce dossier. L'attitude d'Hanoï dans les négociations s'apparente de fait à une « stratégie dilatoire » visant à gagner du temps jusqu'à l'entrée en fonction du nouveau Congrès. L'ordre de lancer l'opération Linebacker II a pour objectif d'infléchir la posture nord-vietnamienne dans les négociations, en ciblant sa capacité à mener la guerre, en menaçant de perturber systématiquement sa logistique et en démontrant la volonté présidentielle d'exercer une force maximale.

### *Faire peser une « pression maximale »*

Afin d'exercer la plus grande pression possible sur le Nord-Vietnam, le Président, par l'intermédiaire du Comité des chefs d'état-major interarmées (Joint Chiefs of Staff), se tourna vers le Strategic Air Command (SAC) de l'U.S. Air Force (USAF). Ce commandement central était chargé, dans le cadre de la dissuasion nucléaire, d'assurer l'alerte des bombardiers et de réaliser les bombardements stratégiques. Les délais de planification furent réduits et comprimés afin de répondre au besoin de l'administration américaine qui réclamait des résultats rapides et décisifs.

Le SAC dut initialement restreindre ses tactiques lors de ses missions de bombardement conventionnel sur un théâtre bien défendu<sup>6</sup>. La campagne aérienne qui s'ensuivit allait mettre à l'épreuve sa capacité à opérer face à des défenses aériennes

---

3. H. Kissinger, *The White House Years*, Boston, Little, Brown and Company, 1979, pp. 914-920 ; R. Nixon, *The Memoirs of Richard Nixon*, New York, Grosset & Dunlap, 1978, pp. 685-689.

4. « [Statements and Papers of President Richard Nixon, 1972](#) », *The American Presidency Project*.

5. Ndt : le Gouvernement révolutionnaire provisoire de la république du Sud Vietnam (GRP) est le gouvernement fondé en 1969 par le Front national de libération du Sud Vietnam (ou « Viêt Cong », forces de guérilla agissant au Sud Viet Nam de 1954 à 1975) pour administrer les territoires sous son contrôle.

6. C. E. LeMay, *Mission with LeMay*, New York, Stein & Day, 1965, pp. 41-69.

très sérieuses, dans un contexte de contraintes politiques, révélant ainsi des erreurs d'appréciation initiales sur le niveau de résistance nord-vietnamienne. Ces erreurs allaient entraîner des pertes inacceptables. Le SAC allait cependant trouver le moyen d'adapter sa planification et ses tactiques, permettant à Linebacker II d'atteindre ses objectifs politiques.

### **Le SAC : un véritable commandement de bombardement**

Le Strategic Air Command a été créé en 1946, après la Seconde Guerre mondiale, comme le commandement principal des États-Unis chargé des bombardements stratégiques à longue portée et, après le début de la Guerre froide, de la dissuasion nucléaire. Durant cette période, la mission du SAC consiste principalement à maintenir une force de bombardiers stratégiques crédible et en état d'alerte, prête à lancer des frappes nucléaires contre l'Union soviétique. Le général Curtis E. LeMay, commandant du SAC de 1948 à 1957, a fortement influencé son développement et son fonctionnement, en mettant l'accent sur la standardisation des procédures opérationnelles, le sens de la responsabilité et l'esprit de compétition<sup>7</sup>. Cette culture valorisait la centralisation du commandement, la rigidité de la planification, la pénétration à haute altitude et le strict respect des procédures. La tactique, la formation et l'organisation du SAC reflétaient bien ces priorités : les équipages étaient formés pour effectuer des missions réalistes à longue distance, en respectant scrupuleusement le chronométrage et l'itinéraire planifiés par l'état-major.

À la fin des années 1960, le SAC avait acquis en tant qu'institution une expertise des opérations de bombardement à grande échelle, principalement grâce aux entraînements menés pour simuler un raid nucléaire contre l'Union soviétique. L'expérience du SAC en Asie du Sud-Est avant l'opération Linebacker II, forgée notamment pendant Rolling Thunder et les précédentes campagnes de frappes stratégiques contre le Nord-Vietnam, avait révélé des écarts entre la doctrine stratégique et la réalité tactique<sup>8</sup>. Les équipages des bombardiers n'avaient pas vraiment été confrontés à la menace des systèmes sol-air (Surface-to-Air Missile – SAM), des positions d'artillerie antiaérienne (Anti-Aircraft Artillery – AAA) ou des avions d'interception dont l'efficacité augmentait. La posture nucléaire du SAC en temps de paix, ses protocoles d'entraînement et la configuration de ses équipements laissaient souvent transparaître un environnement opérationnel différent : des frappes nucléaires à haute altitude sur des cibles fixes et bien cartographiées, accompagnées d'un soutien important en matière de guerre électronique.

Cette planification centralisée et cette structure de commandement rigide façonnent l'approche initiale du SAC lors de Linebacker II. Contrairement à la guerre de Corée (1950-1953), où les bombardiers stratégiques opéraient sous le comman-

7. Pour l'histoire du développement du SAC de 1946 à 1962, voir M. G. Deaile, *Always At War*, Annapolis, Naval Institute Press, 2018.

8. À propos des premières expériences du SAC au Vietnam, voir M. Clodfelter, *The Limits of Air Power: The American Bombing of North Vietnam*, New York, Free Press, 1989.



dement des forces aériennes d'Extrême-Orient (Far East Air Forces), le quartier général du SAC à Omaha conserve le contrôle de ses moyens servant au Vietnam. Ainsi, le personnel du SAC planifie les missions Linebacker II en s'appuyant sur un séquençage minutieux, sur le respect rigoureux du suivi des routes de navigation préétablies et sur les hypothèses de défense aérienne tirées d'exercices d'entraînement et de simulation de la Guerre froide<sup>9</sup>. Ces routines institutionnelles allaient se heurter aux défenses aériennes récemment renforcées qui étaient déployées par le Nord-Vietnam. Elles bénéficient alors de SAM fournis par les Soviétiques et de tactiques de défense aérienne intégrée de plus en plus sophistiquées<sup>10</sup>.

Le SAC dispose d'atouts considérables pour mener à bien cette opération. Il possède des équipages particulièrement professionnels, des systèmes logistiques et de maintenance robustes pour les flottes de bombardiers (notamment les *Stratofortress B-52D* et *G*) et une grande expérience dans la gestion de formations de grande envergure<sup>11</sup>. Sa capacité à concentrer sa puissance de feu, à maintenir un rythme de sorties élevé et à mener des opérations 24/24 correspond au souhait de l'administration Nixon de mener une campagne aérienne intensive et rapide. Le défi consiste à concilier la capacité du SAC à concentrer sa puissance de feu avec l'environnement peu permissif du ciel du Nord-Vietnam. Depuis la fin de Linebacker I, le Nord-Vietnam a en effet eu le temps de reconstituer ses stocks de SAM.

## **La planification de Linebacker II**

La planification opérationnelle de Linebacker II s'est déroulée dans des délais contraints par les dirigeants politiques et dans un environnement inter-agences complexe. H. Kissinger et R. Nixon exigent le déclenchement rapide d'une campagne à même d'infléchir le plus vite possible les positions nord-vietnamiennes. À cet effet, les planificateurs du SAC reçoivent pour consigne de concentrer les frappes sur Hanoï, Haïphong et les nœuds logistiques associés, afin d'infliger le plus de dommages possibles à l'effort de guerre de l'adversaire. L'opération repose donc sur des frappes continues, menées par des bombardiers lourds – essentiellement des *B-52* – décollant depuis les bases de Guam et de Thaïlande, avec la présence d'avions de chasse pour assurer les missions d'escorte et d'interception<sup>12</sup>.

Indépendamment de l'urgence politique, plusieurs hypothèses militaires sont formulées sans que les services de renseignement aient pu les corroborer avant le début de l'opération. Tout d'abord, les planificateurs sous-estiment la densité et l'effica-

---

9. Les références suivantes éclairent quant aux moyens dont disposait le SAC pour s'entraîner à cette période : Eliot A. Cohen, « The Political Origins of The Strategic Air Command », *International Security*, Vol. 11, No. 3, 1986 ; R. A. Pape, *Bombing to Win: Air Power and Coercion in War*, Ithaca, Cornell University Press, 1996 ; ainsi que M. Clodfelter, *op. cit.* et M. G. Deaile *op. cit.*

10. K. P. Werrell, « The Evolution of the Surface-to-Air Missile Threat in Vietnam », *Airpower Journal*, Vol. 9, No. 2, 1995, pp. 50-68.

11. Concernant les atouts du SAC en matière de logistique et de maintenance, voir W. J. Boyne, *Beyond the Wild Blue: A History of the U.S. Air Force*, New York, St. Martin's Press, 2001, pp. 313-330.

12. Sur la planification de Linebacker II, voir K. Eschmann, *Linebacker: The Untold Story of the Air Raids over North Vietnam*, Nashville, Endeavor Press, 2017, chapitres 1-3.



cité des défenses aériennes nord-vietnamiennes autour de Hanoï et Haïphong. Elles combinent alors des missiles sol-air SA-2 soviétiques, des canons antiaériens, des intercepteurs *MiG* qui composent un système sophistiqué de défense antiaérienne intégrée<sup>13</sup>. Les services de renseignement ont bien identifié la présence de larges sites de missiles sol-air et d'installations radar, mais on s'attend à ce que les formations massives de bombardiers, les dispositifs de contremesures électroniques et les profils de vol à haute altitude atténuent la menace. Deuxièmement, les profils de mission privilégient la masse et le volume plutôt que des itinéraires adaptables et des tactiques agiles. Les couloirs d'entrée et de sortie préétablis des avions sont souvent prévisibles et augmentent leur exposition à des défenses coordonnées<sup>14</sup>. Troisièmement, bien que le SAC ait intégré des moyens de guerre électronique, la coopération avec les forces chargées des missions SEAD (suppression des défenses aériennes ennemies, en anglais : *Suppression of Enemy Air Defenses*) – telles que les *Wild Weasel* et autres chasseurs-bombardiers responsables de la neutralisation des radars – s'avère initialement insuffisante face à la menace et à la nature dynamique des défenses autour de Hanoï<sup>15</sup>. Comme pendant la guerre de Corée, le SAC cherche à limiter la gamme d'utilisation des moyens de contre-mesure électronique (Electronic countermeasure – ECM) du *B-52*, de peur de révéler l'étendue de leurs capacités à une Union soviétique très attentive, et d'entamer ses performances au cas où la Guerre froide se transformerait en guerre réelle.

Les contraintes de nature politique compliquent encore la planification. Certes, Washington refuse de s'impliquer dans les détails de Linebacker II, comme l'administration Johnson l'avait fait pour l'opération Rolling Thunder<sup>16</sup>. Le Président Nixon cherche plutôt à limiter les pertes civiles et à éviter une escalade en ne frappant que des cibles nord-vietnamiennes pour épargner la vie de conseillers soviétiques. En outre, la crainte demeure que les Soviétiques ou les Chinois répondent à ces attaques en se lançant dans l'escalade. Elle dicte le choix de circonscrire les bombardements à l'intérieur des frontières nord-vietnamiennes et de mener une campagne axée sur des objectifs spécifiques plutôt qu'une opération sans limite temporelle ou géographique a priori.

Au niveau opérationnel, les planificateurs sous-estiment l'efficacité des bombardements nocturnes dans un environnement urbain fortement éclairé. Les défenses antiaériennes de Hanoï reposent en effet largement sur des projecteurs, des radars et des indices visuels pour repérer et cibler les bombardiers à haute altitude la nuit, tirant ainsi profit d'outils à la fois technologiques et humains<sup>17</sup>.

13. Sur la menace nord-vietnamienne, voir K. P. Werrell, « The Evolution of the Surface-to-Air Missile Threat in Vietnam », *op. cit.* ; M. Clodfelter, *Limits of Air Power...*, *op. cit.*, pp. 245-260.

14. M. Clodfelter, *Limits of Air Power...*, *op. cit.*, pp. 262-270.

15. B. Lambeth, *The Unseen War: Allied Air Power and the Confrontation with Vietnam*, Maxwell AFB, Air University Press, 1999, pp. 421-439.

16. M. Clodfelter, *Limits of Air Power...*, *op. cit.*, chapitres 3 et 4.

17. Pour de plus amples informations sur ces défenses, voir B. C. Nalty, *War in the Air: The U.S. Air Force in Southeast Asia, 1961-1973*, Washington, D.C., Office of Air Force History, 2000.

Mises bout à bout, ces lacunes de planification forment un terreau expliquant les difficultés initiales de Linebacker II. Les premières missions de l'opération se heurtent à un système de défense préparé à de telles attaques massives et capable d'adapter rapidement ses tactiques pour exploiter les profils et la chronologie prévisibles des vols des bombardiers. Le commandement américain saura cependant y répondre : en quelques jours, le SAC mettra en place une série de changements tactiques et procéduraux inspirés par les retours d'expérience opérationnelle démontrant ainsi sa capacité d'apprentissage institutionnel en situation de pression.

## **Composition des forces**

Les bombardiers *B-52 Stratofortress*, dans leurs versions D et G, constituent le gros de la force de frappe du SAC. Ils sont appuyés par des chasseurs-bombardiers, des moyens de reconnaissance et des plateformes de guerre électronique. La capacité d'emport du *B-52* lui permet de transporter des munitions lourdes et de larguer des charges utiles de gros tonnage sur ses cibles militaro-industrielles<sup>18</sup>. Le SAC engage plusieurs escadrons de *Stratofortress*, qui opèrent à partir de deux bases situées dans la zone d'opérations. Cent cinquante-trois bombardiers (99 modèles G et 53 modèles D) sont stationnés sur la base aérienne d'Andersen sur l'île de Guam, tandis que l'aérodrome royal thaïlandais d'U-Tapao accueille 54 *B-52D*. Les deux emprises assurent des norias ininterrompues afin de maintenir une pression constante<sup>19</sup>.

Les *B-52* ne peuvent pas pénétrer dans l'espace aérien nord-vietnamien et se défendre sans un soutien complémentaire. La mission SEAD nécessite plusieurs types d'avions tactiques. Les escadrons de chasseurs-bombardiers de l'USAF, principalement des *F-4 Phantom II*, assurent l'escorte des raids, l'interception des patrouilles de *MiG* et la suppression des défenses aériennes ennemies lorsque cela est possible<sup>20</sup>. Des missions SEAD spécialisées, menées par des équipages *Wild Weasel* à bord de *F-4*, ont pour but de localiser et détruire les sites radars nord-vietnamiens, bien que leur nombre et leur intégration aux formations de *B-52* soient initialement limités<sup>21</sup>. Le soutien en guerre électronique est pour sa part assuré par des *EC-130* et *EB-66*, chargés de brouiller les radars et les communications ennemis, ainsi que par les contre-mesures électroniques installées sur les *B-52* (dont les capacités étaient initialement limitées). La reconnaissance à haute altitude (y compris les survols de *SR-71* avant l'opération et les missions réalisées par les *RF-4*) fournit des renseignements en temps réel sur les dommages causés par les bombardements et les dispositifs de la défense aérienne ennemie<sup>22</sup>.

---

18. À propos des capacités des *B-52* au Vietnam, voir T. E. Griffith Jr., « The *B-52* in the Vietnam War », *Air Power History*, Vol. 54, No. 1, 2007, pp. 20-37.

19. USAF Historical Division, *The Strategic Air Command and the Vietnam War, 1972-1973*, Maxwell AFB, Air University, 1985, pp. 74-89.

20. M. Clodfelter, *Limits of Air Power...*, op. cit., pp. 276-288.

21. Sur les opérations *Wild Weasel* et la SEAD, voir R. F. Dorr, *Air War Vietnam*, Annapolis, Naval Institute Press, 2003, pp. 145-162.

22. Sur les opérations de reconnaissance au-dessus du Vietnam, voir R. H. Shultz Jr., « Eyes in the Sky: Reconnaissance over Vietnam », *Intelligence and National Security*, Vol. 12, No. 3, 1997, pp. 45-67.

Outre la composition des forces et la synchronisation entre les différentes unités, les planificateurs du SAC doivent déterminer les charges utiles et les schémas de bombardement. Le choix est fait d'utiliser des bombes plus puissantes contre les infrastructures industrielles et les bâtiments servant au transport et à la production d'énergie. La capacité du B-52 de lancer un tapis de bombes doit servir à dévaster les zones ciblées. Dans les faits, les planificateurs tentent d'équilibrer la concentration de bombes sur des cibles spécifiques avec le respect des directives stratégiques qui imposent de minimiser les dommages collatéraux sur la population. L'emploi combiné de bombardiers lourds à haute altitude et de chasseurs tactiques reflète le résultat des tentatives de mise en œuvre de forces composites, dont les différentes cellules de planification des commandements associés sont séparées par la distance et les fuseaux horaires.

Le peu de temps disponible pour élaborer un plan de bombardement conduit enfin les membres du SAC à Omaha à proposer un concept d'opérations simplifié, qui prend davantage en compte les risques de collision entre avions au-dessus des cibles que la menace des missiles sol-air. L'objectif de l'opération, tel qu'évoqué au-dessus, est de maximiser le nombre de bombes larguées sur la cible. Pour qu'il soit sans risque pour les équipages et efficace du point de vue militaire, il paraît nécessaire de simplifier l'approche vers la cible. Tous les B-52 doivent ainsi suivre la même route vers l'objectif et voler en formation de trois avions. Chaque appareil dans ces formations est séparé verticalement de 500 pieds et latéralement d'un mile. Pour que tous les bombardiers disponibles puissent atteindre la cible, trois vagues successives sont prévues. Les B-52 de Guam doivent être ravitaillés en vol en raison de la distance à parcourir, tandis que ceux qui décollent d'U-Tapao peuvent effectuer le trajet avec leur carburant de bord. Pendant les trois premières nuits, alors que le SAC met en œuvre son plan, tous les bombardiers attaquent les mêmes cibles en empruntant le même itinéraire. Par ailleurs, lorsque les bombardiers quittent la zone, ils doivent virer à 30 degrés d'inclinaison pour réduire le temps passé au-dessus de la cible. Cette tactique ressemble à celle d'un raid nucléaire.

Tel était le plan du SAC pour la première nuit. Mais aucun plan ne survit au premier contact avec l'ennemi.

## Conduite

Le recours massif du SAC à ses bombardiers lourds pour mener les frappes principales va accentuer les défauts de la planification face aux missiles sol-air et à l'artillerie antiaérienne adverses. Les pertes initiales de bombardiers ont un effet démesuré sur le moral et les perceptions politiques. Par ailleurs, la coordination entre les éléments stratégiques et tactiques est compliquée du fait de structures de commandement distinctes, de doctrines opérationnelles divergentes et d'un temps de planification limité<sup>23</sup>.

23. W. J. Boyne, *Beyond the Wild Blue...*, op. cit., pp. 330-342.

La phase d'exécution de l'opération Linebacker II révèle le hiatus entre les hypothèses de planification et la réalité du combat, de même que les frictions inhérentes à la guerre. Le 18 décembre 1972, des formations de *B-52* commencent le bombardement intensif des aérodromes et des infrastructures de maintenance aéronautique à Hanoï et dans ses environs. Il faut près de deux heures aux 87 bombardiers pour décoller de Guam. Ils sont rejoints dans les airs par 42 autres *B-52* provenant de la base en Thaïlande. Lors de la première nuit d'opérations, ces grandes formations suivent les routes planifiées et utilisent les équipements ECM standards des *B-52D*. Les *B-52G*, pour leur part, n'ont pas encore reçu les mises à jour complètes de leur équipement de guerre électronique. Le Nord-Vietnam, qui s'attendait à une attaque, a largement préparé ses défenses aériennes contre des frappes massives et est prêt à frapper les bombardiers ennemis. Les missiles sol-air SA-2 fournis par les Soviétiques, complétés par l'artillerie antiaérienne et les *MiG*, abattent trois *B-52* la première nuit<sup>24</sup>. Les itinéraires prévisibles des bombardiers aident les contrôleurs des SAM au sol à affiner leurs solutions de tir. Par ailleurs, le virage serré des *B-52*, qu'ils entament après avoir survolé la cible, réduit l'efficacité des contre-mesures électroniques embarquées en masquant leurs antennes, permettant au SAM de les toucher. Enfin, lorsqu'ils effectuent leurs virages, le vent de forte intensité à haute altitude passe d'une station arrière favorable à une autre de face très pénalisante, ce qui réduit sensiblement leur vitesse au sol et les maintient plus longtemps dans la zone mortelle.

Pour les attaques de la deuxième nuit, le SAC ajuste ses tactiques en vol tout en conservant les mêmes itinéraires. Afin de maximiser l'efficacité des couloirs de paillettes créés par les *F-4* avant les frappes, les *B-52* volent à des altitudes proches de 30 000 pieds, légèrement inférieures que précédemment. Le SAC modifie également ses procédures opérationnelles afin de permettre des manœuvres d'évitement sur les routes d'entrée et de sortie. Cependant, le commandant de l'escadre du SAC écrit qu'il traduira en cour martiale tout chef de bord dont les manœuvres compromettraient l'intégrité de la formation<sup>25</sup>. Or, malgré le lancement de près de 200 SAM, aucun *B-52* n'est abattu. Les modifications semblent porter leurs fruits... jusqu'à la troisième nuit.

Comme lors des raids précédents, trois vagues d'attaques sont prévues mobilisant 99 *B-52*. Les équipages du SAC avaient remarqué que la première vague subissait moins de tirs de missiles SAM que les autres, les équipes au sol semblant attendre les suivantes. Pourtant, cette fois-ci, seuls 18 missiles sont tirés sur la première vague qui cible les installations de maintenance ferroviaire de Hanoï, tandis que la deuxième, qui bombarde la gare de triage de Yen Vien, essuie 130 tirs. Au total, six *B-52* sont perdus lors de cette troisième nuit. Trois bombardiers sont abattus dans la première vague et trois autres dans la suivante. De même sur ces six *B-52*, trois sont per-

24. W. J. Boyne, *B-52: A Combat History of the World's Longest Serving Bomber*, Annapolis, Naval Institute Press, 2013, pp. 198-210.

25. K. J. Eschmann, *Linebacker: The Untold Story of the Air Raids over North Vietnam*, Independently published, 2017, pp. 90-92.

dus avant de survoler l'objectif et trois autres après. Les pertes s'élèvent donc à neuf *B-52* depuis le début de la campagne. Elles sont d'ailleurs définitives car la chaîne de montage de ces avions a été fermée dans les années 1960<sup>26</sup>. Le commandant du SAC, John C. Meyer, juge ces pertes inacceptables et donne l'ordre de concentrer les efforts sur les sites de lancement et de stockage de SAM nord-vietnamiens.

Ces premiers revers provoquent une onde de choc dans les milieux militaires et politiques. Les rapports des médias sur ces pertes de *B-52*, avions emblématiques associés à la dissuasion nucléaire, ont un effet psychologique considérable sur l'opinion publique. En interne, le nombre élevé de victimes oblige à réévaluer immédiatement les tactiques, la coordination et l'emploi des forces. Un groupe d'experts est formé pour recommander des changements tactiques. Les bombardiers stationnés à Guam reprennent leurs missions sur des cibles sud-vietnamiennes tandis que le groupe réfléchit aux évolutions possibles. Au cours des quatre nuits suivantes, seuls les *B-52D* de U-Tapao, qui avaient bénéficié de la modification de leurs ECM forment la principale force d'attaque. Malgré les lourdes pertes initiales, Richard Nixon et Henry Kissinger restent déterminés à poursuivre la campagne, insistant pour que les bombardements se poursuivent pendant que les chefs militaires ajustent leurs plans<sup>27</sup>.

### **Adaptation et changements tactiques (phase intermédiaire, 21-24 décembre)**

Le SAC et l'état-major interarmées réagissent immédiatement aux premières pertes. Les principaux changements sont les suivants : modification des routes d'entrée et de sortie afin de réduire la prévisibilité des trajectoires ; renforcement du soutien en matière de guerre électronique ; révision des formations et du timing ; utilisation accrue des ECM pour semer la confusion chez les opérateurs radar ennemis<sup>28</sup>. Plutôt que d'adopter la même approche commune imposant à tous les *B-52* le même itinéraire vers la cible, les formations diversifient leurs trajectoires au-dessus de l'objectif. La synchronisation et la déconfliction indispensables entre les avions nécessitent une planification minutieuse, mais cette tactique complique l'accrochage radar des bombardiers par l'ennemi. L'utilisation d'une seule base de départ pour laquelle aucun ravitaillement en vol n'est requis simplifie également considérablement la planification. En outre, la réduction du nombre d'avions et le regroupement de tous les bombardiers en une seule vague signifient que davantage d'avions de soutien sont disponibles pour soutenir les bombardiers qui attaquent.

Une autre innovation tactique cruciale est l'intégration plus efficace des *F-4 Wild Weasel* et d'autres chasseurs tactiques d'escorte avec le raid. D'abord en nombre limitée, les missions SEAD prennent de plus en plus d'ampleur et de volume et sont synchronisées avec les formations de bombardiers. Leur but est d'identifier et de neutraliser les radars SAM avant et pendant l'entrée des *B-52*<sup>29</sup>. Les chasseurs-

26. *Ibidem*, pp. 94-110.

27. H. Kissinger, *The White House Years*, op. cit., pp. 926-932.

28. B. Lambeth, *The Unseen War...*, op. cit., pp. 441-462.

29. R. F. Dorr, *Air War Vietnam*, op. cit., pp. 159-170.

bombardiers sont chargés de traquer de manière plus agressive les sites sol-air connus et d'assurer une escorte rapprochée lorsque les bombardiers approchent des zones cibles. Combinées à un soutien amélioré en matière de brouillage et à des profils de vol révisés, ces mesures réduisent l'efficacité des barrages coordonnés des SAM.

D'autres ajustements procéduraux portent sur la formation des équipages, la programmation des missions et la réactivité du commandement et du contrôle (C2). Les équipages sont dorénavant briefés en prenant en compte les renseignements les plus récents sur les menaces. Ils sont formés à de nouvelles manœuvres pour contrer les missiles et se préparent à de nouveaux profils de largage des bombes. Les moyens de reconnaissance donnent la priorité à l'évaluation des dommages et à l'identification des emplacements des radars, ce qui permet de mieux orienter les efforts de SEAD<sup>30</sup>. Les commandants opérationnels, c'est-à-dire le SAC, le Tactical Air Command, les moyens aériens navals et l'état-major de théâtre, simplifient la manière dont ils communiquent pour fluidifier les réponses au niveau tactique. Tous ces changements, associés à la réduction du nombre de bombardiers par vague malgré une augmentation de leur densité, limitent les pertes à deux B-52 au cours des quatre nuits suivantes de bombardement.

### **Pression maximale (dernière phase, 26-29 décembre)**

À l'occasion de la journée de Noël, Nixon ordonne une trêve de 24 heures. Les opérations reprennent intensément dès le lendemain. Le succès rencontré par le changement de tactique motive le retour des bombardiers basés à Guam tandis que le nombre d'appareils engagés au-dessus de Hanoï et Haïphong passe de 30 à 120. À Haïphong, 42 bombardiers ciblent le port principal du Nord-Vietnam et les stocks de matériel militaire. Les attaques menées depuis différentes directions, associées à un timing resserré au-dessus des zones cibles, mettent à rude épreuve les défenses aériennes nord-vietnamiennes. La trêve de la veille leur avait donné le temps de recharger leurs sites sol-air en missiles, mais elles ne réussissent à abattre que deux B-52. Bien que les SAM et l'AAA restent meurtriers, le taux de pertes des bombardiers diminue grâce au suivi d'itinéraires plus variés, d'une intégration SEAD plus étroite et d'un meilleur leurrage électromagnétique<sup>31</sup>. L'intensification des frappes menace désormais les infrastructures logistiques, les nœuds de transport, les centrales électriques et les installations industrielles critiques autour de Hanoï et Haiphong, suscitant une pression considérable sur les capacités opérationnelles et la volonté politique nord-vietnamiennes.

Au cours des trois dernières nuits de la campagne, 60 B-52 continuent d'exercer cette même pression sur le gouvernement nord-vietnamien. Les opérations dégradent également à la longue les défenses aériennes adverses : lors de la dernière nuit de Linebacker II, les Nord-Vietnamiens ne tirent que 23 SAM. Auparavant, un site SAM pouvait tirer une salve de six missiles, mais les attaques constantes, associées aux frappes sur les stocks, réduisent les possibilités à des tirs individuels. Le ciel nord-vietnamien tombe bientôt sous contrôle américain.

30. H. Shultz Jr., « Eyes in the Sky: Reconnaissance over Vietnam », *op. cit.*, pp. 58-65.

31. « Statistical Summary: Operation Linebacker II », département de l'Air Force, 1973.

En parallèle, l'effet psychologique des bombardements incessants, combiné à l'isolement politique et à la pression diplomatique, influence la décision de Hanoï. Les dirigeants nord-vietnamiens, évaluant le risque d'une dégradation continue des infrastructures, les pertes dans les centres urbains et la volonté manifeste des États-Unis d'imposer des coûts élevés, choisissent de revenir à la table des négociations. Le 29 décembre, Hanoï fait part de son désir de reprendre les pourparlers, le résultat politique que l'administration Nixon recherchait depuis le début de l'opération<sup>32</sup>.

### Évaluation et analyse

Pour évaluer le succès de l'opération Linebacker II, il faut comparer les pertes tactiques, l'efficacité militaire et, in fine, la réalisation de l'objectif politique. Alors que ce numéro de la revue revient sur la guerre du Vietnam, Linebacker II apparaît comme un exemple où un commandement militaire, le SAC, a dû innover et adapter rapidement ses tactiques du fait de pertes inacceptables. Par ailleurs, il a mené cette opération avant l'ère Goldwater-Nichols<sup>33</sup>, lorsque les commandements militaires pouvaient encore garder le contrôle de leurs ressources. Un tel arrangement serait peu probable dans la structure actuelle des forces interarmées.

Le fait que le quartier général du SAC soit basé à Omaha, loin des combats, a suscité quelques erreurs initiales, évidentes et lourdes de conséquences. La culture de commandement, les hypothèses de planification, l'intégration insuffisante des missions SEAD au début de la campagne et une période de planification comprimée ont amené à privilégier des profils de vol prévisibles, ce que les défenses nord-vietnamiennes ont exploité. Le taux de perte élevé des *B-52* au cours des premiers jours a démontré le risque opérationnel inhérent au lancement d'une telle opération avant que la supériorité aérienne ne soit assurée. Les pertes ont eu des coûts opérationnels immédiats en termes de vies humaines et d'équipement. Leur niveau a menacé l'obtention même de l'objectif politique. À l'inverse, le récent bombardement par les *B-2* des sites de production nucléaire iraniens, l'opération Midnight Hammer (21-22 juin 2025), a commencé quand la supériorité aérienne sur l'Iran a été assurée.

Le SAC, connu pour son respect des procédures opérationnelles établies, a fait preuve d'une capacité d'apprentissage et d'adaptation rapide, atténuant ainsi les échecs initiaux. Les changements opérationnels mis en œuvre après le 20 décembre (variation dans les itinéraires, renforcement de la coordination SEAD entre avions de chasse et bombardiers, utilisation accrue des ECM et révision des tactiques de formation) ont réduit les pertes de bombardiers et accru l'efficacité des missions<sup>34</sup>.

32. W. J. Duiker, *Ho Chi Minh: A Life*, New York, Hyperion, 2000, pp. 512-525.

33. Le Goldwater-Nichols Act (1986) est une réforme du département de la Défense qui conduit à la réorganisation des structures de commandement des forces armées américaines en réponse aux dysfonctionnements observés durant la guerre du Vietnam et lors de l'opération infructueuse de libération des otages américains en Iran le 24-25 avril 1980.

34. B. Lambeth, *The Unseen War...*, *op. cit.*, pp. 452-465.



Ces ajustements reflétaient à la fois une innovation tactique et une exécution flexible des ordres sous pression. La capacité à synthétiser les renseignements en temps réel et à modifier les procédures en vigueur a démontré la compétence de combat du SAC au-delà de sa doctrine nucléaire stratégique de Guerre froide.

L'objectif de Linebacker II était de faire pression sur les dirigeants nord-vietnamiens. Les critères de réussite de l'opération étaient principalement politiques plutôt que purement militaires. Du point de vue de l'administration au pouvoir, le but ultime de la campagne était de contraindre Hanoï à revenir à la table des négociations et d'obtenir un accord d'armistice favorable. Sur le plan militaire, l'opération a infligé des dommages matériels aux infrastructures nord-vietnamiennes et dégradé les systèmes logistiques soutenant l'effort de guerre ; sur le plan politique, elle a démontré à la fois l'intention et la capacité crédibles d'augmenter les coûts. La volonté du gouvernement de Hanoï de négocier à partir du 29 décembre tend à montrer que la campagne a atteint ses objectifs politiques coercitifs, même si les débats persistent sur sa proportionnalité et son impact sur les civils.

### **Changements tactiques**

Les changements tactiques mis en œuvre pendant l'opération Linebacker II illustrent la manière dont le SAC s'est réadapté à la guerre conventionnelle dans un contexte de haute intensité. Les ajustements suivants ont été étudiés après la fin du conflit avec le Vietnam, lorsque le SAC a commencé à s'intéresser davantage aux affrontements conventionnels. Tout en maintenant la dissuasion comme mission principale, le SAC a développé sa propre Weapons School afin de former des experts tactiques qui formeraient ensuite les équipages<sup>35</sup>. Voici quelques-uns des changements importants qui seront intégrés dans les futures opérations de bombardiers conventionnels.

Il s'agit tout d'abord d'adopter le principe de *variation des itinéraires et des horaires*. Au lieu d'utiliser des couloirs d'entrée prévisibles, les planificateurs mettent en place plusieurs itinéraires aléatoires et échelonnés. Ils ajustent les heures de décollage afin d'empêcher toute exploitation de la programmation des sorties pour les préparatifs des SAM ennemis. En outre, le SAC met en place des plans d'attaque selon plusieurs axes. Si cette tactique exige davantage de planification, notamment pour éviter tout risque de collision, elle complique la capacité de l'ennemi à défendre la cible<sup>36</sup>.

On insiste ensuite sur l'*intégration améliorée de la SEAD dans les raids*. La planification de l'utilisation conjointe d'avions tactiques et stratégiques s'est avérée représenter un défi, du fait de la séparation des commandements, qui possédaient par ailleurs des mentalités opérationnelles différentes. Les escadrons *Wild Weasel* ont dû augmenter leur nombre de sorties. Ils ont donné la priorité aux missions de détection et de destruction radar, juste devant les formations de bombardiers, en étant souvent

35. J. Rhodes, « SAC's New Graduate School », *Air Force Magazine*, décembre 1989, pp. 48-55.

36. USAF Historical Division, *The Strategic Air Command...*, op. cit., pp. 105-118.

accompagnés d'une escorte d'avions de chasse pour neutraliser la menace posée par les *MiG*. L'accent va être mis à l'entraînement sur l'amélioration de cette intégration, comme le montre la création de l'exercice *Red Flag* dans le Nevada, conçu à cet effet.

On généralise également l'emploi de contre-mesures électroniques et de leurres. Un plus grand effort est porté sur le recours à des avions de brouillage actif et l'usage de paillettes, associés à des stratégies de largage de leurres. Cela engendre de fausses cibles et surcharge cognitivement les opérateurs radars ennemis.

Enfin, un effort est mis sur la rationalisation du commandement et du contrôle (C2). Une diffusion plus rapide du renseignement et une coordination plus étroite entre le SAC, les commandements tactiques du théâtre et les moyens de reconnaissance permettent de réorienter rapidement les missions en fonction des déploiements ennemis observés<sup>37</sup>.

Mis bout à bout, ces changements ont réduit les pertes américaines et augmenté le coût du maintien de l'engagement intense des défenses nord-vietnamiennes contre les formations de bombardiers.

### Suites de l'opération

Au lendemain de l'opération Linebacker II, les négociations reprennent et aboutissent à la signature des accords de paix de Paris le 27 janvier 1973. Ces accords garantissaient le retrait des forces américaines et un cessez-le-feu (dont la durée s'avéra toutefois limitée). Ce résultat diplomatique est en partie attribué par l'administration américaine à l'effet coercitif de Linebacker II. L'opération influence également la doctrine américaine en matière de puissance aérienne, soulignant la nécessité de disposer de capacités SEAD intégrées, d'une planification opérationnelle flexible et de structures de commandement conjointes pour les moyens aériens stratégiques et tactiques.

Du point de vue du SAC, Linebacker II a suscité une forme d'introspection institutionnelle. Le commandement a adapté sa formation, sa doctrine et ses mécanismes de coordination afin de mieux répondre aux scénarios conventionnels non nucléaires de haute intensité et a commencé à former des experts « tactiques » parmi les équipages. Cette expérience a contribué à la révision du concept d'emploi des bombardiers, en mettant l'accent sur les opérations interarmées, l'intégration SEAD et à la démonstration du fait que les formations groupées de bombardiers étaient dépassées face aux défenses aériennes sophistiquées.

37. W. J. Boyne, *Beyond the Wild Blue...*, op. cit., pp. 345-358.

## **Conclusion**

D'après l'historien militaire Michael Howard, « quelle que soit la doctrine sur laquelle vous travaillez, elle est sûrement erronée ; ce qui importe, c'est de la rendre aussi juste que possible, le plus rapidement possible. »<sup>38</sup> Le SAC a dû affiner sa doctrine une fois l'opération lancée. Au début de la campagne, il n'avait pas su apprécier la sophistication et l'état de préparation des défenses nord-vietnamiennes, ce qui a entraîné des pertes qui auraient pu être évitées. Cependant, les innovations tactiques rapides et l'amélioration de l'intégration interarmées mises en œuvre après environ trois jours ont considérablement réduit la vulnérabilité des bombardiers et amélioré l'efficacité des missions. Ironiquement, le cycle actuel des missions aériennes de l'USAF présente un défaut similaire dans son cycle de planification fixé à 72 heures. Il faudrait en effet trois jours pour intégrer les retours d'expérience dans le processus de planification.

Plus important encore pour l'administration Nixon et ses objectifs de négociation, ces améliorations opérationnelles ont renforcé la capacité à exercer une pression coercitive nécessaire pour persuader Hanoï de revenir à la table des négociations. Si les implications morales et humanitaires des bombardements intensifs restent très controversées, l'objectif politique immédiat de la campagne, à savoir ramener le Nord-Vietnam à la table des négociations et obtenir des conditions acceptables pour les États-Unis, a été atteint. Linebacker II reste une étude de cas sur la manière dont l'adaptation institutionnelle dans un contexte opérationnel difficile peut améliorer la capacité de l'armée à obtenir des résultats politiques.

---

38. M. Howard, « The Use and Abuse of Military History », *English Historical Review*, Vol. 76, No. 301, 1961, pp. 1-16.

# Témoignages nord-vietnamiens sur le déclenchement de l'opération Linebacker II le 18 décembre 1972

## 1

***Đinh Hữu Thuần, né en 1942, commandant de la compagnie 45 (régiment 291 Radar)<sup>1</sup>***

À 18h37, le P-12<sup>2</sup> commence à être brouillé. Je pensais que ce brouillage, d'une intensité encore jamais vue, était lié aux B-52. Je décidais aussitôt de mettre en œuvre le P-35<sup>3</sup>. Selon le protocole, une autorisation du régiment était nécessaire avant de démarrer ce type de radar, mais nous aurions perdu sept minutes et, pendant ce temps, les avions ennemis auraient parcouru une longue distance. En seulement deux minutes, le P-35 confirma la présence des B-52 : la formation comptait vingt-sept avions répartis en neuf groupes de trois. J'annonçai : « Les B-52 vont bombarder Hanoï. » Nous signalâmes ensuite l'arrivée de chaque groupe de B-52, du premier jusqu'au dernier.

Le chef d'état-major adjoint des radars, Hứa Mạnh Tài, m'interrogea au téléphone : « Vous annoncez que les B-52 vont bombarder Hanoï ? Comment allez-vous assumer cette annonce devant le Comité central du Parti, le Bureau politique et l'État ? Les dirigeants qui ont 70 ans, 80 ans sont dans les abris souterrains, ils devront y rester sept à huit heures... » Je confirmais que mon information sur l'attaque des B-52 sur Hanoï était exacte et que j'étais prêt à mettre ma vie en jeu. Tài rappela encore plus tard : « Vérifiez et confirmez-le-moi ! » Je lui répétais : « Je vous en conjure, chef d'état-major adjoint, les B-52 vont bombarder Hanoï. Je peux vous le garantir sur ma vie devant la Patrie. »

Quand les avions ennemis survolèrent Hòa Bình, nous avions tiré nos missiles sol-air. Nous avions donc réussi à alerter Hanoï 35 minutes avant les premiers bombardements.

1. Đào Thanh H., Nguyễn Xuân M., Trần Phúc T., Đặng Đức T., *Đối mặt với B-52 - Hồi ức Hà Nội (18/12/1972-29/12/1972)* [Face aux B-52 – Mémoires de Hanoï (18/12/1972-29/12/1972)], Hồ Chí Minh, Nhà xuất bản Trẻ, 2012, p. 71.

2. « Spoon Rest » dans la dénomination OTAN.

3. « Bar Lock » dans la dénomination OTAN.

***Vũ Xuân Vinh, né en 1923, chef d'état-major adjoint des forces de défense antiaérienne et de l'armée de l'Air<sup>4</sup>***

Nous avons reçu l'ordre d'être prêts à combattre le 17 décembre. Le jour J, au quartier général (QG) de la défense antiaérienne et de l'armée de l'Air, j'étais de garde avec Nguyễn Quang Bích, le commandant en chef adjoint de nos forces, et Nguyễn Xuân Mậu, le commissaire politique adjoint.

Vers 10h30, deux drones survolèrent Hanoï et Haïphong. Puis un *RF-4C* fut détecté vers 11 heures, sans doute pour reconnaître la météo au-dessus de la capitale du Nord-Vietnam : tous les symptômes d'une grande attaque à venir étaient présents.

Bích et moi étions d'accord sur ce qui allait se passer : l'ennemi entrerait en action dans sept heures, c'est-à-dire vers 18 heures. L'axe principal de ses attaques contre Hanoï viendrait du Nord-Ouest, puisqu'il suivait la chaîne montagneuse de Tam Đảo comme point de repère. Tout était conforme à nos prévisions. Je donnai l'ordre à toutes nos forces de se tenir prêtes au combat pour 17 heures. L'alerte fut placée en niveau 1.

À 18h30, le centre général des radars annonça avoir été brouillé et, quelques moments plus tard, la compagnie radar C45 du régiment 291 confirma notre sentiment : « Les *B-52* volent vers Hanoï. » Je demandai qu'ils vérifient. La réponse fut affirmative et ferme : « Les *B-52* vont attaquer Hanoï ! » Les membres de cette compagnie étaient d'un excellent niveau et grâce à eux, Hanoï fut alertée une trentaine de minutes avant l'attaque, offrant un temps précieux pour évacuer les civils.

À 19h44, les premiers *B-52* étaient dans le ciel au-dessus de la capitale. Les premiers missiles tirés par le bataillon 78 (régiment d'artillerie antiaérienne 257, division 361) manquèrent leurs cibles : sur les 39 missiles utilisés, aucun ne réussit à toucher d'avions ennemis. La tension était palpable dans le QG. Hoàng Phuong et Nguyễn Xuân Mậu, le commissaire politique en chef et son adjoint, téléphonèrent à chaque compagnie pour encourager les soldats à tenir bon et à essayer d'abattre un *B-52*.

À 20h13, le bataillon 59 (régiment 261, division 361), situé à Cỏ Loa dans les faubourgs de Hanoï, tira deux missiles et abattit le premier *B-52*. Dès que je reçus la nouvelle, je la rapportais au commandement. On m'ordonna d'envoyer des équipes sur place pour vérifier qu'il s'agissait bien d'un *B-52*, car réussir à abattre « une forteresse volante »<sup>5</sup> avait une portée particulièrement significative pour nous.

Pendant ce temps, les *B-52* continuèrent à bombarder Hanoï. Vers 4h39, le 19 décembre, lors de la troisième vague d'attaque des Américains, le bataillon 77 (du régiment 257, division 361) abattit un deuxième *B-52* en tirant deux missiles. Les Américains cessèrent les bombardements vers 5h30.

4. Đào Thanh H. *et al.*, *op. cit.*, p. 79.

5. Surnom réservé au *B-17* de la Seconde Guerre mondiale dans la nomenclature américaine.

***Bùi Văn Cơ, né en 1943, chef d'escouade mécanicien, régiment aérien 927, affecté sur l'aéroport de Nội Bài, situé à 40 km de Hanoï<sup>6</sup>***

Le 15 décembre, nos supérieurs étaient certains que l'ennemi attaquerait les aéroports, le secteur de Hanoï et les grands points stratégiques. Nos avions devaient donc être évacués. Mais, dans la nuit du 18 décembre, alors que les Américains menaient leur bombardement, il restait encore quelques appareils sur place. Le commandant du régiment Phạm Hồng Nhị donna l'ordre de les déplacer, à l'exception de ceux qui étaient maintenus en position de combat.

Le véhicule tractant les avions ne pouvait pas allumer ses phares. Je me tenais à côté de la portière pour indiquer au chauffeur s'il fallait aller à gauche ou à droite. Une personne était assise dans le cockpit de chaque avion, prête à freiner ; deux autres étaient assises sur les ailes et tenaient des lampes torches. Ce n'était évidemment pas conforme aux règlements, mais il fallait faire avec. Sur le chemin que les avions empruntaient, d'autres hommes continuaient de circuler et je devais les prévenir pour qu'ils nous cèdent la priorité.

Nous avançons lentement dans la nuit. Les bombardiers à basse altitude attaquaient sans relâche. Les tirs de la défense contre avions (DCA) et des mitrailleuses formaient un rideau serré. Du côté de Hanoï, le ciel brillait.

---

6. Đào Thanh H. *et al.*, *op. cit.*, p. 84.

**Phạm Tuấn, né en 1947, pilote de nuit de MiG-21, régiment aérien 921<sup>7</sup>**

J'étais de service cette nuit du 18 décembre à l'aéroport de Đà Phúc (ou Nội Bài). Peu après 19 heures, l'alerte fut donnée et je m'installais dans le cockpit. Le ciel était clair, avec une fine couche de nuages. Je vis l'ombre d'un avion volant très bas. Je demandais : « Quel avion survole la base ? » Je n'eus pas le temps d'entendre la réponse que des bombes explosèrent aussitôt. Je criais alors : « Bombes sur l'aéroport, un avion ennemi attaque l'aéroport ! »

Ce ne fut que plus tard que nous sûmes qu'il s'agissait d'un *F-III*. Le poste de commandement m'ordonna alors de redescendre de mon avion. On m'informa que les *B-52* se dirigeaient vers Hanoï et qu'il fallait se préparer à les intercepter selon le plan prévu. L'aéroport était toujours couvert d'une épaisse fumée. Des militaires coururent vers moi et m'annoncèrent que presque toute la piste avait été endommagée. Je reçus quand même l'ordre de décoller. La DCA postée autour de l'aéroport tirait intensément. Tous les types de projectiles montaient dans le ciel et une fumée épaisse planait.

Je décollais et montais immédiatement en altitude. Au sol, on m'autorisa à virer à droite et à survoler directement l'espace aérien de Hanoï. Cela n'était jamais arrivé, car la ville était une zone interdite de survol en raison du risque élevé de victimes civiles en cas de crash. Mais, dans l'urgence de la nuit du 18 décembre, le commandement m'autorisa à traverser la capitale et m'envoya vers Ba Vi, puis Suối Rút, dans la province de Hòa Bình.

À peine Hanoï derrière moi, je reçus l'ordre de larguer le bidon auxiliaire. Je volais à moyenne altitude, environ trois à quatre km. Je le larguai puis montai encore plus haut. Arrivé au-dessus de Hòa Bình, je détectais une formation de *B-52*. C'était la première fois que je les voyais avec leurs feux allumés. Autour d'eux, les *F-4* avaient eux aussi leurs feux allumés. Ils arrivaient en masse et devaient utiliser leurs feux pour se reconnaître.

Le poste de commandement (PC) m'autorisa à attaquer. Je montais encore en altitude et allumais le radar. L'ennemi détecta probablement mon signal, car ses avions émirent immédiatement du brouillage et éteignirent leurs lumières. Je ne voyais plus rien. Les *F-4* me suivaient de près. Je les distinguais à droite, à gauche. Ils avaient peut-être tiré des missiles, mais vu leur altitude par rapport à la mienne, ils étaient de toute façon hors domaine.

Depuis le PC, on m'annonçait que les avions ennemis étaient à gauche, à droite, qu'ils viraient dans telle ou telle direction. Je croisais plusieurs fois les *F-4*, mais mon carburant était presque épuisé. Je dus faire demi-tour vers Nội Bài pour atterrir. Tout le ciel de Hanoï brillait intensément : les *B-52* étaient entrés dans l'espace aérien de la ville. Les unités de missiles et la DCA tiraient avec une densité effroyable.

7. Đào Thanh H. *et al.*, *op. cit.*, p. 85.



J'arrivais vers l'aéroport au moment même où le premier *B-52* abattu tomba à Phú Lỗ ; il brûlait intensément. Au sol, on ne m'autorisait pas à atterrir : le PC de commandement avait été bombardé, les communications étaient coupées. Il n'y avait plus personne pour contrôler le trafic. J'attendis en l'air un moment et bien qu'à court de carburant, on ne m'autorisait toujours pas à me poser. Finalement, j'annonçai que j'allais atterrir de manière autonome. Les conditions d'atterrissage furent extrêmement difficiles : de nombreuses fumées, aucun éclairage, seulement quelques lumières éparses sur la piste. À peine les roues touchèrent-elles le sol que j'entendis un bruit fracassant : l'avion fut soulevé, bascula à 90 degrés, roula, puis se retourna à 180 degrés, le nez et la queue pointés vers le sol. J'étais tombé dans un cratère de bombe.

Je cassais la verrière et me glissais dehors. Je ne savais plus où j'étais. Autour de l'aéroport, les explosions continuaient. Des gens hurlaient dans un haut-parleur : « Où es-tu ? » Je criais pour qu'ils me repèrent. Ils me ramenèrent au PC pour faire le point. L'avion était complètement détruit, mais heureusement, je n'avais rien.

Le lendemain matin, nous allâmes évaluer les dégâts. C'était terrifiant : l'aéroport avait été ravagé. La route vers Đông Anh avait disparu sous les cratères de bombes ; nous dûmes revenir à Đa Phúc, puis fûmes transportés en hélicoptère vers la base de Gia Lâm. Dans le ciel, nous réalisâmes quelle avait été la violence du bombardement des *B-52*. Avant, nous avions déjà vu des zones attaquées par des *F-4* ou des *F-105*, mais les zones complètement dévastées par les *B-52* relevaient d'un autre niveau ; c'était vraiment effrayant.

Avant cette nuit du 18 décembre, nous voulions combattre et nous étions déterminés à abattre les *B-52*. Mais, en réalité, nous n'y arrivions pas. Entre nous, nous plaisantions en disant que nos forces aériennes abattraient les *B-52* comme on donnait un coup de poing d'acier sur la joue de l'ennemi ; que nous, pilotes « stratégiques », ferions ceci ou cela... Mais, en réalité, quand les *B-52* arrivèrent, nous échouâmes, alors que nos unités de missiles sol-air parvinrent à les abattre.

Je repensais aussi à l'époque où nous étions sans cesse volontaires pour aller au combat. Les supérieurs s'interrogeaient sur notre capacité à accomplir les missions. Et maintenant que la mission était réelle, nous ne l'avions pas accomplie. Nous ressentions une lourde responsabilité, une tension permanente. Au fond de nous, chacun se sentait redevable d'une dette.

***Phùng Đức Tư, né en 1943, journaliste<sup>8</sup>***

Dès que la nouvelle du premier B-52 abattu tomba, le rédacteur en chef du journal envoya un journaliste sur place. Il partit à moto. Nous n'eûmes aucune nouvelle de lui et, vers 5 heures du matin, le rédacteur en chef ordonna, au photographe Nguyễn Xuân Át et à moi-même, de nous rendre sur le lieu de chute du B-52. J'étais comme un enfant. J'avais hâte de toucher l'engin.

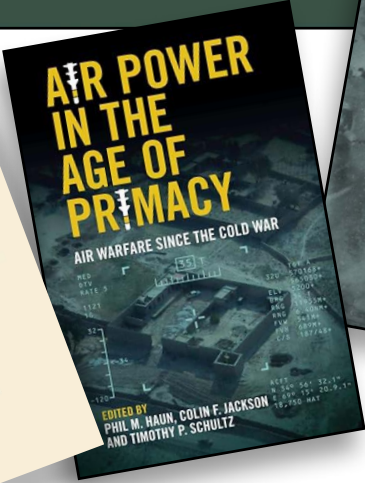
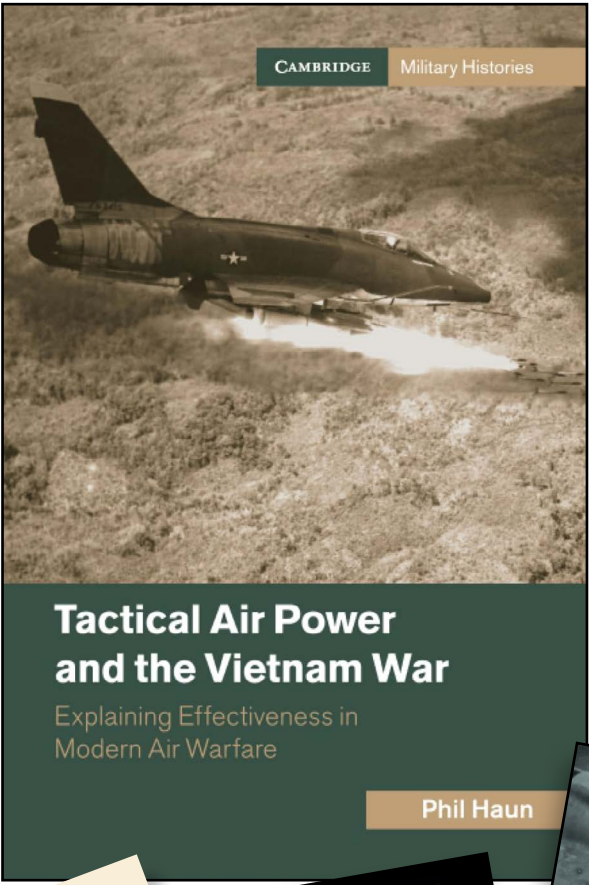
L'avion gisait dans un champ, entouré d'une foule de badauds, dont des membres de la milice locale et des civils qui étaient en train d'évacuer la capitale. Je dis à mon collègue : « Át, prends-moi une photo, s'il te plaît ! » Ce cliché est toujours avec moi depuis.



8. Đào Thanh H. *et al.*, *op. cit.*, p. 77.



Le général Võ Nguyên Giáp, ministre de la Défense nationale, à l'état-major de l'armée de l'Air populaire du Vietnam pendant l'opération Linebacker II le 28 décembre 1972.



---

# Entretien avec Phil Haun

Par Jean-Christophe Noël



## **Pourquoi avez-vous rejoint l’U.S. Air Force (USAF) ?**

J’ai grandi pendant la guerre du Vietnam, où je rêvais d’entrer dans l’armée de Terre, comme mon père et mon grand-père. Cependant, lorsqu’on m’a proposé une bourse pour rejoindre l’Air Force, j’ai changé d’allégeance pour aller étudier à Harvard plutôt qu’à West Point – l’une des meilleures décisions de ma vie ! Mon père m’a finalement pardonné quand j’ai commencé à piloter sur *A-10 Thunderbolt*.

**Vous êtes donc devenu pilote d’A-10. Cet avion, conçu pour dominer le champ de bataille et la ligne de front, est vraiment unique. Un pilote d’A-10 pense-t-il et agit-il comme les autres pilotes de chasse ?**

Les pilotes de *Thunderbolt* font partie d’une espèce à part. Nous sommes les experts de l’USAF en matière d’appui aérien rapproché (Close Air Support – CAS). Tandis que les pilotes de chasse, dans leurs avions à nez pointu équipés de radars air-air, consacrent une grande partie de leur entraînement à la supériorité aérienne, plus de 80 % de l’entraînement des pilotes d’A-10 sont dédiés au perfectionnement

de nos compétences air-sol. Nous passons aussi du temps à coordonner nos actions avec l'Army. En raison de cette orientation, tournée vers le sol, les pilotes d'A-10 ont davantage tendance à réfléchir en termes interarmées.

**À quelles opérations avez-vous participé ? Y a-t-il une mission qui vous a marquée plus que les autres ?**

En 1991, j'ai été déployé sur la base aérienne d'Incirlik, en Turquie, pour l'opération Provide Comfort, dont le but était de protéger les Kurdes irakiens et d'établir une zone sécurisée dans le Nord de l'Irak après l'opération Desert Storm. Puis, en 1996, j'ai été projeté sur la base aérienne d'Aviano, en Italie, pour fournir un appui aérien au-dessus de la Bosnie dans le cadre de l'opération Decisive Endeavor. L'année suivante, j'ai été déployé sur la base aérienne Ahmad al-Jaber, au Koweït, pour participer à l'opération Southern Watch en Irak, mission de surveillance et de contrôle de l'espace aérien Sud irakien. En 1999, je suis revenu à Aviano, puis ai été déployé sur la base aérienne de Gioia del Colle, en Italie, pendant l'opération Allied Force, où j'ai effectué des missions de combat en Serbie et au Kosovo. En 2004, j'ai commandé un escadron d'A-10 déployé sur la base aérienne de Bagram, en Afghanistan, pour soutenir les opérations de contre-insurrection et de contre-terrorisme.

La mission qui m'a le plus marquée est celle de la nuit du 27 mars 1999, où j'ai participé à une mission de recherche et sauvetage au combat (Combat Search and Rescue – CSAR), au cours de laquelle nous avons sauvé le lieutenant-colonel Darrell Patrick « Dale » Zelko, dont le F-117 furtif avait été abattu près de Belgrade, en Serbie.

**Pourquoi avez-vous co-écrit un livre avec Christopher E. Haave<sup>1</sup> sur les missions de l'A-10 au Kosovo ? Était-ce simplement pour transmettre des souvenirs ?**

Oui, nous avons écrit ce livre par souci de transmission, mais aussi pour raconter l'histoire unique de l'A-10 lors de cette guerre. Le lieutenant-colonel Chris « Kimos » Haave commandait le 81<sup>e</sup> escadron de chasse et j'étais son officier responsable de l'armement. L'idée du livre est née lorsque l'escadron a commencé à rédiger des rapports, après les opérations. L'année suivante, Kimos a été affecté au Collège interarmées de Défense (aujourd'hui École de Guerre) à Paris. Pour ma part, je suis parti à Montgomery, en Alabama, pour suivre l'Air Command and Staff College, puis la School of Advanced Air and Space Studies (SAASS). Pendant cette période, nous avons recueilli les récits de nos camarades d'escadron et préparé le livre, tandis que je présentais le projet à l'Air University Press.

**Vous avez ensuite quitté l'USAF pour poursuivre une carrière académique ? Pourquoi ?**

Je n'ai pas vraiment quitté l'Air Force, mais je suis passé des missions opérationnelles à l'enseignement militaire. Après avoir commandé le 355<sup>e</sup> escadron de

---

1. C. E. Haave, P. Haun, *A-10s over Kosovo: The Victory of Airpower over a Fielded Army as Told by the Airmen Who Fought in Operation Allied Force*, Maxwell AFB (Alabama), Air University Press, décembre 2003, 369 p.



chasse sur la base aérienne d'Eielson, en Alaska, j'ai été affecté en tant que « military fellow » à la John F. Kennedy School of Government de l'université de Harvard. Ensuite, je me suis inscrit au programme « Security Studies » du Massachusetts Institute of Technology (MIT), où j'ai obtenu un doctorat en Relations internationales et Security Studies. J'ai ensuite été affecté à la Joint Military Faculty du Naval War College à Newport (Rhode Island). J'ai par la suite terminé ma carrière dans l'Air Force en tant que commandant du détachement du Corps de formation des officiers de réserve de l'Air Force (Reserve Officer Training Corps) à l'université de Yale. Une fois que j'ai pris ma retraite de colonel, je suis revenu en tant que civil, pour devenir doyen des études académiques au Naval War College. Je suis maintenant professeur et directeur du nouvel Institut d'études sur la dissuasion (Deterrence Studies Institute) de la marine américaine au Naval War College.

Pourquoi ai-je quitté le pilotage pour une carrière académique ? Deux raisons d'ordre professionnel ressortent. Premièrement, j'avais accompli beaucoup en tant que pilote. J'avais effectué plus de 200 missions de combat et cumulais 3 000 heures de vol effectuées lors de plusieurs déploiements en Europe, au Moyen-Orient et en Asie. J'avais fait presque tout ce qu'il était possible de faire dans un *A-10*. Quand j'ai terminé mon commandement d'escadron, il était temps de changer. Secondement, j'avais excellé dans deux domaines : l'aviation et l'université. À la SAASS et plus tard au MIT, j'ai pu faire fructifier mon expérience du combat dans mes travaux universitaires. La partie universitaire de ma carrière m'a permis de continuer à contribuer à l'interarmées, en répondant à des questions clés soulevées par mon expérience de combat sur le pourquoi, le comment et le quand la puissance aérienne contribue le mieux à dissuader<sup>2</sup> et, lorsque la dissuasion échoue, à gagner des guerres.

**Vous avez écrit ou publié plusieurs livres. L'un de vos premiers ouvrages, inspiré de votre thèse, s'intitule *Coercion, Survival, and War: Why Weak States Resist the United States*<sup>3</sup>. Vous y soulignez que le recours à la coercition par les États-Unis contre des pays plus faibles a souvent échoué, en particulier parce que l'existence même de ces États et de leur régime était menacée pendant ces opérations. Quand la coercition doit-elle être utilisée, selon vous ?**

Un coerciteur formule des exigences soutenues par des menaces de violence. Il existe deux types de menaces coercitives : la punition et le déni. La punition impose des coûts aux intérêts de l'adversaire (généralement sa population ou son économie). Dans le cas de la dissuasion nucléaire, l'assurance d'une frappe en second fait peser la menace d'une riposte en cas d'attaque. Cependant, bien que les forces nucléaires soient à même de dissuader, la coercition nucléaire et conventionnelle par la punition ne fonctionne que rarement. Les menaces nucléaires ne sont pas crédibles et la punition conventionnelle n'impose pas de coûts suffisants. Lorsque la coercition fonctionne, c'est généralement par le déni, en privant l'ennemi des moyens militaires de résister. Le succès de la coercition conventionnelle par le déni dépend, à son tour,

2. À entendre dans un sens conventionnel (note du traducteur).

3. P. Haun, *Coercion, Survival, and War: Why Weak States Resist the United States*, Stanford (Californie), Stanford University Press, 2015, 271 p.



du niveau des exigences formulées. En effet, les demandes majeures portant sur le territoire national ou le changement de régime sont rarement satisfaites car elles sont trop importantes.

La coercition nécessite également que le coerciteur ait à la fois la capacité et la détermination de mettre ses menaces à exécution. Pour que ces deux conditions soient remplies, la coercition doit être réservée aux cas où les intérêts vitaux du coerciteur sont en jeu. Dans de tels cas, il est prêt à imposer ses menaces de déni et, si nécessaire, à prendre l'objectif par la force brute si la coercition échoue.

En résumé, les exigences coercitives doivent être mesurées, et les menaces doivent viser les capacités militaires de l'ennemi. De plus, les menaces ne doivent pas être émises à la légère, mais seulement lorsque le coerciteur est prêt et capable à les mettre en œuvre.

### **Quelles sont les règles pour gérer l'escalade de manière efficace ?**

Dans *De la guerre*, le général prussien Carl von Clausewitz met en garde contre les risques d'escalade :

Si les objectifs politiques sont modestes, les motifs légers et les tensions faibles, un général prudent peut chercher tout moyen d'éviter les crises majeures et les actions décisives, exploiter toute faiblesse dans la stratégie militaire et politique de l'adversaire et finalement parvenir à un règlement pacifique. Si ses hypothèses sont solides et promettent le succès, nous ne sommes pas en droit de le critiquer. Mais il ne doit jamais oublier qu'il évolue sur des chemins détournés où le dieu de la guerre peut le surprendre. Il doit toujours garder un œil sur son adversaire pour ne pas, si ce dernier a pris une épée tranchante, l'affronter armé seulement d'une rapière ornementale.<sup>4</sup>

Bien qu'il n'existe pas de règles strictes pour gérer le risque d'escalade, quelques conseils de sécurité méritent d'être considérés. Premièrement, il faut reconnaître que la coercition échoue de manière générale. Plus de la moitié du temps, la cible résiste et le coerciteur met en œuvre ses menaces. Par conséquent, l'escalade vers la violence est la norme. Pour minimiser ce risque, le coerciteur doit se rappeler que la coercition agit dans l'esprit de l'adversaire pour le convaincre que les coûts de la concession sont moindres que ceux de la résistance. Clausewitz déconseille de formuler des exigences politiques trop grandes que l'adversaire ne pourrait accepter. Dans *Coercion, Survival, and War*, je postule que les menaces coercitives américaines échouent souvent parce que les exigences portent atteinte à la survie de l'État ou de son régime. Il faut donc s'assurer que les exigences soient mesurées.

Deuxièmement, la coercition échoue lorsque les menaces sont insuffisantes ou non crédibles. Il convient donc de ne pas émettre de menaces de punition, qui fonctionnent rarement, ni de menaces de déni à moins d'être résolu à les mener à bien.

---

4. C. von Clausewitz, *On War*, M. Howard et P. Paret (éditeur et traducteur), Princeton, Princeton University Press, 1976, p. 99.

Troisièmement, l'escalade peut aussi être horizontale lorsque des tiers sont entraînés dans un conflit. Il est nécessaire d'anticiper la capacité d'entraînement des actions coercitives, qui peuvent amener d'autres acteurs à s'impliquer dans le conflit et de prendre des mesures diplomatiques pour isoler l'adversaire avant de s'engager dans l'expression de la menace ou l'usage de la force.

### **Quel rôle spécifique la puissance aérienne peut-elle jouer dans de telles situations ?**

La puissance aérienne employée de manière indépendante peut en réalité augmenter la probabilité d'escalade. Eliot A. Cohen a souligné que « la puissance aérienne est une forme de pouvoir militaire particulièrement séduisante, en partie parce que, comme dans le flirt, elle semble offrir une gratification sans engagement ». Il ajoute que « les hommes d'État peuvent penser qu'ils peuvent avoir recours aux frappes aériennes pour s'engager dans des hostilités par étapes, ce que le combat terrestre ne permet pas »<sup>5</sup>.

Cependant, la puissance aérienne conventionnelle seule atteint rarement les objectifs politiques d'une nation<sup>6</sup>. Lorsqu'elle est efficace, c'est le plus souvent lors d'opérations conjointes avec les forces terrestres, dans le cadre d'une stratégie de déni. Les aviateurs doivent constamment rappeler aux civils que la puissance aérienne n'est pas un substitut bon marché à la guerre.

Cependant, dans le cadre d'opérations conjointes, la puissance aérienne peut jouer un rôle crucial dans l'atténuation de l'escalade en convainquant l'adversaire que sa situation est sans espoir et en l'amenant à faire des concessions avant de subir le coût total de la guerre. Par exemple, à la mi-février 1991, après un mois de frappes aériennes contre ses forces déployées, qui avaient suscité leur dispersion et leur démoralisation, le Président irakien Saddam Hussein était prêt à retirer ses troupes du Koweït pour éviter l'invasion terrestre de la coalition dirigée par les États-Unis. Si les Américains avaient accepté l'accord de paix négocié par les Soviétiques, le Koweït aurait été libéré et la guerre terrestre qui a suivi aurait été évitée.

### **En 2019, vous avez publié *Lectures of the Air Corps Tactical School and American Strategic Bombing in World War II*, qui rassemble neuf cours donnés par l'Air Corps Tactical School. Pourquoi vouliez-vous revenir aux origines de la pensée sur la puissance aérienne ?**

Il y a quinze ans, j'ai commencé à donner des conférences au Naval War College sur la puissance aérienne pendant la Seconde Guerre mondiale. En les préparant, j'ai lu les œuvres des premiers théoriciens de la puissance aérienne, notamment *Command of the Air* de Giulio Douhet (1921), *Winged Defense* de William « Billy » Mitchell (1925), *Air Warfare* de William C. Sherman (1926) et *Air Power and*

5. E. A. Cohen, « The Mystique of U.S. Air Power », *Foreign Affairs*, Vol. 73, 1994, p. 109.

6. La guerre au Kosovo de 1999 est l'exception, où la puissance aérienne a forcé Milošević à abandonner le Kosovo, sans menace crédible d'intervention terrestre.

7. P. Haun (ed.), *Lectures of the Air Corps Tactical School and American Strategic Bombing in World War II*, Lexington, University Press of Kentucky, 2019.

*Armies* de John C. Slessor (1936). Cependant, la théorie du bombardement stratégique utilisée par les U.S. Army Air Forces (USAAF)<sup>8</sup> pendant la Seconde Guerre mondiale était née dans les années 1930 du travail des enseignants de l'Air Corps Tactical School (ACTS). Dans mes recherches, je n'ai trouvé que des références secondaires aux conférences de l'ACTS. À l'Air Force Historical Research Agency de la base de Maxwell, j'ai localisé ces conférences originales, dactylographiées et approuvées par le commandant de l'ACTS avant d'être lues au mot près aux aviateurs qui prendront la tête des USAAF pendant la Seconde Guerre mondiale.

Réunies ensemble, ces sources primaires représentent une théorie uniquement américaine du bombardement stratégique, fondée sur des attaques réalisées en haute altitude, de jour et de précision (High-Altitude Daylight Precision Bombing – HADPB) des nœuds vitaux et vulnérables de l'économie de guerre ennemie. *Lectures of the Air Corps Tactical School* offre au lecteur un accès direct aux idées qui ont constitué la doctrine de bombardement stratégique de l'USAAF pendant la Seconde Guerre mondiale et le socle d'une USAF indépendante après le conflit. Il était important de comprendre ce que les aviateurs américains pensaient de la puissance aérienne avant ces affrontements, plutôt que la manière dont ils ont réinterprété leurs théories dans les histoires écrites après la guerre.

**Et comment pouvons-nous évaluer l'écart entre leur pensée et la manière dont le bombardement stratégique a été mené sur l'Allemagne et le Japon, frappant non seulement des cibles économiques et industrielles, mais aussi la population ?**

Les enseignants de l'ACTS étaient des aviateurs intelligents et engagés. Cependant, peu avaient connu le feu pendant la Première Guerre mondiale, et même ceux-là n'avaient que brièvement volé lors des derniers jours du conflit. Ce n'étaient pas des économistes, ni des experts des sciences politiques et ils ne pouvaient pas apprécier la résilience de l'économie de guerre d'une grande puissance ou la manière dont un régime fort, à l'instar de l'Allemagne nazie et du Japon impérial, pouvait contrôler sa population.

En réalité, les économies de guerre et le moral de la population n'étaient pas aussi fragiles et vulnérables que les aviateurs américains l'avaient prévu. Les anciens enseignants de l'ACTS qui ont développé l'AWPD-1 (Air War Plans Division), le plan aérien de l'USAAF pour la Seconde Guerre mondiale, avaient anticipé une mauvaise météo au-dessus de l'Allemagne pendant une grande partie de l'année, mais croyaient que la moyenne de cinq jours de ciel dégagé chaque mois serait suffisante pour que leurs frappes de précision paralysent l'économie de guerre nazie. En novembre 1943, quand il est devenu évident que tel n'était pas le cas, le général Henry H. Arnold, chef de l'USAAF, a ordonné à la Eighth Air Force de commencer à bombarder à travers les nuages, même si leurs radars air-sol H2X n'étaient pas conçus pour des bombardements de précision. Le résultat a été de facto le bombardement sans discrimination des villes industrielles allemandes.

---

8. Nom des forces aériennes américaines de 1941 à 1947, précédant la création de l'U.S. Air Force.

Au Japon, l'échec précoce des opérations HADPB en raison des forts vents de travers, causés par le jet-stream à basse altitude au-dessus de l'archipel, ainsi que la dispersion de la production industrielle japonaise, ont conduit au limogeage du commandant du XXI Bomber Command, le brigadier général Haywood Hansell, un ancien de l'ACTS et membre de la « bomber mafia ». Il a été remplacé en janvier 1945 par le major général Curtis LeMay, qui, après avoir initialement rencontré des difficultés similaires avec les HADPB, a engagé ses bombardiers *B-29 Superfortress* dans le bombardement incendiaire nocturne de Tokyo à basse altitude, le 9 mars 1945. Le succès de ce raid a conduit à la destruction méthodique des villes japonaises, seulement interrompue par la reddition du Japon après les bombardements atomiques d'Hiroshima et de Nagasaki et l'invasion soviétique de la Mandchourie dans les dernières semaines de la guerre.

En fin de compte, c'est l'incapacité des bombardiers stratégiques américains à paralyser l'économie ennemie par des bombardements de haute altitude, de jour et de précision qui les a conduits à cibler ce qu'ils pouvaient atteindre : les populations allemandes et japonaises.

### **Ces auteurs étaient-ils trop en avance sur leur temps, ou n'ont-ils pas su anticiper les avancées technologiques ?**

Ni l'un ni l'autre. Le problème principal était que leur théorie de la victoire était erronée. La puissance aérienne américaine pendant la Seconde Guerre mondiale a eu un impact significatif sur l'issue de la guerre, mais pas de manière indépendante : elle faisait partie d'un effort plus large. Même les doubles bombardements atomiques du Japon n'ont été possibles que grâce à la guerre navale et amphibie à travers le Pacifique, qui a permis aux *B-29* de décoller depuis les îles Mariannes.

Par ailleurs, au niveau opérationnel, la « bomber mafia » de l'ACTS, pour diverses raisons, n'a pas su anticiper les avancées technologiques qui domineraient la guerre aérienne en Europe durant le conflit mondial. Le déploiement de radars dans des systèmes de défense aérienne intégrés, combiné avec les performances avancées des avions de chasse équipés de moteurs turbocompressés, a fait basculer l'avantage de l'offensive vers la défense. La Luftwaffe avait vaincu la Eighth Air Force à la fin de l'année 1943. Ce n'est qu'en 1944 qu'elle a pu reprendre ses attaques à grande échelle sur l'Allemagne, désormais soutenue par des chasseurs d'escorte *P-47 Thunderbolt* et *P-51 Mustang* à long rayon d'action qui emportaient des réservoirs externes largables. À la fin de l'année 1944, l'économie allemande s'était effondrée sous le poids des bombes du RAF Bomber Command et de la Eighth Air Force. Même à ce moment-là, l'Allemagne n'a pas capitulé et a combattu jusqu'au bout.

**En 2021, vous avez de nouveau dirigé un ouvrage de référence, avec Colin F. Jackson et Timothy P. Schulz, intitulé *Air Power in the Age of Primacy*<sup>9</sup>. Il s'agit d'une collection de contributions sur les diverses opérations aériennes menées depuis la fin de la Guerre froide. Quels sont les principaux développements que vous identifiez ?**

Ce livre est le premier de trois volumes publiés par Cambridge University Press, qui est suivi par *Tactical Air Power and the Vietnam War*<sup>10</sup> et *Air Power in Irregular Warfare: Counterterrorism and Counterinsurgency since 9/11*, à paraître en 2027. *Air Power in the Age of Primacy* analyse les guerres aériennes contemporaines depuis la fin de la Guerre froide et identifie trois caractéristiques clés.

Premièrement, il existe des asymétries de puissance : les États puissants, souvent les États-Unis, s'opposent à des États et des acteurs non étatiques beaucoup plus faibles. Dans ces conflits, la supériorité aérienne est acquise ou facilement obtenue, ce qui affecte la priorité donnée à la fois à la nature des missions à effectuer et au type d'avions à employer, dont le A-10.

Deuxièmement, il existe des asymétries d'intérêts, les États puissants ayant généralement moins d'intérêts en jeu que leurs adversaires plus faibles. En conséquence, les États puissants, moins résolus, sont souvent réticents à déployer des forces terrestres et adoptent des règles d'engagement restrictives pour limiter les dommages collatéraux.

Troisièmement, il existe des asymétries technologiques. Cette période voit une augmentation importante des frappes de précision, avec des pods de désignation très performants pour localiser les cibles et guider les armes guidées. En outre, il y a la prolifération des aéronefs téléopérés, qui permettent une surveillance persistante et ajoutent par la suite une capacité de frappe organique. En même temps, il y a la maturation de la guerre en réseau, avec l'internet et les réseaux de communication mondiaux qui offrent l'opportunité de coordonner en temps réel le renseignement, les frappes ainsi que le commandement et le contrôle (C2).

**Dans le premier chapitre de *Air Power in the Age of Primacy*, vous tentez d'évaluer l'efficacité de ces campagnes aériennes. Quel est votre verdict ?**

Le livre évalue à la fois l'efficacité militaire et politique, avec un verdict en demi-teinte. Le premier chapitre conclut que « les forces aériennes puissantes, travaillant avec les forces terrestres compétentes de proxy, ont été efficaces militairement contre des États et des acteurs non-étatiques beaucoup plus faibles dans presque tous les cas, mais l'efficacité politique a varié selon l'ambition et la cible. La puissance aérienne était davantage susceptible d'être politiquement efficace dans les stratégies de déni contre les États faibles ; elle était moins efficace lorsqu'elle

---

9. P. Haun, T. P. Schultz, C. F. Jackson, *Air Power in the Age of Primacy: Air Warfare since the Cold War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2022, 316 p. Une recension de cet ouvrage fut réalisée par le colonel D. Pappalardo dans le troisième numéro de la revue *Vortex*.

10. P. Haun, *Tactical Air Power and the Vietnam War: Explaining Effectiveness in Modern Air Power*, Cambridge, Cambridge University Press, 2024, p. 294.

tentait de contraindre les acteurs non-étatiques par la punition. Il y a un risque réel qu'au bilan on surestime l'efficacité politique de la puissance aérienne : le nombre de cas est faible et le contexte de chaque cas doit être pris en compte. Le succès de la coercition entre États en Bosnie et au Kosovo dépendait du contexte – il est survenu dans des situations caractérisées par de vastes asymétries de puissance, l'isolement diplomatique de la cible et des demandes modestes.

La coercition a échoué au Liban<sup>11</sup> lorsque les demandes étaient plus grandes, les cibles plus insaisissables et que les adversaires bénéficiaient du soutien et d'un sanctuaire auprès de parrains... La puissance aérienne a été bien plus efficace pour briser les armées et renverser les régimes que pour rétablir l'ordre politique après un changement de régime. Les longues guerres en Irak et en Afghanistan témoignent des limites de la puissance aérienne en tant qu'instrument politique de construction de l'État. La puissance aérienne, dans le contexte des opérations contre des réseaux, a fourni un moyen de dégrader et de perturber les organisations militantes, mais elle a souvent échoué à traduire la suppression de la résistance en un rétablissement de la discipline. »<sup>12</sup>

**Passons à votre dernier livre, *Tactical Air Power and the Vietnam War: Explaining Effectiveness in Modern Air Warfare*<sup>13</sup>. Le débat sur les raisons pour lesquelles les États-Unis n'ont pas gagné la guerre du Vietnam semble sans fin. À quelle école appartenez-vous ?**

Le Vietnam a été un conflit régional limité dans le contexte plus large de la Guerre froide. En raison des risques d'escalade avec l'Union soviétique et la Chine (comme cela s'était produit avec la Chine pendant la guerre de Corée au début des années 1950), les États-Unis ont restreint leur usage de la force. Cette contrainte, imposée par la dynamique de puissance du système international, a, à son tour, façonné la nature de la guerre du Vietnam pour les États-Unis. Les Présidents Lyndon B. Johnson et Richard Nixon se sont abstenus de s'engager dans une invasion terrestre du Nord-Vietnam. Au lieu de cela, ils ont opté pour des frappes aériennes limitées pendant les campagnes aériennes Rolling Thunder et plus tard Linebacker au Nord-Vietnam et ont restreint les opérations terrestres au Sud-Vietnam.

En conséquence, Washington n'a jamais pu adopter une stratégie de coercition par déni qui aurait pu menacer de manière crédible le régime communiste nord-vietnamien et le faire renoncer à ses aspirations dans le Sud. Le Nord était hautement résolu à réunifier son pays et les opérations militaires limitées que les États-Unis et le Sud-Vietnam pouvaient mener étaient insuffisantes pour convaincre Hanoï d'abandonner ses objectifs politiques. La classe politique de l'époque n'était pas à blâmer : au contraire, la nature de l'affrontement, déterminée par la Guerre froide, et l'asymétrie des objectifs politiques ont dicté le type et le niveau de la force mili-

11. En 2006 (NdT).

12. P. Haun, T. P. Schultz, C. F. Jackson, *Air Power in the Age of Primacy...*, op. cit., p. 24.

13. P. Haun, *Tactical Air Power and the Vietnam War: Explaining Effectiveness in Modern Air Warfare*, op. cit., 294 p.

taire que les Américains ont employés. Les officiers supérieurs qui avaient combattu pendant la Seconde Guerre mondiale ont eu du mal à accepter de devoir mener une guerre aussi limitée.

Cependant, l'issue de la guerre restait ouverte, car il n'existait pas de prédestination à ce que le Sud-Vietnam tombe. Les recherches historiques récentes mettent en lumière les débats internes à Hanoï. Si Lê Duẩn, qui privilégiait la réunification au développement économique, n'avait pas pris le pouvoir au sein du Parti communiste nord-vietnamien en 1960, la guerre aurait pu se terminer par un compromis. Nous devons être prudents avant de tirer des conclusions trop hâtives sur la puissance aérienne simplement parce que les Nord-Vietnamiens ont finalement gagné la guerre.

**La puissance aérienne a été employée dans tout le spectre des opérations pendant cette guerre. Pour expliquer et évaluer ses résultats, vous avez développé la « théorie de la puissance aérienne tactique ». Pouvez-vous nous la résumer et expliquer pourquoi vous pensez qu'elle a fonctionné ?**

La théorie de la puissance aérienne tactique postule que, dans la guerre conventionnelle moderne, l'avantage de la puissance aérienne réside dans sa capacité à localiser et à attaquer les forces terrestres conventionnelles lorsqu'elles se massent et manœuvrent. Les forces terrestres, vulnérables, répondent généralement en se dispersant et en se cachant, au prix de l'abandon de leur stratégie de prédilection de concentration sur un point décisif. Les armées qui sont soumises à une menace aérienne létale choisissent généralement la survie plutôt que la mort.

La mesure de l'efficacité de la puissance aérienne n'est donc pas le nombre de chars détruits, mais la manière dont elle affecte la stratégie de l'ennemi. Lorsque la puissance aérienne est la plus efficace, les forces aériennes et terrestres travaillent ensemble, plaçant l'ennemi devant un dilemme : doit-il disperser et cacher ses forces, au risque de devenir vulnérable aux attaques terrestres, ou doit-il se concentrer et manœuvrer, au risque de devenir vulnérable aux attaques aériennes ? La puissance aérienne est la plus efficace dans les opérations conjointes, quand elle pose à l'ennemi trop de problèmes à résoudre.

Cependant, plusieurs facteurs opérationnels et environnementaux influencent l'efficacité des forces aériennes dans un conflit spécifique. Les facteurs opérationnels incluent le niveau de supériorité aérienne obtenu, la capacité des forces aériennes à localiser et attaquer les forces terrestres ennemies, la capacité des forces terrestres amies à engager l'ennemi et à coordonner l'action interarmées et la capacité des forces ennemies à opérer sous la menace de la puissance aérienne. Les facteurs environnementaux incluent la météo, la luminosité, le terrain, la densité de la population et la possibilité de se camoufler. Toutes choses étant égales par ailleurs, la puissance aérienne est plus efficace lorsqu'elle opère dans le désert, de jour, sur un terrain plat, avec peu de civils et avec des possibilités de se dérober limitées ne permettant pas à l'adversaire de se dissimuler.



## **L'utilisation de la puissance aérienne doit-elle être étroitement liée aux forces terrestres ?**

Oui et non. Les forces aériennes et terrestres doivent coordonner leurs actions pour travailler ensemble et atteindre leurs objectifs conjoints. Cependant, au niveau opérationnel, la puissance aérienne a été plus efficace lorsqu'elle opérait séparément pour cibler directement les forces déployées au-delà de la ligne de front des troupes (Forward Line of Troops – FLOT) qui, au Vietnam, était alors connue sous le nom de « bomb line ». En deçà de cette ligne, on recourt au CAS, ce qui implique une coordination poussée avec les forces terrestres pour éviter les tirs fratricides. Le CAS est limité par la présence de forces terrestres amies engagées avec l'ennemi.

En pratique, la puissance aérienne a été employée le plus souvent et le plus efficacement contre les forces déployées au-delà du front lors de missions de reconnaissance armée. Au Vietnam, la reconnaissance armée était doctrinalement connue dans l'USAF sous le nom de « battlefield interdiction » puis de « battlefield air interdiction » (BAI). L'USAF, après l'opération Desert Storm en 1991, a abandonné la BAI en tant que mission distincte et l'a subordonné comme un sous-ensemble de l'interdiction aérienne. En revanche, le corps des Marines a maintenu l'attaque directe des forces déployées au-delà de la zone du CAS dans leur doctrine, qu'ils ont appelée « deep » ou « direct air support ». Dans le livre, je conclus en recommandant que la doctrine de l'aviation des Marines soit reconnue comme doctrine interarmées.

**Vous montrez, par exemple, que les opérations de soutien aérien au Sud-Vietnam ont connu plus de succès jusqu'en 1968 que les opérations aériennes menées au Nord-Vietnam pendant Rolling Thunder. Pensez-vous que vous auriez eu la même évaluation si la gestion politique de Rolling Thunder avait été différente ?**

Non. La stratégie que le Pentagone plébiscitait était la campagne de bombardement qui ciblait l'économie nord-vietnamienne. Initialement, la Maison-Blanche demandait aux militaires de faire preuve de retenue. Cependant, lorsque ces restrictions ont été levées et que cette campagne de bombardement stratégique a été mise en œuvre en 1967, l'économie nord-vietnamienne s'est montrée résiliente. Hanoï a pu compenser les pertes grâce au soutien économique significatif d'autres pays communistes. Le ciblage de l'économie du Nord n'exerçait pas de pression suffisante sur Hanoï tant qu'elle bénéficiait du soutien de l'Union soviétique et de la Chine.

Cependant, les limites imposées par la Maison-Blanche sur le ciblage des sites de missiles SA-2 nord-vietnamiens et des bases aériennes des *MiG* sont la manifestation d'une faute politique. Cela n'a fait qu'augmenter les pertes subies par les aviateurs qui volaient pendant Rolling Thunder. Néanmoins, ces restrictions ont affecté le niveau d'attrition mais pas le résultat final de l'opération.

**Les frappes aériennes menées autour de Khe Sanh pendant l'offensive du Têt de 1968 ont de nouveau joué un rôle très important dans la défaite des Nord-Vietnamiens à l'issue de cette campagne. Cependant, la détermination de Hanoï est restée intacte. Cela signifie-t-il que, selon vous, la puissance aérienne ne peut jouer aucun rôle stratégique en général ? Est-elle limitée à la sphère militaire et tactique ?**

La puissance aérienne stratégique joue un rôle vital dans la dissuasion nucléaire. La combinaison des armes nucléaires et des forces aériennes a empêché une troisième guerre mondiale depuis quatre-vingts ans. Il n'y a pas de rôle plus important pour la puissance aérienne que cette mission stratégique.

Cependant, pour la guerre conventionnelle, l'attaque stratégique a rarement été efficace. Les forces aériennes conventionnelles sont mieux utilisées dans des opérations interarmées ciblant les forces militaires ennemies. Les forces aériennes conventionnelles ne doivent pas être utilisées pour cibler les civils et/ou leurs économies, car c'est immoral, illégal et inefficace. Par ailleurs, cibler les dirigeants ennemis fonctionne rarement. Et même si un régime est renversé, sans forces terrestres disponibles pour assurer la sécurité, la situation sera probablement pire qu'avant, comme le démontre l'exemple libyen.

**Vous passez également en revue les opérations Commando Hunt initiées à partir de l'année 1968. Pouvez-vous nous rappeler brièvement leur but et les conclusions qui peuvent en être tirées ?**

Après l'offensive du Têt et la décimation du Viet Cong, le président américain L. B. Johnson a limité le bombardement du Nord-Vietnam. La campagne d'interdiction aérienne s'est alors déplacée vers le Sud du Laos et le Cambodge où se concentraient désormais la majeure partie des actions ennemies. Ces opérations américaines, connues sous le nom de « Commando Hunt » (« Chasse aux commandos ») ont duré de 1968 à 1972, ce qui en fait la plus longue campagne d'interdiction aérienne de l'histoire.

Pendant Commando Hunt, les États-Unis ont adopté des technologies de pointe, y compris le déploiement de milliers de capteurs et un centre de renseignement qui utilisait les ordinateurs les plus rapides au monde à l'époque, pour traiter et prédire les mouvements des Nord-Vietnamiens le long de la piste Hồ Chí Minh. Bien que Commando Hunt ait diminué le flux du ravitaillement, l'opération n'est pas parvenue à réduire le volume de troupes nord-vietnamiennes qui effectuaient la longue marche sur la piste. Bien qu'opérationnellement efficace au départ, en 1971, l'Armée sud-vietnamienne, sans ses conseillers militaires américains pour coordonner les frappes aériennes, a tenté d'interdire l'utilisation de la piste avec l'opération Lam Son 719 de février-mars 1971. Ils se sont alors heurtés à une forte résistance, conduisant Hanoï à planifier une autre offensive générale pour reprendre l'avantage, qui donnera lieu à la grande offensive de Pâques de 1972.

L'interdiction aérienne des lignes de communication terrestres est difficile et généralement inefficace. L'ennemi ne fait pas face à suffisamment de dilemmes sans la menace des forces terrestres amies. En leur absence, il peut disperser et dissimuler sa logistique, se déplacer de nuit ou sous la couverture des nuages. Il peut utiliser le terrain à son avantage, se dissimuler et se camoufler pour éviter la détection ou limiter les pertes. Bien que l'interdiction aérienne semble prometteuse en théorie, au sol, elle réussit rarement en pratique.

**Comme dans le cas de Linebacker I, vous pensez donc que l'interdiction aérienne n'a pas fonctionné comme souhaité, en particulier contre des cibles mobiles, camouflées ou fuyantes. Mais les pilotes ne font-ils pas face aux mêmes difficultés lorsqu'ils sont au contact des forces terrestres ennemies sur le champ de bataille ?**

Au niveau tactique, oui, les pilotes font face aux mêmes défis pour localiser et cibler des forces terrestres dispersées. Cependant, il existe une différence significative, car les forces aériennes n'ont pas besoin de détruire les forces terrestres pour être efficaces. La dispersion des forces terrestres ennemies empêche l'armée adverse de mettre en œuvre une stratégie de concentration au point décisif.

Il est certes frustrant pour les équipages aériens de ne pas pouvoir localiser et larguer leurs bombes sur un ennemi caché. La principale différence entre l'interdiction aérienne et l'attaque directe est que, dans le premier cas, l'ennemi ne fait pas face à la menace simultanée des attaques aériennes et terrestres. Il peut se disperser et éviter comme il le souhaite les frappes aériennes, puis se déplacer une fois la menace aérienne passée. La puissance aérienne peut retarder la logistique au sol, mais elle l'arrête rarement.

Les aviateurs ont du mal à comprendre que quand ils sont les plus efficaces, ils ne larguent pas leurs bombes. Lorsque la puissance aérienne réussit sa mission de dissuasion nucléaire, les missiles restent dans leurs silos et les bombardiers sur leurs bases. Lorsqu'elle réussit dans la guerre asymétrique, les insurgés se diluent. Dans la guerre conventionnelle, l'ennemi se disperse, se cache et déploie des leurres. Lorsqu'elle est la plus efficace, la puissance aérienne dissuade, mais ne détruit en général pas l'ennemi.

**Pendant Linebacker II, les bombardiers ont rempli leur rôle en frappant Hanoï. Comment cet exemple s'intègre-t-il dans votre théorie ?**

La guerre est probabiliste et aucune théorie unique ne couvre tous les cas. L'opération Linebacker II a atteint un objectif politique limité, à savoir faire sortir les États-Unis d'une guerre qu'ils avaient déjà perdue. Au demeurant, plusieurs points doivent être soulignés. Premièrement, les frappes de Linebacker II visaient des cibles militaires sélectionnées qui étaient proches d'Hanoï, mais qui présentaient un risque de dommages collatéraux limité. Ce n'est pas la nature des cibles frappées, mais le fait que les défenses aériennes nord-vietnamiennes aient épuisé leurs missiles (avec le refus de l'Union soviétique et de la Chine de les réapprovisionner) qui a ramené Hanoï à la table des négociations à Paris.

Deuxièmement, Linebacker II a convaincu les Nord-Vietnamiens de signer un accord de paix en janvier 1973 qu'ils avaient déjà accepté en octobre 1972 lorsque leur armée avait été vaincue lors de l'offensive de Pâques. C'est l'attaque directe par la puissance aérienne américaine lors de cette dernière offensive de ses forces terrestres, et non le bombardement stratégique, qui a convaincu le Nord-Vietnam que les Américains devaient se retirer du conflit.

En résumé, la « théorie de la puissance aérienne tactique » ne prédit pas le résultat de Linebacker II. Cette opération a été un succès – rare – du bombardement stratégique mais ses gains ont été minimes et ne sont advenus qu'après la défaite de l'armée nord-vietnamienne lors de l'offensive de Pâques. Malheureusement, l'une des conséquences majeures de Linebacker II a été le sacrifice de quinze *B-52 Stratofortress* en onze nuits, ce qui a démontré à Saigon la détermination des États-Unis.

**Dans votre livre, vous confrontez également votre théorie à l'opération Desert Storm (1991), qui s'est inscrite dans le cadre d'une guerre conventionnelle, mais semble pourtant un excellent exemple de la victoire d'une puissance aérienne, autonome, frappant l'ennemi loin des lignes de front. Rejetez-vous cette évaluation ?**

Le bombardement stratégique et l'interdiction aérienne ont échoué pendant Desert Storm. Saddam Hussein a continué à contrôler son armée et sa population avant, pendant et après la guerre. Les avions furtifs emportant des munitions guidées étaient impressionnants d'un point de vue opérationnel. Ils étaient capables de pénétrer le système de défense aérienne intégré irakien, dénommé « KARI », et de détruire avec une seule bombe ce qui nécessitait auparavant le largage de centaines de munitions. Cependant, les cibles liées aux centres de décision, frappées à la fois à l'intérieur et autour de Bagdad, avaient été abandonnées depuis longtemps.

La campagne d'interdiction aérienne a également échoué parce que l'armée irakienne avait déjà été déployée dans des positions défensives statiques, disposait d'une logistique suffisamment robuste sur le théâtre, avec des véhicules de ravitaillement qui pouvaient facilement se déplacer dans le désert pour contourner les ponts détruits qui traversaient des lits de rivières asséchés.

En réalité, c'est l'attaque directe des forces irakiennes déployées au-delà des lignes de front qui a eu l'impact le plus significatif. La poursuite des frappes aériennes contre les forces irakiennes à la mi-février, associée à l'anticipation de l'invasion terrestre, a contraint l'Irak à tenter de négocier un cessez-le-feu. La puissance aérienne a maintenu la dispersion et le retranchement de l'armée irakienne. Lorsque cette dernière a tenté de manœuvrer fin janvier en tentant une incursion en Arabie saoudite à Ras al-Khafji, la plus grande partie des forces mobilisées n'a jamais atteint la frontière, du fait des attaques des forces aériennes américaines.

Je ne rejette pas l'idée que l'opération Desert Storm soit l'archétype de la victoire de la puissance aérienne, frappant l'ennemi loin de ses lignes de front. En revanche, ces forces aériennes n'étaient pas autonomes. Attaquer toute seule l'armée irakienne

n'aurait eu que peu de sens sans la menace d'une invasion terrestre. C'est une leçon que l'OTAN aurait dû tirer en 1999 lors du Kosovo.

**Même si vous vous en défendez dans votre livre, on peut se demander si votre expérience avec l'A-10 n'a pas trop influencé votre vision ?**

Chaque fois qu'un auteur est critiqué, c'est bon signe : son travail est lu et pris au sérieux. Il vaut bien mieux être critiqué qu'ignoré. C'est aussi bon signe quand la critique vise l'auteur plutôt que le travail universitaire, car cela signifie que le travail est solide.

Je reconnais en toute liberté que je possède un biais quand j'étudie l'impact des opérations air-sol, car c'est là où réside mon expertise. Je peux ainsi voir clairement à la fois les avantages et les limites de la puissance aérienne dans l'attaque des forces terrestres. Cependant, je ne suis pas sûr que la même critique serait adressée à un pilote de *F-15* écrivant sur la supériorité aérienne ou à un pilote de *B-52* sur le bombardement stratégique. Je n'ai pas entendu de critiques similaires adressées contre Marshall L. Michel III pour *Clashes: Air Combat Over Vietnam, 1965-68*<sup>14</sup> ou Stephen P. Randolph pour *Powerful and Brutal Weapons: Nixon, Kissinger, and the Easter Offensive*<sup>15</sup>. Leurs livres font date grâce à leur expérience en vol, qui leur a permis d'écrire de si grands ouvrages.

Ensuite, si j'étais trop biaisé par mon expérience sur *A-10*, j'aurais écrit un livre en faveur des opérations d'appui aérien rapproché. Cependant, mes recherches soulignent le rôle mineur du CAS dans la guerre aérienne conventionnelle moderne, car les forces terrestres sont rarement engagées avec l'ennemi et une coordination minutieuse est nécessaire, limitant le nombre de missions. Je plaide en réalité plutôt pour l'attaque directe, ce qui, à la fin de la Guerre froide, était l'apanage des missions BAI exécutées par des *F-16* et des *Jaguar*, pas par des *A-10*.

**Pensez-vous appartenir à une certaine école de pensée de la puissance aérienne, aux côtés d'auteurs européens comme le Britannique John C. Slessor, ou bien les limites que vous identifiez, par exemple concernant la mission d'interdiction aérienne, suggèrent-elles que vous ouvrez de nouvelles voies?**

Je crois effectivement que je trace un nouveau sillon théorique. Le Marshal Slessor consacre une grande partie de *Air Power and Armies*<sup>16</sup> à la supériorité aérienne et à l'interdiction aérienne en profondeur. Il s'oppose à l'attaque directe des forces déployées, sauf dans des circonstances extraordinaires. La théorie de la victoire de Slessor implique d'isoler le champ de bataille en privant les armées de ressources grâce à l'interdiction aérienne. Le type d'interdiction aérienne qu'il défend est attrayant en théorie, mais elle réussit rarement en pratique pour les raisons que j'ai évoquées précédemment.

14. M. L. Michel III, *Clashes: Air Combat Over Vietnam, 1965-72*, Annapolis, Naval Institute Press, 1997, 340 p.

15. S. P. Randolph, *Powerful and Brutal Weapons: Nixon, Kissinger, and the Easter Offensive*, Cambridge, Harvard University Press, 2007, 401 p.

16. J. C. Slessor, *Air Power and Armies, Foreword by Phillip Meilinger*, Tuscaloosa (Alabama), The University Press of Alabama Press, 2010, 259 p.

Je soutiens plutôt que l'attaque directe des forces déployées, en tant que composante clé d'une opération interarmées, amène l'ennemi à abandonner sa stratégie de prédilection de concentration au point décisif. Lorsque les armées ne font pas ce que prédit la « théorie de la puissance aérienne tactique » et qu'elles se massent au contraire, comme les Nord-Vietnamiens l'ont fait à Khe Sanh ou lors de l'offensive de Pâques à An Loc, elles peuvent être décimées par la puissance aérienne. Je ne connais aucun théoricien de la puissance aérienne ayant avancé cet argument. La plupart des doctrines de puissance aérienne au niveau tactique se sont concentrées sur les procédures de coordination des forces aériennes et terrestres, mais elles n'expliquent pas pourquoi, comment ou quand la puissance aérienne conventionnelle est efficace.

### **Comment votre livre a-t-il été reçu par les autres universitaires ?**

Pour l'instant, très bien ! J'ai reçu quatre critiques favorables et pour un ouvrage académique, les ventes ont été plutôt bonnes<sup>17</sup>. J'ai également donné plusieurs conférences et interviews sur le livre, qui se sont bien passées. Une table ronde H-Diplo RJISSF (Robert Jervis International Security Studies Forum) sera publiée prochainement, avec des critiques positives.

**Et dans l'U.S. Air Force ? Il semble que vous remettiez en cause deux postulats assez ancrés : le fait que le potentiel de la puissance aérienne s'exprime mieux en frappant des cibles ennemies loin des lignes de front et celui qu'un degré relatif d'autonomie pour les commandants aériens est toujours souhaitable afin de mener une campagne aérienne selon leurs préceptes.**

Peut-être étonnamment, mais l'U.S. Air Force n'a pas encore montré ses réticences. J'ai même été invité à donner la conférence principale sur la puissance aérienne et la coercition à l'U.S. Air War College le mois dernier. Aujourd'hui, la plupart des officiers en service actif, qui ont grandi dans l'Air Force pendant la dernière période d'opérations interarmées, sont réceptifs à mes arguments et n'ont pas les mêmes biais à l'endroit du bombardement stratégique indépendant que les générations précédentes possédaient, y compris la mienne.

### **L'actualité en Ukraine et au Moyen-Orient vous donne-t-elle raison ?**

Dans l'épilogue du livre, je me penche sur la bataille de Kyiv dans les premières semaines de l'invasion de l'Ukraine en 2022. Les forces aériennes russes ont été inefficaces parce qu'elles n'ont pas pu établir de supériorité aérienne. Cet échec n'avait rien d'évident. Si les États-Unis n'avaient pas fourni des renseignements en temps opportun, permettant aux forces mobiles de la défense aérienne ukrainienne de cacher leurs systèmes de défense sol-air au début de la guerre, l'impact de la

---

17. D. Gipper, « [Review of Haun, Phil, Tactical Air Power and the Vietnam War: Explaining Effectiveness in Modern Air Warfare](#) », *H-Net Reviews*, mars 2025 ; M. W. Hankins, S. Heder, « [Tactical Air Power and the Vietnam War: Explaining Effectiveness in Modern Air Warfare, by Phil Haun, reviewed](#) », *Journal of Military History*, Vol. 88, No. 3, juillet 2024, pp. 793-796 ; M. Dietz, « [Tactical Air Power and the Vietnam War: Explaining Effectiveness in Modern Air Warfare by Phil Haun](#) », *Naval War College Review*, Vol. 77, No. 2, été 2024, pp. 130-132.

puissance aérienne aurait pu être très différent (encore une fois, l'issue de la guerre est probabiliste).

Bien que je n'aie pas encore écrit à ce sujet, les événements récents, en particulier la prolifération de drones armés sur le champ de bataille, renforcent l'idée que la présence de forces aériennes létales en surplomb, même de petits drones pilotés à distance via des kilomètres de fibre optique, peut forcer les forces terrestres à se disperser et à se cacher, ou sinon à mourir. L'absence de guerre conventionnelle récente au Moyen-Orient ne permet en revanche pas de mettre correctement à l'épreuve la théorie de la puissance aérienne tactique.

**Justement, les avions de chasse ne sont-ils pas amenés à être remplacés par des drones pour les actions de soutien en première ligne ? Quelles pourraient être les conséquences pour votre théorie ?**

En effet. Le livre montre que, en raison de la létalité des missiles sol-air et air-air, la plateforme de combat principale des États-Unis est passée des bombardiers aux avions de combat tactiques. Nous pourrions assister à une transition similaire avec les drones dans la guerre russo-ukrainienne, ce qui n'empêcherait pas ma théorie de toujours s'appliquer.

Dans ce conflit, nous avons vu des drones utilisés à la fois pour des missions de bombardement stratégique et d'attaques directes. Bien que les frappes de missiles et de drones russes aient endommagé les infrastructures ukrainiennes et imposé des souffrances et des coûts importants, elles n'ont pas affaibli la volonté ukrainienne de résister.

En revanche, les drones sur le champ de bataille ont modifié la nature de la guerre terrestre, la faisant ressembler à la guerre des tranchées de la Première Guerre mondiale. Ce qui nécessitera une analyse supplémentaire, c'est de déterminer si les facteurs opérationnels et environnementaux identifiés dans le livre doivent être élargis, réduits ou réinterprétés. Seul le temps et les faits le diront.

**Vous avez récemment co-signé un article avec C. F. Jackson intitulé « Lost in Translation: Proxy War and the Sino-American Technology Transfer from the Korean War to the Battle of Dien Biên Phu »<sup>18</sup>, sur le soutien chinois aux Vietnamiens et américain aux Français pendant la guerre d'Indochine. Vous démontrez que Pékin a été plus efficace que Washington. Pouvez-vous développer ? Y a-t-il des leçons pertinentes pour le temps présent à tirer de cet épisode historique ?**

Colin F. Jackson et moi avons écrit cet article il y a près de dix ans, bien qu'il n'ait été publié que récemment. Nous soutenons que les Chinois et les Américains ont tiré des leçons de la guerre de Corée et ont ensuite tenté de les appliquer au Vietnam. Les premiers ont opéré un transfert de technologies pour que les Vietnamiens puissent

18. P. Haun, C. F. Jackson, « Lost in Translation: Proxy War and the Sino-American Technology Transfer from the Korean War to the Battle of Dien Biên Phu », *Journal of Military History*, Vol. 89, No. 3, juillet 2025, pp. 677-697.



employer leur artillerie dans des défenses statiques tout en s'exposant à la menace permanente des frappes aériennes américaines. À Điện Biên Phủ, les Vietnamiens ont suivi les conseils chinois, creusant des tunnels à l'arrière des montagnes surplombant la cuvette pour protéger leur artillerie.

En revanche, les Français ont été poussés par les Américains à utiliser la puissance aérienne afin de soutenir leurs opérations de déploiement. Ils n'ont ainsi pas été en mesure d'assurer le même niveau de protection pour leur artillerie, car ils dépendaient du ravitaillement aérien et n'ont finalement pas pu employer la puissance aérienne de la même manière que les Américains l'avaient fait en Corée. Que cela serve d'avertissement aux États puissants qui tentent d'imposer leurs méthodes de combat à leurs alliés.

### **Pour finir, quels sont vos projets en cours ?**

J'ai plusieurs projets en plus du volume à paraître dont j'ai parlé précédemment : *Air Power in Irregular Warfare: Counterterrorism and Counterinsurgency since 9/11*. Je suis le directeur d'un nouvel Institut d'études sur la dissuasion à l'U.S. Naval War College. Notre premier article de recherche, « The October 2022 Russian Tactical Nuclear Weapons Crisis: How conventional defeat increases the risk of nuclear escalation », est en cours de relecture.

Depuis plusieurs années, je travaille avec l'historien italien de la puissance aérienne Gregori Alegi sur un commentaire et une traduction d'une nouvelle de Giulio Douhet, *Winged Victory: How the Great War Ended*. Il a écrit ce livre pendant l'été 1918, plaidant pour la création d'une force aérienne indépendante, mais qui appliquerait une théorie de la victoire fondée sur l'interdiction aérienne. Après la fin de la Première Guerre mondiale suite à la capitulation allemande, il a modifié sa théorie de la puissance aérienne dans *Command of the Air* en faveur du bombardement des civils. L'University of Tennessee Press publiera *Winged Victory* dans sa série « Legacies of War ». Par ailleurs, il y a un peu plus d'un an, alors que j'étais en congé sabbatique au Dartmouth College, j'ai commencé à travailler sur un autre livre au sujet de la coercition, *Intending to Fail: Why States Coerce Insincerely*, qui est maintenant terminé et en cours de relecture. La thèse du livre est que même l'échec de la coercition peut être bénéfique lorsque le résultat obtenu est celui d'un soutien international ou national pour une guerre ultérieure.

***L'ŒIL DE L'AS***



# Entretien avec Nguyễn Đức Soát

Par Huyen Mermet, Pierre Journoud et Jean-Christophe Noël



*Le général Nguyễn Đức Soát, PhD, est un ancien pilote de MiG-21 et de Su-27. As de la guerre du Vietnam, il a été chef du commandement de la défense aérienne et de l'armée de l'Air vietnamienne, ainsi que vice-chef d'état-major de l'Armée populaire vietnamienne. Il s'est vu décerner le titre honorifique de Héros des Forces armées populaires vietnamiennes. Nguyễn Đức Soát est également un chercheur spécialisé dans la guerre aérienne au Vietnam et l'auteur de nombreux ouvrages et documents tactiques.*

**Quand vous êtes-vous engagé dans l'Armée de l'air populaire vietnamienne (AAPV) ?**

J'y suis entré en 1965, juste après avoir terminé mon parcours au lycée.

**L'AAPV est une armée très jeune à l'époque ?**

Effectivement. En juillet 1954, les accords de Genève<sup>1</sup> sont signés et le 10 octobre 1954, Hanoï est libérée. Peu de temps après, très exactement le 3 mars 1955, l'Armée populaire du Vietnam crée le Comité de recherche sur les aérodromes, dont on peut dire qu'il est l'ancêtre de l'AAPV.

---

1. Les accords de Genève, signés le 20 juillet 1954 et ratifiés le lendemain, mettent un terme à la guerre d'Indochine débutée en décembre 1946.

## **Entretient-elle des rapports particuliers avec les forces aériennes soviétiques et chinoises ?**

Oui, tout à fait, notamment en ce qui concerne la formation des pilotes et du personnel le plus critique. En 1956, quatre groupes de 122 jeunes Vietnamiens sont envoyés à l'étranger. Cinquante élèves rejoignent la Chine pour apprendre à piloter sur *MiG-17*. Trente autres partent pour l'Union soviétique pour devenir pilotes d'avions de transport.

Trente autres apprentis devaient à leur tour se rendre en Chine pour constituer les futurs équipages de bombardiers *Tupolev Tu-2*. Mais Hanoï a finalement décidé d'annuler ce programme. Enfin, douze personnes prendront la direction de la Tchécoslovaquie pour être formées sur les avions de voltige.

Comme vous pouvez le constater, notre gouvernement pense très rapidement à former une armée de l'Air, même si nous ne disposons pas encore d'avions.

## **A-t-on une idée générale de la répartition de ces apprentis-pilotes entre l'Union soviétique et la Chine ?**

Si l'on prend la fourchette entre 1957 et 1991, plus de 2 400 jeunes vietnamiens ont été envoyés à l'étranger pour apprendre le métier de pilote, quel que soit le type d'avion. Ce peut être sur avions de chasse, chasseurs-bombardiers, hélicoptères ou avions de transport. Parmi ces jeunes, 2 100 furent formés en Union soviétique et 300 en Chine. Et bien sûr, des centaines de techniciens ou de mécaniciens ont également profité de l'enseignement dispensé par les Chinois et les Soviétiques pour former l'ossature indispensable de l'AAPV.

## **Aucun Vietnamien n'a été envoyé en Corée du Nord par exemple ?**

Non, mais les Nord-Coréens sont venus participer à la guerre du Vietnam à nos côtés.

## **Quelles différences existait-il entre la formation des Chinois et celles des Soviétiques ?**

La Chine a été la première à former des pilotes de combat pour le Vietnam dès 1956-1957. C'est plus tard, en 1960, que l'Union soviétique commence à former des pilotes de combat vietnamiens. Auparavant, elle ne formait que des pilotes de transport.

En ce qui concerne la qualité des cursus, je dirais que les Chinois nous offraient une très bonne formation de base, mais que les Soviétiques étaient plus rapides. Il faut préciser qu'à l'époque, les Chinois disposaient à peine de l'autorisation et des licences pour produire des avions de chasse inspirés des modèles soviétiques, comme des *MiG-17*, *MiG-19* ou *MiG-21*. Pékin ne nous formait que sur les *MiG-17*.

C'est seulement en 1965 que les Chinois ont commencé à entraîner des pilotes sur *MiG-19*, qui étaient alors les premiers avions supersoniques. Ils ont pu entamer cette formation car ils ont enfin obtenu l'autorisation de produire ces avions. Bien sûr, le *MiG-19* était plus moderne que le *MiG-17*. Et puis, à partir de 1965, l'Union soviétique a commencé à former les Vietnamiens sur *MiG-21*.

## **Comment la guerre du Vietnam débute-t-elle pour l'AAPV ?**

Après les incidents du golfe du Tonkin en août 1964, dont même les historiens américains reconnaissent qu'ils ont été en partie inventés par des opérateurs de la National Security Agency, Washington décide de bombarder le Nord-Vietnam. L'Armée populaire vietnamienne dispose alors d'un régiment d'aviation militaire comprenant une quarantaine de pilotes, tous formés en Chine. Or, selon les accords de Genève de 1954, le Nord-Vietnam ne devait pas faire entrer sur son territoire certains matériels de guerre tels que les avions de combat. C'est la raison pour laquelle ce régiment, fondé en 1963, était basé en Chine dans la province du Yunnan, à environ 200 km de la frontière sino-vietnamienne. Son personnel s'entraînait seulement en Chine et n'avait pas le droit de revenir au pays. L'unité était composée de pilotes de *MiG-17*, de mécaniciens, de spécialistes de la logistique, de cadres...

## **Les infrastructures étaient-elles prêtes au Nord-Vietnam pour les accueillir ?**

Oui, effectivement, des infrastructures aéronautiques avaient déjà été dressées à Hanoï, sur l'aéroport de Nội Bài, qui est aujourd'hui la plateforme civile qui dessert la capitale avec le reste du monde. Donc, quand les États-Unis attaquent le Nord-Vietnam au lendemain des incidents du Tonkin, ces 40 pilotes vietnamiens sont rapatriés au Vietnam avec leurs avions. Ils étaient prêts depuis longtemps. Ils se posent à Nội Bài et bénéficient immédiatement du soutien nécessaire – camions de carburant, électricité, etc.

## **Leur niveau est-il bon ?**

Les Chinois ont formé ces pilotes. Ils maîtrisent donc les fondamentaux. Nos pilotes se sont entraînés depuis 1956-1957 et ont poursuivi leur formation en volant sans arrêt jusqu'en 1964. Leur expérience des vols est bonne car les conditions météorologiques sont également souvent favorables sur place. Ce n'est que plus tard que la règle des 80 heures de vol par an fut instaurée.

## **80 heures par an, cela paraît peu si on les compare aux standards occidentaux (environ 180 heures) ?**

Alors, de ce point de vue, une incompréhension doit être levée. Notre décompte des heures de vol est différent de celui des Américains. 80 heures représentent bien 80 heures de vol. Le décompte débute quand les roues de l'avion quittent la piste et s'arrête quand elles touchent le sol. Nous ne prenons pas en compte le temps du roulage par exemple. Je pense qu'un équivalent avec les règles de calcul occidentales serait plutôt 100 heures par an.

## **Revenons-en un peu à vous et au début de la guerre. Qu'est-ce qui vous motive pour rentrer dans l'AAPV ?**

1965, c'est l'année officielle de l'entrée en guerre des États-Unis. Dès mars, sous prétexte de protéger la base aérienne de Chu Lai, les Marines américains débarquent à Đà Nẵng. Et le Président Lyndon B. Johnson décide de débiter l'opération Rolling Thunder et de bombarder plus systématiquement le Nord-Vietnam. La décision de faire combattre l'AAPV aux côtés des autres forces anti-aériennes est alors prise.



Le 3 avril 1965, la première bataille aérienne se déroule dans le ciel du Nord, alors que les bombardiers américains attaquent le pont de Hăm Rồng dans la province de Thanh Hóa. Ce pont se situe à environ 150 km de Hanoï. Quatre *MiG-17* se heurtent à une formation de *F-8 Crusader* ayant décollé d'un porte-avions. Deux *F-8* sont abattus.

### **Ces combats sont rapidement suivis d'autres ?**

En effet. Dès le lendemain, le 4 avril, une autre formation de quatre *MiG-17* attaque des *F-105*. Les *Thunderchief* sont des avions très modernes, mais aussi très lourds et peu maniables. Les pilotes vietnamiens abattent deux *F-105* mais trois *MiG-17* sont aussi descendus et leurs pilotes tués. Le quatrième *MiG-17* n'a plus de carburant et doit atterrir sur des rizières. Heureusement, le pilote en sort sain et sauf. Il refusait de s'éjecter et voulait que son avion soit préservé et puisse resservir. C'est parce qu'on a pu récupérer le film de sa caméra que la perte des deux *Thunderchief* ennemis a été confirmée.

### **Les épaves des F-105 ont-elles été retrouvées ?**

Oui, à cette époque, des procédures sont mises en place pour répondre à ce type de situation. Quand un avion ennemi était abattu, et si son point de chute se situait près des voies de communication, des opérateurs devaient absolument prendre des photos ou filmer les épaves comme preuve du résultat des combats.

### **Ces batailles aériennes vous impressionnent ?**

Bien sûr ! Lire les comptes-rendus de ces combats dans la presse est exaltant. Les noms de quelques pilotes sont cités. Pour ma part, j'étais très motivé et désireux d'y participer. Nous savions que les Américains allaient intensifier les bombardements sur le Nord-Vietnam.

### **Comment se passe votre recrutement ?**

En juin 1965, je termine mes études au lycée. L'armée vient alors recruter dans mon école et dans d'autres établissements. Les besoins sont importants et de nombreux volontaires, jeunes diplômés possédant l'équivalent de votre baccalauréat ou un niveau d'études supérieur, se pressent pour passer les examens d'aptitude médicale et devenir pilote.

### **C'est un acte de volontariat ?**

Oui, tout à fait. La mobilisation avait en même temps déjà commencé dans certaines zones du pays.

### **Pouvez-vous nous parler de ces examens ?**

Les examens pour devenir pilote étaient très minutieux. Les médecins de l'hôpital militaire 108, tout près de l'opéra d'Hanoï, nous ont imposé quatre jours de tests. Finalement, en 1965, le Vietnam envoie un peu moins de 250 élèves dans différentes écoles de pilotage. 120 partent pour l'Union soviétique, 80 pour la Chine et 40 intègrent une école de l'AAPV. Pour ma part, je fais partie des 120 personnes envoyées en URSS.



**Vous parliez le russe ?**

Nous avons appris le russe de manière intensive pendant trois mois afin que la formation soit la plus rapide possible. Certains d'entre nous avaient déjà appris cette langue au lycée, mais la plus grande majorité ne connaissait pas un mot. Cette période a été très intense pour moi. Je devais bien sûr apprendre une nouvelle langue, mais comme j'étais, semble-t-il, un peu plus doué que certains, je devais également accompagner les autres et leur prodiguer des conseils ou des astuces pour faciliter leur apprentissage.

**Vous appreniez la langue russe en général ou plutôt le vocabulaire technique ?**

Plutôt la langue spécifique de notre métier.

**Comment les Soviétiques se comportaient-ils avec vous ?**

C'était la bonté même. Ils étaient très gentils, tout le temps à notre écoute.

**Ils étaient prévenants ?**

Parfois, quand des élèves vietnamiens étaient arrêtés de vols, les officiers les plus gradés de l'encadrement, voire le directeur de l'institut de formation lui-même, se déplaçaient pour connaître la raison de cette suspension. Les décisions n'étaient jamais prises à la légère et le niveau était vérifié deux fois, trois fois si nécessaire, pour s'assurer de la qualité des futurs pilotes.

**Beaucoup d'entre vous ont été éliminés ?**

Je crois que ma promo a été la meilleure, avec peu de personnes éliminées. Deux raisons peuvent expliquer cette réussite. D'abord, nous étions très déterminés à apprendre et à réussir, car nous savions que notre pays était en guerre et qu'il subissait des bombardements. Ensuite, comme je le disais, les instructeurs soviétiques étaient très dévoués et s'investissaient pour nous former.

Nous étions 120 (plus tard environ 130) à appartenir à cette promotion de 1965-1968. Au final, sur les 80 qui ont été brevetés, 33 ont été sélectionnés pour piloter les *MiG-21* et 47 pour rejoindre les *MiG-17*. Donc, environ une cinquantaine de personnes ont été éliminées pour des problèmes de santé ou parce qu'elles maîtrisaient mal certaines techniques de pilotage. Un exemple : trente exercices de décollage et d'atterrissage devaient être réussis sans l'aide de l'instructeur pour pouvoir passer l'étape suivante. Or, certains arrivaient à décoller, mais pas à atterrir. Or le but d'un pilote, tout le monde le sait, c'est de partir, mais aussi de revenir !

**Combien de temps dure cette formation ?**

Elle a duré 2 ans et 9 mois. Courte donc. Nous avons appris à voler sur des *L-29 Delfin*, des avions tchèques. Après environ 50 vols, on pouvait être lâché. Ma première fois en vol solo, j'étais très ému. Je m'en souviens encore ! Ensuite, on passait sur *MiG-17* ou *MiG-21*. Moi, j'ai donc volé sur *MiG-21*.

**La formation était courte, mais j'imagine que vous la trouviez aussi trop longue. Vous deviez être impatients de revenir dans votre pays ?**

Très impatients en effet. On se demandait quand nous pourrions rentrer. Mais certaines choses sont incompressibles. Je suis arrivé en Union soviétique en août 1965 et, par exemple, j'ai appris à tirer les missiles air-air en novembre 1967.

**Quel était votre niveau en sortant de cette école ?**

Nous étions capables de voler et de combattre seuls ou en formation. Nous avons également appris à tirer des missiles, comme je viens de le dire. Tout a été fait pour que nous puissions partir au combat confiants dans nos capacités.

**J'imagine que les Soviétiques formaient des élèves-pilotes de nombreuses nationalités ? Comment vous considéraient-ils par rapport aux autres ?**

Je dois dire que les Vietnamiens étaient considérés comme les chouchous, car nous les représentions indirectement pour combattre les Américains. D'un autre côté, nous étions déterminés à apprendre de notre mieux afin de pouvoir participer le plus vite possible à la guerre aérienne.

**Justement, comment vous compareriez-vous aux Américains à cette époque ?**

Les comparaisons ne sont pas toujours pertinentes. Ça dépend qui vous comparez, ce que vous comparez. Néanmoins, à cette époque, les Américains possédaient beaucoup d'avantages. D'abord, leurs avions étaient beaucoup plus modernes que les nôtres. Ensuite, ils nous surclassaient numériquement en termes d'avions et de pilotes. Enfin, ils étaient mieux formés.

À titre d'exemple, les pilotes américains, quand ils débutèrent leurs missions de guerre au-dessus du Vietnam, devaient déjà posséder au moins 300 heures de vol sur l'avion de combat sur lequel ils volaient. Ils pouvaient évidemment avoir accumulé plus d'heures de vol sur d'autres types d'avions. Alors que nous... Lorsque j'ai reçu mon diplôme, je n'avais effectué que 185 heures de vol, dont seulement 45 ou 50 heures sur *MiG-21*. Vous pouvez juger de l'écart.

**Quelles tactiques emploient les pilotes vietnamiens pour essayer de réduire ce différentiel qualitatif ?**

Nous nous appuyons beaucoup sur nos radars au sol pour l'alerte et pour le guidage. Ils voient tout, ils détectent l'activité des avions ennemis. Nous recherchons à faire des interceptions de travers en arrivant selon un angle de 70 degrés. Enfin, ça... c'est la théorie. De nombreux affrontements se déroulent en face à face.

**Je suppose que les tactiques diffèrent entre *MiG-17* et *MiG-21* ?**

Les *MiG-17* combattaient souvent à quatre avions. Ils employaient évidemment leurs canons pour tirer et viraient très bien. Ils étaient très efficaces dans la première phase de la guerre aérienne, disons pendant l'opération Rolling Thunder. Les Américains déployaient alors des *F-105*. C'est devenu plus compliqué pour nous quand ils ont décidé d'employer des *F-4 Phantom II*. Les *MiG-21*, pour leur part, ont d'abord volé en patrouille de quatre puis, avec le temps, de deux avions.

**F-105, F-4... autant de chasseurs-bombardiers. Le Nord-Vietnam n'a jamais tenté de développer une aviation d'assaut pour appuyer ses troupes au sol ?**

Non, notre mission prioritaire était de protéger nos infrastructures au sol. Mais bien sûr, nous avons appris à attaquer des cibles au sol, à les bombarder, à tirer des roquettes dessus...

**Vous évoquiez au début de l'interview la présence de pilotes nord-coréens pendant la guerre. Quel rôle ont-ils tenu ?**

Les Nord-Coréens sont venus au Nord-Vietnam en 1967 et sont repartis à la mi-1968. Ils pilotaient des *MiG-17*, même si certains évoluaient sur *MiG-21*. Leur base était située sur l'aéroport Kép dans la province de Bac Giang. En fait, le Président nord-coréen Kim Il-sung les avait envoyés pour se former et s'entraîner. Après tout, comme il le faisait remarquer, la Corée et le Vietnam avaient en commun d'être divisés en deux parties.

Leurs pilotes venaient en régiments qui se succédaient tous les trois mois. Ils ont abattu seize avions américains mais ont aussi perdu des pilotes. Neuf d'entre eux se sont sacrifiés lors des combats. Leurs restes ont été ramenés sur leur sol natal il y a une dizaine d'années. Ils reposaient jusqu'alors à Kép, dans un carré réservé aux pilotes coréens. Les aviateurs vietnamiens de la base avaient entretenu leurs tombes pendant toutes ces années.

**Y avait-il également des conseillers chinois ou soviétiques ?**

En ce qui concerne les Chinois, je n'en sais rien. Quand je suis rentré au pays en 1968, je n'en ai pas vu. Quant aux Soviétiques, trois à quatre pilotes accompagnés d'une dizaine de techniciens restaient auprès des aviateurs vietnamiens. Leur mission principale était de réentraîner ou de remettre à niveau nos pilotes quand ils en avaient besoin. Par exemple, si un pilote avait été abattu, il passait généralement un peu de temps à l'hôpital et subissait un nouvel examen médical. Puis, il devait revoler, retrouver ses marques avant de revenir en unité de combat. Les pilotes soviétiques assuraient alors l'instruction sur biplace.

**Des pilotes soviétiques ou chinois ont-ils participé à des combats aériens ?**

Comme vous l'imaginez, on m'a déjà posé cette question. En fait, en 2017, je suis parti aux États-Unis avec une délégation vietnamienne de douze anciens pilotes. Nous avons été invités à participer à une rencontre sur le porte-avions USS Midway qui avait été transformé en musée et était amarré à San Diego (Californie). Environ 700 Américains de tout âge étaient venus assister à nos débats, dont une cinquantaine d'origine vietnamienne, qui vivaient dans le comté d'Orange. Alors que j'étais sur l'estrade avec mes anciens collègues, la même question m'a été posée. Et j'ai répondu par un non catégorique : aucun pilote chinois ou soviétique n'a participé à des combats aériens au-dessus du Nord-Vietnam.

Cependant, pour être tout à fait exact, cela a failli arriver ! En septembre 1972, un après-midi, un vol de remise à niveau a été programmé. Un lieutenant-colonel

vietnamien devait décoller avec son instructeur qui était un lieutenant-colonel soviétique. Alors qu'ils accomplissaient leur programme près de l'aéroport, une formation de quatre *F-4* les a soudainement attaqués. Les Américains ont tiré des missiles, obligeant l'équipage du *MiG* à entreprendre de brusques manœuvres d'évitement. L'avion n'a pas été touché, mais il s'est retrouvé à court de carburant. Les deux pilotes se sont alors éjectés et l'avion a cette fois été abattu par un missile américain juste après.

### **Ils n'ont pas cherché à riposter ?**

Leur avion, un *MiG-21*, n'était pas en configuration de combat. Ils n'avaient pas emporté de missiles air-air. Bon, il est certain qu'il y a eu un peu de négligence. En même temps, les Américains n'attaquaient que le matin à ce moment du conflit. Ce jour-là, je ne sais pas pourquoi, ils ont surgi après 16h !

### **Les pilotes, après avoir été abattus, remontaient-ils facilement dans leurs avions ? Y avait-il des problèmes physiques et surtout des séquelles psychologiques qui auraient pu leur faire baisser les bras ?**

Nous n'étions pas nombreux, donc nous ne pouvions nous permettre de laisser des hommes sur le côté. Après une éjection, un pilote se faisait soigner et dès qu'il allait mieux, il effectuait des vols de remise à niveau et repartait au combat. Je connais ainsi un pilote qui a été abattu à trois reprises, avec un simple intervalle de deux mois entre la deuxième et la troisième fois. S'il ne souffrait pas de mal de dos ou de maux physiques, le pilote sortait de l'infirmerie au bout d'une semaine et pouvait repartir.

Et d'un point de vue mental, je peux vous affirmer qu'aucun pilote vietnamien n'a jamais abandonné. Aucune mission n'a jamais été avortée. À cette époque, les pilotes mais aussi tous les hommes sous l'uniforme – marins, fantassins, artilleurs, etc. –, qu'ils se trouvent sur le front au Nord ou dans le Sud, avaient la ferme volonté de combattre. Nous étions tous prêts à mourir et savions que la mort pouvait surgir à n'importe quel moment.

### **Revenons, si vous le voulez bien, à votre propre parcours. Quand vous rentrez au Nord-Vietnam, la guerre aérienne a perdu en intensité. Rolling Thunder a été arrêté par le Président Johnson. Quelle est alors votre mission ?**

Nous en avions plusieurs. Nous entraîner, d'abord, puis être prêts à protéger l'espace aérien au-dessus du Nord-Vietnam. Nous sommes aussi partis vers la IV<sup>e</sup> zone militaire, dans le centre du Vietnam, au-dessus du 17<sup>e</sup> parallèle. Des petits aéroports militaires y avaient été installés. Nous protégions la piste 559 – plus connue en Occident sous le nom de « piste d'Hồ Chí Minh ».

### **Dès 1969, vous obtenez votre première victoire aérienne ?**

Oui, le 13 mars, j'abats un drone. Ces appareils volaient à environ 300 mètres d'altitude. Ils étaient petits et nos radars avaient du mal à les détecter.

### **Vous tirez un missile pour l'abattre ?**

Tout à fait ! Mon *MiG-21* n'avait pas de canons de toute façon. Nous emportons des missiles à guidage infrarouge (IR) et électromagnétique (EM). Les premiers se calaient sur les sources chaudes, les autres étaient guidés vers l'objectif grâce aux émissions de nos radars. Cela dit, les portées de tir de ces missiles étaient courtes, disons entre 1 km et 3 km. Ils étaient surtout efficaces lorsqu'on les tirait à 2 km de distance de notre cible.

### **Les missiles soviétiques étaient-ils fiables ?**

Cela va peut-être paraître comme un manque de modestie, mais je peux dire que je fais partie des meilleurs tireurs de missiles de l'AAPV. En tout, j'ai tiré neuf missiles et j'ai abattu sept aéronefs – six avions de chasse et un drone américains. Mais oui, nos missiles marchaient bien. Il me semble que pour bien les tirer, l'important est à la fois la manière de viser et l'anticipation de la trajectoire de l'avion ennemi.

### **Vous tiriez plutôt des missiles IR ?**

Oui, exactement. Nous évitions de brancher le radar pour que l'ennemi ne nous repère pas. Nous visions avec nos yeux. C'est pour cela que parfois, le tir était déclenché mais le missile n'atteignait pas l'avion car la distance à parcourir était trop grande. Donc, une bonne visée qui intègre parfaitement le domaine du missile avec en même temps un bon timing pour presser le bouton de tir sont essentiels car votre cible est en mouvement, effectue des virages... Une fois le missile tiré, on voit très clairement sa trajectoire. Tout cela se passe en seulement quelques secondes.

### **Vous devez attendre trois ans avant d'abattre votre premier avion de chasse ?**

Oui, le 23 mai 1972, une quinzaine de jours après le déclenchement de l'opération Linebacker I, j'abats en effet un *A-7 Corsair II*. Nos radars avaient repéré un raid qui se dirigeait vers Nam Định, une ville située à 20 km de la côte. Les Américains avaient décollé de leur porte-avions qui se situait à 80-100 km du rivage. Sept ou huit minutes après leur décollage, ils survolaient les terres et menaient des attaques rapides.

J'ai décollé depuis l'aéroport de Gia Lâm, sur le bord du fleuve Rouge à Hanoï, pas très loin du pont Long Biên – l'ancien pont Paul Doumer pour vous, Français. C'est là où mon unité, le régiment de chasse 927, était stationnée. J'étais désormais le leader de la patrouille et avais un équipier dans mon aile. Après avoir suivi les instructions du contrôle, je me trouvais à environ 3 000 mètres d'altitude quand j'ai repéré un *A-7B* isolé. J'ai regardé autour, puis ai attaqué. J'ai tiré un missile, ai dégagé en virage vers le haut. C'est à ce moment que j'ai pu voir que l'avion américain avait explosé et s'était cassé en deux. Le pilote s'est éjecté mais on l'a retrouvé mort au sol. Il s'agissait du Commander Charles E. Barnett de l'USS Midway. C'était fini, je suis revenu à Gia Lâm.

**Jusqu'au 12 octobre 1972, vous allez abattre cinq avions de chasse supplémentaires, tous des *F-4 Phantom II*, dans des versions très différentes, comme les D, E ou J...**

Effectivement, et pour la petite histoire, je suis le seul à avoir abattu un *Phantom II* des Marines !

**Un de ses combats vous a-t-il plus marqué qu'un autre ?**

Justement, je vais vous raconter le combat aérien du 26 août 1972 contre ce *F-4J* des Marines. Nous devions nous opposer encore une fois aux raids des avions qui bombardaient le Nord. Nous avons décollé un peu après 10 heures de Nội Bài avec mon ailier Lê Văn Kiền. Nous sommes montés à 8 000 m d'altitude et, alerté par le commandement au sol, j'ai repéré deux *Phantom II*. Ils étaient presque à la même altitude que moi. Nous étions séparés par environ 8 km, avec un angle de 45 degrés. Je me suis demandé s'ils étaient seuls ou s'il y en avait d'autres, mais le commandement m'a confirmé qu'il n'y avait qu'eux. J'étais rassuré. Nous avons largué nos réservoirs auxiliaires puis nous nous sommes rapprochés et un combat tournoyant a débuté. Chaque *MiG* était opposé à un *F-4*. Comme ce dernier était plus lourd, il perdait rapidement de l'altitude tout en m'attirant dans son domaine de vol de prédilection. En effet, plus l'altitude baissait, plus le *F-4* manœuvrait mieux que le *MiG*.

J'ai donc décidé de passer à l'action. J'ai réduit le réacteur au maximum, sorti les aérofreins et fait un virage très, très serré en plongeant. J'ai pu échapper à mon adversaire qui me remontait, passer dans son angle mort et me retrouver derrière lui. J'ai remonté le nez, tiré un R-3S à environ 1,5 km et abattu l'avion. J'ai pu également voir les deux membres d'équipage s'éjecter.

**Ont-ils survécu ?**

Le navigateur, le First Lieutenant Darrel L. Borders, oui. Mais le pilote, le First Lieutenant Sam Gary Cordova, ne s'en est pas sorti, même s'il semble qu'il ait envoyé un message au sol pour indiquer sa position. Ils étaient affectés au Marine Fighter Attack Squadron 232, basé en Thaïlande sur la base de Nam Phong.

L'histoire n'est cependant pas finie. En 2011, 39 ans plus tard, un ancien pilote américain, Richard Berry, a écrit à l'attaché militaire de l'ambassade des États-Unis au Vietnam pour lui demander de me voir. Il disait souhaiter rencontrer le pilote qui avait abattu l'avion de son ami et qui était mort au combat. Je l'ai donc accueilli à Hanoï.

Lors de notre rencontre, je lui ai d'abord dit ma surprise d'avoir croisé le fer avec un avion des Marines, dont la mission principale était de soutenir leurs unités qui combattaient au Sud-Vietnam. Monsieur Berry m'a alors répondu qu'après une année de combats sur ce théâtre d'opérations, son chef, le Lieutenant Colonel Albright, voulait faire la chasse aux *MiG* au-dessus du Nord-Vietnam. Le Squadron 232 fut déplacé sur la base de Nam Phong en Thaïlande. Le First Lieutenant Cordova volait avec lui.

Cette fois-ci, il était venu pour comprendre comment son ami, Sam G. Cordova, qui était de la même promotion, avait été abattu. Il a d'abord suggéré que nous devions être quatre *MiG-21* en vol ce jour-là, avec peut-être deux d'entre nous qui servaient d'appât. Deux autres *MiG* auraient surgi et l'auraient abattu par surprise. Un groupe volait à haute altitude, un autre plus bas... Mais non, je lui ai expliqué la manière dont le combat s'était véritablement déroulé, comme je viens de vous l'expliquer.

Finalement, il a décidé de louer un hélicoptère pour retrouver l'épave de l'avion de son ami. Mais celui-ci était tombé sur le territoire du Laos et il manquait de temps pour obtenir l'autorisation de survoler ce pays. Il est reparti sans pouvoir assouvir sa quête.

**Combien de Gs avez-vous tirés pendant ce virage où vous vous êtes dérobé à la vue de l'équipage du *F-4* ?**

Beaucoup, je pense autour de 8.

**L'avion a été tordu ?**

Non, non. Le *MiG-21* peut supporter jusqu'à 11 Gs. Mais c'est vrai qu'après le combat, j'ai eu très mal au dos, avec des courbatures partout...

**Combien de temps le virage a-t-il duré ?**

Quelques secondes. Encore une fois, j'ai profité de l'angle mort et du fait que l'équipage ne me voyait pas.

**Vous reposiez-vous sur une tactique particulière en combat aérien ?**

Chaque combat avait sa vérité. Mais quand je connaissais à peu près l'altitude de l'ennemi, je montais pour me retrouver de 1 000 à 2 000 m au-dessus de lui et essayais de repérer visuellement l'ensemble de la formation américaine qui s'étendait en longueur. Je décidais alors d'attaquer un groupe ou un autre.

**Vous combattiez plutôt à deux avions ?**

Oui, tout à fait, avec de manière classique un ailier dans l'aile qui restait près de moi. Quand je décidais d'attaquer, j'annonçais quelle cible je prenais et quelle cible je lui laissais. Par exemple, pour une formation de quatre avions, je pouvais prendre les deux avions à gauche et lui, les deux à droite. Quand la formation était plus imposante, je lui indiquais quel groupe je prenais et lequel il devait attaquer. J'ai mené trois combats avec un de mes équipiers, le Lieutenant Ngô Duy Thur, entre le 23 mai et le 27 juin 1972. Au cours de cette période, j'ai abattu trois avions ennemis, et Thu deux.

**Voliez-vous toujours avec le même équipier ?**

Au début de la reprise de la guerre aérienne en 1972, le commandement a souhaité que la composition des patrouilles légères à deux avions reste stable, en associant souvent deux anciens pilotes diplômés en 1968. Plus tard, Thur est devenu leader de sa propre patrouille. Il fallait en effet encadrer des pilotes plus jeunes qui sortaient tout juste de l'école d'entraînement au pilotage.



**Une différence sensible dans les vols d'interception entre les pays occidentaux et les pays communistes était que les pilotes américains et européens choisissaient eux-mêmes leurs manœuvres quand ils voyaient la cible alors que les décisions étaient beaucoup plus centralisées dans votre camp. Comment cela se passait-il ?**

Mes supérieurs étaient aussi des pilotes. L'un avait déjà abattu huit avions américains tandis que l'autre en avait six à son palmarès. Ils étaient là depuis 1965 et avaient une longue expérience de la guerre. En fait, le poste de commandement se trouvait dans un abri. Quand les radars détectaient des cibles, les trajectoires des avions ennemis et celles de nos avions étaient dessinées sur un tableau au mur. Les officiers qui commandaient se retrouvaient autour d'une table ronde, l'un d'entre eux étant plus spécifiquement chargé du guidage. Le, ou les commandants selon les circonstances, décidaient du moment où nous décollions, où nous attaquions et donnaient leurs ordres à chaque fois qu'ils les jugeaient opportuns.

Par exemple, les avions américains arrivaient souvent par le Laos. Pour notre part, nous volions bas après le décollage pour échapper aux radars américains. Quand nous nous rapprochions de la formation ennemie, nous effectuions un large virage pour nous retrouver aux 6 heures de la formation ennemie, avec un avantage en altitude. Quand les Américains arrivaient en nombre, leur formation s'étalait en longueur. Parfois, des *B-52* se trouvaient au milieu. En étant plus haut, nous pouvions contempler tout leur dispositif, choisir notre proie et plonger dessus.

**Comment se passait l'attaque ?**

Elle était toujours très rapide. Contrairement aux affrontements aériens de la Seconde Guerre mondiale, les combats ne duraient ici que 2-3 minutes. Et quand vous décidiez de tirer un missile sur l'avion ennemi depuis son secteur arrière, il ne se passait que trois à cinq secondes avant que ce missile n'impacte l'ennemi. Ce court délai s'explique par la différence de vitesse entre l'avion et le missile. Juste après le tir, nous montions en altitude et pouvions voir l'effet du tir. Souvent, on voyait l'avion ennemi s'immobiliser, brûler, puis se casser. Pour ma part, dès que j'avais tiré mon missile, je dégageais pour échapper aux avions américains plus nombreux. Je revenais à la base en volant très, très bas. J'ai souvent vu la cime des grands arbres ou les toits des maisons sous mon avion. C'était la guerre. Il fallait que nous revenions vivants.

**Des avions américains vous ont-ils poursuivi ?**

Oui, plusieurs fois. Je me suis fait tirer dessus, j'ai même vu des missiles me poursuivre, mais ils m'ont raté. Je n'ai subi aucune blessure. J'ai été gâté par le sort.

**Combien de pilotes vietnamiens étiez-vous en tout en 1972 ?**

Oh, je dirais 120 environ. Mais je le répète, nos *MiG-17* étaient souvent dépassés et l'ennemi parvenait souvent à les abattre. Même remarque pour les *MiG-19*, qui ont remporté quelques combats aériens mais dont les performances n'étaient plus suffisantes. Les pilotes du régiment de *MiG-19* avaient été formés par la Chine. Je crois qu'ils ont abattu huit avions au total en 1972. Mais à partir de juillet-août, ils seront retirés des combats.

Finalement, en 1972, nous sommes une cinquantaine de pilotes sur *MiG-21*. Parfois, nous n'étions qu'une dizaine à pouvoir combattre par jour. De même, seule une dizaine de pilotes pouvait combattre la nuit.

**Vous avez perdu beaucoup de vos camarades au combat ?**

Si je prends les quatorze pilotes de ma promotion qui ont rejoint le régiment 927 en même temps que moi, trois ne participaient pas aux combats car leur niveau ne leur permettait pas et neuf autres ont été touchés et descendus à un moment ou un autre de la guerre. Trois d'entre eux sont morts.

Il faut dire que les combats étaient très violents. Si je prends comme exemple la fameuse journée du 10 mai 1972, deux jours après le déclenchement de Linebacker I, quatre cents avions américains sont mobilisés pour bombarder le Vietnam. Les pilotes vietnamiens décollent 64 fois pour s'y opposer. Six batailles aériennes se déroulent successivement. À la fin de la journée, nous avons abattu six *F-4 Phantom II* et perdu le même nombre d'avions – à savoir trois *MiG-17*, un *MiG-19* et deux *MiG-21*. Cinq pilotes vietnamiens sont morts ce jour-là. C'était très tendu.

**Quels étaient pour vous les meilleurs pilotes américains ? Ceux de l'U.S. Air Force (USAF) ou de l'U.S. Navy (USN) ?**

Bon, je ne rentrerai pas dans ce jeu, mais je dois constater que les patrouilles de *F-4* de la Navy étaient constituées de deux avions contre quatre pour l'USAF, ce qui leur offrait une certaine souplesse.

La Navy a aussi eu moins de pertes parce que leurs porte-avions étaient plus proches des zones d'engagement que les aérodromes où étaient basées les unités de l'Air Force, notamment en Thaïlande. Les pilotes de l'USAF devaient parcourir de plus longues distances pour survoler leur objectif. Ils devaient ensuite se battre et retourner sur leurs bases.

Tout ce que je sais, c'est que ces deux organisations ont su tirer profit de leurs combats contre nous en développant la fameuse école Top Gun à Miramar (Californie) – d'ailleurs, des pilotes vétérans du Vietnam sont devenus instructeurs à Top Gun – et l'exercice Red Flag à Nellis dans le Nevada.

**Vous appréciez votre avion, le *MiG-21* ? C'était un bon avion ?**

Un très bon avion ! Le *MiG-21* était meilleur que le *F-105*. Mais, il est vrai, un peu moins bon que les *F-4 Phantom II*, notamment en termes de manœuvrabilité en dessous de 4 000 m comme je l'ai déjà dit. Dans la tranche 5 000-6 000 m, c'était l'inverse : le *MiG* était plus maniable. En outre, le *F-4* pouvait plus facilement accélérer. Et il emportait surtout plus de missiles que nous. Six contre deux en général sur le *MiG-21*. Et ils étaient performants, que ce soit l'AIM-7 Sparrow ou l'AIM-9 Sidewinder.

**Je voulais aussi aborder avec vous l'opération Linebacker II. Les bombardiers B-52 vont survoler et larguer leurs bombes sur Hanoï. J'imagine que s'approcher de ces avions devait être compliqué ?**

Je n'ai pas participé aux batailles qui se sont déroulées de nuit. Ce que je sais, c'est que trois pilotes ont aperçu visuellement des B-52 de nuit.

La première fois, c'est avant l'opération Linebacker II, pendant la nuit du 20 novembre 1971. Des B-52 sont venus bombarder des cibles aux environs de la province de Quảng Bình. Ils attaquaient en fait le Laos. Cette nuit, un *MiG-17* a décollé vers 19h30, puis est revenu se poser sur sa base. Une heure plus tard, les *Stratofortress* sont arrivés. Un *MiG-21* a décollé en alerte depuis un aéroport de la province de Nghệ An. Il a été guidé depuis le sol et a pu tranquillement se rapprocher des bombardiers car ils ne disposaient pas de leur bulle de protection EM habituelle. Les Américains pensaient qu'il n'y aurait pas d'avions vietnamiens présents à cet endroit, à cette heure-là.

Notre pilote a alors parfaitement vu l'avion ennemi, a estimé la distance de tir avec précision, profitant d'une belle vue dégagée, et a tiré un missile. Il a dégagé de suite alors qu'il lui restait un missile et que le B-52... n'a pas été touché ! Il y a eu beaucoup de déception dans notre camp car notre piège avait fonctionné. S'il avait tiré ses deux missiles, le bombardier aurait sûrement été abattu.

**Il est facile de refaire l'histoire près de 45 ans après, mais que s'est-il passé a priori ?**

Peut-être que ce pilote ne s'était pas assez bien préparé. Il était très heureux de voir enfin un B-52 aussi nettement, d'aussi près, un peu comme s'il était à l'entraînement. L'avion était si gros. Du point de vue de la méthode, il avait fait tout ce qu'il fallait...

**Il avait inconsciemment réussi sa mission en obtenant une solution de tir, en accomplissant la partie la plus difficile ?**

En tout cas, après ce tir, il a rapidement dégagé vers le haut, aperçu un autre avion contre lequel il a tiré rapidement son autre missile et est rentré à la base.

**L'équipage de B-52 a-t-il su qu'il avait échappé à la mort ?**

Attendez ! En 2018, le pilote de ce B-52 pour le moins chanceux a fait partie d'une délégation de pilotes vétérans américains qui se sont rendus au Vietnam. Il avait apporté une photo de l'équipage de l'avion et a pu rencontrer l'ancien pilote de *MiG-21*. Un peu malicieusement, il lui a dit que ses amis n'avaient pu venir, mais qu'ils le remerciaient de l'avoir manqué !

**Vous évoquiez trois occasions où des MiG auraient pu abattre des B-52. Quelles sont les deux autres ?**

Lors de la nuit du 27 décembre 1972, un autre pilote, Phạm Tuân – il est très connu au Vietnam, c'est le premier et seul cosmonaute vietnamien qui est allé dans l'Espace avec les Soviétiques – a également vu un B-52. Il a tiré ses missiles et on lui a attribué la destruction du bombardier.

### **Et la dernière occasion ?**

Je voudrais m'attarder sur le cas de Vũ Xuân Thiều qui s'est sacrifié dans la nuit du 28 décembre 1972. Le cas de Thiều...<sup>2</sup> C'était un étudiant brillant et un excellent camarade. Un ami très proche... Il était très intelligent et était très respectueux. Thiều était chef d'une section, c'est-à-dire de quatre pilotes. J'étais pour ma part chef d'escadrille et commandais 14 pilotes.

À ce moment de la guerre, nos bases étaient régulièrement bombardées, même si Nội Bài, Gia Lâm ou Yên Bái restaient opérationnelles. Les *F-4* américains rodaient autour d'elles, prêts à tirer sur tout ce qui décollait. Aussi, nous avions aménagé une piste en terre dans une plantation d'orangers pour la transformer en aéroport provisoire. Elle se situait à Cẩm Thủy, à l'Ouest de la province de Thanh Hoa.

### **Vous prépariez un nouveau piège ?**

Oui, exactement. Thiều volait la nuit et on lui avait donné un objectif très clair : abattre un *B-52*. L'emprise de Cẩm Thủy était dans une zone particulière, près de la frontière avec le Laos, qui n'était a priori pas surveillée par les Américains, leurs systèmes de détection et de brouillage étant concentrés autour de Hanoï. Thiều devait être guidé grâce à un radar lui aussi placé dans une zone sans intérêt pour les Américains. Ce radar a parfaitement détecté les *B-52* et a ensuite guidé Thiều.

### **Il a donc décollé la nuit du 28 décembre 1972, pendant Linebacker II ?**

Oui, le radar au sol guide d'abord Thiều vers le Laos, puis le ramène. Il repère alors une formation de trois *Stratofortress* qui survole la province de Sơn La dans le Nord-Ouest du pays. Ces bombardiers venaient de Thaïlande, traversaient le Laos pour pénétrer au Vietnam en passant par Điện Biên Phủ. Thiều précise alors aux autorités au sol qu'il a bien vu les *B-52* et demande l'autorisation d'engager le combat. Une minute après ce message, toutes les communications sont rompues. Il avait bien tiré un missile, mais après... Il a disparu du scope radar. Plus tard, l'épave de son avion a été retrouvée dans la province de Sơn La. Il s'était sacrifié.

Voici plus précisément ce que j'ai noté dans le carnet que je tenais à l'époque

« Je venais de terminer la réunion de débriefing du soir de la compagnie. Le chef du régiment m'a convoqué et, après m'avoir questionné sur les préparatifs de nos équipes pour le lendemain, m'a annoncé que nos supérieurs avaient officiellement reconnu que Thiều avait abattu un *B-52*...

La station radar C26 de Cẩm Thủy avait guidé Thiều depuis l'aéroport de Cẩm Thủy pour intercepter une formation de *B-52* qui fonçait sur Hanoï. Thiều a croisé l'ennemi à Sơn La dans des conditions peu favorables, à 10 km d'altitude et avec un angle d'attaque important de 90 degrés, à une distance de 4 km. Thiều n'avait pas allumé son radar pour ne pas se faire repérer par l'ennemi et a lancé son attaque. Une minute plus tard, le poste de commandement avait perdu le contact radio avec lui. Aucune nouvelle de Thiều. A-t-il pu s'éjecter de l'avion ? S'est-il sacrifié ?

---

2. Nguyễn Đức Soát est très ému en évoquant son ami.

J'avais peur qu'il soit allé percuter un *B-52*. J'avais peur qu'il se soit éjecté trop près des montagnes. Aujourd'hui, les Américains ont envoyé des avions pour rechercher leurs pilotes à Son La. »

### **Abattre un *B-52* depuis les airs était donc une gageure ?**

Nous combattons de nuit ce qui rendait l'attaque des *B-52* particulièrement difficile. De jour, un *B-52* se voit de loin, vole à 10 km d'altitude et très lentement. Les *MiG-21* peuvent atteindre cette altitude en deux minutes. Mais en 1972, la forme de la guerre avait changé et le brouillage EM était très intense, rendant nos radars pratiquement inopérants. Une flopée de *F-4* protégeait également ces formations de bombardiers. Finalement, notre but n'était plus forcément de les abattre, mais au moins de les faire dévier de leur route en espérant qu'ils annulent leurs missions. Si nous étions repérés mais que les bombardiers ne frappaient pas Hanoï, nous avions gagné.

### **Comment se faisait la déconfliction avec les opérateurs de missiles sol-air ?**

Les pilotes avaient la priorité. Quand ils repéraient visuellement une cible, les opérateurs au sol n'intervenaient pas. C'est nous qui décidions de tirer ou pas. Après, nous avions tous le même objectif : abattre des avions américains.

### **Sans radar, comment arriviez-vous à voir les bombardiers ?**

Souvent grâce à leurs feux de position, même si les équipages de *F-4* en jouaient aussi. Les feux de position sur les ailes et sur la queue des *B-52* étaient allumés pour éviter les collisions. Leur formation élémentaire comprenait trois avions volant près les uns des autres, séparés par environ 500 à 700 m ou au maximum 1 km. Après, ce n'est pas parce que vous repériez la cible que la descendre était plus facile. Évaluer avec précision une distance la nuit s'avère également très compliqué. Une lumière dans la nuit, c'est un point minuscule dans le ciel

### **Êtes-vous d'accord avec le bilan des Américains qui reconnaissent la perte de 15 *B-52*, de quatre autres bombardiers sévèrement touchés et de cinq moyennement endommagés ?**

Ce sont les chiffres que donnent les Américains. Nous, nous établissons les résultats en fonction des rapports de la défense et des forces aériennes. D'après nos estimations, les États-Unis ont perdu 34 *B-52* durant l'opération Linebacker II.

### **Avez-vous rencontré pendant la guerre des pilotes américains qui ont été abattus ?**

J'ai en effet rencontré quelques membres d'équipage de *B-52* dans une prison dans la banlieue de Hanoï. Il me semble que leurs conditions de détention étaient bonnes. Ils vivaient dans des quartiers corrects et disposaient d'une cour pour jouer au basket. Après la guerre, d'anciens prisonniers de guerre américains qui étaient à Hôa Lô – le fameux « hôtel Hilton » comme ils le surnommaient – sont revenus visiter les lieux. Quand nous nous croisons, c'est plutôt cordial.

**Justement, à l'époque, y avait-il une très forte animosité contre ces pilotes américains ?**

Vous savez, quand je suis allé à cette fameuse rencontre sur l'USS Midway en 2017, l'animateur de la rencontre, qui était le directeur du musée – monsieur Scott McGaugh –, m'a demandé assez brusquement et violemment : « General Soát, vous avez abattu six avions américains. Avez-vous encore de la haine contre les Américains ? » J'étais sur la scène devant des centaines de personnes...

Je lui ai alors répondu que les combats aériens sont très différents des batailles terrestres. Les soldats au sol s'affrontent de manière frontale. Ils se voient et se tuent directement... Là-haut, les pilotes ne se voient pas. Le seul instinct qui vous anime est de toucher l'avion en face et de réussir à l'abattre. Et une fois au sol, quand tout s'arrête, je considère ces hommes comme des gens normaux avec qui il est aisé d'échanger sur des choses très normales.

Néanmoins, pendant la guerre, pour entretenir notre motivation, les autorités militaires nous ont emmenés sur des lieux ravagés par les bombardements américains, comme la ville de Thái Nguyên. Nous avons vu des maisons réduites en poussière, des civils tués, des animaux morts... Bref, les images d'un désastre complet... J'ai aussi traversé des quartiers résidentiels en feu, vu le pont Long Biên détruit... À ce moment, j'étais dans un autre état d'esprit, c'est vrai.

**J'imagine que vous aviez à cœur de défendre les civils ?**

Oui. On se sent responsable d'eux. Un sentiment très fort de compassion envers les civils s'installe et on veut à tout prix empêcher qu'ils subissent les dommages de ces bombardements.

**Pour terminer, comment vivait votre escadrille ?**

C'était un petit groupe de pilotes, très proches, qui s'entendaient bien. Encore une fois, j'étais le chef de 14 personnes et j'ai essayé de tous les emmener au combat. En 1972, mon escadrille avait perdu trois camarades et neuf avions. Mais nous avions descendu 29 appareils ennemis. Notre score était donc très intéressant. À titre de comparaison, mon escadrille avait abattu plus d'avions qu'un autre régiment de chasse affecté sur la même base, également équipé de *MiG-21* et qui disposait pourtant de 41 pilotes.

**Quelle était votre recette pour susciter une telle harmonie au sein de votre unité ?**

Dans la vie, il est important d'être gentil avec les gens qui vous entourent. A fortiori en période de conflit. On s'entraide les uns les autres. On se tient prêt à combattre et à protéger ceux qui combattent dans les airs à nos côtés.

**Et avec vos supérieurs ? Notamment en vol, puisque leur contrôle était très étroit ?**

J'ai eu de très bonnes relations avec mes supérieurs comme avec mes subordonnés. Je pense qu'entre le commandement au sol et les pilotes, il faut bien se comprendre. Les seconds doivent savoir expliquer aux premiers pourquoi et comment ils

entament leur combat aérien. Les premiers peuvent ainsi nous aider, nous guider. Si l'on veut réussir, il faut que ces deux parties se comprennent et connaissent le point de vue de l'autre.

**Qu'est-ce qui fait qu'on devient un As ? Quelles sont les qualités nécessaires pour y parvenir ?**

Selon moi, la plus importante est d'avoir confiance en soi.

**Et vous semblez toujours en pleine forme, quel est votre secret ?**

Je pense avoir besoin de conserver mon optimisme et de maintenir une pratique sportive assidue. Enfin, j'essaie ! J'aurai 80 ans en 2026 et je continue de jouer trois fois au golf par semaine.

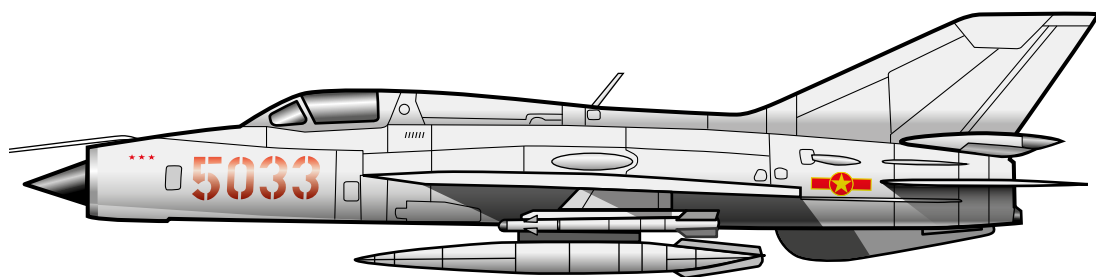


Le général Soat aux côtés du capitaine John Cerak – pilote de *F-4* du 308th TFS/31st TFW – qu'il a abattu lors d'un combat aérien le 27 juin 1972. Leur rencontre se déroule à San Diego (Californie) en septembre 2017.





Nguyễn Đức Soát (premier en partant de la gauche) avec trois autres pilotes de *MiG-21*. Chacun d'eux (de gauche à droite : Bùi Thanh Liêm, Ngô Duy Thư, Phạm Phú Thái) a abattu un *F-4 Phantom* lors des combats du 27 juin 1972.



*MiG-21 PFM Fishbed F* du 927th Fighter Regiment, 1972.









